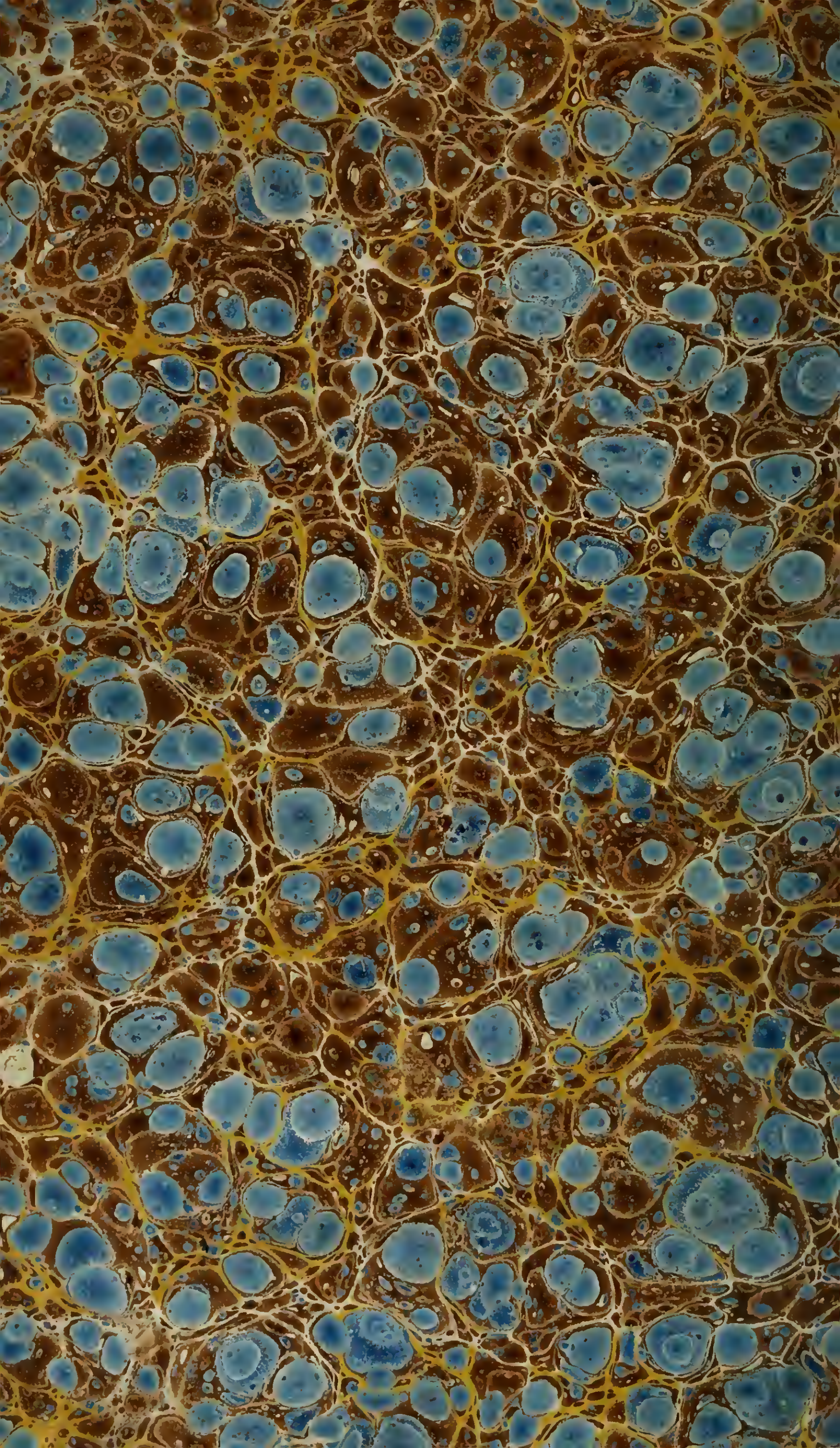
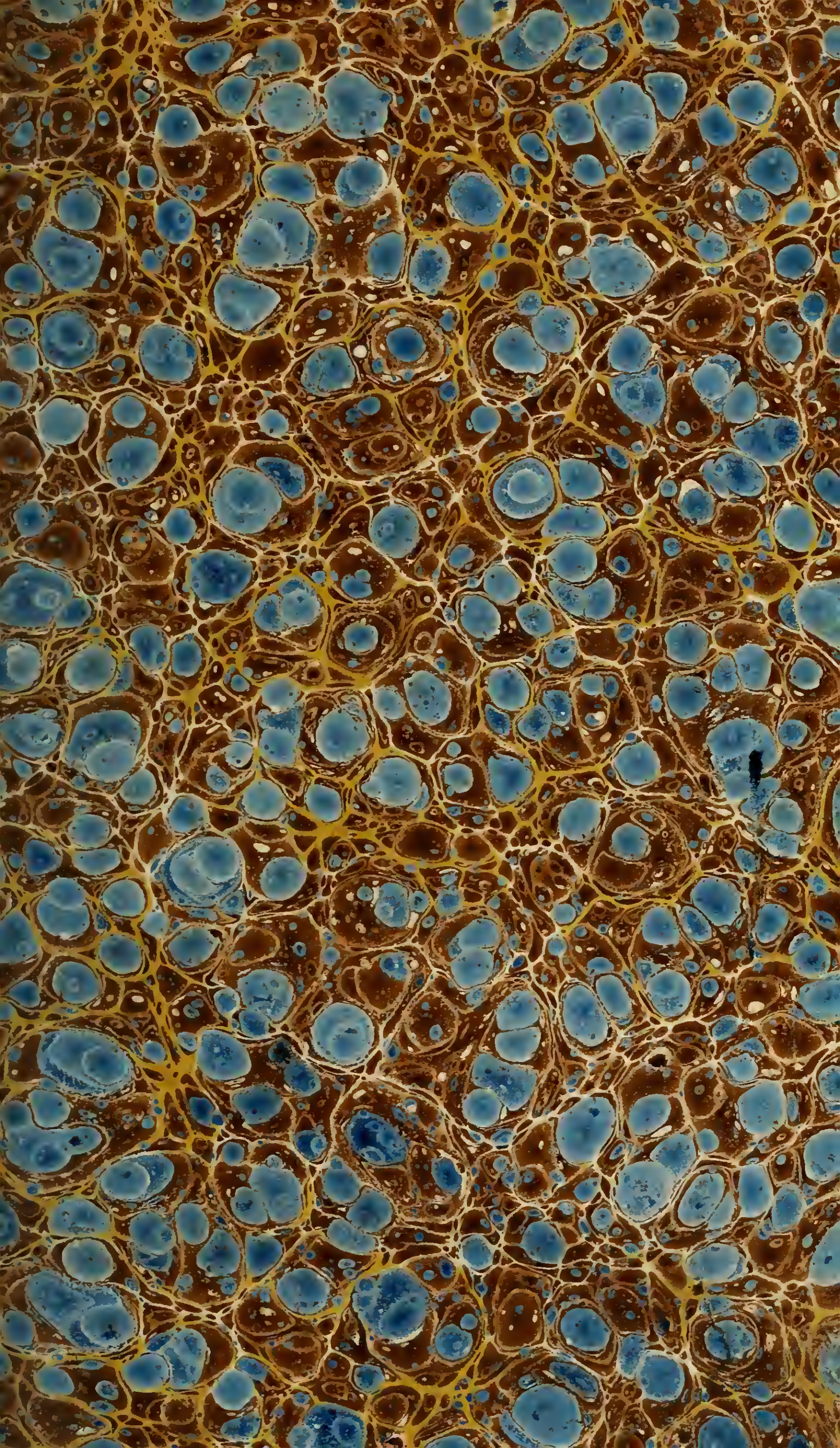






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER, Directeur de la *Revue Britannique;* J. M. BERTON, avocat à la cour de cassation; PH. CHASLES; L. GALIBERT; LESOURD; AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Treizième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
ET CHEZ Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,
RUE VIVIENNE, N° 2, AU COIN DE LA RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS,
Ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1835.

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire Contemporaine.

LES ÉTATS-UNIS ET LE PRÉSIDENT JACKSON, EN 1834.

On a beaucoup parlé de la constitution de l'Union américaine ; je doute que les publicistes d'Europe l'aient étudiée à fond. Les préoccupations de leur vieux monde les aveuglent ; les habitudes monarchiques les ont, pour ainsi dire, saturés. Les Américains eux-mêmes n'ont peut-être pas soumis à une analyse très-exacte le régime qui les gouverne, ses conséquences et ses dangers ultérieurs : on observe difficilement un système qui tous les jours poursuit son opération, se forme, se modifie, se régénère ou s'altère. Pour eux comme pour nous, ce n'est pas un fait encore accompli ; c'est un essai, une expérience. Jamais, dans l'histoire, démocratie n'a été assise sur de pareilles bases, jamais, en politique, on n'a osé faire une

si étrange tentative. Les républicains de l'Union sont naturellement portés à chercher des exemples au dehors, ou, comme le disent les Anglais, des antécédens : antécédens qui portent toujours à faux, comme il me sera facile de le prouver.

Plusieurs corps politiques, isolés d'ailleurs et maîtres de leur individualité, se sont réunis volontairement sans vouloir perdre cette individualité propre, sans vouloir se confondre, mais en déléguant à des représentans la surveillance des intérêts communs à l'Union entière. Il a été stipulé d'avance que toutes les fractions de l'association seraient constituées en république; mais voyez combien ces républiques diffèrent! La représentation de New-York est basée sur le suffrage universel; la propriété foncière entre en ligne de compte dans le gouvernement de la Virginie. Rhode-Island n'a pas de constitution civile, et les habitans s'en passent à merveille; dans l'état de Vermont, il n'y a qu'une seule chambre, et elle est réélue tous les ans, ainsi que le gouverneur, le conseil et les juges. Dans les états du Maine et de Connecticut, le gouverneur et les chambres subissent chaque année l'élection, mais la magistrature est à vie. Il est libre à chaque état de modifier, selon son bon plaisir, sa représentation intérieure, et de se transformer ainsi, soit en oligarchie, soit en aristocratie pure. Personne n'a le droit de l'en empêcher. Tous les hommes politiques ont vu le danger possible de cette altération. Pour que l'Union se maintienne, il faut que l'esprit démocratique plane également sur toutes ses parties; aussi l'existence de l'esclavage dans les états du Sud constitue-t-elle une espèce d'aristocratie blanche que les états du Nord ne voient pas sans effroi.

On sent bien que l'antagonisme de deux principes opposés ne pourrait subsister long-tems sans exposer la pa-

trie à des déchiremens terribles; mais on sait aussi quel péril ce serait de centraliser le pouvoir, et de donner au gouvernement de l'Union le droit d'entraver la libre volonté de chaque état. Voilà donc une machine très-compliquée et très-délicate dans ses ressorts; rien de moins simple en réalité que ce gouvernement si simple en apparence; et quoique la vaste étendue du territoire et la nouveauté, ou, si nous pouvons le dire, la virginité des institutions aient maintenu jusqu'ici leur solidité, leur fraîcheur et leur énergie, des troubles récens ont prouvé que l'utopie politique était un rêve au-delà comme en-deçà de l'Atlantique.

On a beaucoup reproché en Amérique, au colonel Hamilton, à mistriss Trollope et au capitaine Basil Hall, d'avoir calomnié l'Amérique; ce reproche est assez mal fondé. Chaque voyageur apporte avec lui son caractère propre, ses vues antérieures, ses préjugés : personne n'a blâmé les voyageurs en Italie ou en Espagne, quand ils ont peint de couleurs trop noires ou trop amères la dissolution des mœurs ou l'intolérance fanatique. Amoureux de la liberté pour eux-mêmes, les Américains doivent tolérer la liberté du jugement chez autrui. Ils ont assez de grandes qualités; ils ont donné assez de preuves de force intellectuelle ou morale; ils ont improvisé une assez merveilleuse industrie, pour n'avoir plus recours à l'indulgence, pour ne plus se présenter comme un peuple enfant, pour marcher de pair avec toutes les nations humaines, et dire comme elles : *Jugez-moi!*

Mais une susceptibilité puérile semble s'être emparée de quelques Américains. M. Fenimore Cooper, après un long séjour en Europe, a remporté dans son pays l'idée très-fausse que tous les gouvernemens européens sont ligués pour noircir aux yeux du monde la politique et les

mœurs de l'Union-Américaine : par une illusion d'amour-propre que l'on était loin d'attendre d'un écrivain aussi remarquable et surtout d'un sage Américain, il a paru croire que le peu de succès de ses derniers romans était dû à la conjuration des monarchies et des aristocraties contre ses opinions républicaines. On aurait peine à croire ce fait singulier, si M. Cooper n'avait publié à New-York une *Lettre à ses compatriotes*, qui, sauf l'éclat du style et la vigueur du raisonnement, rappelle l'irritabilité morbide et l'orgueilleuse fièvre de J.-J. Rousseau. A l'en croire, il est traqué par les gouvernemens européens. Si ses compatriotes ont des préjugés contre lui, c'est de l'Europe féodale que ces préjugés leur viennent. Un article de critique sévère sur le *Bravo* (faible roman de M. Cooper) a paru dans un journal de New-York. Évidemment c'est le ministère français qui a fait rédiger cet article à Paris pour nuire à M. Cooper, ou plutôt pour détruire la renommée du représentant des États-Unis.

Ces erreurs d'un homme de grand talent, de celui de tous les écrivains américains qui seul a eu le mérite de l'originalité, inspirent une certaine compassion. Malheureusement cet excès de sensibilité pour le blâme est partagé par un grand nombre de ses compatriotes. Ils ressemblent trop à ces jeunes gens qui, souvent pleins d'esprit, mais novices dans le monde, ne savent ni supporter une raillerie, ni la rendre. Les Américains avaient beau jeu, quand mistriss Trollope, femme spirituelle assurément, et qui écrit de fort piquantes caricatures en prose, sortit des salons de Londres, tout accoutumée à une civilisation frivole, et alla se poster sur les confins de la vie sauvage, au milieu d'une population de fermiers et de défricheurs, pour y bâtir un pavillon chi-

nois. A Cincinnati, cette dame ouvrit une salle de bal, des bains, un restaurant, vit son entreprise tomber, et, irritée du mauvais succès d'une telle spéculation, jeta feu et flamme contre la civilisation américaine. Est-il rien de plus absurde qu'une telle conduite? Et les Américains, raillés par mistriss Trollope, n'avaient-ils pas une belle occasion de prendre leur revanche! Ils ont mieux aimé prendre une physionomie grave et se fâcher sérieusement contre la voyageuse. A leur place, je me serais contenté de faire graver et de faire répandre en Europe le pavillon chinois de mistriss Trollope, l'invention la plus grotesque qui soit jamais sortie du cerveau d'un architecte fou; des colonnades grecques sous des chapiteaux mauresques, un édifice en pyramide renversée: quelque chose de gothique, de chinois, d'indou, d'italien et de grec à la fois, qui produit l'effet le plus extravagant du monde. Il y a là-dedans des bazars, des salons, des salles de bal, des salles de concert, une profusion extraordinaire de glaces, et beaucoup de jolis petits boudoirs pour les dames. Oh! comme toute cette magnificence s'accordait mal avec la population laborieuse, sage et frugale de Cincinnati qui ne danse et ne se réunit que deux fois par an! Mistriss Trollope s'est beaucoup moquée des Cincinnatiens, qui pouvaient bien le lui rendre.

Si nous n'imitons pas l'ironie caustique et d'ailleurs assez facile de mistriss Trollope, nous ne nous laisserons pas effrayer par la gravité magistrale de M. Fenimore Cooper qui, dans son dernier pamphlet, traite de juges partiaux et iniques, d'esprits envieux et pétris de haine, tous les écrivains anglais et français qui s'occupent des Etats-Unis (1). Faudra-t-il admirer exclusivement tout ce qui se

(1) Note du Tr. On conçoit que dans ce pamphlet, la *Revue Britannique* et M. Harris, qui avait fourni à M. Saulnier des armes si

fait là-bas, tout ce que l'on y dit, tout ce que l'on y pense; et tandis que les mœurs de l'Europe sont pour les Américains un sujet perpétuel de blâme et de critique amère, toute discussion sur les mœurs de l'Amérique, sur sa situation politique et sur son avenir, nous sera-t-elle défendue? Une intolérance si peu libérale convient mal à un pays fondé sur la démocratie pure. Tout ce que nos anciens frères transatlantiques peuvent exiger de nous, c'est une impartialité de jugement, c'est une équité, assez rares d'ailleurs, je l'avoue, dans toutes les querelles de nation à nation, ou d'homme à homme.

Il est souverainement condamnable de flétrir *a priori* toute une nation, tout un système, ou comme monarchie ou comme république. Examinons avec froideur le jeu et les ressorts de la machine politique; voyons comment elle fonctionne; si quelque embarras qui se fait sentir n'est pas un embarras purement passager; si tel rouage, qui aujourd'hui remplit son office, ne menace pas ruine dans un tems donné. Nous avons vu que la diversité des constitutions était un germe fatal. M. Fenimore Cooper l'avoue lui-même; il ne se dissimule pas que la Virginie tend à la constitution aristocratique, et que les États du Nord penchent vers la démagogie. Il convient aussi qu'il est bien difficile d'établir la limite exacte qui sépare les pouvoirs attribués au gouvernement central des pouvoirs que chaque état se réserve d'exercer. Dès que le gouvernement central voudra envahir la plus petite portion des droits d'un état, le lien sera détruit; la même chose arrivera si un état regarde comme nuisibles à ses

puissantes, n'ont pas été ménagés. Les suffrages que nos travaux et ceux de cet honorable Américain ont obtenus de la part des hommes les plus distingués de l'Union nous dispensent de toute espèce de réfutation.

intérêts les décisions du gouvernement central et lui refuse son obéissance. La facilité de mouvement dont jouissent les États séparés, le pouvoir qu'ils ont de se réorganiser eux-mêmes, et d'établir par là un conflit entre eux et les autres fractions de l'Union, augmentent immensément le péril. Ces élémens de dissension, ces principes contraires, qui les empêchera de se heurter? Pour remédier à ce danger, on a limité les pouvoirs de chacun; mais cette limite est-elle bien définie? offre-t-elle quelque chose de très-exact? Les récens démêlés du président Jackson avec la banque ont démontré que cette limite était peu précise; chacun accusait son adversaire d'avoir outrepassé ses pouvoirs.

Un autre obstacle plus fatal, c'est le conflit des autorités constituées, le combat possible des différentes branches du pouvoir, la lutte du sénat contre la chambre des représentans. Tous ces défauts politiques naissent du manque de concentration, de l'éparpillement et du morcellement de l'autorité. Ne faut-il pas subir les charges quand on recueille les avantages? Les Américains paient de ce prix leur indépendance et leur organisation politique. Chez eux, le despotisme est difficile, mais la dissolution facile. Heureusement leur situation ne les expose pas à repousser des agressions fréquentes et hostiles : ils n'ont pas besoin d'une organisation très-forte. Tout occupés de leur civilisation intérieure, les États n'ont aucun intérêt jusqu'ici à empiéter les uns sur les autres.

Le point de départ de la politique américaine diffère donc absolument de celui des états européens. Ces derniers placent la source du pouvoir dans le roi, et chacune des libertés acquises par le peuple passe pour une concession faite par le monarque. Le système américain place, au contraire, la source du pouvoir dans le peuple qui dé-

lègue ce pouvoir à ses représentans, et qui leur fait une concession temporaire de ses droits. Selon la théorie européenne, le roi est supposé ne jamais mal faire. La théorie américaine suppose que les membres du peuple souverain seront toujours d'accord ; fictions également impossibles. Quand le roi se trompe, on paraît croire que ses ministres se sont trompés; quand les électeurs sont mécontens, on paraît croire qu'ils sont très-satisfaits; mais ces deux systèmes peuvent également trouver leur moment de crise. Que le roi, malgré le cri populaire, s'obstine, comme Charles X, à conserver ses ministres, et par conséquent la théorie qu'ils représentent; le peuple, accoutumé à croire qu'il lui est libre de déplacer le ministère, se soulève et brise le trône. Que les dissensions des États prennent un caractère grave, qu'ils refusent de reconnaître l'arbitrage du pouvoir central; la guerre civile s'établit. Dans ce cas, les représentations du sénat n'empêcheront jamais les citoyens de courir aux armes : les passions sont toujours plus fortes que les principes.

Les dangers qui peuvent menacer une république fédérale ne sont pas les mêmes que ceux qui menacent une monarchie représentative; ils partent d'un principe opposé : ici, abus de la force royale; là, abus du principe démocratique. Si malheureusement on se trompe en Amérique et que l'on calcule sur les bases européennes, on met l'état en péril; de même qu'un médecin exposerait beaucoup son malade, s'il appliquait à une maladie les remèdes qui conviennent à une autre. Essayez donc, si vous le pouvez, de fédéraliser ces contrées de l'Europe où la population se presse, et où les subsistances manquent aux travailleurs : les intérêts de l'Irlande, de l'Écosse et de l'Angleterre, ou même de l'Angleterre méridionale et septentrionale, ne tarderont pas à s'entrecho-

quer, et nulle puissance souveraine, nul conseil amphictyonique ne préviendront de sanglans démêlés.

A peine entrevoit-on aujourd'hui en Amérique le premier germe de ces mésintelligences : le sol est vaste, la terre est neuve, la population éparse. Laissez les rangs s'épaissir et se serrer, les villes presser les villes, les industries se gêner mutuellement, la civilisation élégante naître du sein de la civilisation matérielle; les passions devenir plus actives, les ambitions plus âpres, les besoins plus difficiles à satisfaire ; vous verrez alors s'il n'y aura pas des collisions journalières, et s'il sera très-facile de maintenir l'harmonie entre ces élémens disparates. Les petits ménages se querellent bien plus souvent que ces ménages de grands seigneurs où le mari et la femme vivent dans un isolement presque continuel. Une population entassée sur un territoire borné doit être exposée à des dissensions bien plus fréquentes que celle qui se trouve répandue sur un vaste espace. Aujourd'hui ce sont les ouvriers qui font la loi à Philadelphie : si cela continue, l'ultra-démocratie fera la loi aux états septentrionaux; ils seront gouvernés par les travailleurs; fabricans, hommes riches subiront le joug de l'artisan. Au contraire, les états du sud se trouveront bientôt forcés de soumettre leurs esclaves à un régime plus sévère et de marcher à une dure aristocratie : sans cela, que feront-ils de toute cette population noire, méprisée, avilie et nécessaire? Appesantir le joug est une condition terrible à laquelle ils ne peuvent échapper. Le sud et le nord marchent donc dans deux voies opposées; le sillon est tracé, il n'y a nul espoir de sortir de la rainure ; il faut aller toujours en avant, donner une force toujours nouvelle et croissante au principe vital qui est devenu la constitution organique et secrète de l'un et de l'autre état,

c'est-à-dire arriver à des résultats diamétralement contraires.

Se passera-t-il beaucoup de tems avant que l'on ait atteint le développement suprême de ces deux principes? Je ne le sais pas : mais assurément le principe ultra-démocratique, le plus remuant, le plus violent, le plus dangereux des deux, a déjà fait explosion d'une manière assez fâcheuse. Il compte déjà ses cadavres, ses maisons brûlées et ses émeutes meurtrières. L'excès du principe aristocratique outrage la nature et la raison, sous un autre rapport, et suit une marche moins bruyante. Mais il entraîne aussi ses malheurs. « Craignez la révolte de vos esclaves, disent les Américains du nord à ceux du midi ; quand leur population débordera la vôtre, que deviendrez-vous? Il faudra que vous nous appeliez à votre secours, nous démocrates, et si nous sommes contens de vous, nous vous aiderons. » Les Américains du sud répondent: « Ne vous embarrassez pas de nos esclaves; nous les contiendrons sans peine; ils sont habitués au servage, ils ne se soulèveront pas comme vos ouvriers, qui, persuadés qu'ils sont rois et qu'ils valent autant que vous, s'arment de leur nombre pour vous épouvanter et vous subjuguer. Si nous avons quelque danger à craindre, c'est uniquement de votre côté. Dans le fait, vos ouvriers sont vos maîtres, vous n'oseriez faire un pas qui leur déplaise. Et vous, si fiers de votre liberté, vous êtes à moitié sous le joug. Pourquoi nous appeler tyrans? Nous aimons encore mieux tyranniser nos prolétaires que de subir leur autorité comme vous le faites. Dieu veuille que les déclamations de vos hommes du travail (*workies*) contre les oisifs, c'est-à-dire contre les capitalistes, ne provoquent pas les noirs à l'insurrection; alors l'égorgement deviendrait général et vous y péririez comme nous. »

Ce sont là des dangers que tous les Américains sages comprennent. L'opposition des deux principes, régnant, l'un au nord, l'autre au midi, s'affaiblira ou se développera-t-il ? Dans le cas d'un développement continu et progressif des deux principes, le lien central de la fédération est évidemment menacé de se rompre.

J'ai visité le sud et le nord de ce pays si curieux, si nouveau, si intéressant, qui a recueilli toute l'expérience des siècles, et sur lequel tous les regards sont arrêtés. J'ai vu New-York et son havre magnifique, et ses mille vaisseaux, et les pavillons de toutes les nations flottans sous le soleil. J'ai vu la Virginie aristocratique, et Boston, et l'esclavage et les planteurs. J'ai cherché à saisir les points morbides de chaque constitution, les dangers de chaque organisme. Il est très-vrai que la démocratie a jeté des racines profondes à New-York ; très-vrai que les démocrates sont déjà en guerre secrète avec ceux qui habitent de belles maisons, qui boivent du vin de Malaga, qui lisent les romans et les revues : la guerre n'est pas prête à finir de si tôt. Chaque année, lors de l'anniversaire de l'évacuation de New-York par les armées anglaises (le 25 novembre), cet ascendant de la démocratie fait de nouveaux progrès et se manifeste d'une manière plus intense. Durant cette fête patriotique, une longue procession de tous les corps d'état sillonne les rues de la ville, et par ses cris, par ses discours, par ses chants, témoigne assez quel est le but de toutes ces démonstrations. Vous y voyez des bouchers à cheval, ornés de guirlandes de saucisses pendues en festons ; des tailleurs avec de belles cocardes, surchargés d'échantillons de drap ; des serruriers, portant en cadence et en triomphe leur soufflet, leur enclume et leur marteau ; des savetiers, élevés sur des échoppes mobiles, tous exprimant

par leurs gestes et leurs vociférations des espérances ou des menaces. Cette fête solennellement comique n'en est pas moins un succès et une victoire remportée par les industriels sur les riches. Ces derniers n'y assistent guère que par convenance et par crainte ; ils n'ignorent pas que la conséquence naturelle des doctrines de 1793 adoptées par le peuple serait la destruction de leurs propriétés et la ruine de leurs familles. Cependant cette manifestation d'un esprit qui sacrifie toutes les occupations intellectuelles aux occupations manuelles est dépourvue de noblesse et de dignité. Tout le monde sent bien l'utilité des arts mécaniques : mais qui ne comprend aussi que la pensée est seule divine ; qu'à elle seule appartient l'apothéose ; et que si un cordonnier est très-estimable dans sa boutique, il est tout-à-fait grotesque métamorphosé en triomphateur.

Malgré cela, il n'y a pas de ville au monde où l'aristocratie de la richesse pèse plus lourdement sur la société qu'à New-York. Pendant que les *workies* exécutent leur comédie processionnelle, les hommes opulens ne cherchent qu'à se distinguer par le nombre de dollars qu'ils accumulent : « Monsieur a récemment gagné deux mille dollars dans les cuirs. » Ou bien : « Monsieur est un des hommes les plus distingués de la ville ; sa dernière spéculation lui a valu cinquante mille dollars. » Telles sont les phrases que vous entendez sans cesse répéter dans toutes les réunions. Ici le mot dollar occupe une grande place dans les moindres entretiens, et une grande influence sur tous les esprits. Eh bien, le croirait-on, dans cette société, dominée par les idées les plus matérielles et les plus vulgaires, l'être qu'on appelle dandy n'a pas craint cependant d'apparaître. C'est une parodie fort curieuse, et qui ressemble beaucoup à nos provinciaux ridicules. Ordinairement le jeune Américain qui aspire à ce

rôle a voyagé en Europe, et, de retour dans sa patrie, il consacre une année à cette existence de papillon. Il parle à pleine bouche de ducs, de comtes, d'armoiries, de tout ce qu'il a vu ou de ce qu'il n'a pas vu en Europe. Il apprend les quadrilles français aux femmes, il corrige les révérences des hommes, et devient l'oracle des salons qu'il fréquente. L'ère du dandysme une fois passée, mon homme retourne à son comptoir, redevient américain ou chrysalide, ne s'occupe que de son commerce, et oublie tout-à-fait les traditions de l'Europe.

Les États du nord ont fait, depuis l'époque de Washington, d'immenses progrès vers l'esprit démocratique. Le peuple se plaint hautement à New-York de ce que l'instruction n'étant pas égale pour tous, tous les citoyens ne sont pas également aptes aux emplois publics. Il y en a même qui réclament la *loi agraire*, dans le même sens que nos radicaux. Déjà l'influence de ces idées se fait sentir dans les élections, où les hommes favorables au suffrage universel l'emportent toujours. C'est le nombre qui décide de toutes les questions; et comme la population double tous les vingt-quatre ans, ce nombre deviendra bientôt formidable. Le prix du travail diminuera nécessairement quand l'immensité de ces terrains fertiles sera couverte d'habitans. Si la misère se fait une fois sentir, si l'on ne trouve plus comme aujourd'hui des terres neuves à exploiter, si les législateurs nommés par le peuple veulent satisfaire aux besoins de la majorité souffrante, incontestablement la propriété sera frappée d'un coup mortel en Amérique. Il est vrai qu'alors le génie manufacturier s'éveillera et viendra au secours de la nation. Des villes manufacturières s'élèveront de toutes parts; mais on sait à quelles variations fatales les populations manufacturières sont soumises, suivant que les demandes

augmentent ou diminuent. On sait combien il est hasardeux de demander des lumières bien étendues et une haute sagesse à ces masses d'hommes entassées sur le même point. On sait enfin que jamais grande capitale opulente n'a subsisté sans luxe et sans misère, sans ambitions et sans vices. Ce grand conflit amènera-t-il une spoliation légale, ainsi que quelques Américains le craignent ? une providence spéciale garantira-t-elle les États-Unis des dangers communs à toutes les nations? Aujourd'hui la majorité américaine se composant de propriétaires, une révolution n'est pas à craindre, et l'on ne peut s'attendre qu'à des troubles passagers ; mais l'augmentation progressive et rapide de la masse sans propriété, et la propagation des doctrines qui flétrissent la richesse, l'oisiveté, l'inégalité des rangs et des fortunes, sont assurément une terrible menace. Quand on verra, d'une part, le bon droit, la richesse et le petit nombre; et d'une autre, la faim, la soif et le grand nombre, que deviendra une république fondée sur le seul principe de la majorité souveraine ?

Le lien fédéral, dont nous avons démontré plus haut la fragilité, suffira-t-il pour contenir ces émotions ? Cela est difficile à croire : la plupart des hommes politiques qui figurent aujourd'hui au premier rang dans les affaires américaines ne s'accordent même pas entre eux sur la nature du lien fédéral et sur l'étendue de ses droits. Selon Jackson, le lien fédéral consolide les intérêts de tous les États : à ce titre, le gouvernement central a le droit de faire exécuter ses décrets. Selon M. Calhoun, au contraire, les délibérations générales du corps souverain doivent être réglées et dirigées par les délibérations spéciales de chaque état. MM. Clay et Webster vont plus loin que Jackson, et affirment que le gouvernement fé-

déral a le droit de taxation sur tout le commerce du pays, et même celui d'appliquer à son gré les impôts à des objets d'intérêt public. Quant au général Hayne, il soutient que toutes ces opinions sont fondées sur des interprétations fausses de la loi. Les mêmes dissidences se font sentir dans les divers États. Les uns penchent, comme nous l'avons dit, vers la démocratie, les autres vers l'aristocratie : et que sera-ce quand les intérêts, déjà divergens, prendront un accroissement nouveau. Comment fera-t-on coïncider les opinions politiques et les vues gouvernementales de la Floride, qui produit du sucre, et du Maine, qui peut à peine donner une récolte de maïs? Quel rapport y a-t-il entre ces hommes que plus de six cents lieues séparent les uns des autres? S'il est vrai que chaque État ait le droit de contrôler pour son compte les actes du gouvernement et de les annuler (ce que les Américains, dans leur langage, appellent *nullification*), ne résultera-t-il pas de là les dangers les plus graves? Le fait récent de la Caroline, à propos du tarif des douanes, en offre un exemple bien remarquable. Trois États, l'Ohio, New-York et la Pennsylvanie, prennent une extension surprenante, et semblent destinés à primer les vingt-et-une autres subdivisions de l'Union. Ce seront nécessairement ces États qui choisiront le président, et qui l'emporteront sur tous leurs frères. De là, une foule de jalousies, que des déchiremens suivront sans doute, et contre lesquelles il n'est pas impossible que le lien de l'Union ne vienne en définitive se briser.

Les partisans enthousiastes de la constitution américaine, ceux qui considèrent cet acte comme l'une des plus belles créations de l'esprit humain, pensent au contraire que c'est précisément dans ses anomalies, dans ses défauts, que gît sa toute-puissance. Rien ne les effraie,

ni la divergence des intérêts, ni la diversité des climats, ni les distances immenses qui séparent chaque État. Tout, selon eux, a été prévu par la constitution, et le lien fédéral, éminemment flexible de sa nature, est prêt à s'assouplir à toutes les exigences. La Caroline et la Virginie ne produisent que du sucre; eh bien, tous les consommateurs de l'Union s'adresseront à elles, tandis que les États du Nord inonderont de leurs produits les vingt autres républiques; quant aux distances, au lieu de nuire au lien fédéral, elles le garantissent contre des atteintes trop violentes. Argument ou sophisme, ils ont une réponse toujours prête à vous opposer : bienheureux optimistes, qui assignent à l'homme une marche régulière et invariable, qui le considèrent comme un engrenage ou un balancier, sans s'embarrasser de ses caprices, de son égoïsme et de ses passions. Les orages récens provoqués par la révision des tarifs et les empiétemens de la Banque ne suffisent pas encore pour les éclairer. Tous ces mouvemens ne sont à leurs yeux que des effervescences passagères, et non les signes précurseurs d'une conflagration plus ou moins prochaine. Politiques myopes, qui en présence de l'orage qui gronde ne voient que des droits de douane à abaisser, qu'une administration financière à réformer. En attendant, le flot populaire s'élève, grandit, et devient chaque jour plus menaçant.

Ce développement de l'esprit démocratique, ce respect voué aux majorités populaires, ont été spécialement protégés et propagés par le célèbre Jefferson, élève de Condorcet, qui a réalisé toute la doctrine de ce philosophe. Doué de fermeté, d'une ame froide et implacable, sachant haïr, mais haïr long-tems, il a prêché toute sa vie la liberté, et il a prouvé par sa conduite que la ferveur philosophique influait peu sur le caractère personnel et sur

la vie privée. Cet homme, qui avait des qualités comme homme de pouvoir, mais dont une âpreté et une dureté presque féroce caractérisaient tous les actes, eut pour successeur Madison qui, avec moins d'énergie, mais aussi avec moins de rudesse, suivit une route semblable. Le sillon de la démocratie alla toujours en se creusant; Monroë vint ensuite et voulut se frayer un chemin qui lui fût propre; en composant son cabinet de nuances différentes, il mécontenta tout le monde. John Quincy Adams, élu président par des manœuvres que tout le monde réprouva, ne sut imprimer à son administration aucun caractère fixe, et ne fut pas réélu. Enfin le général Jackson, démocrate très-prononcé, succéda à Quincy Adams (1). Arrêtons nos regards sur cet homme d'état, qui, dans les circonstances présentes, attire sur lui l'attention de l'Europe.

C'est peut-être, de tous les présidens de l'Union, celui qui jusqu'ici a joué le rôle le plus actif et le plus difficile. Né le 15 mars 1767 dans une terre du canton de Vaxsaw, terre qui appartenait à son père, irlandais de naissance, il se destinait à l'état ecclésiastique, lorsqu'à peine âgé de quinze ans, les circonstances difficiles où se trouvait l'Union le portèrent à s'enrôler avec son jeune frère sous le drapeau de l'indépendance. Les Anglais venaient de faire des incursions dans la Caroline : personne ne pouvait

(1) Note du Tr. Chaque président est élu pour quatre ans; mais aux termes de la constitution, il peut être réélu une seconde fois seulement. Jusqu'ici, tous les présidens, à l'exception de John Quincy Adams, ont obtenu cette double élection. Voici dans quel ordre ils se sont succédé. Georges Washington, de 1789 à 1797; John Adams, de 1797 à 1801; Thomas Jefferson, de 1801 à 1809; James Madison de 1809 à 1817; James Monroë, de 1817 à 1825; John Quincy Adams, fils de John Adams, de 1825 à 1829, et enfin Andrew Jackson, président actuel élu en 1829 jusqu'à 1833 et réélu en 1833 jusqu'en 1837.

rester neutre. Il combattit vaillamment, vit son frère tomber près de lui sur le champ de bataille, reprit ses études après le départ des Anglais et le triomphe de la liberté, et essaya la carrière du barreau. En 1788, il alla s'établir dans le Tennessee, à Nashville où il occupa bientôt le poste important d'avocat-général. Les Indiens faisaient souvent des incursions dans la province ; Jackson reprit les armes et fut un des premiers à les repousser. Élu membre de la convention qui rédigea la constitution du Tennessee lorsque cet État fut admis dans l'Union fédérale, il fut d'abord membre du congrès, comme représentant de ce nouvel État, qui le chargea bientôt après de défendre ses intérêts au sénat de Washington. Après quelques années passées dans la solitude de la vie privée, lorsque la guerre éclata de nouveau entre l'Amérique et l'Angleterre, il fut nommé major-général des milices.

Il lui arriva de désobéir au congrès dans une circonstance assez importante. Chargé de conduire à Natchez deux mille cinq cents volontaires, il attendait des ordres supérieurs. Après une longue et pénible marche, les deux tiers de sa petite armée accablée de fatigue se trouvaient en proie à des maladies dangereuses. A peine arrivés, Jackson reçut l'ordre de les licencier. Les malades auraient péri dans ce territoire presque désert, et le reste, faute d'argent pour retourner dans ses foyers, aurait été forcé de s'enrôler. Jackson ne tint aucun compte de l'ordre qui lui était intimé : il ramena ses troupes à Nashville, abandonnant son cheval même aux malades, faisant route à pied comme le dernier des volontaires : puis il adressa au président l'explication de sa conduite. L'année suivante, il déploya encore la même fermeté : on l'avait envoyé avec trois mille cinq cents hommes contre les Indiens Creeks, qui, armés et sou-

tenus par les Espagnols de Pensacola, avaient attaqué les garnisons des frontières américaines. Parvenue au centre du territoire indien et soumise à des privations de tout genre, l'armée se révolta ; Jackson fut obligé de paraître devant les rangs le pistolet au poing et menaça de mort quiconque oserait désobéir. Les Indiens furent battus, mais les Espagnols soutenaient les Indiens auxquels trois cents Anglais étaient venus se joindre.

Le gouvernement fédéral ne donnant pas, au gré de Jackson, des ordres assez rapides et assez positifs pour repousser ou suspendre ces hostilités, le major-général prit tout sur lui, marcha sans ordres, s'empara de Pensacola et chassa les Indiens. Chargé en 1814 comme major-général de défendre la Nouvelle-Orléans contre les Anglais, il déploya la même sévérité suivie du même succès ; au milieu d'une population hostile ou indifférente, placé loin du centre du gouvernement, il eut encore besoin de s'emparer de l'autorité et de dépasser fréquemment la limite de ses pouvoirs. On comprend que, dans une république très-jalouse du privilége individuel des états et des hommes, le pouvoir exécutif craigne de se compromettre et de paraître usurper la tyrannie ; de là, une apathie, une lenteur de mouvemens et une incertitude fâcheuses : Jackson n'hésita pas ; il suspendit *l'habeas corpus*, et proclama la loi martiale. L'habile emploi qu'il fit du peu de troupes qu'il avait sous ses ordres tint les Anglais en échec, et sa fermeté remplit de terreur les habitans qui eussent volontiers évité la guerre et qui se fussent jetés entre les bras des Anglais. Le 8 janvier 1815, trois mille sept cents hommes de milice inexpérimentés, mais commandés par Jackson et d'anciens officiers français, soutinrent le choc de dix mille vieux soldats qui avaient fait toutes les campagnes de Wellington ; Jackson remporta

la victoire. Les habitans, contre lesquels il avait été forcé de sévir, le proclamèrent leur libérateur, et le congrès dont il avait, ou prévenu, ou négligé les ordres, lui décerna une médaille d'or emblématique. Mais un incident singulier se rattache à cette victoire et mérite d'être rapporté. Un juge de la Nouvelle-Orléans, qui s'opposait aux mesures militaires prises pour la défense de la ville et qui avait été exilé par l'ordre arbitraire de Jackson, le cita devant son tribunal, et tout en le nommant sauveur de la patrie, le condamna à mille dollars d'amende : une souscription fut ouverte; mais Jackson la refusa, et le libérateur de la Nouvelle-Orléans paya de ses propres deniers une amende de 1,000 dollars pour avoir pris les seules mesures qui pouvaient sauver la ville.

Le caractère de Jackson se dessine fortement dans les événemens que nous avons rapportés; il y a dans cet Américain moderne quelque chose du patricien romain. Quand il fut proposé en 1825 par la législature du Tennessee comme candidat à la présidence des États-Unis, on fit valoir contre lui l'audace et la rigidité de son caractère. Son concurrent Adams l'emporta sur un homme que l'on affectait d'appeler *chef militaire*, pour le déconsidérer aux yeux d'un peuple pacifique. Lorsque M. Adams, son incapacité et sa nullité, eurent quitté la présidence, Jackson, porté de nouveau par ses concitoyens à la candidature, fut élu à une majorité de 178 voix contre 84. Dès son avénement au pouvoir, il refusa obstinément d'appliquer les deniers publics à des améliorations intérieures sous la direction du gouvernement fédéral; et tout en soutenant ostensiblement les principes de Jefferson, il s'éloigna par degrés, comme nous l'avons dit, de la démagogie ardente et tyrannique, puisée à l'école de Robespierre et de Marat. Cependant, homme d'action, d'éner-

gie et de sagacité, Jackson est toujours resté l'homme du peuple, et le plus beau gage d'attachement qu'il ait donné à cette cause, c'est la lutte récente qu'il a soutenue avec tant d'opiniâtreté contre les empiétemens de la Banque. A sa place, un ambitieux eût fait cause commune avec cette corporation, qui plus tard lui aurait servi de marchepied pour arriver à la dictature; mais il a compris tout ce qu'il y avait de dangers pour la liberté américaine dans cette institution, et il a mieux aimé la dénoncer à l'opinion publique plutôt que de la voir servir un jour d'instrument de despotisme à des dépositaires du pouvoir moins intègres que lui. La cause réelle de ces dissentimens n'est pas très-connue en Europe; nous allons la développer.

Le fond véritable de la question, c'est la lutte secrète de deux pouvoirs qui subsistent au sein de l'état, ou plutôt de la nation, et qui se développent sur deux lignes parallèles et hostiles : l'ascendant de la richesse d'une part; l'égalité démocratique de l'autre. Ici, comme toujours, le fait matériel recouvre une idée plus profonde, une passion plus enracinée qu'on ne le croit : ici comme toujours, il y a, des deux côtés, des droits réels, des griefs véritables, et des torts mutuels. L'orgueil de la suprématie financière s'est laissé entraîner beaucoup trop loin, la susceptibilité populaire a oublié les services rendus. Quoique la Banque ait été fort utile au commerce de la Pennsylvanie et de l'Europe, quoique la Pennsylvanie surtout doive à la Banque ses quatre cents lieues de canaux et de chemins de fer, ses ponts de bois et ses routes, l'opinion de ses masses s'est soulevée avec une excessive violence contre l'aristocratie de l'argent. Le peuple, avec son instinct grossier, s'aperçoit très-bien qu'il n'y a pour lui de despotisme à craindre que de ce côté : aussi le cri de

ralliement du parti populaire est-il : *No bank, down with the bank, no rag-money,* « plus de banque, à bas la banque ! plus de papier-monnaie ! »

Sans contredit, la liberté publique aurait couru de grands périls si Jackson se fût allié au nouveau pouvoir, qui, dans un pays commercial et industriel, doit nécessairement avoir tant de poids (1). La Banque, unie au président, le pouvoir exécutif allié à la force des écus, aurait pu faire pencher la balance d'une manière formidable et enlever d'assaut presque toutes les positions. Jackson, avec une énergie généreuse, a mieux aimé se déclarer contre la Banque. Il est vrai que si, d'une part, il entrait en lutte et affaiblissait son pouvoir, d'une autre, il augmentait sa popularité et rattachait à sa cause toute la masse de la démocratie flottante. Le combat a commencé par des taquineries. La chambre des représentans ayant nommé un comité d'investigation pour examiner les livres de la Banque, cette dernière s'est refusée à les montrer autrement qu'en présence de ses propres officiers. Grande maladresse ; le peuple n'a pas manqué de dire que le *monstre* refusait de laisser pénétrer les regards de l'autorité dans les mystères de sa caverne.

Par suite du même système d'hostilité, le président donne au secrétaire de la Trésorerie l'ordre de faire enlever de la Banque les capitaux qui appartiennent à l'état. La Banque s'y refuse, l'administrateur qui a transmis ce refus est chassé et remplacé par un autre qui obéit à Jackson. L'officier nommé par le président adresse au Congrès un exposé des motifs qui justifient sa conduite.

(1) Note du Tr. En parcourant le tableau ci-joint, on se fera une juste idée de l'influence politique que peuvent exercer les banques dans un pays où le numéraire étant très-rare, il leur est si facile, à cause de leur grand nombre, d'étendre ou de restreindre à leur gré

Cependant la Banque ne reste pas en arrière : elle s'était portée acquéreur de la créance contractée envers l'administration américaine par le gouvernement français : créance qui n'a pas été payée. Des dommages-intérêts lui

la circulation. Voyez en outre notre article sur l'histoire des Banques et du Papier-Monnaie aux États-Unis, publié dans notre 18[e] Numéro (juin 1834).

TABLEAU présentant le nombre des banques existant dans l'Union, et leur situation respective en 1834.

DÉSIGNATION DES ÉTATS.	NOMBRE de BANQUES par État.	CAPITAL des BANQUES.	BILLETS QU'ELLES ONT en circulation.	ESPÈCES existant EN CAISSE
		dollars.	dollars.	dollars.
BANQUE DE L'UNION.	1	35,000,000	10,298,577	13,863,898
Massachussets......	102	28,236,250	7,889,111	922,310
New-York........	72	27,755,264	17,820,403	2,657,503
Rhode-Island......	51	7,488,748	1,268,813	401,282
Pennsylvanie......	41	17,061,994	10,366,233	2,909,106
Maine............	29	2,716,805	1,556,130	115,909
New-Jersey.......	26	2,500,000	1,448,000	227,000
New-Hampshire....	22	2,271,300	1,238,644	464,172
Connecticut........	21	5,708,015	2,557,227	228,470
Maryland.........	20	9,270,092	2,441,698	1,010,506
Ohio.............	20	5,986,625	1,945,917	558,773
Vermont..........	17	912,000	1,468,394	692,633
Georgia	13	6,334,691	3,055,003	1,273,874
Louisiane.........	10	23,664,755	4,793,730	2,218,298
Colombie.........	8	3,337,305	1,109,390	432,078
Caroline du Sud...	7	3,156,318	3,724,442	440,742
Delaware.........	7	2,000,000	504,000	222,500
Floride...........	6	1,000,000	600,000	60,000
Alabama..........	5	4,308,208	2,054,471	477,992
Michigan..........	5	500,000	300,000	30,000
Virginie.....	4	5,694,500	5,598,392	937,752
Mississipi.	3	3,666,805	2,100,426	156,220
Tennessee.........	3	2,243,827	2,110,881	129,456
Kentucky.........	3	1,875,418	838,091	211,806
Caroline du Nord..	3	1,834,725	981,144	242,148
Illinois...........	1	200,000	100,000	20,000
Indiana..........	1	150,000	75,000	15,000
TOTAUX...	506	204,873,645	88,244,127	30,949,428
		1,085,830,318	467,693,873 fr.	164,031,968 fr

étaient dus (à ce qu'elle prétendait), à cause de ce non-paiement; et elle n'hésita pas à retenir les dividendes qui revenaient au gouvernement fédéral en sa qualité d'actionnaire de la Banque. Une fois les passions ainsi allumées, il ne manquait plus au combat que l'intervention du sénat. Ce dernier se décida aussitôt en faveur de la finance, comme la chambre des représentans avait pris parti contre elle. Le sénat déclara donc que la conduite du président en cette circonstance avait été inconstitutionnelle. Le président à son tour protesta contre la déclaration du sénat qui, disait-il, se constituait tribunal sans en avoir le droit, et rendait une sentence flétrissante sans avoir entendu l'accusé. Voilà deux masses d'intérêts qui se posent en contrastes bien tranchés : d'un côté, le pouvoir exécutif, la chambre des représentans et la masse populaire; d'un autre, la haute finance, la banque et le sénat. Dans un pays où la souveraineté du peuple n'est pas mise en question, la force et l'avenir appartiennent évidemment au plus grand nombre. Il reste à savoir si la puissance financière trouvera moyen de rétablir l'équilibre en sa faveur et de battre l'intérêt démocratique. Que le commerce représenté par la haute Banque ait été vaincu chez la nation la plus commerciale du monde, c'est un de ces phénomènes historiques que les philosophes ne se donnent pas la peine d'expliquer. Ici l'explication se trouve tout entière au fond même des idées américaines.

Ce n'est pas le président, c'est le sénat qui a dépassé les limites du pouvoir constitutionnel. Pourquoi le sénat donne-t-il son opinion sur un fait? qu'importe cette opinion? Quand on entrave d'une manière aussi violente la marche du gouvernement, ne faut-il pas avoir un motif bien grave? La constitution autorise-t-elle le sénat à se constituer tribunal? un tribunal, dont les for-

mes de la loi ne consacrent pas ses sentences! Non, le président peut être jugé et condamné, mais seulement selon les formes constitutionnelles; il ne doit pas être inconstitutionnellement flétri. De l'illégalité de cette conduite du sénat est résultée l'illégalité de la marche suivie par la chambre des représentans. Aussi ardente à soutenir et à défendre le pouvoir exécutif contre la Banque que le sénat était ardent à soutenir la Banque contre le pouvoir exécutif, la chambre des représentans s'est mise en lutte avec les directeurs : elle a lancé un mandat d'arrêt contre eux, comme ayant résisté au pouvoir et refusé de montrer leurs comptes et leurs registres au comité d'examen nommé à cet effet. Cette démarche n'est point légale, la constitution ne l'autorise pas. Je sais que le Parlement d'Angleterre a souvent usurpé les priviléges qui ne lui appartenaient nullement, pour se venger des usurpations arbitraires que la couronne exerçait de son côté. Mais, je l'ai déjà dit, rien de plus dangereux pour un nouvel état que de se gouverner d'après les principes d'un état ancien.

On voit quels résultats ont eus, même à une époque où l'Amérique semble avoir peu d'obstacles à rencontrer sur sa route, les deux causes morbides que j'ai déjà signalées plus haut : la collision des pouvoirs et la nouveauté d'institutions mal comprises. Cependant, il faut le dire, grâce à la fermeté du président, toutes ces causes de dissension ont été aussitôt comprimées que conçues; le général Jackson a toujours tenu tête à l'orage, il a constamment déployé la même énergie de caractère, la même spontanéité d'action. Aussi tous les esprits sages de l'Union se plaisent à reconnaître les éminens services que cette ame si bien trempée a rendus à sa patrie dans ces momens

difficiles ; tous ont applaudi au courage du président, et lorsqu'il a réduit à leur juste valeur les réclamations des États du sud, et lorsqu'il a mis un frein aux empiétemens de la Banque ; mais tous n'ont pas approuvé les formes acerbes dont il a fait usage. Dans toute son existence politique, le général Jackson ne s'est pas démenti un seul instant ; soit qu'à la tête des miliciens de la Caroline, il chasse du territoire de l'Union les Indiens de Pensacola, soit qu'il force les Anglais à lever le siége de la Nouvelle-Orléans, soit qu'il revendique les suffrages de ses commettans du Tennessee, soit qu'il résolve les difficultés qui entravent la marche de son administration, c'est toujours le même homme, rogue, ferme, opiniâtre, mais toujours dominé par une pensée juste, toujours guidé par un coup-d'œil sûr ; et ce sont ses antécédens, ses succès obtenus dans cette voie qui ont poussé sa fermeté jusqu'aux limites de la dureté dans sa conduite récente envers la France.

Le cabinet de Washington, oubliant les services que la France avait rendus en 1775 aux États-Unis, oubliant les pertes considérables que cette puissance eut alors à supporter, en hommes, en vaisseaux, en armes, en numéraire, pour les aider à conquérir leur indépendance ; oubliant aussi les avantages que leur procura la cession de la Louisiane ; oubliant tout enfin, pour ne se rappeler que les confiscations un peu brutales de Napoléon dans les ports d'Anvers, de Hollande, d'Espagne et de Naples, a toujours mis une ténacité à être indemnisé de ces prises. Jonathan est très-opiniâtre de sa nature, et soit pour lui complaire, soit pour ne pas laisser périmer cette réclamation, chaque nouveau président s'est fait un devoir de la renouveler, en attendant le moment favorable pour la faire accueillir. Les triomphes et les revers de

Napoléon ne lui laissèrent pas le loisir d'examiner la validité de cette répétition ; Louis XVIII et Charles X avaient d'autres comptes à régler avec la Sainte-Alliance, pour songer à une pareille affaire. Ainsi, quoique toujours rebutés, les États-Unis ne se décourageaient pas ; ils se contentaient, en attendant mieux, de grever par leurs tarifs les marchandises françaises. Enfin le moment arriva, la révolution de juillet éclate ; un gouvernement nouveau, sans engagemens avec le passé, vient régir la France ; les États-Unis jugèrent l'occasion favorable et devinrent plus pressans que jamais. La commerce de la France était languissant alors ; ils offrirent une réduction de droits sur les vins, les soieries et en général sur toutes les provenances françaises : avantages dont ils retiraient leur bonne part, mais qui, en définitive, étaient très-favorables à la France (1). Malheureusement ce traité ne fut pas ratifié

(1) Note du Tr. Il ne sera pas sans intérêt de connaître dans la situation présente quelle a été la marche progressive du commerce spécial de la France avec les États-Unis, durant ces dernières années :

	Valeur des importations des États-Unis pour la consommation de la France.	Valeur des marchandises françaises exportées aux États-Unis.
1825.	41,320,009	93.603,000
1826.	54.971,000	45.626,000
1827.	53,236.000	76,213,000
1828.	49,204,000	66.277,000
1829.	58,133,000	65,320,000
1830.	63,324.000	69,014,000
1831.	47,523,000	110,180,000
1832.	64.927,000	58,559,000
1833.	73.886,000	107,984,000

En parcourant ces chiffres avec attention on ne peut s'empêcher de reconnaître que le commerce de la France avec les États-Unis est exposé à de grandes fluctuations, d'autant plus préjudiciables que

par la législature française. La responsabilité du président se trouva dès lors compromise, et les journaux de l'opposition américaine lui reprochèrent aussitôt sa légèreté et sa faiblesse. On l'accusa même d'avoir compromis les intérêts de l'état, pour avoir provoqué la réduction des droits sur les provenances françaises, et par suite sa réélection fut un instant douteuse. Mais le général Jackson

c'est surtout sur les objets manufacturés qu'elles pèsent. Malgré cela, le mouvement ascendant est très-remarquable. Le principal article d'importation des États-Unis sont les cotons en rame ; ils figurent dans les importations de 1833 pour 51,875,000 francs, c'est-à-dire pour près du tiers de la somme de tous les autres objets importés; en 1825, les États-Unis ne fournirent à nos manufactures que 24,500,000 fr. de cotons en rame. On voit, par ce rapprochement, combien notre industrie cotonnière a pris de l'extension dans l'espace de ces huit années. Le tabac et le riz sont ensuite les principaux articles des importations américaines. D'après la moyenne prise sur ces huit années, les États-Unis importent tous les ans en France 5,000,000 fr. de tabac et 2,000,000 fr. de riz. Les exportations de la France pour les États-Unis consistent principalement en tissus ; cet article y entre pour les deux tiers. En 1833 la valeur des tissus de soie, de laine légère, de batiste et de mousseline que nous leur avons expédiés s'élevait à 74,000,000 fr. ; les tissus exportés en 1828 ne présentaient qu'une valeur de 28,700,000 fr. ; en 1828 elle s'élevait à 44,000,000 fr.; en 1829 à 43,300,000 fr., et en 1830 à 49,000,000 fr. On voit par là quelle a été l'influence de l'abaissement du tarif américain sur l'exportation de nos produits manufacturés. Après les tissus, les vins et les eaux-de-vie sont les articles qui occupent la plus grande place dans nos exportations pour les États-Unis; et relativement, ce sont ces articles qui se sont le plus ressentis de la modification des droits de douanes. De 1825 à 1830, la valeur moyenne des vins exportés a été de 6,000,000 fr. ; en 1833 la valeur totale des vins français exportés dans l'Union s'est élevée à 9,500,000 fr. Aujourd'hui l'importance du commerce de l'Union avec la France entre pour un cinquième dans le mouvement général de notre commerce maritime.

était trop habile pour ne pas faire tourner à son avantage ce mécontentement mal fondé. Quelques mots de bravade jetés dans son message lui ont suffi pour reconquérir cette popularité dont il est si jaloux, et que sa lutte opiniâtre contre le sénat et la Banque lui avait déjà assurée. Telle est aujourd'hui la position du président : hautement loué par les uns, violemment attaqué par les autres; car le général Jackson, comme le disait une dame de New-York, n'est pas de ces hommes qu'on aime ou qu'on hait à demi.

J'ai visité plusieurs fois la *Maison blanche* (White-house), c'est ainsi que se nomme le palais du président. Jackson est un homme de soixante-cinq ans, d'une taille élevée et d'une constitution frêle en apparence ; on voit que l'énergie nerveuse l'emporte chez lui sur la force musculaire. Personne ne supporte mieux la fatigue que Jackson; ses yeux d'un bleu foncé, recouverts de sourcils arqués et un peu saillans, ont une expression prononcée ; lorsqu'ils s'animent, ils brillent du plus vif éclat. C'est alors que l'on reconnaît l'homme dont toute la vie a été une lutte triomphante. Il y a de la fermeté, de la résolution, de la pénétration dans tous les traits de sa physionomie. Ses cheveux absolument blancs se hérissent sur le sommet de sa tête et cette singulière coiffure allongeant l'ovale de son visage, lui donne un caractère singulier. Il a de la politesse sans affectation, et joint à une affabilité toute républicaine cette dignité qui appartient aux hommes supérieurs. Lorsque je le vis pour la première fois, c'était jour de grande réception, une passagère indisposition avait altéré ses traits. Il voulut cependant faire les honneurs de sa maison, et s'acquitta avec un vrai courage de cette fonction ennuyeuse et même difficile. Il accueillait également bien tous ceux qui se pré-

sentaient. Il n'oubliait pas que sa popularité dépendait du degré de considération et d'estime qu'auraient pour lui les classes populaires, et que la plus légère démonstration de fierté compromettrait cette popularité. En un mot, il m'a semblé dans cette circonstance un diplomate fort habile.

Rien de plus curieux et de plus nouveau pour un Européen que ces réceptions. Imaginez trois grands salons ouverts et remplis d'une foule si bigarrée, que jamais dans aucun *rout* de Londres ou de Paris vous n'avez rien vu de tel. Toutes les classes y sont représentées fort exactement, et pour l'âge, et pour le rang, et pour le sexe. Douairières de quatre-vingts ans, jeunes filles de quinze ans à peine épanouies, vieux commodores avec leurs costumes militaires; ministres étrangers chargés de croix; fermiers aux gros souliers, accompagnés de leurs femmes parées de robes d'indienne; majors en blouses, exhalant sur leur passage une odeur nauséabonde d'eau-de-vie de grain et de tabac; des généraux, des membres du congrès; des forgerons, des meuniers; d'innocens tailleurs qui vont reconnaître eux-mêmes la coupe des habits qu'ils ont fabriqués; enfin des émigrés irlandais, aussi bruyans et aussi mal-propres que le sont toujours les classes inférieures de cette nation. Rien de tout cela ne rappelle l'Europe. C'est un pêle-mêle à ne plus rien reconnaître. Au reste, tout n'est que contraste à Washington : vous traversez une campagne où apparaissent quelques maisons isolées, vous demandez où est Washington? On vous répond : « Vous y êtes depuis une demi-heure. »

En effet, le plan de la ville, tracé et conçu sur des bases gigantesques, demandera deux ou trois siècles pour s'accomplir; ou plutôt, il ne s'accomplira jamais. On espérait que la cité gouvernementale deviendrait centre de

commerce, et ces espérances ne se sont pas réalisées: Washington n'a d'autre industrie et d'autre négoce que ceux qui résultent des dépenses faites par le corps diplomatique et le gouvernement central. D'une maison à l'autre les distances sont énormes. Dans tel quartier, on rencontre un groupe de cinq maisons; dans tel autre, une rue commencée; dans un troisième, un pauvre hôtel solitaire, qui semble déplorer son abandon. Le Capitole, situé sur une hauteur, éblouit les yeux par sa façade blanche, qui reluit sous le soleil. Je ne décrirai pas ce vaste édifice que plusieurs voyageurs ont visité récemment. Ce que j'ai observé avec le plus d'attention, c'est la physionomie des assemblées délibérantes (1).

La Chambre des représentans est une vaste salle en hémicycle entourée de colonnes et au milieu de laquelle s'élève la tribune de l'orateur. Les pupitres et les siéges des membres sont placés circulairement. Derrière la tribune se trouve une galerie, dont deux cheminées occupent les extrémités, et où les étrangers viennent s'asseoir pendant les débats. Si un Français ou un Italien, qui visite la Chambre des Communes à Londres, est étonné de la tenue sans fa-

(1) Note du Tr. Le congrès des États-Unis se compose du sénat et de la chambre des représentans qui doivent s'assembler au moins une fois l'an. Chaque état nomme 2 sénateurs; le sénat se compose donc de 48 membres, car l'Union américaine ne compte encore que 24 états. Les membres du sénat sont élus par la législature de chaque état pour six ans, et le sénat se renouvelle par tiers de deux en deux ans. Le vice-président des États-Unis est le président né du sénat, mais sa voix ne compte que lorsque la décision des votes est égale. La chambre des représentans se compose de 240 membres et de 3 délégués, envoyés par les divers états de l'Union, et élus par le peuple pour deux ans seulement. Le nombre des représentans qu'envoie chaque état est en rapport direct avec le chiffre de sa population. En 1832, le congrès décida qu'il y aurait un re-

çon des législateurs anglais, un Anglais qui visite Washington ne voit pas avec moins de surprise le laisser-aller des sénateurs américains. Presque tous lisent les gazettes ou font leur courrier pendant les débats. Ce sont des attitudes d'un abandon et d'une nonchalance burlesque; chacun se croit dans sa chambre et se met parfaitement à son aise. Un flot d'éloquence jaillit sans interruption d'une part; et, de l'autre, chacun fait paisiblement ses affaires. Les débats se renferment rarement dans le point réel de la question; du principe de la liberté individuelle découlent naturellement la liberté de l'intelligence et celle de la parole. Chaque orateur soulève les argumens les plus inattendus, pose les questions les plus saugrenues, fait de la rhétorique et de la dialectique à travers champs; cite Virgile, Lycophron ou Raymond Lulle, et personne ne songe à l'interrompre. J'ai vu des discours durer trois jours entiers, et ne pas épuiser la longanimité américaine (1). Ce développement libre de toutes les pensées est un résul-

présentant par 47,700 personnes libres. Depuis 1807, l'indemnité accordée à chaque membre du sénat ou de la chambre des représentans est de 8 dollars (42 fr. 40 c.) par jour pendant toute la durée de la session, même en cas de maladie. Il reçoit en outre, pour frais de voyage, 8 dollars par chaque 20 milles qu'il a à parcourir, soit pour se rendre de son domicile à Washington, soit pour retourner dans ses foyers. Le président du sénat et celui de la chambre des représentans reçoivent chacun une indemnité de 16 dollars (84 fr. 80 c.) par jour pendant toute la durée de la session.

(1) Note du Tr. L'auteur anglais aurait dû faire remarquer que cette prérogative n'est accordée qu'à un très-petit nombre d'orateurs des deux chambres. Dans le sénat on cite seulement MM. Clay, Webster, Forsyth, Grumby et Benton; dans la chambre des représentans, les orateurs qui obtiennent le plus de bienveillance sont MM. Binney, Mac Duffie, Wayne, Bell, Everett, Polk, etc., etc.

tat du penchant démocratique. Il y a peu d'éloquence dans ce déluge de mots; mais, ce qui est vraiment extraordinaire, presque toujours des résolutions sages jaillissent de ce torrent de paroles; tandis que, chez les nations naturellement éloquentes, on voit fréquemment des décisions insensées ou funestes déterminées par les plus admirables discours. Au lieu d'une argumentation serrée, tous les orateurs emploient un style prolixe, fatigant, font des amplifications de rhétorique, et ne songent guères qu'à briller aux yeux de leurs commettans. D'allusions en allusions, de parenthèses en parenthèses, de sujet en sujet, on court, ou plutôt on se précipite, comme dans une chasse au clocher, à travers champs et sans jamais savoir où l'on ira.

Ainsi, au milieu d'une discussion sur les finances ou sur les améliorations intérieures, sans transition et de la manière la plus brusque, l'orateur viendra rappeler les services que la France a rendus aux États-Unis; digression sur la révolution française. Un autre membre lui succède, et s'occupe des progrès de l'industrie en France pendant la révolution; digression sur l'industrie. Un nouvel orateur l'interrompt, et demande si l'industrie est la compagne nécessaire des beaux-arts; nouvelle digression sur les beaux-arts. Vient un quatrième orateur, qui rappelle à la chambre que les tableaux du Capitole ne sont pas encore terminés, et qu'il croit convenable d'allouer une nouvelle somme applicable à ces travaux. Un cinquième trouve la somme trop forte, et la discussion s'élève sur ce point. Mais qu'est devenue la question principale au milieu de tous ces incidens? Personne n'en sait rien. Dans cette route désordonnée, l'éloquence n'a jamais de but fixe, et celui qui a parlé le plus long-tems passe pour le plus remarquable orateur. Ajoutons, pour être impar-

tiaux, qu'une sagacité pratique et instinctive n'empêche pas ces hommes, que l'on serait tenté de railler, de régler très-bien leurs affaires. Ce ne sont pas leurs paroles, ce sont leurs actions qu'il faut peser. Ces dernières ne prouvent peut-être pas une grande profondeur d'esprit, mais une grande netteté de jugement, une finesse et une perspicacité, une prudence et une prévoyance admirables : qualités qui n'empêchent pas les représentans de l'Union de faire de très-mauvais discours.

Les délibérations du sénat se distinguent par un peu plus de méthode, et par moins d'incohérence. Les membres de ce corps supérieur sont surtout choisis par les négocians, les manufacturiers et les grands propriétaires; aussi discutent-ils avec moins de véhémence, d'emphase, et de mauvais goût. Comme leurs collègues de la chambre inférieure, ils s'arrêtent fort long-tems sur des détails frivoles et donnent à des minuties beaucoup trop d'importance: il leur suffit que ces minuties intéressent l'état qu'ils représentent. Comment en serait-il autrement ? La jalousie des états est extrême, et ne pas partager les passions des électeurs ce serait manquer à son devoir. Les membres vraiment distingués du sénat, les Livingston, les Webster, les Hayne, les Tazewell ne doivent-ils pas ressentir quelque peine en voyant les discussions s'engager pendant plusieurs jours sur de misérables questions de localité, sur les détails les plus minimes. Ainsi tout ce qui, chez les Américains, se rapporte à une imitation mal entendue de l'Europe, peut être blâmé à juste titre; et dans la classe de ces reproches qu'ils méritent, se trouve sans aucun doute la fausse éloquence parlementaire qu'ils semblent avoir adoptée, dans l'espoir d'éclipser ou d'atteindre la gloire des Burke et des Chatham. Mais il reste à ce pays assez de hautes et de grandes qualités pour contrebalancer les dé-

fauts inévitables d'une constitution naissante et d'une situation anomale. Le courage, la persévérance, le bon sens, la force de caractère des Américains ont éclaté en plus d'une circonstance d'une manière assez haute, pour imposer silence à leurs ennemis. Qu'ils reçoivent donc ces observations comme un ami reçoit le conseil de son ami ou de son frère; qu'ils ne voient pas une intention haineuse, une hostilité secrète, une envie cachée, dans cet examen impartial, qui témoigne au contraire de l'intérêt qu'inspire cette grande nation.

(*Foreign Review.*)

Archéologie.

POMPÉI

VU A LA LUEUR DES TORCHES.

Il y avait à peu près cinq siècles que tous les savans d'Europe s'épuisaient en efforts pour reconstruire la vie privée des anciens, pour savoir comment avaient vécu, dormi et mangé les Scipion, les Caton, les Cicéron, les Sénèque. L'antiquaire avait poursuivi sans relâche ses fouilles érudites, et la forme exacte des balances romaines n'était pas exactement déterminée. Telle existence d'érudit hollandais s'était consumée à fixer le sens d'un exergue et la date d'une médaille. Quand on eut répandu beaucoup d'encre et publié sur Rome ancienne un nombre presque infini de volumes, le hasard le plus inattendu vint au secours des laborieux antiquaires. Une ville romaine, une de ces villes de plaisance et de volupté que la civilisation grecque embellisait, exploitée par l'opulence et la volonté romaines, Herculanum reparut tout-à-coup aux yeux de l'Europe étonnée. Il y avait seize cents ans que la cité d'Hercule était ensevelie sous le bitume et la lave. Le couvercle de sa tombe était formé d'une matière plus compacte et plus dure que l'airain : le bitume et le sable en fusion avaient scellé le sépulcre; et à peine parvint-on à découvrir un théâtre qui reste aujourd'hui exposé à la curiosité publique.

Peu de tems après, d'autres excavations mirent à nu

quelques fragmens d'une autre ville, qui n'avait été couverte que de cendres, de scories et de pierres lancés par l'éruption du volcan : c'était Pompéi, situé plus loin du Vésuve, sur le penchant d'une colline à peu de distance de la côte ; cette ville n'a pas été, comme Herculanum, écrasée sous un déluge brûlant et liquide : ce fut la cendre, et non point la lave qui la détruisit. On sait quels furent l'étonnement et l'admiration générale lorsque des fouilles progressives découvrirent tour à tour des rues, des trottoirs, des maisons ; les traces des chars, les sillons de leurs roues ; des palais, des édifices, des bains, des théâtres ; enfin la ville entière. La découverte de Pompéi fut une source de fortune pour ce canton désert. Plus d'un voyage fut tenté, sans autre dessein que de visiter le squelette de l'ancienne ville. Les architectes essayèrent à l'envi la restauration idéale de ces palais dont il ne restait plus que quelques métopes, de ces amphithéâtres aux gradins en ruine. Quelques-uns des plus beaux ouvrages que la gravure et l'archéologie aient produits depuis soixante ans sont consacrés à Pompéi. Les plus minces débris, les ustensiles de ménage les plus ordinaires, que l'on ramassa sur les pavés déserts de la ville grecque-romaine furent déposés dans le musée de Naples. On les commenta avec un soin curieux, et les résultats de cette étude contrarièrent souvent les travaux des anciens archéologues. Les poètes chantèrent Pompéi ; les femmes elles-mêmes s'intéressèrent à ce bizarre et unique débris des mœurs domestiques de l'antiquité. Enfin, de nos jours, un écrivain populaire, un romancier à la mode osa choisir Pompéi pour théâtre de sa fiction et intéresser les cabinets de lecture au sort de la ville engloutie pendant son sommeil par une convulsion du Vésuve.

Il y avait long-tems que l'image de Pompéi s'était fixée

dans mon imagination de voyageur; et lorsque je mis le pied en Italie, ce fut vers Naples et le Vésuve que ma curiosité ardente se dirigea. Trois jours après mon arrivée à Naples, le hasard me fit rencontrer un prince allemand que j'avais connu en Bavière, et avec lequel je soupai. En dépit du titre et des apparences, une altesse allemande est toujours beaucoup plus facile à vivre, moins insolente, moins orgueilleuse qu'une supériorité financière. Nous soupâmes très-bien, et nos rapports s'établirent sur un ton de familiarité et d'intimité d'autant plus remarquable que le prince germanique n'ignorait pas le libéralisme assez prononcé de mes opinions. Lorsque la conversation tomba sur Pompéi, je donnai libre cours à mon enthousiasme; mon désir de visiter cette fraction des tems antiques, conservée, par un prodige presque magique, au sein des tems modernes, s'exprima de la manière la plus vive; et le prince, qui avait partagé mon exaltation d'archéologue, se leva de table en disant :

« Si vous m'en croyez, c'est là, dans ce monde des morts, à la lueur de nos torches et au milieu de la nuit, que nous achèverons le souper commencé. Les cicérones, avec leurs voix criardes et leur éloquence avide, ne réussiraient peut-être qu'à détruire vos illusions. La première fois que j'ai visité ces belles ruines, j'étais dégoûté, je l'avoue, de me trouver asservi à cet homme vulgaire qui ne me laissait pas une sensation sans la flétrir de son babil monotone et de ses mauvais contes appris par cœur. J'avais à ma gauche un étudiant de Nuremberg bien niais, qui pleurait de tendresse sur les fûts des colonnes brisées; à ma droite, une femme de chambre anglaise qui se couvrait de son voile vert, et qui ne voyait autour d'elle que de vieilles murailles de cave.

» Évitons ces ennuis, allons visiter Pompéi en poètes,

Partons ! Les domestiques vont charger leurs paniers de comestibles et de vins qui ne vaudront peut-être pas le vieux falerne. Le roi de Naples m'accorde une garde d'honneur qui nous accompagnera et portera les torches. La nuit est magnifique ; la lune de mai jette sur nous une lueur douce qui ne s'accorderait pas mal avec les incantations d'une bonne fée. Nous irons nous établir dans le palais de quelque voluptueux d'autrefois ; nous nous emparerons de la salle de ses festins, de l'asile de ses plaisirs ; et nos libations réveilleront peut-être, sous des voûtes depuis long-tems désertes, un écho de volupté et de joie qui n'y a pas retenti depuis dix-sept siècles. »

J'acceptai ; l'idée me semblait charmante. Nous étions six. Pendant toute la journée, le soleil s'était promené en triomphateur au milieu d'un ciel méridional dont pas un nuage n'obscurcissait l'éclat. A ce crépuscule ardent qui n'appartient qu'à l'Italie, et que Claude Lorrain sait seul reproduire, succédait une nuit claire, transparente, plus belle que le jour. Nous parcourûmes, toujours éclairés par nos flambeaux de poix-résine, Portici, Résina, Torre del Greco. A douze milles de Naples, après avoir traversé une multitude de vignobles et de jardins, et avoir fréquemment tourné la tête pour contempler les îles d'Ischia et de Capri, qui sortent du sein de la mer et dont les aspérités étincelaient à la clarté de la lune, nous atteignîmes la petite maison habitée par l'inspecteur-général des travaux. Là, nous fîmes halte, et nous montâmes sur la terrasse italienne de cette maison où nous nous arrêtâmes pour jeter nos regards sur le paysage environnant.

Quelques verres de l'excellent vin de Lacryma-Christi, que le maître nous fit verser, ranimèrent le courage des voyageurs qui allaient s'engager dans la région du passé et des fantômes. Le Titan sourcilleux lançait une fumée rou-

geâtre; notre imagination s'exaltait de plus en plus, et son poétique télescope prêtait à tout ce qui nous environnait une teinte mystérieuse en harmonie avec les lieux fantastiques que nous repeuplions par la pensée. Par degrés, la lune vint à s'obscurcir, et des myriades d'étoiles semèrent leurs paillettes sur le fond bleu du ciel. Nous traversâmes encore quelques vignobles, et, accompagnés d'une petite armée de lazzaronis, qui n'ont rien à faire la nuit et le jour, et de gardes porteurs de torches, nous atteignîmes la petite grille de bois qui sert aujourd'hui de porte triomphale à la cité des morts.

Les soldats qui, placés dans leur guérite, sont chargés de veiller à la conservation des débris, nous rendirent les honneurs militaires. Le frémissement de leurs armes d'acier fut le dernier bruit qui nous rappela le monde actuel, l'Europe vivante. Nous entrâmes dans la rue des Tombeaux : c'est une admirable avenue qui prépare bien le voyageur au silence funèbre de la ville perdue; encaissée dans la double élévation du terrain environnant, elle paraît conduire au domaine de la mort, mais d'une mort riante et païenne. Sur le marbre des sépultures étincelaient de tous côtés des fleurs en marbre, des guirlandes bien conservées, des effigies presque riantes. Que de souvenirs! quelle leçon! la plupart des maisons sont détruites, les tombeaux subsistent encore et ces tombeaux ressemblent à des palais. Voici celui de Scaurus, et plus loin celui de Calventius-Quietus. La tombe ronde, dont on n'a pu déchiffrer aucune inscription, nous frappa tous par l'extrême élégance qui la distingue. Nous nous approchâmes pour examiner curieusement quelques-unes de ces sculptures; dans la ville de plaisance des conquérans du monde, la mort elle-même avait un air de fête. Ce n'étaient que jeux olympiques, images

riantes, souvenirs de joie et de volupté. Ici, de larges alcoves ou niches dans lesquelles les parens affligés venaient se livrer à la douleur : là, des débris d'autel, des portes à fleur de terre, par lesquelles nous pénétrions dans les caveaux ; plus loin de véritables temples consacrés au souvenir des morts, et où la douleur romaine conservait je ne sais quel caractère gigantesque ; plus loin encore, un *triclinium*, salle à manger funèbre, où se réunissaient ceux qui voulaient fêter le souvenir des défunts, et faire des libations à leur ombre. Dans un vaste caveau, dont nos torches dissipaient à peine l'obscurité, se trouvaient rangées plusieurs urnes dont le marbre brillait à nos yeux ; les objets les plus curieux que l'on y avait découverts avaient été déjà transportés dans le musée de Naples.

Ainsi s'annonçait à nous la cité mystérieuse ; et vingt fois je crus apercevoir, debout, sur une tombe, le sénateur romain des vieux tems, avec sa toge flottant au gré des vents et son geste impératif. Sur un cénotaphe, de fort beaux bas-reliefs représentaient un combat de gladiateurs ; et l'ombre portée de ces bas-reliefs, les dessinant avec une saillie plus forte, leur donnait une énergie singulière. Enfin, au milieu de cette double fantasmagorie de la mort et de la nuit, nous approchâmes du mausolée d'Arrius Diomèdes. En face de ce mausolée se trouvait la splendide villa de cet homme, dont le nom, si peu historique de son tems, a survécu à toutes les ruines, et se tient encore debout au milieu de la destruction générale.

Était-elle bien à toi, cette maison magnifique, Arrius ? A toi, dont le nom décore le marbre funèbre qui lui fait face ? Les antiquaires, avec leur subtilité ingénieuse, n'ont-ils pas attaché des désignations arbitraires à tous les carrefours, à tous les édifices de la ville perdue et re-

trouvée? Quels qu'aient été ton nom, ta profession, tes mœurs, ton caractère, tu avais la richesse, qui remplace tout! Voici encore des rangs de colonnes isolées et debout, qui se dessinent sur le ciel; voici des peintures et des arabesques admirables; des fresques contemporaines de l'empereur Titus, et que le Vésuve n'a pas même effleurées; voici des amphores rangées en bataillons dans tes souterrains, et les débris admirables de tes bains dignes d'un roi; voici ton atrium et ton triclinium. Voici la porte de ton jardin, cette porte auprès de laquelle on trouva deux squelettes : l'un tenant une clef enfoncée dans la serrure, et prêt à tourner cette clef pour s'enfuir; l'autre couché par terre auprès d'un sac rempli d'or et de plusieurs vases d'argent. Sans doute le maître de la maison, suivi d'un esclave, aura espéré se soustraire au sort commun; il avait fui, pendant que sa fille et le reste de sa famille cherchaient un asyle dans les caveaux souterrains de l'édifice. On n'ignore pas que leurs squelettes se sont retrouvés, et que la forme du sein d'une jeune femme, moulée en creux par les cendres chaudes et durcies, dans lesquelles elle avait péri, a frappé les yeux des ouvriers qui ont déblayé ces catacombes : ils l'ont transportée à Naples, dont le musée possède aujourd'hui toutes ces dépouilles. Pauvre jeune femme! ses ornemens d'or et d'argent jonchaient la terre, et le simulacre de sa beauté subsiste encore après dix-sept siècles, preuve de l'horrible mort qui l'a saisie.

De la villa de Diomèdes, dernière maison du faubourg, nous entrâmes dans la ville elle-même. Ces rues étroites, ces fragmens de murs, dont les lignes âpres, déchirées, irrégulières, apparaissent sur le fond du ciel, ces trottoirs qui se sont reposés dix-sept cents ans, ces fontaines épuisées, ces carrefours, autrefois fréquentés par une popu-

lation amie du plaisir, ces boutiques de boulanger, de pâtissier, de restaurateur, dont les fourneaux intacts semblent encore appeler le chaland, passaient devant nous, comme une procession singulière, à demi éclairée par nos flambeaux : ici demeurait un charron, là un maréchal, plus loin un sculpteur. Malheureux artiste! s'il est auteur de ces frises, il avait du talent; voici des détails fouillés avec une grande adresse de ciseau; voici des guirlandes jetées avec une hardiesse élégante. L'enseigne de sa boutique n'a malheureusement pas été respectée par le tems; il a ménagé seulement la chèvre en terre cuite, qui, tout à côté, annonçait une laiterie. Il n'a pas détruit non plus les amphores pleines d'huile, qui garnissaient la boutique de ce marchand voisin. La trace ronde des vases est restée empreinte sur le comptoir; la destinée a permis aux cruches d'un marchand d'huile de traverser les siècles et ne l'a pas permis aux ouvrages de Tite-Live et de Tacite. Nous posâmes le pied sur plusieurs pierres transversales destinées à faciliter la marche des passans qui voulaient traverser la rue. Le repos de la cité, le silence profond qui régnait, n'avaient rien qui dût nous étonner. Il semblait que tous les habitans dormaient encore, et que nous, avec nos domestiques, nos torches, nos gardes, nos paniers remplis de vins et de comestibles, nous étions quelques jeunes débauchés qui fesaient de la nuit le jour. Cette illusion ne fit que s'augmenter lorsque nous observâmes de près les portiques, les colonnes restées debout, les mosaïques intérieures et le mot *salve* inscrit sur le seuil des maisons. Ce fut ainsi que nous atteignîmes le grand édifice nommé : *Maison de Salluste.* Nos princes sont moins bien logés; il y a plus de goût, plus d'art, une recherche de volupté plus curieuse dans cette maison que dans toutes les autres mai-

sons de Pompéi. Je me représente quelque homme riche, ami des lettres et des voluptés, fatigué des cris du Forum, et consacrant sa fortune à orner cette élégante retraite. Il avait fait construire une salle à manger dans son jardin ; une treille chargée de pampre la recouvrait ; une petite table ronde en occupait le centre, et tout autour régnaient des lits sur lesquels s'asseyaient les convives ; à côté se trouvait la fontaine qui servait à rafraîchir le vin. La lueur des flambeaux glissait sur les murailles de marbre, éclairant tour à tour une corniche, un pilastre, détachant du fond sombre où elles se trouvaient des figures de nymphes et de muses; au-dessus de nos têtes, le ciel bleu ; à distance, le Vésuve, surmonté de la colonne rougeâtre qui, pendant le jour, n'avait été à nos yeux qu'une colonne de cendre noire.

Nous pénétrâmes dans le boudoir secret ou *venereum* du voluptueux Salluste. Un portique quadrilatère entoure un petit jardin ; ses murs étaient garnis autrefois de marbre noir incrusté d'or. Dans une des chambres attenantes, on a trouvé les débris d'un lit, un squelette de femme, chargé de plusieurs colliers, et trois ou quatre squelettes d'esclaves. Sans doute, c'était la maîtresse de la maison, et la mort la plus affreuse était venue la saisir dans cet asile domestique. Combien de scènes déchirantes ont dû se passer alors? Combien de drames affreux l'histoire n'a pas même recueillis? Combien de grands dévouemens ou de traits d'égoïsme ont dû signaler une catastrophe si inattendue? Toutes ces images se mêlaient dans notre pensée aux idées voluptueuses et gaies qui peuplaient la maison de Salluste et celle de l'édile Pansa, visitée par nous peu de tems après. Je me souvenais d'avoir vu, dans le musée de Naples, tous les miroirs, vases d'argent et d'or, candéla-

bres d'une valeur énorme, statues précieuses, dont ces deux maisons avaient été ornées. J'aurais voulu que le roi de Naples, au lieu de consacrer beaucoup d'argent à des galas de cour et à des fêtes inutiles, eût fait réparer au moins une de ces vieilles maisons romaines; qu'il eût relevé les colonnades de l'*atrium* et rendu leur fraîcheur primitive aux arabesques qui garnissaient les murailles. J'aurais voulu que l'*impluvium* et les fontaines fussent alimentées d'une eau pure, qu'on revît dans sa splendeur l'autel des dieux domestiques et la chambre de l'esclave cubiculaire et les grands rideaux ou *parapetasmata* qui séparaient le salon intérieur de la grande salle où les nombreux cliens venaient attendre le réveil du maître. Qu'il eût été facile, en employant quelques hommes d'art, de reconstruire toute l'existence matérielle d'un sybarite romain! Ustensiles, amulettes, meubles; rien ne nous manque. Une visite, une seule visite dans cette maison aurait fourni des renseignemens plus utiles sur le monde ancien, que tous les ouvrages de Cantelline et de Juste-Lipse. L'édile Pansa était plus magnifique encore que Salluste : à son palais étaient jointes plusieurs boutiques, qu'il louait sans doute, et qui devaient lui procurer un assez beau revenu (1). Le même musée de Naples, qui a englouti à son tour toutes les curiosités de Pompéi, renferme aujourd'hui la caisse dans laquelle le

(1) Une grande partie des archives de ce magistrat ont été retrouvées, mais si compactes et si adhérentes entre elles, qu'on désespère de pouvoir jamais les lire. Quel jour cependant eussent jeté sur l'administration municipale des villes romaines ces précieux dépôts! Mais, pour donner une idée de l'importance de Pompéi, nous citerons une affiche de loyer trouvée dans les ruines de cette ville, par laquelle Julie Félicia, fille de Spurius, offrait pour cinq ans la location de ses biens consistant en un bain et neuf cents boutiques.

questeur déposait le produit des impôts et des revenus publics. Une singularité curieuse se rapporte à la découverte de cette caisse. Peu de tems après l'éruption du Vésuve, il paraît qu'un homme de Pompéi, qui avait échappé au désastre, s'avisa de creuser la terre dans l'espérance de parvenir jusqu'à l'appartement qui renfermait le trésor public. Sans doute il consacra plusieurs années à ce travail, et il y employa surtout les heures de la nuit pour ne pas éveiller l'attention. Lorsqu'il eut achevé l'excavation projetée, il reconnut que la direction qu'il avait choisie n'était pas parfaitement juste, et que son puits aboutissait à une chambre voisine de celle où le trésor était déposé. Il ne perdit pas courage et se remit à percer un mur à travers lequel il parvint jusqu'à la chambre du trésor. Cette patience de la cupidité fut récompensée ; lors des dernières fouilles, on ne trouva plus sur le sol, occupé pendant dix-sept siècles par la caisse, que quelques monnaies d'or qui avaient glissé entre les lames de métal dont le fond était garni.

Nous promenâmes nos torches dans toutes ces maisons inoccupées, dans celle de Méléagre et des Néréïdes, noms arbitraires qu'on leur a imposés faute de mieux. Tantôt la transparence d'un masque sculpté dans l'albâtre, rayonnant sous la clarté de nos flambeaux, paraissait une tête de Furie, qui sortait du Tartare pour punir notre curiosité; tantôt, nous nous arrêtions devant de vieilles mosaïques tout éclatantes de fraîcheur, après dix-sept siècles. Nous sortîmes de ces palais pour visiter la Taverne : objets immondes, souvenirs de débauches populaires, peintures représentant des orgies de soldats et de matelots; puis, en traversant un jardin, des salles élégantes, destinées sans doute à des voluptés plus raffinées : toujours la vie, toujours la volupté et la joie, en face de

cette grande catastrophe. Je remarquai que le costume des paysans, tels que les a représentés le peintre sur les murs de la taverne, ressemble beaucoup à celui des pêcheurs et des paysans napolitains d'aujourd'hui. C'est chez le peuple que les traditions du costume, du langage, et même des idées, se continuent avec le plus de persévérance. La blouse des Gaulois couvre encore les épaules des fermiers français : le capuchon ou la capote des buveurs de Pompéi est employé aujourd'hui sur toutes les côtes de la Méditerranée : c'est le bonnet ordinaire des matelots.

Fatigués de cette longue course, nous nous arrêtâmes enfin dans une maison spacieuse, nouvellement découverte sous l'inspection du fils de Gœthe, et que les cicérones ont baptisée : *Maison de Gœthe*. Là, se trouve cette belle mosaïque qui représente, selon les antiquaires, la bataille du Granique et la fuite de Darius. Le génie moderne n'a rien produit de plus expressif et de plus grand. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer l'air de triomphe et d'orgueil du vainqueur, la triste résignation du vaincu, les groupes divers, distribués avec le plus grand art, et cet éclat de couleur, cette vie éternelle d'un tableau de marbre, que le soleil ne peut altérer, que l'humidité ne peut détruire.

Il y avait long-tems que le royaume des fées s'était entr'ouvert pour nous. Cette magie ne tarda pas à disparaître : le cliquetis des porcelaines que les esclaves déballaient, le bruit d'une table que l'on dressait, celui des verres et des bouteilles que l'on disposait en bataillons nous arrachèrent à la rêverie et nous ramenèrent à la grossière réalité. O profanation ! nous, enfans des Goths et des Germains, nous, avec nos costumes sans élégance, nos habits courts, nos bottes éperonnées, et nos maigres

chapeaux de castor, nous allâmes nous asseoir à la place que les Lucullus et les Apicius, vêtus de robes flottantes et entourés d'esclaves complaisans, avaient occupée autrefois. Une longue promenade et l'air de la nuit avaient aiguisé l'appétit des convives. Le vin de Champagne et le vin du Rhin sortirent bientôt de leurs prisons, et sans nous embarrasser de savoir si les ombres des gourmets d'autrefois ne prendraient pas en pitié nos côtelettes et notre macaroni, nous fîmes honneur à ce festin nocturne qui n'était ni un déjeuner, ni un souper : vrai festin funéraire placé sur la limite des morts et des vivans. Bientôt animés par des libations assez nombreuses, nous évoquâmes à grands cris nos hôtes d'autrefois et nous bûmes à leur santé. Voyez un peu quel eût été l'étonnement du propriétaire, si Pluton, lui accordant un congé, lui eût permis de visiter sa salle de banquet, occupée par des barbares ! Ils ne se montrèrent pas ; mais en revanche nous fîmes asseoir à notre table trois officiers napolitains qui ne savaient ni l'anglais, ni le français, ni même le florentin, et qui parlaient le pur dialecte du pays.

La scène était admirable, brillante et funèbre, mêlée à la fois d'ombres et de lumières, et animée par ces contrastes énergiques qui sont une bonne fortune pour les peintres. Il fallait nous voir, éclairés par les torches que tenaient les domestiques ; elles scintillaient sur le cristal des verres ; elles diamantaient la pourpre du vin vieux ; et cette salle antique, aux pilastres carrés, qui n'avait que le ciel pour dôme ; et tous ces groupes de paysans, de jeunes filles, de lazzaronis, d'improvisateurs, faisant cercle autour de nous et complétant la scène par la singularité pittoresque de leurs brillans costumes. La brise nocturne agitait les rubans rouges de leurs chapeaux et les plis flottans de leurs manteaux bleus. Nous donnâmes

l'ordre d'allumer du feu dans un coin de la salle et d'y préparer le punch pour nos paysans devenus nos convives; la clarté de l'alcohol embrasé promena sur ces figures olivâtres, riantes, expressives, sur ces yeux noirs, sur ces corsets ponceau, sa lueur incertaine; le bois pétilla; une joie plus énergique que la nôtre anima nos nouveaux convives. Je regrette que nous n'ayons pas eu quelque peintre au milieu de nous. Ici se dessinait la silhouette tranchée et vigoureuse d'un Napolitain qui se trouvait placé entre le brasier et nous; là, tout en face de lui, un jeune pêcheur aux bras nerveux, étendu sur une ruine, recevait en masse la lumière du foyer; un fragment de galon, un bout de soie, une paillette sur un habit, étincelaient dans l'ombre; et, dans la demi-teinte, de jeunes filles se tenaient debout, les bras croisés, les cheveux noirs rattachés par les longues épingles d'or que les femmes des environs de Naples emploient pour leur toilette.

Je me levai pour surveiller moi-même la confection du punch; j'attisai le feu; un millier d'étincelles qui jaillirent en s'élevant vers le ciel, éclairèrent encore ce spectacle si varié, si bizarre, si rempli d'intérêt. Oh! le beau moment et l'étrange coup-d'œil, lorsque le punch circula de main en main, lorsque le tambourin et les castagnettes donnèrent le signal de la vive tarentelle; lorsque la liqueur généreuse, pénétrant dans ces veines méridionales, rendit les mouvemens des danseurs plus agiles, leur vivacité plus intense et leur joie plus folle; lorsque, saisissant les torches de nos gardes, ils donnèrent à leur ronde une impulsion frénétique! c'était une bacchanale des anciens jours. Les physionomies elles-mêmes avaient le caractère de grandeur et de sévérité qui distingue les statues antiques; le tam-

bourin grondait avec plus de force, les échos des vieilles murailles s'éveillaient menaçantes, les collines de lave et de cendres réverbéraient les clameurs de la troupe enivrée ; enfin, cette allégresse contagieuse nous gagna, les flacons du prince volèrent en éclats sur les pilastres de l'atrium, nous répétâmes le nom de la princesse absente que nous saluâmes de nos cris ; et bientôt après l'orbe pâle de la lune se leva silencieusement comme pour nous reprocher nos transports et notre joie profane.

La scène, adoucie par les rayons nocturnes, prit un aspect plus grave, et nous nous acheminâmes de nouveau vers le Forum et l'Amphithéâtre. Quelques-unes des torches étaient consumées, les autres brûlaient avec moins d'intensité et de clarté. A notre joie succédait la mélancolie dont les plaisirs de ce monde sont toujours suivis. Nous nous engageâmes dans ces rues étroites qui plaisaient aux anciens, parce que, disaient-ils, elles protégeaient les passans contre la chaleur du jour. Nous reconnûmes la trace des chars, une ornière qui datait de loin et qui semblait tracée de la veille. Bientôt nous atteignîmes le Forum, ce foyer de toute la civilisation antique. Que de palais en débris! que de temples en ruines! Voici un assortiment complet de tous les édifices nécessaires à un peuple civilisé. Nous nous arrêtâmes long-tems en face du temple de Vénus, dont nous contemplâmes la colonnade élégante et les degrés de marbre, conduisant jadis à l'autel de la déesse aujourd'hui brisé et impraticable. Nous tournâmes la tête : merveilleux coup-d'œil! une longue rangée de colonnes blanches se dessinait à l'horizon, projetant sur la route de grandes ombres d'un azur noirâtre. Les murs ruineux, dont la lune argente les lignes irrégulières ; des façades dilapidées qui vous apparaissent comme des fantômes ; et partout,

épars sur la terre, des volutes ioniennes, des chapiteaux frustres, des métopes couvertes de cette végétation fatale aux ruines dont elle s'empare. Si quelqu'un de nos compagnons nous quittait un instant, on le voyait bientôt reparaître; et du sein de l'obscurité qui l'avait enveloppé, il sortait comme un être de l'autre monde qui serait venu visiter celui-ci.

Salles orgueilleuses, où sont les hommes qui se réunissaient sous vos colonnades, fiers de l'éclat de leur pourpre et de la beauté de vos portiques?

Vous voilà donc, dieux jadis adorés, et dont le nom même est une risée pour le manant d'Apulie! Une colonne reste debout au milieu du Forum; l'inscription qu'elle portait s'est effacée; la tablette, sur laquelle on avait gravé des titres pompeux, a dormi pendant vingt mille révolutions lunaires sous les décombres et les cendres. La jeune femme qui, orgueilleuse de sa beauté, s'agenouillait devant l'autel de Vénus, comme devant sa propre image, où est-elle? Le symbole de sa foi chérie orne le cachet d'un antiquaire ou se perd au milieu des curiosités d'un musée. Vous apercevez cette maison qui domine le Forum, et dont les murs épais ont bravé le tems: à qui appartenait-elle? A un négociant venu de Grèce, et dont les trésors accumulés ne servent plus aujourd'hui qu'à garnir un médailler royal et à fixer quelques dates de l'histoire. Un Forum! un foyer de passions, de tumulte, d'injustices, d'éloquence qui entraîne, de combats violens, de fougue insensée! Silencieux maintenant, désert, solitaire, avec toutes ses haines et toutes ses sympathies, ensevelies à la fois dans la grande ruine commune. Et le monde va toujours; toujours mêmes haines et mêmes sympathies; toujours mêmes craintes et mêmes espoirs. Rien ne change. Le riche et le noble

demandent encore à leur statue et à leur portrait une immortalité certaine; le lucre et l'ambition jouent leur jeu éternel; l'amour et la haine continuent leur travail impérissable; il y a encore des prêtres semblables à ceux qui habitaient le temple d'Isis que j'aperçois; prêtres frénétiques, prenant pour inspiration sacrée la fureur de leur fantaisie, et croyant que leurs danses violentes, leurs cris d'énergumènes et leurs agenouillemens forcenés leur assurent la protection céleste. Hélas! on a trouvés étendus au pied de leurs autels, les squelettes de ces malheureux que leur déesse n'a pas su garantir!

Ainsi rêvais-je, assis sur un débris de colonne du Forum de Pompéi, lorsque mes compagnons m'arrachèrent à ma rêverie, et m'entraînèrent du côté de l'Amphithéâtre. Le magnifique édifice paraissait plus grand et plus bizarre encore sous le clair de lune. L'architecture complète offre des masses non interrompues qui sont loin d'atteindre l'effet pittoresque de l'architecture en ruines; et cet effet augmente quand les ombres portées des colonnes ressortent sur un fond brillant. Imaginez celui que devaient produire ces innombrables arcades, les unes entières et bien conservées, les autres toutes vermoulues et en ruines; l'uniformité de leurs rangs interrompue seulement par ces nombreux degrés de pierre, escaliers gigantesques qui conduisaient aux premières places de l'Amphithéâtre. Nous entrâmes dans le cirque : de là, s'élevaient, autour de nous, les cercles concentriques de ces vastes et innombrables gradins, dont la conservation était parfaite, et où les habitans de la Campanie, jadis si amoureux de jeux publics, eussent très-bien pu venir encore assister aux combats, aux assassinats publics et à la mort sanglante de leurs gladiateurs favoris. Au-dessus de tous les cercles s'entr'ouvraient les grandes arcades, qui

laissaient passage à l'azur du ciel et à des flots de clarté douce ; l'astre lui-même, suspendu à une distance infinie, servait de lampe nocturne à l'intérieur du cirque, qu'elle couvrait de sa clarté bleuâtre. Çà et là, groupés sur les degrés, vous aperceviez des paysans qui causaient ensemble, et qui portaient nos torches ; sous le flot de lumière argentée dont l'espace était inondé, ces dernières ne paraissaient plus que comme de faibles étincelles rougeâtres.

Une bande de musiciens assise sur les ruines de l'ancien orchestre exécutait quelques-uns des airs délicieux que l'Italie moderne a produits en si grand nombre : les spectateurs, animés par ces accords hardis qui marquent si vivement la mesure, se mirent à recommencer leur tarentelle favorite. Dans le silence et le repos général, il fallait admirer la grâce et l'élan sauvage de cette danse, son entraînante vigueur et cette souplesse élastique qui rappelle les bonds fantastiques et bizarres de la chèvre sur ses montagnes. Quand les paysans furent las de danser, tout se tut ; et l'on se groupa autour d'un improvisateur qui, la guitare à la main, se tenait debout sur l'un des gradins. Sa main hardie fit jaillir quelques mâles accens, et toute la population l'écouta en gardant un profond silence. J'admirai l'élégance de sa taille, la vigueur prononcée de ses muscles, la noblesse même de ses mouvemens. Il était impossible de fixer ses regards sur lui sans être frappé de cette énergie puissante et de ce caractère hardi dont toute sa physionomie était empreinte. Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites et remarquables par leur éclat, avaient quelque chose de sinistre. Vêtu plus simplement que tous les paysans ses confrères, il ne portait ni or, ni broderies ; son manteau brun retombait négligemment sur une de ses épaules, et sa pose ne manquait ni de grâce, ni de dignité. Mais les chants de

tendresse plaintive qui lui échappaient et dans lesquels il n'était question que d'amour, de mélancolie, de fleurs nouvelles et de jeunes filles, contrastaient assez bizarrement avec son aspect. J'appris, en effet, qu'il avait été brigand avant d'être poète.

L'arène centrale, enfoncée de quinze pieds dans le terrain, se trouvait ainsi placée au-dessous du gradin le plus rapproché, ce qui mettait les spectateurs à l'abri de tout péril. Au centre de l'arène se trouvait autrefois un autel dédié à Diane ou à Pluton, mais plus souvent à Jupiter, protecteur du Latium, divinité que l'on n'apaisait que par du sang humain. Des caveaux nombreux, pratiqués soit à l'extrémité, soit au-dessous de l'Amphithéâtre, livraient passage tantôt aux bêtes féroces que l'on égorgeait par milliers sur ce théâtre sanglant, tantôt au déluge d'eau qui faisait du cirque un grand lac sur lequel des vaisseaux combattaient entre eux. Les loges qui renfermaient les animaux féroces ou étrangers étaient pratiquées sous les gradins. C'était de là que s'élançaient tour à tour des bataillons d'autruches, de sangliers, d'éléphans. Des ruines jonchaient cet Amphithéâtre sur lequel Néron avait fait répandre autrefois de la poussière de cinabre, de borax et d'or. Souvent des réservoirs secrets conduisaient, à travers des tuyaux qui circulaient sous les degrés, des parfums délicieux qui retombaient en rosée au milieu des spectateurs; les statues même qui ornaient l'Amphithéâtre semblaient suer les parfums; des nuages d'encens s'exhalaient dans l'air : et quand le soleil s'armait de rayons trop brûlans, un grand voile qui s'étendait au-dessus de toutes les têtes, et dont les artistes et les antiquaires modernes ont en vain essayé de deviner la construction, couvrait l'assemblée entière. Tant de voluptés, tant de luxe pour satisfaire un besoin de cruauté! C'était là que,

sur un signe du peuple, le gladiateur égorgeait le gladiateur; et s'il ne s'acquittait pas de son rôle avec une certaine élégance de formes, avec la bonne grâce exigée par le code des assassinats, il était sifflé!

Nous visitâmes tour à tour les deux autres théâtres, où du moins ces souvenirs sanguinaires ne vinrent pas nous poursuivre. Là, comme dans l'Amphithéâtre, la représentation avait lieu à ciel ouvert (1). Que de luxe! que de richesse! quel effet devait produire autrefois ces statues colossales de marbre blanc qui supportaient des candélabres! Comme la voix, traversant les tuyaux d'airain dont le masque des acteurs était garni, devait retentir à travers cette vaste enceinte. Le temple d'Isis reçut ensuite notre visite nocturne; nous nous reposions sur les marches délabrées du vieux sanctuaire quand le matin s'annonça dans le ciel par de larges bandes blanchâtres qui sillonnaient déjà l'horizon. Les torches s'éteignirent. Encore une libation de vin du Rhin : disons les derniers adieux à la cité fantastique, renvoyons ce cortége de paysans, plus poétiques peut-être et plus fidèles à leur origine grecque que les anciens habitans de Pompéi, les contemporains de Pline le naturaliste. Il est tems de nous arracher aux rêves qui nous enivrent; voici la berline moderne et les laquais galonnés qui s'approchent. L'ima-

(1) NOTE DU TR. Quelques archéologues assurent au contraire que le *Théâtre-Comique* était couvert. En lisant cet article, on s'étonnera peut-être du grand nombre de monumens qui y sont décrits; mais cela ne doit pas étonner, car on a acquis la certitude que les fouilles sont dirigées dans les plus beaux quartiers de l'antique Pompéia. Cette opinion se trouve confirmée par la découverte récente qu'on vient de faire d'une maison particulière immense, et beaucoup plus splendide que celles dont parle l'auteur anglais. Trois jardins, des viviers, des colonnades et des portiques, avec de magnifiques peintures, étaient les principaux ornemens de cette demeure.

gination se tait, le passé s'évanouit. La rouge colonne du Vésuve se change en une petite fumée grise. La fraîcheur de l'air matinal nous rappelle au monde des vivans; nous montons dans la voiture du prince; et nous arrivons à Naples plongés, dans cet assoupissement de la pensée, dans cette apathie de l'esprit et du corps, réaction inévitable de tous les plaisirs vifs, de toutes les excitations extraordinaires.

(*New Monthly Magazine.*)

Économie Sociale.

CONDITION DE L'ARMÉE

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

Je ne connais pas de plus étrange anomalie que l'existence d'une armée au sein des pays constitutionnels de l'Europe moderne. Tandis que toutes les institutions y ont été disposées pour assurer à chaque citoyen le libre exercice de ses facultés, pour mettre un frein aux empiétemens du fort sur le faible, pour établir entre tous les pouvoirs une sage pondération, pour garantir à tous les membres de l'association une égalité parfaite, on ne voit au contraire dans les armées que priviléges, exceptions, despotisme, esclavage. Où est la source de ce contresens? d'où provient cette contradiction? Les écrivains politiques vous diront que la discipline militaire exige cette sévérité, que le soldat ne peut être gouverné que par la crainte des châtimens, et que la situation exceptionnelle de l'armée commande ces mesures exceptionnelles. Pour moi, j'entrevois ailleurs la cause de cet état : les intéressés à conserver le pouvoir sont nombreux et puissans; tandis que les opprimés ont été jusqu'ici trop abrutis pour pouvoir faire entendre leurs plaintes, exposer leurs souffrances, exprimer leurs ressentimens. En France, où le soldat n'a pas encore brisé tous les liens de famille, où l'armée se recrute indistinctement dans

toutes les classes de la nation pour y rentrer ensuite, la loi est devenue plus humaine, moins partiale; tandis qu'en Angleterre, où le soldat est soldat à toujours, et qu'il n'y a plus pour lui de foyer domestique, tout ce que la féodalité imagina de plus brutal, de plus exclusif, subsiste dans toute sa vigueur. L'homme le plus incapable achète un régiment comme autrefois on achetait une charge à la cour, et le meilleur officier reste toujours dans les rangs subalternes s'il n'a pas assez de fortune pour payer son avancement.

En général, lorsqu'on prononce le mot armée, tout ébloui que l'on est par les idées de gloire, de valeur, d'héroïsme qui s'y rattachent, on songe rarement à s'occuper de la position morale, des intérêts positifs de ceux qui font partie de ces masses compactes; ainsi les idées de bien-être, de satisfaction, de liberté, se trouvent absorbées par celles d'honneur, de courage et de patrie, plus brillantes peut-être, mais moins justes et moins vraies. Jusqu'ici les économistes se sont seuls élevés avec force contre l'existence de ces masses improductives qu'on appelle *armées permanentes*; mais, comme ils ne les ont toujours considérées que par rapport aux sommes qu'elles enlèvent à la production d'une manière si peu profitable, ils se sont fort peu occupés de la situation de ceux qui les composent. Trop de haine les empêchait de pénétrer au fond de la question, de l'explorer dans tous les sens; ils n'ont vu que des masses; l'homme a disparu dans leurs spéculations; et cependant la condition du soldat s'est empirée à chaque progrès de la civilisation.

Dans l'origine, une armée n'était autre chose qu'une population entière se portant en armes sur un pays voisin, plus beau et plus fertile, pour l'envahir, ou bien se levant en masse pour défendre ses foyers attaqués. Plus

tard, on régularisa ces invasions; on mit de l'ordre et de l'ensemble dans ces masses confuses, et enfin, pour stimuler le courage, on assigna à tous ceux qui faisaient partie de l'armée une portion quelconque des dépouilles de l'ennemi; car les institutions des peuples de l'antiquité étaient toutes dirigées vers la conquête. C'est ainsi que les Égyptiens, les Grecs, les Romains, fondèrent de vastes empires, et semèrent partout sur leur passage de nombreuses colonies sorties des rangs de l'armée et enrichies des dépouilles des nations vaincues. Les Francs, les Goths, les Slavons, dans leurs invasions, suivirent les mêmes principes; et plus près de nous, les armées russes, turques et tàtares, quoique composées de bandes d'esclaves, sous les ordres de leurs boyards, de leurs khans, de leurs pachas, ne vécurent et ne s'entretinrent qu'avec le butin pris sur l'ennemi. La féodalité, qui morcela si bien l'Europe, marcha également sur ces traces; ducs, comtes et barons, conviaient au festin de la guerrre leurs serfs et leurs vassaux. Ce n'était partout que vols et que pillage; mais comme, pendant les momens de trève, ces armées éventuelles devenaient fort embarrassantes et très-difficiles à contenir, les principaux chefs des états imposèrent à leurs suzerains l'obligation d'entretenir pendant la paix leurs corps de troupes respectifs; et en échange de cet impôt, des titres, des honneurs, des franchises leur furent octroyés. Mais, insensiblement, je ne sais par quelle subversion de principes, les seigneurs féodaux s'affranchirent du soin de salarier leurs gens d'armes, reçurent pour eux-mêmes de forts émolumens; et insensiblement, de réforme en réforme, l'entretien des généraux, des capitaines et des soldats est tombé tout entier à la charge du peuple : impôt monstrueux, qui dévore en pure perte la richesse des nations, qui ne sert qu'à fomenter les vi-

ces et la paresse et qu'à perpétuer l'esclavage des uns et l'oppression des autres.

Je m'étonne que du sein de cette phalange de philantropes, sans cesse à la piste de nos plaies sociales, il ne soit point encore sorti une seule voix en faveur de ces pauvres enfans perdus que le dégoût, la misère, quelquefois aussi la paresse, amènent chaque jour dans les rangs de notre armée. Hommes de la réforme et du progrès, vous avez trouvé des phrases éloquentes pour toutes les souffrances, pour toutes les douleurs; votre voix a retenti en faveur de la liberté, en faveur des esclaves de nos Antilles, en faveur des pauvres de la Grande-Bretagne; vous avez protégé les ouvriers de nos manufactures contre les exigences des fabricans; vous avez adouci les rigueurs de nos lois pénales, vous avez flétri les exactions de l'église, vous avez dénoncé à l'opinion publique la rapacité du fisc, l'oppression de l'Irlande, et vous n'avez pas encore songé à améliorer le sort de ces 80,000 enfans de la Grande-Bretagne qui composent notre armée. Que dis-je, loin de là, par je ne sais quelles vues d'économie mesquine, vous avez permis que chaque jour l'administration empirât leur sort, et à force de ne considérer que le chiffre général du budget de notre armée, vous avez fait supporter au soldat toute la rigueur de nos réformes financières, parce que les états-majors étaient trop bien rétribués. Et cependant si, des huit millions sterling que coûte notre armée, on en distrait la solde des généraux, des colonels et des officiers, si l'on en retranche les sommes affectées à l'entretien de la cavalerie, de l'artillerie et des places fortes, vous verrez que la part du soldat ne dépasse guère le chiffre des secours accordés par la loi aux pauvres de nos paroisses. Voilà pourtant où en sont réduits ces hommes qu'on appelle avec tant d'emphase les défenseurs de la patrie!

Les réformistes s'insurgent toutes les fois que le gouvernement semble vouloir empiéter sur les droits du citoyen ; et cependant que d'injustices, que de subtilités, que d'astuce, provoquent chaque jour ces prétendus actes d'enrôlemens volontaires ! Un moment d'ivresse, la faim, la misère, suffisent pour ravir un homme à la société, pour lui faire perdre tous ses droits de citoyen, pour le mettre hors la loi. Conçoit-on, dans un pays constitué comme le nôtre, une position plus affreuse que celle du soldat? Il habite un pays libre, et il est esclave ; il vit au milieu d'une société où tous les rapports de citoyen à citoyen sont réglés d'une manière invariable, et il est soumis aux caprices de tous. Des lois économiques ont été établies pour que chacun reçût la juste rémunération de ses services ; celles qui le régissent au contraire tendent sans cesse à l'en priver. La moindre faute, le caprice d'un chef, suffit quelquefois, après vingt ans de service, pour le dépouiller de ses droits acquis. Il est soumis à toutes les charges que la civilisation impose, et il ne jouit d'aucun de ses avantages. Comme tous les citoyens, il paie sa part d'impôt, en un mot, et personne ne lui en tient compte. Sa vie se compose d'une longue série de souffrances, de dangers, de misères et de privations. Et ce ne serait rien encore, si pour prix de tant de sacrifices, de tant de dévouement, un peu de gloire, un peu d'honneur, un peu de bien-être lui étaient enfin réservés? Mais non, tout lui est refusé : qu'il combatte sous les glaces du pôle, qu'il affronte les feux des tropiques, qu'il lutte contre le climat homicide des stations hindoues, toujours il sera soldat, toujours ! Les récompenses et les honneurs appartiennent aux chefs, et lui n'a d'autre perspective que la prison, le fouet, la mort ou une retraite insuffisante qui le classe aussitôt sur la liste des pauvres. Et puis, avec une organisation si vicieuse,

après tant de partialité dans la distribution des peines et des récompenses, on se plaint du peu d'élan, du peu de moralité de l'armée anglaise, lorsqu'on a tout fait pour étouffer chez elle ces qualités. Mais ne nous arrêtons pas à la superficie, pénétrons plus avant. Le résultat de nos recherches ne sera peut-être pas perdu si nous parvenons à démontrer qu'il n'y a pas un seul pays civilisé en Europe où la condition du soldat soit plus dure qu'en Angleterre. Ce n'est ni à la Prusse, ni à la Suède, ni à l'Autriche que nous emprunterons nos termes de comparaison ; nous ne trouverions pas là des élémens comparables. C'est en France que nous les chercherons, car l'organisation de l'armée française offre avec celle de notre armée plus de similitudes.

En tems de paix, la solde d'un jeune soldat français, dans un régiment de ligne, est de 50 cent., et celle du soldat anglais de 13 pences (1 fr. 30 cent.) environ. Ne perdons pas de vue cependant que, sur cette somme, le soldat anglais est obligé d'acheter ses vivres ; tandis que le soldat français reçoit avec ses 50 cent. une ration de pain et le combustible nécessaire pour la cuisson de ses alimens. Mais ce n'est pas sur la solde du conscrit qu'il faut baser celle des troupes en France. L'enrôlé volontaire, qui, après avoir fait ses six années de service, veut se réengager, reçoit une augmentation de paie assez forte. Comme ce sont là véritablement les seuls hommes qu'on puisse assimiler à ceux qui composent l'armée anglaise, ce sont eux que nous devons prendre pour terme de comparaison. Après six ans de service, l'enrôlé reçoit un supplément de solde de 5 cent. par jour ; après huit ans, cette haute paie s'élève à 8 cent. ; après douze ans, à 10 cent. On peut donc évaluer à 56 cent. la paie moyenne du soldat français qui a prolongé volontaire-

ment son service. Observons encore qu'il ne s'agit ici que des compagnies du centre. Les compagnies d'élite reçoivent 5 cent. de plus par jour. Comme ces compagnies forment près d'un tiers du bataillon , et qu'elles se composent presque toutes d'hommes qui ont plus de deux ans de service, on peut affirmer que tous les réengagés touchent ces 5 cent. ; ainsi la paie d'un soldat français volontaire s'élève à 60 cent. par jour, dont 30 seulement sont consacrés à sa nourriture. En tems de paix, il reçoit en outre dans l'intérieur, en été, 1/16e de litre d'eau-de-vie par jour; dans les colonies, huit onces de bœuf frais ou salé, ou sept onces de porc; enfin, sur le pied de guerre, il est traité comme dans les colonies, et reçoit en outre une once de riz ou deux onces de légumes secs et une 1/2 once de sel.

Le soldat français reçoit toujours ces rations en sus de sa paie, excepté lorsqu'il est à bord d'un vaisseau de guerre, ou enfermé dans un fort. On lui retient dans ce cas 15 cent. En route, il reçoit encore un supplément de solde de 10 cent., et lorsqu'il fait partie d'un détachement de moins de six hommes, cette indemnité s'élève à 1 fr. par jour; mais, dans ce cas, il ne reçoit pas de ration.

Voyons maintenant comment le soldat anglais est traité dans ces divers cas. En tems de paix, sa solde est de 13 pences, ou 1 fr. 30 cent. Comme il ne reçoit point de rations, et qu'il existe une grande différence dans le prix des comestibles en Angleterre et en France, il est obligé pour se nourrir de prélever sur sa solde une somme triple de celle du soldat français. Voici de quoi son ordinaire se compose : le matin, une tasse de café et du pain; à dîner, de la viande et des pommes de terre, et le soir, dans quelques régimens, du café et du pain. Le prix moyen de

l'ordinaire en Angleterre et en Irlande est de 80 centimes par jour. La portion de chaque soldat est de 3/4 de livre de viande, d'une livre de pain et de légumes.

Ainsi, toute défalcation faite, il reste chaque jour au soldat anglais 50 cent., tandis qu'il ne reste que 30 cent. au soldat français (1). Mais cette différence est plus que balancée pour le soldat français par les chances d'avancement qu'il possède. Il y a dans l'armée française beaucoup plus de sous-officiers que dans l'armée anglaise. Dans un bataillon français de 432 hommes, on compte 8 sergens-majors, 8 fourriers, 32 sergens et 64 caporaux; en tout 112 sous-officiers. Dans un régiment anglais de 623 hommes, il n'y a que 36 sergens et 36 caporaux, en tout 72 sous-officiers. Pour un nombre d'hommes égal, il y aurait en France 161 sous-officiers, c'est-à-dire le double. Sans avoir égard au plus ou moins de facilité dans l'avancement, il ne serait pas difficile de prouver que la différence entre la paie du soldat anglais et celle du soldat français n'est que fictive, en raison de la différence du prix auquel reviennent les objets d'équipement, ainsi que plusieurs menues dépenses, telles que le blanchissage, etc. En consultant d'un côté les réglemens français de 1832, et de l'autre, le réglement anglais de 1829, nous trouvons une différence de près de moitié dans le prix des objets d'équipement à la charge du soldat. Mais, dans cet examen, nous devons aussi prendre en considération le taux des salaires dans l'un et l'autre pays.

M. le baron Ch. Dupin évalue les gages d'un journalier en France à 358 fr. par an; ce qui, sur le pied de

(1) Note du Tr. Sur cette somme de 30 c. le soldat français est encore obligé de prélever 13 c. par jour pour sa masse de linge et chaussure; il ne peut donc disposer en définitive que de 17 cent. par jour.

25 fr. la livre sterl., fait environ 5 sh. 6 d. par semaine; tandis qu'en Angleterre, on peut les évaluer, logement compris, à 9 sh. par semaine. Il résulte de ce calcul que le journalier anglais reçoit 62 p. 0/0 de plus que le journalier français. Or, il est certain que le soldat anglais, en prenant le terme moyen de sa paie en Europe, dans les Indes et aux colonies, ne reçoit que 27 p. 0/0 de plus que le soldat français. Donc, si nous prenions le taux des salaires en général comme base de celui de la solde des troupes, nous trouverions que le soldat anglais reçoit 35 p. 0/0 de moins que le soldat français.

Mais ce n'est pas seulement d'après le taux des salaires qu'on devrait baser la solde des troupes. Elle devrait être proportionnée à la nature et à la durée du service, ainsi qu'aux promotions ou aux récompenses pécuniaires qui peuvent en être le prix. A cet égard, le soldat français a un grand avantage sur le soldat anglais. Lorsqu'un travailleur se loue pour deux et même pour quatre ans, il est tout simple qu'il se contente du taux des gages ordinaires. Mais si on lui proposait de se louer pour la vie, il exigerait sans doute qu'on lui offrît de plus grands avantages. Voilà pourquoi la paie du soldat anglais devrait être beaucoup plus forte que celle du soldat français; celui-ci ne s'engage que pour deux ou quatre années à son choix, tandis que l'autre doit trouver dans sa paie, outre le prix de ses services actuels, une compensation pour la perte de sa liberté.

Le service dans les armées anglaises et dans les armées françaises n'offre pas moins de différence sous le rapport de sa nature que sous celui de sa durée ; et cette différence n'est pas celle qui devrait se payer le moins généreusement. En tems de paix, il y a tout au plus 1/20e des régimens de ligne français qui soit employé dans les

colonies, tandis que près des 2/3 des régimens anglais sont affectés à ce service. Dans une période de trente ans, le terme moyen du service colonial pour le soldat français est de deux ans, et ne peut être de plus de quatre. En supposant que le soldat anglais fût en état de servir pendant la même période de trente années, il en passerait au moins vingt hors de son pays. En France, l'engagement militaire n'expose que de loin en loin à un service hors d'Europe : en Angleterre, il équivaut à un bannissement perpétuel.

Mais, outre cette cruelle perspective, le soldat anglais a encore bien d'autres chances à courir. Le service colonial, surtout dans les climats des tropiques, l'expose à des souffrances physiques inouïes. Des observations suivies pendant dix années ont prouvé que, sur 53,153 soldats envoyés aux colonies, il en mourait tous les ans 3,037, c'est-à-dire 5 7/10e sur cent. C'est six fois autant qu'en Angleterre dans la classe des adultes, et trois fois autant que dans l'armée française, où la mortalité, année commune, est de 1 2/10e sur cent. Si le soldat français est aussi exposé à des dangers, il trouve du moins un dédommagement dans les chances de promotion qui lui sont offertes. Il sait que de l'humble poste qu'il occupe, son courage et sa bonne conduite peuvent l'élever aux plus hautes dignités de l'armée. Dès qu'il a obtenu les épaulettes d'officier, il reçoit du gouvernement 550 à 1,000 fr. pour son équipement, et un cheval lorsqu'il sert dans la cavalerie. Le soldat français, dont l'ambition est ainsi noblement excitée, ne considère plus sa solde que comme un objet secondaire, et les chances de mort, loin de l'effrayer, ne sont à ses yeux que des moyens d'avancement.

Pour le soldat anglais, cette espérance, cet avenir n'existent point. Tout accès aux grades élevés lui est in-

terdit. Il n'y a pas la quinzième partie des vacances dans les grades de sous-officiers remplis par les simples soldats. Lorsqu'un sous-officier passe au grade d'enseigne, le gouvernement ne lui accorde aucune gratification ; et les dépenses pour son équipement sont si considérables, qu'il est souvent obligé de refuser l'avancement. Ce ne serait rien encore, si, après toute cette existence de douleurs et de privations, le soldat, parvenu dans un âge avancé, pouvait compter sur une retraite suffisante ; il n'en est pas ainsi. Les anciens réglemens sur les pensions semblaient avoir été faits dans ces vues philantropiques. La libéralité, qui avait présidé à leur création, était un équivalent à la modicité de la solde ; mais, depuis quelques années, on a fait changemens sur changemens. Chacune de ces altérations a eu une réduction pour objet ; et de réduction en réduction, il est à craindre que les pensions ne soient tout-à-fait supprimées.

Antérieurement au 22 mars 1822, un soldat, en recevant son congé, après quatorze ans de service, même sans être estropié, avait droit à une pension de 60 cent. par jour ; et après vingt-une années, à 1 fr. 20 cent. Si, après ce terme, il désirait encore servir, il jouissait d'une haute paie de 5 cent. par jour pour chacune des années qu'il passait sous les drapeaux. Bien que les lois n'eussent fixé aucune époque précise où l'obtention du congé avec pension fût de droit, on pouvait être à peu près certain de l'obtenir après vingt-un ans de service.

Voici les diverses réductions qui se sont rapidement succédé depuis 1822.

1° On a supprimé les pensions après quatorze ans de service, même dans le cas de mutilation ; 2° on a supprimé l'excédant de service compté pour le tems passé sous les tropiques ; 3° on a réduit à 50 cent. la pension

à laquelle le soldat pouvait prétendre après vingt-un ans de service ; 4° on a fixé à 1 fr. 40 cent. le *maximum* de la pension après vingt-cinq ans de service ; 5° enfin, une dernière ordonnance a réduit toutes les pensions d'environ 50 p. 0/0.

Voici comme s'établit maintenant l'échelle des retraites et pensions.

	Taux de la pension.
APRÈS 21 ANS DE SERVICE :	
Si le soldat a demandé son congé............	Rien.
S'il est congédié par mesure d'économie.......	60 cent. par jour.
APRÈS 25 ANS DE SERVICE.	
S'il a demandé son congé....................	60 cent. par jour.
S'il est congédié par mesure d'économie.......	5 c. en sus pour chaque année au-dessus de 21.

Ainsi la pension n'est pas plus forte après 25 ans qu'elle ne l'était autrefois après 14 ; ni après 33 ans qu'elle ne l'était autrefois après 21.

Si les réglemens militaires de la France sont plus favorables aux soldats retraités, le gouvernement ne se montre, à l'égard de ceux qui sont près d'atteindre cette époque désirée, ni plus humain ni plus généreux que le gouvernement anglais. En 1833, plus de mille sous-officiers et soldats qui avaient de dix-huit à vingt ans de service ont été brutalement déclarés incapables de servir, expulsés des rangs de l'armée, et forcés de rentrer dans leurs foyers sans pension, sans moyens d'existence, après avoir sacrifié leurs plus belles années à la défense de la patrie. Pas un cri d'indignation ne s'est fait entendre en faveur de ces malheureux, et l'acte de barbarie a été consommé. Cependant, il est incontestable que les soldats français sont infiniment mieux traités que les

soldats anglais : les premiers comptent comme trois années de service deux années passées aux colonies ou à bord d'un vaisseau de guerre ; et comme deux années de service une campagne ou une année passée à bord d'un vaisseau en tems de paix. Bien plus : chaque fraction d'année passée dans ces services extraordinaires est considérée comme une année complète. Seulement il n'a droit de compter les campagnes qu'après trente ans de service. Qu'on nous dise si le soldat anglais peut prétendre à aucun de ces avantages. En ne comptant point les campagnes doubles, en faisant seulement entrer en ligne de compte les années que le soldat anglais, s'il jouissait des mêmes prérogatives que le soldat français, devrait ajouter à son service réel, en raison du tems passé aux colonies, nous trouvons qu'après vingt-deux années de service, il aurait droit d'en compter trente, et après vingt-cinq, trente-trois.

Les pensions accordées à ceux qui ont reçu des blessures graves sont aussi beaucoup plus fortes en France qu'en Angleterre. Ainsi, lorsqu'une blessure rend le soldat anglais impropre au service, sans lui ôter les moyens de gagner sa vie, il a droit à une pension de 60 à 90 cent. par jour. La pension accordée dans ce cas par les réglemens français est de 228 fr. par an, plus 7 fr. 50 centimes pour chaque année de service, le tout ne pouvant dépasser 300 fr. La pension française est donc à peu près égale à la pension anglaise; seulement les réglemens anglais établissent la différence du minimum au maximum d'après le genre de la blessure; et les réglemens français, d'après l'ancienneté des services.

Lorsque, par suite de la perte de la vue, ou des deux membres, l'invalide a besoin de quelqu'un qui prenne soin de lui, la pension en Angleterre est de 1 fr. 80 cent.

à 2 fr. 40 ; tandis qu'en France elle est d'environ 1 fr. ; mais la pension anglaise sert à payer les soins d'un conducteur, tandis que la pension française ne regarde que l'invalide ; car, s'il ne peut se conduire seul, il est admis dans les hôpitaux de retraite, où il est soigné gratuitement; et à sa mort, sa veuve et ses enfans ont droit en outre à une partie de sa pension. Les réglemens anglais ne contiennent aucune disposition analogue.

Mais les vétérans anglais, quoique moins bien traités que les vétérans français sous le rapport pécuniaire, sont loin de trouver quelques compensations dans les récompenses honorifiques qui leur sont accordées. Le soldat anglais a été regardé par nos réglemens comme une brute, comme insensible au moindre sentiment d'honneur. Le soldat anglais ne peut prétendre à aucune récompense pendant tout le tems qu'il est sous les drapeaux. Lorsqu'il reçoit son congé après vingt-un ans de service dans l'infanterie, et vingt-quatre dans la cavalerie, et que pendant tout ce tems il a tenu une conduite irréprochable, il reçoit une gratification qui est de 15 livres sterling pour un sergent, de 7 pour un caporal, et de 5 pour un simple soldat. La gratification est accompagnée d'une médaille d'argent, que le titulaire a droit de porter en témoignage de sa bonne conduite; mais, comme on ne lui décerne cette récompense que lorsqu'il est parvenu dans ses foyers, on ôte ainsi à cette distinction le stimulant qu'elle pourrait exercer sur le moral de l'armée. Il n'en est pas de même en France. Un soldat n'est point réduit à attendre jusqu'à l'expiration de son service les récompenses auxquelles il a droit. Chaque trait de bravoure sur le champ de bataille peut être récompensé par la décoration de la Légion-d'Honneur, qui procure au brave une pension à vie de 250 fr., et fait participer le simple soldat

aux mêmes honneurs que l'officier. Cette récompense se donne aussi à de longs services accompagnés d'une conduite irréprochable. Le colonel d'un régiment peut, tous les deux ans, proposer pour la Légion-d'Honneur trois simples soldats ou sous-officiers qui ont complété vingt-cinq années de service, en comptant chaque campagne pour deux ans.

Ainsi, sous le rapport de la solde, comme sous celui des récompenses, la condition du soldat français est bien préférable à celle du soldat anglais, et que serait-ce, si nous mettions en regard l'échelle des punitions consacrées dans les deux armées. Aucun châtiment ignominieux ne vient du moins flétrir le moral du soldat français, tandis que pour la moindre faute, pour la plus légère infraction, le soldat anglais est soumis à la plus cruelle flagellation; et puis après des traitemens aussi durs, après des récompenses aussi mesquines, avec une vie sans avenir, comment veut-on obtenir du soldat anglais cet élan, cet enthousiasme qui fait la force des armées? Dans cette condition, le soldat anglais n'est qu'un esclave plus malheureux encore que les esclaves des Antilles; car il n'a pas même un jour de liberté par semaine.

Le gouvernement anglais a adopté pour la marine un système bien différent de celui qu'il suit aujourd'hui pour l'armée de terre. Il a augmenté la paie des matelots; en sorte qu'un bon marin peut gagner 1 liv. 14 s. par mois, outre sa ration. Les vivres des équipages ont reçu des améliorations importantes sous le rapport de la qualité comme sous celui de la quantité. Les pensions de la marine ont été réglées dans le même esprit de libéralité. Le matelot qui est congédié après vingt-un ans de service a droit à une pension de 1 fr. à 1 fr. 40 c. par jour. C'est le double de ce que le soldat reçoit pour le même espace de

tems. Grâce à cette générosité bien entendue, une amélioration sensible s'est introduite dans le moral de notre marine. Nous ne sommes plus réduits à équiper nos flottes avec le rebut de la population. Sans relâcher les liens d'une discipline sévère, on a obtenu des marins cette coopération morale si précieuse à l'heure du danger. La presse tombe en désuétude, parce que le service à bord d'un vaisseau de guerre n'est plus un objet de terreur. Si le gouvernement avait donné les mêmes encouragemens à l'armée de terre, on ne verrait pas la moralité des recrues diminuer de jour en jour, et les crimes et les délits devenir sans cesse plus nombreux. En 1833, on a constaté que 17,000 soldats avaient subi la prison, et 2,000 la bastonnade. Mais les supplices et la prison sont impuissans pour maintenir la discipline, pour ramener les hommes à la vertu ; c'est en stimulant leurs bonnes qualités qu'on parvient plus tôt à les faire renoncer à leurs mauvais penchans. Et dans notre armée, il faut le dire, ce sont moins les hommes que les réglemens qui sont vicieux.

(*Naval and Military Magazine.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age.

CHARLES LAMB.

La plupart des hommes célèbres ont un rapport immédiat avec la société dans laquelle ils sont nés, au milieu de laquelle ils ont vécu. On peut rapporter Walter-Scott ou Voltaire, Shakspeare ou Milton aux influences qui ont entouré leur jeunesse et leur berceau. Charles Lamb est un homme des anciens jours, un contemporain d'Élisabeth, jeté par hasard au milieu de l'Angleterre moderne. Il ne tient à rien de ce qui est nouveau. Pope, Addison, Goldsmith, Thompson, n'ont pas existé pour lui. Vous croyez qu'il y a de l'affectation dans sa manière d'être : vous vous étonnez de son style antique, de ses mots surannés, de ses tournures de phrases insolites. Vous l'accusez d'être maniéré, de manquer de naturel et de rechercher un archaïsme ridicule. Vous ne le connaissez pas ce bon Charles Lamb comme je l'ai connu. Ce qu'il y à de plus bizarre dans cette naïveté, de plus étrange dans cette prétendue affectation, si reprochée aux ouvrages de Charles Lamb, c'est que dans sa vie privée, dans sa conversation intime et particulière, il était absolument le même que dans ses écrits. Il fallait le voir, avec sa sœur, dans un petit appartement bien simple et bien propre, entouré de vieux volumes : on comprendrait alors combien il était éloigné du pédantisme et du besoin d'effet que lui imputent ses ennemis.

Jamais homme n'eut moins envie de se faire valoir; se mettre en scène était pour lui un supplice. A force de vivre en communication sympathique avec les vieux auteurs, il était devenu l'un d'eux; mais il n'affectait pas d'être l'un d'eux. Le mode de sa pensée datait de l'an 1550. La forme de sa phrase se moulait sur sa pensée: rien n'était en superficie; tout était en profondeur. Il aimait à creuser des sujets simples et des idées fort communes, pour leur demander tout ce qu'elles recelaient d'enseignemens. Il aimait à ranimer une érudition presque pédantesque et à lui prêter de la vie et du charme: il n'est pas étonnant qu'il ait été mal compris et souvent raillé. Sa singularité égalait sa modestie. Quand il était simple et qu'il exprimait dans sa prose naïve ses idées vraies, son caractère réel, on le taxait de bizarrerie volontaire. S'il faisait valoir les beautés inconnues d'un vieil auteur oublié, on le comparait à ces commentateurs érudits qui s'éprennent ardemment de ce qu'eux seuls peuvent comprendre. Pendant que Walter-Scott voyageait dans les vieux tems historiques, et Byron sur les rives de l'Asie, Lamb restait à Londres, véritable cockney, badaud qui promenait ses rêveries au bord de la rivière Serpentine ou disputait avec son ami Hazlitt quelque grave problème de philosophie littéraire. C'était un esprit sédentaire et profond qui aimait à borner son horizon pour creuser plus à loisir la mine ouverte sous ses pas; un génie original qui tirait tout de lui-même et qui aurait écrit des pages touchantes, alors même qu'il eût passé sa vie dans la boutique d'un barbier de village. Sa force naissait d'une méditation attentive qui concentrait sur le même point la pensée et la sensibilité.

Aussi, malgré tous ces désavantages, a-t-il produit beaucoup d'effet; un effet lent et pour ainsi dire souterrain.

Il faut au public et à la gloire quelque chose de théâtral. Il faut crier : « Venez à moi : admirez cette pensée, retenez cette image. Sachez bien que je suis un grand homme. » Il faut surtout se garder de la profondeur. Elle exige du public une attention qui le fatigue. Imaginez un écrivain toujours familier, toujours simple, qui parle de sa vieille robe de chambre et de son vieil auteur favori, qui disserte sur ses émotions pendant un voyage de six lieues, et qui commente avec délices trois vers de Ben-Johnson. Quel succès populaire pouvez-vous lui promettre ?

Eh bien ! ce succès est arrivé : les obstacles ont été vaincus. Les prédilections de Charles Lamb, après avoir été des objets de moquerie, sont devenues les prédilections générales. On a fini par s'associer à ses amours et à ses haines : et ce talent original, long-tems regardé comme une anomalie peu digne d'imitation et d'estime, s'est trouvé tout-à-coup placé d'une manière isolée, il est vrai, mais très-honorable parmi les Walter-Scott, les Coleridge et les Byron. Dans cette belle génération d'écrivains qui ont illustré le première moitié du dix-neuvième siècle en Angleterre, Lamb n'est pas le plus obscur ni le moins influent, quoique ses ouvrages soient en petit nombre et qu'on ait tardé à les apprécier. Peu à peu nous avons vu se détacher, tomber et disparaître tous les anneaux de cette grande chaîne intellectuelle. A la mort de Byron a succédé celle de Walter-Scott. Le brillant Hazlitt est descendu jeune dans le tombeau. Crabbe et Coleridge viennent de quitter la terre. Enfin, Charles Lamb les a suivis : de cette noble race d'écrivains et de penseurs il ne reste plus que le poète Wordsworth, le polygraphe Southey, et le professeur Wilson. Il est triste de voir quelle infériorité comparative signale les nouveaux

écrivains les plus célèbres. Ce n'est plus la même force de pensées, la même verve d'images, la même énergie de style. On capte le public par du clinquant, on l'étourdit de son mieux, on sacrifie la profondeur au désir de plaire. Telle est la destinée ordinaire des littératures : après la période de fécondité arrive la période d'épuisement. Jetons un regard presque religieux sur ces hommes, les derniers d'une race plus forte et plus vigoureuse que la nôtre.

Trois de ces intelligences remarquables, trois de ces hommes à part, viennent de disparaître presque en même tems : Irving le prédicateur, Coleridge le poète, et notre Charles Lamb. Il n'y a pas quinze jours je les vis tous les trois dans le parc Hyde, trois vieillards mélancoliques et pâles, qui portaient l'empreinte fatale de beaucoup de pensées et de beaucoup de souffrances. Tous trois, je les avais connus : l'un, Coleridge, comme le plus brillant improvisateur de son époque ; l'autre, avec plus d'intimité, surtout dans ce tems d'éclat, où sa parole vibrante rappelait les prédications de Luther et de Knox ; quant au bon Charles Lamb, esprit rare, cœur admirable, c'était le véritable ami, l'ami du foyer domestique, l'homme du coin du feu et du toit hospitalier. Il n'y avait pas d'analogie entre ces trois hommes, si l'on excepte une tendresse presque superstitieuse pour le vieux tems, pour les choses d'autrefois. Tous trois ils rappelaient l'enthousiasme et la sincérité antique, l'âge des vrais patriotes, des vrais martyrs.

L'un, Irving, égaré par l'orgueil, a cédé à d'étranges illusions. Français d'origine, Écossais par l'éducation et la naissance, doué d'une éloquence haute, solennelle, inspirée, il vint à Londres, après avoir passé sa jeunesse dans une solitude sévère qui avait prêté une nouvelle

force à son enthousiasme. La religion protestante, affaiblie et énervée par les prédicateurs modernes, et réduite à quelques leçons de morale vulgaire, avait besoin d'un apôtre enthousiaste : Irving se chargea de ce rôle. On s'étonna de cette gravité de parole, de cette véhémence presque sauvage, de cette sérieuse et terrible inspiration. La mollesse des mœurs modernes trouva de l'attrait dans cette exaltation même. Duchesses, princes, gens de lettres, artistes, accoururent aux prédications d'Irving. Tout cela se mêlait à la tourbe populaire, dont le cœur était ému par une voix sonore et des images empreintes de terreur. Aucun spectacle, aucune cantatrice à la mode, ne pouvait se vanter d'un succès pareil : le prédicateur descendait dans toutes les intimités de la vie et du cœur. Il disait à chacun ses souffrances, et les rapportait aux vices et aux erreurs dont chacun était coupable. La vérité dramatique des peintures, l'appel fait par l'orateur à tous les repentirs et à tous les regrets, ont laissé un souvenir profond dans l'ame de quiconque l'a écouté une seule fois. Cette vogue perdit Irving; il se crut appelé à devenir un hérésiarque nouveau, un moderne Arius. L'église d'Angleterre, attaquée par cet adversaire formidable, engagea la lutte contre lui. Il soutint le combat avec vigueur; mais à mesure qu'il cherchait de nouveaux argumens contre ses adversaires, à mesure que, par la prière, le jeûne et l'exaltation, il essayait de se rapprocher de la source même des vérités éternelles, cet éréthisme outre nature brisait son intelligence en l'enivrant, et le plongeait dans les hallucinations d'un fanatisme incurable. On vit avec douleur cet homme puissant renouveler toutes les folies théurgiques des tems barbares, et après une pénible lutte entre sa raison et son enthousiasme, succomber à une agonie douloureuse. Qu'il re-

pose enfin cet homme dont on peut dire qu'il n'a jamais reposé !

Charles Lamb ne lui ressemble en rien. Les applaudissemens, dont la fumée enivrait Irving, auraient effrayé sa timidité nerveuse ; il ne trouvait sa vie complète, il ne jouissait de toute sa pensée que dans l'obscurité et la solitude. Aussi, comparez ces deux existences : ici l'éclat, l'opulence, la gloire populaire, les combats, et pour terme le malheur ; là, un petit appartement dans un quartier assez vulgaire de Londres, une petite pension, une vie sans bruit, une réputation bien au-dessous des facultés réelles de l'écrivain ; mais des amis sincères, une existence paisible et une réputation dont le point de départ est faible, mais le dénouement admirable.

Le caractère spécial de Charles Lamb, comme écrivain du dix-neuvième siècle, et l'action qu'il est juste de lui attribuer, sont complexes et difficiles à expliquer. C'est un archéologue qui n'a jamais écrit sur l'archéologie ; un antiquaire auquel on ne doit pas une découverte ; un amateur de vieux livres qui n'a pas laissé un seul renseignement sur la bibliographie ; un curieux dont la bibliothèque ne possède pas trois volumes rares ; un penseur très-profond qui n'a écrit que sur des sujets vulgaires ou médiocres. Voulez-vous comprendre sa supériorité, savoir de quelle utilité il a pu être à ses contemporains. Faites comme moi ; venez avec moi : entrez chez ce petit commis très-modeste de la compagnie des Indes-Orientales. Vous le connaîtrez mieux après cinq minutes de conversation avec lui, qu'en méditant trente pages de dissertations et de problèmes littéraires. Le mot *modestie* exprime à peine l'humilité, la simplicité de ce pauvre Lamb : c'était le dernier homme que l'on aperçût dans tous les endroits où il se trouvait : et certes quand ce petit per-

sonnage timide et refrogné, au front plissé, au sourire calme et à la petite perruque blonde, m'apparut pour la première fois dans un coin de la salle où Hazlitt faisait ses leçons de littérature, je ne me serais jamais douté que cette physionomie de rentier à cinquante écus cachait un homme de génie. Ce jour-là, c'était Hazlitt qui parlait. On sait que la plupart des hommes distingués de l'Angleterre ont fait tour à tour des leçons publiques; c'est un excellent exercice de la pensée et de la parole. Ainsi se développèrent les plus hautes facultés : là, Mackintosh, Coleridge, Bentham, Wilson, etc., etc., ont déployé tout leur pouvoir; là, s'établit une chaîne sympathique entre l'auditeur et le professeur. Ce jour-là, je m'en souviens, Hazlitt suçait une orange à chaque saillie qui lui échappait, à chacun des argumens qu'il faisait valoir; Lamb l'écoutait comme un écolier, avec patience et douceur.

Peut-être avait-il l'esprit moins souple, moins facile que Hazlitt et Coleridge, mais, en revanche il était plus original : son style était moins riche, moins brillant, moins moderne, moins orné de fleurs de rhétorique et de saillies saisissantes que celui d'Hazlitt; il était moins vaporeux, moins nuageux, moins subtil que celui de Coleridge. Lamb avait par-dessus tous ses contemporains la faculté de creuser un caractère, de l'approfondir dans tous ses détails, surtout si ce caractère était singulier. Son naturel généreux et tendre s'associait avec bonheur aux vertus cachées sous une écorce rude ou bizarre, aux ridicules mêlés à la vertu. Il aimait à peindre les vieilles gens que l'on délaisse, leurs sympathies avec les objets qui les entourent, leurs manies innocentes que l'on raille et qui se rattachent à des principes excellens. Il a créé dans ce genre une multitude d'esquisses dont la perfection et l'intérêt sont extrêmes; on voit parler, marcher

son *rentier*, son *vieux commis*, sa *vieille fille*, son *avocat stagiaire*. Ce ne sont point des personnages brillans : il les aimait ainsi ; il était heureux quand il avait peint la gouvernante surannée embrassant son poêle, devenant l'hamadryade de cet objet inanimé, et s'incorporant si bien à lui qu'il devenait difficile désormais de savoir où était la femme, où était le poêle. Quand pareille description éveilla pour la première fois l'attention publique, on se moqua de Lamb ; mais bientôt on s'y accoutuma, on sentit qu'il peut y avoir autant de mérite réel et de profondeur de talent dans une bonne esquisse de Van-Ostade que dans un grand tableau de Rubens.

Délicatesse, finesse, sensibilité, profondeur, voilà Charles Lamb ; et notez que ces qualités ne se déploient pas sur un vaste espace de terrain, qu'on ne les voit pas défiler et se montrer tour à tour comme les différens bataillons d'une armée régulière. Tout cela est confondu, mêlé, concentré dans un espace étroit. Toutes ces qualités se trouvent dans une même phrase, et de leur quintessence, de la fusion de leurs élémens inappréciables résulte l'originalité de Lamb.

Après l'avoir entrevu quelquefois dans le monde où jamais il ne posait, et où sa modestie était extrême, je trouvai enfin l'occasion de le trouver chez lui, dans une petite maison convenable à sa petite fortune : il habitait un premier étage au-dessus d'un chaudronnier. Sa sœur qui a été son ange gardien, et dont il a immortalisé le souvenir, présidait à ses assemblées. Elle avait beaucoup de son caractère, de son esprit et de son humeur ; là, dans une chambre modeste, on trouvait à la fois le philosophe Godwin et le comédien Liston, l'amiral Burnett et miss Kelly, le sergent Talfourd et Coleridge, et Leigh Hunt. Ces réunions étaient charmantes, parce qu'elles n'étaient pas lit-

téraires. Les hommes du monde auraient trouvé que l'odeur du punch et l'odeur du tabac se confondaient d'une manière peu conforme aux beaux usages ; mais la conversation était si brillante, mais le feu de l'esprit pétillait si ardemment dans tous ces regards ; il y avait si peu d'affectation et tant de trésors de pensées ! enfin il était si difficile de quitter cet humble logis, sans se trouver plus riche d'idées et de sensations !

La modestie de Lamb ne l'empêcha pas d'être fort recherché. Les gens du monde, pour lesquels un homme de talent est une espèce de bête curieuse, firent pleuvoir sur lui les invitations ; il essaya d'arrêter le torrent, lui qui aimait par-dessus tout la solitude, et qui, après avoir rempli les devoirs de sa place, avait peu de tems à donner à ses travaux favoris. Le voilà donc qui prend son vol, poursuivi par une grêle de cartes de visite et de billets sur papier vélin satiné. Il s'en va choisir une retraite auprès de Londres, à Dalston ou Shacklewell, ma mémoire ne me rappelle pas bien le lieu précis. Il ne donna son adresse à personne : ce fut avec peine que les importuns tels que moi parvinrent à le déterrer. L'ermite paraissait avoir d'autres désirs que d'échapper au tourbillon de la vie bruyante. La situation qu'il avait choisie était triste, la poussière de la brique s'élevait en tourbillons rougeâtres autour de sa maison, et le bruit des scies et des truelles se faisait entendre sans relâche.

Dans le choix d'un logement, il y a quelque chose qui trahit le caractère. Walter-Scott n'était pas heureux si une ogive ne se dessinait au-dessus de sa tête, et s'il n'apercevait, par une croisée gothique, un beau lac et des coteaux boisés. Lord Byron me semble tout-à-fait en harmonie avec le palais vénitien qu'il habita long-tems. On prétend que Béranger, le poète français de la grisette et de

l'indépendance, ne se trouve à son aise que dans une mansarde. Quant à Lamb, il était allé s'établir au milieu d'une fabrique de tuiles et de briques, assez près de l'un des faubourgs de Londres, sans chercher un aspect pittoresque : bien certain qu'il trouverait là, comme partout ailleurs, des caractères à étudier, des singularités inconnues à pénétrer avec délices. Il lui suffisait d'échapper aux importuns, et de pouvoir en liberté courir la campagne le dimanche. Pour lui, comme pour tous les penseurs, la promenade à pied dans les champs était une volupté favorite. Mais en vain essayait-il d'échapper aux embarras de sa renommée. Sa cachette fut découverte; et les invitations à dîner vinrent le poursuivre jusque dans l'ermitage de Dalston (1). Le pauvre homme reprit son essor et fixa de nouveau sa résidence à Islington; espérant que le bon ton, la magnificence et la mode le laisseraient tranquille dans cette solitude plus que bourgeoise. La maison qu'il habitait, par ses dimensions exiguës, eût effrayé un mandarin chinois habitué à vivre dans un horizon de six pieds carrés; tout y était en miniature. Il y avait à peine de quoi loger le philosophe et sa fidèle sœur Brigitte. Une grande chambre contenait les livres, une autre servait de chambre à coucher et de cabinet de travail à Charles Lamb, une troisième était réservée à sa sœur; puis une cuisine et une salle à manger. Voilà tout.

Sous la fenêtre de l'édifice qui ressemblait à une boîte de briques plutôt qu'à une maison, coulait ce mince filet d'eau que l'on a baptisé la *Nouvelle Rivière*, et qui ressemble à un fleuve comme un nain à un géant. Le philosophe, en mettant le nez à la fenêtre, aurait pu pêcher des goujons à la ligne si tel avait été son plaisir.

(1) Dalston et Islington sont compris dans les faubourgs de Londres.

A ce propos, je me souviens d'une scène assez plaisante où la *Nouvelle Rivière* joua un rôle important, et dont la maison de Lamb fut le théâtre. Un historien assez célèbre, que Lamb avait invité à déjeuner, fit un faux pas sur les bords du canal Lilliputien, presque en face de la maison. A ses cris, les fenêtres s'ouvrirent; Brigitte, coiffée de son bonnet noir pyramidal, bonnet de l'ancien tems; Lamb, avec sa casquette bourgeoise, parurent aux fenêtres. Ils virent leur ami qui, tout étonné de sa chute, essayait de se relever, et secouait ses membres mouillés par un bain involontaire. Ils accoururent et lui portèrent secours. Lorsque, dix minutes après, je me rendis chez Lamb qui m'avait invité au même repas, j'aperçus un sillon humide qui marquait le passage de la victime, commençant au canal et aboutissant à la porte de la maison. Lamb était allé chercher un chirurgien. Sur les escaliers trottait la servante, tenant d'une main les dépouilles humides du noyé; de l'autre, de nouveaux vêtemens. Brigitte, hors d'elle-même, lançait des malédictions sur la *Nouvelle Rivière*, et sur toutes les rivières et canaux de la Grande-Bretagne; en proférant ces anathèmes, elle vidait les poches de l'historien et plaçait sur une table les papiers, les schellings et les pences humides qui s'y trouvaient. Je pénétrai jusqu'à notre homme : tout au fond d'un lit, se montrait une petite tête hérissée de cheveux gris. Brigitte venait de les frotter avec tant d'activité et d'énergie, qu'on les voyait se dresser encore, semblables aux pointes d'un hérisson : les petits yeux gris du vieillard brillaient comme des escarboucles; et lorsque Lamb lui apporta un verre d'eau-de-vie pour le réconforter, il se mit à parler, à parler avec une volubilité qui m'étonna. Habitué, non pas à l'usage extérieur des bains froids, mais à l'usage intérieur de l'eau à

tous ses repas, l'alcohol agit sur lui avec une promptitude et une force surprenante; ses discours furent si poétiques, si extraordinaires, que, le voyant hors de danger, nous ne pûmes nous empêcher d'éclater de rire.

Lorsque ma liaison avec Lamb fut devenue intime, et que j'eus la certitude de ne pas l'importuner, mes visites devinrent plus fréquentes. Que de fois je le trouvai assis dans ce qu'il appelait sa bibliothèque? Ce n'était qu'une chambre oblongue, qui ressemblait fort à la boutique d'un bouquiniste. Des livres de toutes les façons chargeaient des tablettes de sapin : le parchemin des couvertures y brillait de toutes les nuances que donne la vétusté : il y en avait de noires, de brunes, d'olivâtres, de grises, de jaunes, d'enfumées. Au milieu de ce bataillon d'invalides, bataillon que Lamb avait eu tant de peine à recruter, étincelaient quelques dorures modernes, volumes clairsemés dont ses amis lui avaient fait cadeau. On trouvait dans ce tas de vieux livres beaucoup de curiosités littéraires et point de belles éditions. Il les avait choisis comme on devrait choisir ses amis dans ce monde, non pas à cause de leur bonne mine, mais pour leur utilité et leur valeur réelles.

Toutes ces acquisitions s'étaient faites en bouquinant : et chacune d'elles avait été rapportée à la maison comme un trésor, comme un trophée. Jamais Lamb n'avait été riche, et je crois qu'une bonne partie de ses épargnes s'était évanouie de cette façon.

Sur les murailles, dans des cadres fort simples, se trouvaient quelques gravures d'après Léonard de Vinci, Hogarth et Titien. Étude du caractère, délicatesse, profondeur, tels étaient les symboles naturels de Lamb; tels étaient aussi ceux que résumait le nom des grands artistes dont les œuvres décoraient la salle.

Assise auprès d'une table, est une vieille femme en lunettes, sa sœur Brigitte. Dans un fauteuil à dos renversé, ce petit homme, dont le front est ridé par la pensée, qui vous sourit si cordialement, c'est Lamb. Son accueil est plein de bonhomie, et sa physionomie d'expression. Le mouvement rapide de sa prunelle, et le rayon qu'elle darde vous apprennent, si vous êtes observateur, que c'est là un homme à part : oui, c'est Charles Lamb, le poète, le critique, le contemplatif, l'homme à la profonde et sagace intelligence, qui comprenait aussi bien les souffrances et les pensées secrètes du jeune ramoneur ou du mendiant suranné, que les grandes méditations d'Hamlet ou la folie du roi Léar, cette folie généreuse.

La sympathie de Lamb se portait spécialement, nous l'avons déjà dit, sur les vieux écrivains anglais. Personne ne connaissait mieux que lui la littérature du tems d'Élisabeth. Il s'arrêtait à Steele et ne pouvait souffrir aucun des auteurs qui avaient brillé après lui. Dans la nouvelle époque, il aimait surtout Wordsworth, Coleridge et Hazlitt. Mais avec quelles délices il s'était plongé dans l'étude de Burton, de Fuller, de Jérémie Taylor, écrivains originaux qui auraient mieux aimé ne jamais tenir la plume que de se permettre une phrase sans une pensée et de sacrifier la vérité du sentiment à l'éclat de l'expression ! Si les besoins matériels de la vie avaient laissé à Charles Lamb le tems nécessaire pour accomplir son œuvre, quelle belle histoire de la vieille littérature anglaise il aurait pu nous léguer ! Mais cet homme si distingué était commis, et tenait un livre de comptes. Les chiffres qu'il posait, les balances qu'il établissait pour la compagnie des Indes lui enlevaient une bonne partie de sa journée ; et la paresse si chère aux hommes de talent, et la lecture qui n'est qu'une paresse déguisée, se chargeaient

d'emporter le reste. Je le trouvais quelquefois occupé à feuilleter avec volupté des livres insignifians ; il n'y en avait guère où il ne découvrît quelque bon côté, quelque chose de curieux et d'utile. Tantôt il s'amusait à étudier les mœurs de l'écrivain dans son livre, tantôt il riait des bizarres inventions de l'esprit humain ; les plus médiocres lui apportaient leur tribut d'instruction : semblable à ces observateurs qui fréquentent les tavernes et qui montent dans les omnibus pour étudier tous les personnages bourgeois, comiques, singuliers ou étranges qu'ils peuvent rencontrer sur leur chemin. Jamais je n'ai vu d'homme moins dédaigneux que Lamb ; il s'intéressait comme un enfant avec une puérilité sérieuse à de très-petits détails : tout cela, après avoir passé au creuset de son esprit, se changeait en méditations, en philosophie. Ben-Johnson manquait de sensibilité sans doute, mais il excellait à peindre les caractères bourgeois. Heywood manquait d'élévation et d'art, mais il était pathétique et naturel. Marlowe était un peu emphatique, mais l'anathème de son vers sonore tombait de si haut, et avec tant de majesté ! Fletcher n'étudiait pas les caractères, mais quelle verve d'esprit, quelle facilité féconde ! Il excusait jusqu'au poète Doune qu'on peut appeler le *Perse de l'Angleterre*, et qui se complaisait à emprisonner trois images et trois idées dans un seul vers. Enfin, Lamb excellait, non dans la critique des défauts, mais dans la critique des beautés. J'aimais beaucoup à l'entendre développer ce catholicisme intellectuel, cette théorie consolante, cet optimisme littéraire. Il me prouvait souvent que des écrivains modestes avaient été dépouillés injustement d'une partie de leur gloire bien acquise. Dans un vieux volume sans nom, il déterrait quelques pensées originales et piquantes. Sa gastronomie intellectuelle ne s'effrayait

de rien ; un jour il s'amusait de *Riquet à la Houpe*, et le lendemain d'un in-folio théologique. Je crois qu'il avait tout lu, même les poèmes épiques. L'exclusion, à ce qu'il prétendait, était plus qu'un ridicule, c'était une cruauté. Se montrer rigoureusement puritain en fait de littérature, c'était à la fois renoncer à mille jouissances et arracher aux vieux auteurs la juste récompense de leurs veilles.

Je ne sais si j'ai réussi à faire comprendre l'originalité spéciale de Charles Lamb. Aux yeux des hommes dont l'intelligence reçoit toujours le ton du dernier roman et du dernier feuilleton de journal, il devait paraître très-affecté ; mais c'étaient eux qui prenaient leur affectation acquise pour du naturel, et le naturel de Lamb pour de l'affectation. On l'a aussi accusé de froideur, dans un tems où tous les héros de drame devaient être des brigands nourris de vitriol, et distillant l'acide prussique. Il n'y avait pas de convulsions dans ses phrases, ni d'exclamations à la fin des alinéas ; il était simple, sensible et profond.

Son tour est venu : on a enfin reconnu que c'était un des écrivains les plus originaux de son siècle, et qu'il y avait plus d'émotion dans ses pages ingénues, plus de génie et de portée dans son style naturel que dans les catacombes de mistriss Radcliffe, et dans la population de fantômes et d'antropophages que Maturin a su faire admirer. Le public demande toujours quelque tems pour comprendre les esprits très-originaux. Les hommes supérieurs font leur public au lieu de se laisser guider par la masse. Ils sont obligés de l'accoutumer à eux, de le rompre à leur manière, de faire l'éducation de toutes ses pensée inférieures. Dans les arts, le même phénomène a lieu. Quand on entendit pour la première fois, à Paris, la *Pie Voleuse* et l'*Othello* de Rossini, l'auditoire parisien regarda ces chefs-d'œuvre comme du grimoire, et s'en alla en di-

sant : « *C'est de la musique embrouillée, j'aime mieux Grétry.* »

Le talent spécial de Lamb était d'autant plus difficile à comprendre et devait tracer son sillon avec d'autant plus de lenteur, qu'il ne se composait pas de qualités vulgaires dont l'harmonie et l'accord se font jour sans beaucoup de peine dans toutes les intelligences. Avec un peu d'imagination commune, d'érudition commune, beaucoup d'esprit à la portée de tous, un style agréable et sans profondeur, des observations dont le public saisit de prime-abord la justesse, on est sûr d'être populaire. Mais chez Lamb, la gaîté était pathétique; l'ironie, au lieu d'être amère, était toujours mêlée de tendresse. Un petit détail cachait une pensée profonde; une citation de vieil auteur, un élan de sensibilité. Il n'avait pas d'esprit comme tout le monde, et semblait négliger le trait; maissa phrase la plus ingénue était à la fois une image, une épigramme et une saillie éloquente. Son rire n'était jamais cette amère dérision de Voltaire qui semble grincer des dents en se moquant de vous; ni à la grosse gaîté de l'Anglais Smollet et du Français Paul de Kock, gaîté de cuisinière et de corps-de-garde. Comme Shakspeare et Cervantès, il voit toujours le côté faible de l'humanité sans jamais manquer de pitié et de sympathie pour elle. Ainsi, dans son esquisse admirable intitulée *la Veuve*, on comprend bien toutes les petites coquetteries du veuvage, on sourit du caquetage des voisins, on s'indigne des scènes d'avidité pécuniaire qui se jouent auprès du cercueil, et l'on a des larmes sincères pour la femme abandonnée jeune sur l'océan du monde, sans boussole et sans guide, avec un jeune enfant et un souvenir d'amour dans le cœur.

Les œuvres de Lamb sont remplies de peintures aussi

exquises : sa conversation et ses lettres particulières portaient le même caractère d'originalité et de génie : « Mon cher Hazlitt, écrivait-il à cet homme célèbre, vous m'avez envoyé des manuscrits sur l'abolition de la peine de mort, en me priant de les arranger ; c'est très-bien, mais après avoir tourné et retourné ces papiers maudits dans ma tête, je m'aperçois enfin qu'il m'est impossible d'en rien faire. Je n'aime pas à dire non, je m'engage à moitié, puis je manque à mes engagemens, et l'on se fâche. Personne ne veut comprendre pourquoi je suis incapable d'agir autrement ; c'est un défaut de ma cervelle. Impossible de m'accommoder des idées d'autrui, j'ai beau chercher à les tourner, à les polir, à les faire entrer dans ma tête, ces locataires incommodes ne me laissent pas de repos, et se hâtent de déloger. Savez-vous, d'ailleurs, que j'ai passé toute une nuit sur l'impériale d'une voiture, et que ma pauvre tête est devenue à moitié imbécille ; c'est une impuissance complète, et qui plairait singulièrement à votre amie Mlle A..... qui n'aime que les sots. Vous savez d'ailleurs combien je suis avare de mes heures de nuit ; Brigitte et moi nous ne vivons que par le sommeil, et nous nous passerions plutôt de pain que de dormir : aussi est-ce avec beaucoup d'inquiétude que je prévois un voyage qui va nous forcer de veiller pendant deux nuits. Je hais le mouvement : lorsqu'on m'apprend que le soleil tourne toujours sur lui-même, je suis persuadé que le soleil est l'enfer. Adieu, mon ami. »

Adieu, pauvre Charles Lamb, toi qu'on ne peut nommer ni spirituel, ni exalté, ni érudit, ni métaphysicien, ni poète, parce que tu étais tout cela : toi, le plus sincère et le plus vrai des écrivains modernes ; celui dont les œuvres gagneront le plus, épurées au creuset du tems ; celui

dont les quatre ou cinq volumes tiendront lieu plus tard d'une bibliothèque entière, et prendront le pas sur tant de poèmes vantés et d'histoires laborieusement métaphysiques, ou puérilement ambitieuses !

(*Literary Miscellany.*)

Voyages.

LES ILES MADÈRES ET L'ARCHIPEL DES AÇORES.

Si, après avoir quitté Oporto, le hasard, la route que vous avez à suivre ou les vents contraires forcent votre navire à s'engager dans le bras de mer qui sépare Madère du groupe des Açores, ne songez pas à débarquer. L'inconstance des vents et des flots vous retiendra là, vous poussant tantôt vers une rive, tantôt vers l'autre. Ainsi ballotté d'Europe en Afrique (1), vous passerez quinze jours dans cette cruelle alternative sans pouvoir aborder nulle part. « C'est que les Açores, vous diront les matelots, sont des orgueilleuses et ne livrent le passage que lorsqu'on les a saluées plusieurs fois. » Mais si ce contretems suspend votre voyage, que de compensations ne vient-il pas vous offrir en retour : une brise embaumée, de rians paysages, des villes pittoresques, une végétation grandiose et variée, des coteaux couverts de pampres, et dans les régions supérieures des chaînes de montagnes

(1) Note du Tr. Quelques géographes, et à leur tête notre savant collaborateur, M. Ad. Balbi, placent les îles Madères en Afrique, et le groupe des Açores en Europe, à cause de leur plus grande proximité relative de ces deux continens. Malte-Brun est d'un avis contraire, voici comment il motive son opinion : « Les îles Canaries, Madère et les Açores pouvant être considérées comme une continuation sous-marine de la chaîne du mont Atlas, appartiennent physiquement à l'Afrique. »

capricieusement dentelées qui s'abaissent abruptement, où dont les sommets se perdent dans les nues! Tel est le brillant panorama qui se déroule sans cesse aux regards du navigateur.

Au bout de quelques jours, le marin triomphe de l'obstacle, mais l'antiquité a légué à la géographie moderne un problème bien autrement difficile à résoudre. A-t-il existé entre l'Europe, l'Afrique et l'hémisphère américain un vaste continent, dont les Açores au nord et les îles Canaries au midi marqueraient les limites? Ces deux archipels et celui de Madère ne seraient-ils que des fragmens de ce continent si célèbre sous le nom de l'*Atlantide?* Questions fort ardues et qui ont été l'objet de conjectures assez plausibles, puisées dans quelques passages de Diodore de Sicile : « Après avoir parcouru les îles voisines des Colonnes d'Hercule, nous allons parler, dit cet historien, de celles qui sont plus avancées dans l'Océan; en tirant vers le couchant dans la mer qui borde la Lybie, il en est une très-célèbre, éloignée du continent de plusieurs jours de navigation... Les Phéniciens, ajoute-t-il, après avoir fondé Gadeira ou Cadix, parcoururent les mers au-delà des Colonnes et furent surpris par une tempête qui les jeta en plein Océan; mais après un mauvais tems qui dura plusieurs jours, ils touchèrent l'île dont il est question. — Cette mer (l'*Atlantique*), dit Critias à Socrate, dans le dialogue de Platon intitulé *Timée*, environnait un grand espace de terre situé vis-à-vis de l'embouchure du détroit appelé les Colonnes d'Hercule. Entre cette contrée et le détroit, il y avait un grand nombre d'autres îles plus petites. Ce pays était gouverné par des souverains confédérés. Dans une expédition ils s'emparèrent, d'un côté, de la Lybie jusqu'à l'Égypte, et de l'autre côté, de toutes les contrées jusqu'à la Thyrrénie. Nous fûmes tous escla-

ves, et ce furent vos aïeux qui nous rendirent la liberté; ils conduisirent leurs flottes contre les Atlantistes et les défirent. Mais un plus grand malheur les attendait. Peu de tems après leur île fut submergée, et cette contrée, plus grande que l'Europe et l'Asie ensemble, disparut en un clin-d'œil. »

Quoi qu'il en soit, les bas-fonds semés dans cette partie de l'Atlantique, la différence de profondeur qu'on y remarque par rapport aux parties plus éloignées au nord, au midi et dans les parages de l'Amérique, le varech et les autres substances végétales qu'on y retrouve semblent révéler l'existence d'un monde immense qui n'est plus, et dont les Canaries, Madère et les Açores devaient former les points culminans. Ce dernier archipel doit la célébrité récente qu'il a acquise aux patriotes portugais qui, par sa conquête, ont préparé l'affranchissement de leur pays. Le prince Henri, fils puîné de Jean Ier, roi de Portugal, le découvrit au quinzième siècle, et le nomma Açores, mot portugais qui signifie *faucons*, parce que les premiers navigateurs furent frappés de la prodigieuse quantité de ces oiseaux de proie qui se trouvaient dans ces parages. Ces îles, au nombre de neuf, forment trois groupes distincts: Flores et Corvo; le Fayal, Pico, St-Georges, Graciosa et Terceire; St-Michel et Santa-Maria, autour desquels scintillent de petits îlots trop peu importans pour que je les mentionne ici (1).

Les Açores jouissent d'un climat délicieux, d'une température constamment douce; dans tout le cours de l'an-

(1) Cet archipel, situé dans l'Atlantique, entre 36° 56' et 39° 45' de latitude septentrionale, et entre 27° 14' et 33° 32' de longitude occidentale, présente une superficie de 800 milles carrés. Les villes les plus importantes de ce groupe sont : Angra, chef-lieu de l'île de Terceira et capitale des Açores; Ponta-Delgada, et Ribeira Grande,

née on y compte environ deux cents jours très-beaux et soixante jours pluvieux ; le sol, de nature volcanique, est très-fertile, et la salubrité de l'air en rend le séjour favorable aux constitutions délicates. Il y règne néanmoins une brise continuelle, qui expose ces îles à des coups de vent d'autant plus dangereux pour la navigation, qu'on n'y trouve pas un seul abri sûr pour les vaisseaux. Toutes les îles, à l'exception de Sainte-Marie, semblent avoir été formées par l'éruption des volcans sous-marins ; elles offrent pour la plupart une suite irrégulière de montagnes isolées, dont le plateau supérieur s'élève de deux à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer : les unes séparées par de grandes vallées d'une admirable fertilité, les autres sillonnées dans tous les sens par d'effroyables ravins. Aussi le pittoresque de ces sites n'est-il pas moins curieux pour l'artiste que la composition des roches ne l'est pour le géologue. Les Açores possèdent une variété prodigieuse de sources minérales appelées *caldeiras*, dont les plus chaudes marquent 5° au-dessus de l'eau bouillante. Ces sources, ainsi qu'un grand nombre de *soufrières* d'où s'échappent sans cesse des vapeurs brûlantes, peuvent être considérées comme autant de soupapes de sûreté qui, en exhalant au dehors une masse énorme de vapeurs, préviennent les tremblemens de terre, ou en affaiblissent les effets. Mais si la nature a déployé dans cet archipel toute la magie de sa puissance, l'homme n'a rien fait pour en exploiter les trésors ; il a laissé l'agriculture au berceau, et la civilisation dans ces îles est encore à demi barbare. Le clergé s'y est attaché à tenir le peuple dans l'abrutissement

dans l'île de San-Miguel, la plus grande de tout l'archipel ; Porto et Villa Santa-Maria, dans l'île de Santa-Maria ; la Horta dans l'île de Fayal, etc., etc. On estime que la population de cet archipel est de 250,000 à 300,000 habitans.

et la misère pour s'enrichir de ses dépouilles, et le gouvernement a appesanti sur ces populations le joug du despotisme militaire. Ces deux agens de dissolution sociale ont parfaitement fonctionné et ont insensiblement conduit les habitans des Açores à ce degré d'apathie, d'indolence et de dégradation morale qui est le résultat ordinaire de l'oppression et de la tyrannie des gouvernans.

Le droit d'aînesse y étend ses désastreux effets sur les trois quarts des propriétés foncières. Aucune route ne conduit, des divers points habités de la côte, dans l'intérieur; mais les vallées et les versans qui débouchent vers la mer offrent encore aux exploitations rurales une grande fertilité qui diminue à mesure qu'on avance vers le centre de l'île. Les chaînes de montagnes, formées de couches de lave, sont couvertes de vignes, et les bas-fonds sont consacrés à la culture des céréales, des légumes et au jardinage. Les Açores, qui ne comptent que 260,000 habitans, pourraient facilement produire assez de grains pour en nourrir six millions. Aujourd'hui même, elles approvisionnent les marchés de Lisbonne et d'Oporto de blé, d'orge et de légumes secs. Quelques propriétaires y cultivent avec succès, pour leur consommation particulière, le café et le tabac, et presque toutes les plantes potagères du continent européen. Le chanvre blanc et le lin y viennent très-bien; les liliacées y étalent le luxe de leur végétation, et les arbres fruitiers, sous la main d'habiles horticulteurs, y donneraient des produits de toute beauté. Ces richesses, qui ne peuvent que s'accroître sous une bonne administration, sont les seuls objets que les navires étrangers aient à prendre en retour des produits qu'ils apportent aux Açores. L'Angleterre tire de ces îles 126,000 caisses d'oranges, 3 à 400,000 gallons de vin et d'eau-de-vie, et y apporte des draps, des étoffes de coton, de la quinçaillerie,

des articles de mode, etc. Les Açores fournissent au Brésil 5,000 pipes de vin ou d'eau-de-vie, 12,000 aunes de grosse toile, des légumes secs, et reçoivent en échange du rhum, du café, du sucre, du coton et des bois de charpente; elles expédient, à Hambourg et en Russie, 14,000 caisses d'oranges ou de limons, 6,000 pipes de vin, et ces pays leur envoient en retour de la résine, du fer, du verre, des cordages; elles livrent aux États-Unis 4,000 pipes de vin, 200 d'eau-de-vie et 12,000 caisses d'oranges, et en reçoivent du merrain, du poisson, de l'huile, de la graine de lin, du goudron et des bois de construction; elles versent, enfin, sur les marchés de Portugal, une grande quantité de grains et de légumes, des salaisons, de la toile, des fromages, etc., et en reçoivent du sel, du thé, des *images*, des *crucifix*, des *indulgences*, des *dispenses* et des *reliques*, dont le trafic se fait publiquement à des prix exorbitans. Voilà, en peu de mots, quelle est aujourd'hui l'importance industrielle et commerciale de cet archipel.

Jusqu'en 1832, le gouvernement portugais ne s'était attaché qu'à dévorer ces germes de prospérité. Sous le nom de capitaine-général, le représentant de la métropole y exerçait un pouvoir sans limites; il ne recevait de traitement que pendant trois ans; ses dilapidations lui en tenaient lieu dans la suite. Mais la salutaire influence du régime constitutionnel a mis un terme à l'odieux arbitraire qui pesait sur ces contrées, et le séjour que les patriotes portugais, les volontaires de dona Maria et don Pedro lui-même ont fait dans ces îles, a inspiré aux divers officiers de la couronne de meilleures doctrines économiques, et a déterminé quelques bonnes réformes administratives. Ce progrès n'est cependant pas encore bien sensible.

Les Açoréens, doués d'un caractère vif et doux, vivent dans la plus profonde ignorance. Sous le rapport physique, ils sont mieux que les Portugais; les femmes, surtout, ont un teint moins jaunâtre et des traits plus réguliers; les hommes sont robustes, bien faits, d'une physionomie expressive, et qui revèle leur origine mauresque. Les gens du peuple n'y sont pas vindicatifs comme leurs frères du continent, mais ils sont passés maîtres en filouterie. Chose fort remarquable, malgré toute la rudesse de leurs mœurs, ils sont sensibles aux charmes de la musique, et cultivent cet art avec passion; on les voit, sur leurs instrumens grossiers, chercher à reproduire les symphonies qu'ils entendent soit à l'église, soit dans les solennités publiques. Au reste, cette prédisposition musicale se retrouve dans toutes les colonies portugaises. Quant aux femmes des classes moyenne et supérieure, leur éducation est en général fort négligée; elles ne possèdent d'autre talent que la musique et la danse; leurs manières sont gauches et bizarres. Ces dames vivent dans l'indolence et l'isolement, ne sortent de chez elles que pour aller à l'église ou dans les réunions d'apparat, et passent des heures entières accroupies à l'ombre de leurs verandas. Elles aiment à la folie la danse et la toilette, mais elles se mettent sans goût et se travestissent ridiculement avec les articles de modes qu'on leur expédie de Londres ou de Paris. Elles ne sortent qu'enveloppées d'une mantille bleue ou noire, surmontée d'un chaperon pointu qui leur tombe sur le front. Malgré tous ces désavantages, elles prêteraient encore à la société le charme qui lui manque si l'éducation rehaussait leurs grâces et leur talent naturel.

Les dépenses du clergé, aux Açores, c'est-à-dire les dîmes, les redevances qu'il prélève à divers titres, en-

trent pour un tiers au moins dans le budget de ce pays. Aussi les prêtres et les moines s'y sont-ils toujours montrés plus intolérans que dans la métropole. Avant 1832, le nombre immense de monastères et de couvens de femmes qui s'y trouvaient était pour ces îles un véritable fléau. Don Pedro a dignement commencé son œuvre de réformation, en abolissant les institutions monastiques et en assurant aux moines et aux religieuses, avec la liberté, une pension qui suffit à leurs besoins. Les propriétés ecclésiastiques passeront bientôt des mains de l'état dans celle des citoyens, qui consacreront leur industrie et leurs capitaux à les améliorer. L'accroissement de leurs produits ouvrira au commerce de nouvelles sources de richesses; les communications intérieures deviendront plus faciles; et celles des îles entre elles et avec la métropole prendront une plus grande activité. Je n'hésite pas à affirmer que, sous le gouvernement anglais, quelques années suffiraient pour convertir cet archipel en un véritable Eden, où régneraient partout l'abondance et la paix. De riches émigrans viendraient s'y établir en foule; leur présence accroîtrait la valeur des propriétés agricoles, exercerait la plus heureuse influence sur le prix du travail, donnerait de l'aisance aux classes ouvrières, aplanirait la voie aux arts élégans, et ouvrirait de nouveaux débouchés à toutes les productions du pays. La réforme! mot électrique qui a si long-tems retenti dans les Trois-Royaumes, qui a forcé le triple rempart dont l'oligarchie entourait le trône! La réforme doit être aussi le vœu constant des îles de l'Ouest et de l'empire portugais.

Favorisés par le traité de Methuen, les Anglais ont déjà réalisé à Funchal (1) ce qui ne paraît dans mes pages qu'une

(1) Capitale des îles Madères.

vaine utopie. Funchal est aujourd'hui une ville tout anglaise; elle a des maisons élégantes avec des cours et des jardins; des chevaux et des voitures circulent dans ses rues; partout de l'aisance et une propreté exquise, chose inconnue dans les possessions portugaises. Eh bien! qu'a-t-il fallu pour opérer cette métamorphose? le concours de quelques négocians anglais établis dans l'île; aussi quel riant aspect offrent ses plaines, ses vallées et ses coteaux, çà et là parsemés d'élégantes villas et de constructions champêtres qui donnent de la vie à ces magnifiques paysages! Sous ce ciel toujours pur, à côté d'une végétation si active, si puissante, si variée, la moindre fabrique prend un aspect imposant, séduit les yeux. Des routes bien tracées, quelques corps de ferme jetés sur le penchant des collines; une rémunération plus forte accordée aux travailleurs changeraient aussi en peu d'années l'état actuel des Açores.

C'est en 1421 que les premiers ceps de vigne furent transportés de Crète à Madère; quelques années après, le succès de cette entreprise avait dépassé toutes les espérances, tandis que la culture de la canne à sucre n'a pu soutenir la concurrence des Antilles. Aujourd'hui la célébrité des vignobles de Madère a laissé bien loin derrière elle l'antique réputation des vins de Sorrente; non seulement l'Angleterre, mais la France, mais l'Amérique, mais l'Europe tout entière, sont devenues tributaires de cet archipel. Le vin de Madère a triomphé de tous les caprices de la mode, et pendant trois cents ans, avec le malvoisie, il a conservé le privilége de faire les honneurs de nos tables. Malheureusement cette constante faveur, ce succès de si longue durée a insensiblement enhardi les vignerons; depuis cinquante ans, il n'est aucun moyen qu'ils n'emploient pour falsifier leurs vins, mais la fraude est loin de leur avoir été profitable; le xérès commence à prévaloir, et le madère

sera bientôt oublié. Chaque année la consommation de ce vin diminue. En 1827, la Grande-Bretagne demandait à Madère 309,000 gallons de vin; en 1830, elle n'en a tiré que 228,000, et sur les comptes officiels de la douane en 1833, les vins de Madère ne figurent que pour 161,042 gallons. Mais revenons aux Açores.

Sainte-Marie, l'une des plus importantes des Açores, est située à 750 milles des côtes du Portugal; elle a 13 milles de long sur neuf de large, et ne présente nulle part aucune trace d'éruption volcanique. Le sol de cette île, formé de couches d'ardoise disposées obliquement, est très-élevé et offre à sa surface des terres légères, mais très-fertiles à cause des nombreux cours d'eau qui l'arrosent. Avec une population industrieuse et une bonne administration, cette île pourrait nourrir de quinze à vingt mille habitans; mais les excès de l'absolutisme et les émigrations qu'ils ont emmenées ont réduit, dans l'espace de vingt ans, sa population de 10,000 à 6,000 ames. Si la propriété y était affranchie des entraves du droit d'aînesse, quel champ immense s'ouvrirait aux spéculations des capitalistes anglais; on obtiendrait au prix le plus modique de vastes terrains que la culture convertirait en guérets, en vergers, en pâturages magnifiques, ou en vignobles. Nos gentlemens, et surtout ceux à qui un voyage sur mer ne déplaît pas, pourraient y établir des maisons de plaisance pour s'y fixer ou pour y résider pendant quelques mois seulement. L'industrie anglaise est si active qu'en peu de tems cette île deviendrait un vaste jardin; aujourd'hui c'est un pays misérable où la culture n'est confiée qu'à des mendians, où les arts les plus grossiers sont inconnus. L'anecdote suivante donnera une idée de la dégradation morale et de l'ignorance de ses habitans. « A peine arrivé à Sainte-Marie, me disait un

des principaux fonctionnaires de cette ville, je rendis quelques arrêtés, que je fis afficher dans divers quartiers de la ville, lorsque l'un des notables vint me trouver et me dit : ce mode de publicité est parfaitement inutile, c'est comme si vous faisiez afficher de l'hébreu ou de l'arabe. Nous n'avons dans l'île que six hommes et deux femmes qui sachent lire. »

On attribue la découverte de l'île St-Michel à un prisonnier qui, s'étant évadé et rôdant sur les montagnes de Ste-Marie, aperçut, par une belle soirée d'été, les pics élevés de cette île, dorés par le soleil couchant. Il en informa le gouverneur qui lui fit obtenir sa grâce. Cette circonstance éveilla le génie explorateur du célèbre Cabral qui, après avoir lutté pendant deux ou trois jours contre les vents, y prit terre, en 1444, le jour de la St-Michel. Cette île est située à cinquante-quatre milles N.-N.-Ouest de Ste-Marie, et quoiqu'elle possède déjà 110,000 habitans, elle pourrait en nourrir près d'un million. *Ponta Delgada*, qui en est la capitale, est la ville la plus populeuse et la plus florissante des Açores : on y compte 22,000 ames, et près de 3,000 prêtres ou anciens moines. La suppression des couvens dans les Açores a été l'une des causes principales qui ont prolongé la guerre civile en Portugal ; elle a soulevé contre les droits de dona Maria tous les ordres monastiques, qui ont prévu dès ce moment le sort qui les attendait, aussitôt que le régent aurait pris possession de Lisbonne. Le clergé séculier a épousé ses intérêts ; de là vient surtout le zèle aveugle manifesté en faveur de don Miguel par les paysans et les soldats dont le fanatisme barbare a été exalté par le désespoir des moines. Si on avait été assez sage pour attendre l'occasion favorable, la prise d'Opporto eût marqué le terme de cette lutte acharnée.

Parmi les sites pittoresques qu'offre l'île Saint-Michel, il n'en est aucun de plus ravissant que le *Val de la Caverne*, célèbre par ses eaux thermales. C'est une vaste plaine, coupée par de petits ruisseaux, où çà et là s'élèvent des bosquets d'orangers, et sur les collines des sources qui jaillissent à fleur de terre, ou qui tombent en cascades du flanc de la montagne; mais les phénomènes les plus curieux se manifestent dans les anfractuosités qui ont donné leur nom à la vallée. Là, sous des voûtes rocheuses, la nature a creusé trois vastes réservoirs où déborde sans cesse une eau bouillante, et d'où s'échappe parfois un bruit souterrain accompagné de détonnations. Le plus grand a douze pieds de diamètre, la température de l'eau s'élève de 80 à 200 degrés Fahrenheit tandis que le thermomètre marque seulement 69 degrés dans le voisinage du bassin. Le second réservoir offre le même caractère. A 20 mètres environ du premier, il y en a un troisième qu'on nomme *Pedra Botiglia* (la bouteille de pierre); elle est située dans une grotte très-basse, l'eau en sort avec fracas, et lance une écume savonneuse, qui produit d'excellens effets sur les affections cutanées. L'effervescence de l'eau y est telle, que si l'on fait le moindre bruit à l'entrée du bassin, elle en jaillit par jets qui s'élèvent jusqu'à dix pieds de haut suivant l'intensité de l'ébranlement donné à la colonne d'air. Les eaux des environs ont à peu près les mêmes propriétés que celle des trois réservoirs dont je viens de parler. Il y en a de froides qui contiennent des acides hydro-chloriques, sulfuriques et carboniques, mêlées de matières ferrugineuses, d'alumine et de magnésie; l'une d'elles, contenant de l'air fixe et sapide, est digestive comme les eaux gazeuses et est très-appétissante. Quel dommage que ce sanctuaire d'hygie reste ignoré! Si l'Angleterre possédait l'île Saint-Michel,

elle y fonderait une petite Cheltenham, avec ses bains, ses douches, ses cercles littéraires, ses hôtels, ses promenades, et tout ce qui fait le charme de ces réunions. L'agriculture aurait bientôt tiré parti de tout le terrain cultivable. Les eaux thermales deviendraient pour les Açores une source inépuisable de richesse.

Si les paysans de Saint-Michel ont un extérieur repoussant, le fond de leur caractère est bon; malheureusement les classes les plus aisées sont restées étrangères au mouvement de la civilisation en Europe. A notre arrivée, dit l'auteur auquel nous empruntons cet article, nous fûmes hébergés par un des notables de l'île. Sa maison vaste, bien bâtie, était garnie de meubles vermoulus. La femme et les filles de notre hôte n'assistaient pas à nos repas, mais elles les préparaient elles-mêmes. Presque tous les mets étaient apprêtés à la portugaise; c'est-à-dire à la graisse, fades et indigestes. Notre hôte ne savait ni engager, ni soutenir la conversation; ses enfans, inabordables comme une nichée de hérissons, n'annonçaient pas des dispositions plus heureuses; on les endimanchait quelquefois pour nous les présenter, mais sauf ces rares occasions, ils passaient la journée à se rouler dans l'appartement ou dans le jardin, sous la garde d'un vieux domestique. Leur père n'employait guère mieux son tems. Le matin, il déjeunait, jouait et fumait; le soir, il dînait, fumait et jouait; telles étaient ses invariables occupations. Ainsi avaient dû s'écouler les plus belles années de sa vie; ainsi dépensent leur tems la plupart des habitans de ces îles fortunées, à charge à eux-mêmes et inutiles à la société.

(*Monthly Review.*)

Mœurs Politiques.

MÉMOIRES ET CONFESSIONS

D'UN RADICAL ANGLAIS.

Il sera permis sans doute à un radical écrivant ses Mémoires de ne plus employer l'ordinaire langage d'un monde corrompu. Jetons ce masque ; essuyons ce fard dont les hommes de la société vulgaire se servent pour illusionner ceux qui les entourent. Oublions cette hypocrisie générale et commune, rejetons ces mots absurdes et usés : *vertu*, *sympathie*, *bienveillance*, *grâce*, *tendresse*, *amitié*, *amour*, *gloire*, *supériorité*, *noblesse*, *aristocratie* : vieilleries dont les haillons séculaires font sourire de pitié tout homme sage au niveau de son siècle.

Je commence donc par proclamer hautement que les Mémoires dont on va parcourir les pages seront les Mémoires d'un homme jaloux ; oui, jaloux, envieux même, si vous l'entendez ainsi. Par quelle perversion de toutes les idées saines a-t-on fait un vice de la plus haute des vertus ? Ce que vous nommez sottement *envie*, l'essence du radicalisme, n'est-ce pas tout simplement ce principe honorable d'*égalité*, cette fraternité des hommes que Socrate a prêchée, que Jésus est venue autoriser de son exemple et sanctionner de sa mort ? Eh bien ! oui, je suis *jaloux* ; tout ce qui s'élève auprès de moi me fait ombrage. Tout ce qui est grand est contre nature.

A peine, depuis un demi-siècle, a-t-on commencé à sentir quelle énergie et quelle vertu se cachaient dans cette pensée d'envie que tous les poètes anciens avaient associée aux Furies et aux Gorgones. Enfin l'aurore d'un nouveau monde semble prête à éclore : le même sentiment qui m'a toujours possédé s'infiltre lentement dans les masses. Le niveau s'apprête à peser sur les fortunes, sur les intelligences, sur les conditions et sur les sexes. C'est en vérité dommage que nous ne puissions pousser plus loin notre conquête, et que Dieu ne consente pas à créer pour nos menus-plaisirs une population terrestre sans variétés, sans inégalités, sans différence de taille, de maintien, de coloris, de physionomie, d'habitudes et de force physique ou morale. Peut-être en persévérant à soumettre la nature à nos lois philosophiques, atteindrions-nous dans quelques milliers d'années ce résultat si désirable ; et certes alors le monde, tel que nous parviendrions à le créer, serait beaucoup meilleur qu'il n'est aujourd'hui.

Il faut que je me rende justice et que je fasse mon éloge; je n'ai pas attendu ce développement, aujourd'hui général en Europe, développement de haine ardente contre les supériorités établies et convenues, pour donner libre passage au sentiment vraiment créateur et fécond sur lequel reposent, comme sur une base unique, toutes les théories radicales ; je veux dire l'envie. Quand j'ai flatté des hommes de talent, je n'ai voulu qu'atteindre mon but ; mon cœur était plein de fiel, mon ame d'amertume pour leurs vertus apparentes ; et sous l'éclat extérieur dont ils se paraient, leurs défauts secrets et leur partie faible se dévoilaient toujours à mes yeux. Bienveillance ! imbécillité de l'ame ! vous ne servez qu'à créer des esclaves et à préparer la misère des royaumes ! Avec vous on ne réformerait rien, on n'arriverait à rien, on ne réduirait jamais les

hommes à leur propre valeur. Quoi que l'on ait pu dire ou penser, les deux pivots nécessaires de toute bonne société, ce sont l'envie et la malveillance. Il faut y joindre un calcul exact des vices des hommes, la force qui sait leur résister, même l'art de les flatter quand on veut les perdre.

La nature et la société ont tout fait pour créer mon radicalisme et l'alimenter. Mon horreur de toute espèce de discipline date de loin. Ma première enfance, écrasée et misérable, ne m'inspira qu'un désir, celui de la vengeance. Mes premiers sentimens ne furent empreints ni de tendresse, ni de vénération, ni de reconnaissance. J'étais traité en ennemi, je ne vis au monde que des ennemis. J'essayai de savoir tout ce que les autres faisaient de mal, non pas pour leur nuire, mais pour mettre en réserve de quoi leur nuire. J'écoutais aux portes avec délices. J'avoue que je m'admire moi-même encore aujourd'hui, quand je pense aux progrès que j'avais faits dès mon plus jeune âge dans la haute science révolutionnaire. Aussi quel mépris profond n'avais-je pas pour ces sympathies qui élargissent l'ame, selon d'absurdes philosophes, qui élèvent la pensée, qui l'imprègnent de générosité, qui exaltent la sensibilité humaine ! Vertus de sot ! qualités d'enfant ! Il n'y a au monde qu'un savoir, un talent, une vertu, l'*arithmétique :* qu'un art, celui de profiter des vices d'autrui et de les exploiter; qu'un espoir, c'est de faire marcher la race humaine dans la voie du progrès, en la détachant de ses ridicules affections, de ses niaises sympathies, de ses sots préjugés; en remplaçant tout cela par l'industrialisme qui n'est que le travail, par la personnalité qui n'est que le respect de soi-même, et par l'envie qui n'est que le sentiment de l'égalité.

La postérité reconnaîtra dans mes confessions l'un des

fils du dix-neuvième siècle, un de ceux qui ont dirigé dans la voie de la perfectibilité indéfinie la société nouvelle. J'ai commencé par haïr et résister ; c'était la vocation de mon tems. Juste et noble symbole de l'époque où j'étais né ; que l'on ne s'attende pas à trouver chez moi des passions ordinaires, de vulgaires amitiés, d'amoureuses liaisons : ces affections ne sont que des maladies de l'ame. L'amitié n'est que la coïncidence de deux intérêts. Il est bien regrettable que l'amour (que l'on dit nécessaire à la perpétuité de l'espèce) n'ait pu être remplacé jusqu'ici par une fabrication mécanique ; quelle économie de tems, de peine, de force humaine ! que l'on épargnerait d'heures et de minutes ! calculez celles que perdent les raccommodemens, les brouilles, les intrigues, les coups d'épée, les coups de pistolet, les procès en adultère. Je ne désespère pas tout-à-fait : les machines à vapeur ont fait assez de progrès, et la science de la chimie est fort avancée !

Le lecteur ne saura pas mon nom. Qu'est-ce qu'un nom ? Un préjugé ; un symbole arbitraire ; un bruit qui frappe l'air et au moyen duquel on nous distingue les uns des autres. Chaque individu n'est dans le monde qu'une simple unité numérique, un pauvre clou de la machine sociale ; rien de plus.

Mon père était avoué. Je gagnai dans son étude et dans l'atmosphère resserrée, infecte, nauséabonde, au milieu de laquelle je vivais, une ou deux excellentes qualités. J'appris la chicane, l'art de mettre les points sur les *i*, les mille subtilités du raisonnement et l'acharnement de la discussion. Cependant mon père, homme de loi de l'ancienne roche, conservait du respect pour certains principes qu'il jugeait nécessaires et de bon exemple. Je m'empressai de les répudier : telle est ma nature. Un ressort d'élasticité violente, secrète, invincible, est comme

implanté chez moi, et me porte toujours vers l'opinion opposée à celle que l'on cherche à me faire adopter : je ne crois que le contrepied de ce qu'on m'a dit; je me défie; je suis né opposant; c'est là mon élément d'héroïsme. Me voilà donc le contradicteur et le haïsseur universel; faisant planer sur tout ce qui m'approche cette observation sans pitié, quelquefois, je l'avoue, sans justesse; plongeant, si l'on peut le dire, dans tous les caractères et dans toutes les circonstances auxquelles je me trouvais mêlé, la sonde dont ma curiosité s'armait pour en retirer quelques vices cachés.

Mon énergie fut donc dirigée vers la résistance. Sous quelques formes que se présentât le pouvoir, quelle que fût l'autorité qui voulait peser sur moi, je m'exerçai à les braver, ou à les éluder. Je commençai à croire que le pivot de la vie sociale était la défiance et le soupçon; que son mobile était la lutte secrète contre toute supériorité avouée. Si j'osais entrer dans le détail de mes exploits enfantins, je raconterais comment, par des dénonciations secrètes, je parvins à faire chasser successivement trois femmes de chambre. Une profonde antipathie contre l'injustice m'a toujours animé; il y a de l'injustice dans tout ce qui est plus fort que nous, plus beau, plus puissant, plus heureux. Armons-nous, mes amis, de toutes les ressources possibles contre les supériorités quelles qu'elles soient : dépositaires de richesse, de naissance ou de talent; c'est dans leur existence même que réside l'iniquité fondamentale!

Je ne sus gré à personne d'aucun service, d'aucun bienfait, d'aucune complaisance; c'eût été faiblesse; pour rendre service à qui que ce soit, il faut avoir un genre de supériorité sur lui, et toute supériorité est un outrage. Notre ennemi (a dit le fabuliste français), c'est notre

maître. Un bienfaiteur, c'est donc un ennemi, car il nous domine; logiciens, sortez de ce syllogisme si vous pouvez.

On essaya de briser mon indépendance sous le fouet et sous les verrous; je gardai ma haine héroïque. De tems à autre, un peu de dissimulation regagnait pour moi le degré de faveur nécessaire pour que le buffet s'ouvrît à mes désirs. Mais je ne changeai pas au fond; et dès le premier mouvement où je pouvais prouver à mes despotes combien je les abhorrais, avec quelle joie ne dévastais-je pas leur verger ou leur cellier!

La première aventure de ce genre, celle qui fonda ma réputation parmi mes camarades, c'est-à-dire parmi mes frères et sœurs, fut le pillage complet d'un fort beau pommier. La veille même, le voisin auquel il appartenait, nous voyant sur la grande route, nous avait donné un panier plein de belles noix. Mon père avait essayé de me faire sentir ce qu'il y avait, disait-il, de *divin* et de *sacré* dans le plaisir d'être utile à autrui, de procurer une jouissance réelle, ne fût-ce qu'à un tout petit enfant. Vieilleries puériles dont je sentais instinctivement tout le mensonge, dont je comprenais la fausseté. Je réfléchis sur le cadeau que mon voisin m'avait fait. Je pensai d'abord qu'en me traitant de *petit garçon*, il m'avait humilié; ensuite que la plupart de ses noix étaient gâtées; enfin, qu'en m'ordonnant de rapporter le panier quand j'aurais mangé les noix, il montrait une avarice révoltante. Plusieurs fois aussi, en voyant mon frère attaquer à coups de pierres ce beau pommier, il s'était permis de l'appeler *petit polisson*. Toutes ces raisons réunies, bien pesées, et jointes à la beauté vermeille des pommes qui brillaient sous les branches de l'arbre, déterminèrent mon action. Aujourd'hui même, j'y vois le

germe de toutes celles qui m'ont honoré dans la suite. C'était une attaque contre cette législation arbitraire et inique, contre cette subdivision factice de la propriété, qui a enclos de haies et distribué entre les riches un sol donné en commun à tous les hommes. C'était donc mon droit naturel et imprescriptible que je venais reconquérir, Les enfans, qui sont beaucoup plus rapprochés que nous de la nature, n'ont pas, pour ce que nous appelons *vol*, l'aversion que la société inspire à ses nourrissons, aversion qui la porte à flétrir des noms les plus odieux cette acquisition de propriété.

Le pillage du pommier fit grand bruit dans la maison paternelle. On me mit à l'école : je n'y avais pas passé deux mois, quand je découvris un fort beau verger du voisinage, vers lequel se dirigea toute mon attention. Un matin, en me promenant avec Billy Perth, mon compagnon de choix (car je ne suis pas assez fou pour ajouter foi aux affections de l'homme pour l'homme, ni de l'enfant pour l'enfant, et je n'ai jamais eu besoin de détruire un préjugé qui chez moi n'est jamais éclos), nous admirâmes, à travers une haie, l'incarnat des pêches et la grosseur des raisins, dont tous les espaliers se trouvaient enrichis. Nos réflexions furent singulièrement philosophiques. La haie était trop épaisse, et la lune se cachait avec trop d'obstination, pour que deux petits conjurés tels que nous pussent triompher à eux seuls de tous les obstacles. Nous remîmes la partie au lendemain, et nous proposâmes à nos camarades de les associer à notre entreprise. Ils acceptèrent de bon cœur; et, la nuit venue, toute l'école, au moyen de quelques draps attachés bout à bout, descendit du dortoir dans le jardin. Billy était chargé de diriger les mouvemens de l'armée expéditionnaire, et moi je devais faire sentinelle, afin d'avertir mes

camarades, si je voyais quelque danger les menacer. Malheureusement le pauvre Billy grimpa sur un espalier dont le treillage n'était pas assez fort pour le soutenir : il tomba, se donna une entorse, et poussa un cri si lamentable, que le recteur lui-même, propriétaire oisif du verger que notre activité allait exploiter, parut à une fenêtre, le bonnet de nuit sur les oreilles, une bougie à la main, et s'écria :

« Ah! ah! mes petits brigands! »

Déroute universelle : la nature de l'homme est si faible! Presque tous nos complices, au lieu de se résigner stoïquement aux suites d'un acte honorable, passèrent la nuit, livrés à une terreur panique. Le lendemain était dimanche, et tout se passa tranquillement. Ce préjugé religieux, qui consacre le dimanche à la paix, nous protégea. Mais le lundi! oh! ce lundi fatal, je ne l'oublierai jamais! Tous les conjurés, pressentant la main vengeresse, tenaient leurs regards attachés sur leurs livres, avec une application sans égale. Le maître entra d'un air solennel. Nous tremblions à son approche : son front était plissé; son sourcil froncé; toute l'horreur du despotisme se faisait lire sur ses traits sévères. Il répéta deux fois sa prière, comme s'il eût voulu donner plus de solennité à ses paroles; un profond silence régnait dans la salle, et lui se tournant vers moi, me dit :

« *Nathaniel Libblack*, qu'avez-vous fait l'autre soir? »

La question était captieuse, et la réponse difficile.

« Moi, répondis-je au despote, j'étudie mes leçons, monsieur.

— Ah! drôle! Et quelles leçons avez-vous étudiées avant-hier, quand vous avez dévasté le jardin du recteur Sleepall?

— C'était une envie plus forte que moi, monsieur, »

répondis-je. Et voyant qu'il affectait de ne pas me comprendre, je continuai d'un ton plus hardi encore : « Nous n'avons fait que revendiquer nos droits. Pourquoi le recteur ne nous donne-t-il pas quelques-uns de ces beaux fruits qu'il garde pour lui seul?

— Revendiquer des droits! La logique des voleurs! s'écria le maître. Attendez, attendez, je vais vous apprendre le dialectique de Botany-Bay! Sa canne dont il faisait un terrible usage se joua, retomba, s'éleva tour à tour sur nos malheureuses épaules, avec tant de souplesse et d'agilité que nos longues clameurs firent retentir la salle. L'infâme despote nous priva ensuite de récréation pendant huit jours. Les événemens de la vie développent le caractère de l'homme; je n'étais pas le premier écolier voleur de pommes; mais je suis le premier assurément qui ait soumis sa conduite à un système réfléchi, à un calcul philosophique. Long-tems je méditai sur les moyens d'accomplir ma vengeance et de la faire tomber, non seulement sur le bourreau, mais sur ses satellites; enfin un dimanche soir, douze ou treize jours après notre première conjuration, je réunis autour de moi mes condisciples, dans le cimetière du village. Nous discutâmes long-tems sur les moyens de punir à la fois le Tarquin moderne de l'école et les vils esclaves qui pliaient devant lui. Tous ils voyaient avec enthousiasme la perspective que je leur offrais; tous ils jurèrent sur une tombe nouvellement creusée de m'aider de leurs efforts. Oui, la nature de l'homme est essentiellement ennemie de la tyrannie : toutes les fois qu'on lui propose un moyen de l'écraser ou de la harceler, un élan vigoureux et instinctif la porte à cette œuvre de délivrance; ce n'est pas pour elle un effort, c'est un mouvement si spontané qu'on ne peut douter de sa nature primitive et presque divine.

Que faire cependant, et comment réaliser notre détermination ? Les uns, d'une nature féroce, parlaient d'enduire notre victime de poix-résine et de lui donner ce costume d'oiseau bipède que le chanoine Scarron avait adopté pendant le carnaval. Selon les autres il aurait fallu le berner sur la couverture. On résolut enfin unanimement de briser les armoires, de dévaliser les buffets, de descendre à la cave, de laisser la maison vide et dépouillée de tout comestible et de partir après cet exploit. Malheureusement la nuit que nous avions choisie pour accomplir notre projet fut une nuit d'orage, et nous avions de la répugnance à nous mettre en route sous la pluie battante qui tombait du ciel. Peu de tems avant l'heure où nous devions nous rendre au dortoir, voyant l'incertitude que cette circonstance jetait dans les ames, je montai sur un pupitre de la classe où nous étions enfermés, et je dis aux conspirateurs :

« Mes amis, dès que le tyran sera couché, nous nous approcherons de son lit : nous sommes vingt ; nous n'aurons pas de peine à garrotter ses bras et ses mains ; nous le bâillonnerons pour l'empêcher de crier, puis nous allumerons toutes les lampes, toutes les bougies, toutes les chandelles que la maison renferme ; et nous asseyant sous ses yeux à une table couverte d'un grand repas improvisé, nous nous moquerons de sa rage. Il n'y a que deux domestiques, nous les traiterons de la même manière ; il faut que demain matin il ne reste ni une croûte de pain, ni un morceau de viande, ni un bout de chandelle. »

Ce beau discours fut accueilli par des cris de joie unanimes ; je m'arrête encore ici : cette histoire ne serait rien si on la dégageait de sa signification philosophique. Observez que toutes les fois que des résolutions de ce genre sont prises contre les gouvernemens ou contre les

maîtres d'école, les discours pareils au mien causent à ceux qui les écoutent une joie et une sympathie ardente. Donc l'*insurrection* est dans la nature, et l'opposition à tout ce qui domine est la première nécessité de l'homme.

Nous voilà, petits Catons, procédant à notre œuvre vengeresse. J'admirais combien l'espèce humaine est forte et grande quand elle est bien dirigée. Le plus vieux d'entre nous avait quinze ans; le maître, dont les bras, les pieds et même le cou étaient déjà assujétis par des nœuds coulans avant même qu'il fût tout-à-fait réveillé, ne dit pas un mot, ne poussa pas un cri; je me rappelle seulement un de ses regards qui s'arrêta sur moi. Tel devait être sans doute le coup-d'œil que César jetait sur son fils quand ce dernier le perçait du poignard patriotique. Nous avions réussi dans notre entreprise, et nous courions dans le corridor qui conduisait au garde-manger, bien déterminés à compléter notre œuvre. Tout-à-coup, hélas! incident inattendu! la vieille gouvernante Marthe, que nous avions oubliée dans nos calculs, ouvrit sa porte et nous regarda d'un air stupéfait : cette bonne femme nous avait si souvent distribué des tranches de *plum-pudding*; elle était si généralement aimée dans la maison qu'une malheureuse faiblesse nous parla en sa faveur; et que nous n'eûmes pas le tems de la traiter avec le même stoïcisme barbare, mais nécessaire, qui avait dirigé toutes nos actions. Quelle imprudence! il ne faut jamais faire à demi ce que l'on fait; et dans les entreprises dangereuses, le moindre respect humain peut entraîner une chute terrible. Nous nous contentâmes de tourner la clef dans la serrure et de condamner la gouvernante aux arrêts. Fous que nous étions! aussi insensés que les moteurs de la révolution française qui faisaient monter Louis XVI sur l'échafaud et laissaient survivre sa race!

Déjà le buffet se dégarnissait rapidement sous nos mains lorsque des cris aigus nous étonnèrent.

Bientôt la porte retentit sous des coups réitérés. Épouvantés, nous courûmes du côté du jardin dont une porte dérobée ouvrait sur les champs; et de là nous cherchâmes un asile à l'auberge des *Trois Canards*, située sur la grande route. Malheureusement l'aubergiste se douta du fait : son garçon alla chercher le constable et bientôt, hélas! escortés des baguettes blanches et de watchmen, nous fîmes notre entrée, qui n'était pas triomphale, dans le village dont tous les habitans, armés de leurs flambeaux et coiffés de leurs nocturnes bonnets, entr'ouvraient les fenêtres pour regarder passer l'insurrection juvénile. Ils ne se doutaient pas (l'espèce humaine est aveugle) que des cœurs de héros battaient dans nos jeunes poitrines, et que l'instigateur de la révolte, Nathaniel Libblack, devait un jour contribuer pour sa part à la réforme de l'Angleterre et à la préparation d'une société parfaite et libre.

Tels furent mes préludes. Le maître refusa de me recevoir désormais dans son école, sous prétexte que j'étais un garnement incorrigible; et mon père, à la lecture d'une lettre tracée par ce bourreau, ne craignit pas de me maltraiter avec la plus odieuse barbarie. O nature, sont-ce là tes lois! sont-ce là tes ordres! Je me promis vengeance et je l'obtins. Comment n'aurais-je pas désiré avec ardeur le renversement de cet état social! Rousseau, Raynal, Diderot, Thomas Payne! Sans cette première révolte de votre jeunesse contre ses tyrans, vous n'auriez pas fait tant d'efforts pour renverser ce misérable édifice!

Rentré chez mon père, personne ne me parlait, personne ne s'approchait de moi; je vivais comme un lé-

preux, comme un paria au milieu de la famille. C'était bien là l'éducation qu'il fallait à un réformateur futur; ne rien craindre, être inaccessible à la honte et même aux sentimens les plus naturels; ne jamais plier, ne jamais céder, excellent apprentissage, bel exorde de mes destinées! Ma mère pleura, mon père ne sortit point de sa sévérité silencieuse. Il ne me vit m'abaisser jusqu'à aucune prière, comme l'eût fait une ame vile. Enfin on m'annonça que je serais transféré chez le docteur Whippingstiff, célèbre par sa sévérité et les corrections qu'il infligeait sans miséricorde. Ma résolution était prise: je me voyais martyr. Je ne cédai pas.

La veille de mon départ, moi, que l'on avait emprisonné sans pitié, et qui avais mangé dans ma chambre, je fus invité à souper avec la famille. Je repoussai la concession qui m'était faite. Les larmes de ma mère et l'attrait d'un grand pâté de lièvre, que j'aimais beaucoup, ne m'ébranlèrent pas. Sûr de posséder une ame assez ferme pour résister aux tentations de la puissance et aux amorces de la volupté, je me renfermai dans ma chambre, et mon triomphe fut une jouissance pour moi. Cependant je ne dormais pas. J'entendis la serrure s'ouvrir doucement, ma mère entra, se pencha sur mon lit, ses larmes brûlantes tombèrent sur mon front. Je ne bougeai pas, je feignais de dormir. Elle quitta la chambre au bout de quelques minutes. Coriolan avait vaincu Volumnie.

L'école du docteur Whippingstiff était remplie de ces nobles caractères que l'on flétrit communément du nom *d'enfans rétifs*; pauvres adolescens, qui pressentent les axiomes de la loi naturelle, les priviléges de l'homme et la grandeur de l'état de nature. Quand les autres maîtres de pension ne pouvaient rien faire d'eux, on les adres-

sait au docteur Whippingstiff. C'était lui qui se chargeait de les briser sous sa verge d'airain. Les fenêtres étaient garnies de barreaux de fer. Les environs étaient semés de pierres et de débris, des caricatures significatives ornaient toutes les murailles et se mêlaient à des malédictions. Toutes les haies voisines étaient en ruines : c'était le Botany-Bay de l'enfance. Quant au docteur, imaginez un petit homme pâle, bilieux, se redressant pour exhausser sa taille et se rendre menaçant ; des lèvres serrées, un langage bref, une démarche raide, l'extérieur d'un garde-chiourme. Tel fut l'aimable gardien au soin duquel je fus confié.

Au moment où j'entrai dans la classe, conduit par le docteur, des clameurs infernales en émanaient : à peine fut-il entré, tout se tut : silence expressif, tranquillité éloquente !

L'illégale violence des maîtres, le droit tyrannique de punir par la faim, la soif et la solitude, de malheureux adolescens, avaient toujours excité ma colère. Mais, jusqu'à ce moment, je n'avais pas encore systématisé ma révolte. Il fallait bien se soumettre au régime de la force, et, tout en détestant le docteur, remplir ses devoirs et se taire. Un événement inattendu se présenta, me permit d'approfondir les idées philosophiques que mon instinct vague avait effleurées jusqu'alors. Trois compétiteurs se disputaient l'élection qui allait avoir lieu dans le village que j'habitais : l'un *tory*, ou partisan du pouvoir absolu ; le second *whig*, ou libéral modéré ; le troisième *radical*, c'est-à-dire un de ces hommes logiques qui pénètrent courageusement jusqu'aux dernières conséquences des choses, et comprennent la dignité humaine. A propos de cette élection, qui mettait en mou-

vement la province, nous discutâmes de grandes questions politiques. Nous étions tous radicaux acharnés.

Le tyran avait-il sa police? son instinct l'avertissait-il que des pensées patriotiques germaient dans nos esprits? je ne sais ; mais il déclara que le premier d'entre nous qui parlerait politique serait condamné aux arrêts, et nous défendit de prendre part aux scènes électorales. Les portes de l'école furent fermées le premier jour du *poll.* Grande indignation parmi nous, quand cet édit arbitraire fut publié. Nous résolûmes d'adresser au docteur une de ces lettres à la fois menaçantes et supplicatoires ; pétitions embarrassantes et fières, qui sont connues dans la Grande-Bretagne sous le nom de *round-robins.* Il s'agissait de revendiquer nos imprescriptibles droits d'Anglais, de citoyens, d'hommes libres. Les plus âgés d'entre nous auraient voulu que nous nous donnassions pour *torys conservateurs*, ce qui aurait plu à notre maître : la majorité refusa noblement cette abdication de principes : une lettre toute martiale, signée par l'école entière, fut présentée par six d'entre nous, députation solennelle dont j'étais membre. J'ai conservé la copie de cette remarquable épître.

« Monsieur,

» Fiers du glorieux titre d'Anglais, nous avons dû être
» surpris de l'usurpation de nos priviléges qui a dicté votre
» dernier arrêté; nous avons résolu de revendiquer nos droits
» naturels et inviolables. Rendez-nous donc la liberté d'as-
» sister à l'élection qui se prépare, ou attendez-vous à subir
» toutes les conséquences qu'entraînerait votre refus. »

(*Suivaient les signatures.*)

Il était huit heures du matin quand cette pétition fut présentée. Le docteur, averti sans doute, siégeait sur son

trône ; un énorme fouet de poste reposait sur le dossier. Ce monstre nous sourit, nous écouta en silence, reçut notre épître, la relut lentement, et déchiffra toutes les signatures. Puis, jetant le papier dans le poêle, et saisissant l'arme préparée d'avance, il chassa la députation à grands coups de fouet. La déroute était générale, lorsqu'un de mes camarades, plus hardi que les autres, se mit à crier :

« Vous le méritez bien ; vous êtes six contre un, et vous vous laissez traiter ainsi ! »

A peine avait-il parlé, les bancs volèrent en éclats ; nous fîmes arme de tout ce qui se présenta, et bientôt le petit homme, enveloppé d'une grêle de projectiles, disparut à nos yeux. Notre triomphe était complet. Sur le champ de bataille même, nous nous formâmes en corps d'armée, et, sortant de l'école, nous nous dirigeâmes vers les *hustings*. Un vieil aveugle, joueur de violon, que nous rencontrâmes sur notre route, nous servit de guide, et prêta à notre entrée un caractère assez solennel.

Nous écoutâmes avec plaisir le candidat radical, M. Chease, qui développa ses doctrines ; de cette époque date ma régénération véritable. L'usurpation de toutes les aristocraties, de pouvoir, de richesse et de talent, m'apparut sous son vrai jour. Je reçus le baptême du radicalisme. Je détestai ces subdivisions de propriété, ces prétentions ridicules et écrasantes, tout cet ordre social, ces gibets, ces bourreaux, ces juges, ces titres, ces lois régulatrices, pour lesquels on professe tant de vénération. J'étais tout oreille pour l'éloquent discours de M. Chease qui nous apprenait combien il y avait d'injustices dans notre hiérarchie sociale. Mais cette même tyrannie qui m'inspirait tant d'indignation, se préparait à nous écraser. Elle avait pris la forme d'une douzaine d'of-

ficiers de justice, suivis d'une quarantaine de soldats de milice, auquel le terrible Whippingstiff servait de guide. Ces instrumens serviles du pouvoir nous ramenèrent à l'école.

« Ah! nous dit ce barbare, êtes-vous satisfaits? Vous allez avoir la bonté, messieurs, d'entrer dans les chambres qu'on vous assignera; on vous apportera tous les jours de l'eau et du pain pour éclaircir vos idées politiques et amortir le feu de votre courage : allez, mes jeunes législateurs! » Le scélérat mêlait, comme Tibère, l'ironie à la férocité. Deux jours après, on nous convoqua dans la grande salle, où nous trouvâmes réunis nos pères et nos tuteurs.

« Messieurs, leur dit le docteur, que voulez-vous que je fasse de ces enfans rebelles? votre désir est-il de les soustraire à ma juridiction? »

Les pères et les tuteurs furent unanimes; ils nous livrèrent au bras séculier. On ne nous laissa plus sortir que deux à deux, trois à trois; et toute association secrète, toute causerie, même innocente, furent punies cruellement. Torturer ainsi des êtres humains, des êtres pensans! Mon irritation était au comble; elle n'a fait que s'accroître depuis cette époque. Ainsi morigéné par Whippingstiff, je fus rappelé chez mon père qui me regardait d'un œil de défiance, et avec lequel mes rapports étaient ceux d'une réserve froide et d'une politesse affectée. Il était loin d'approuver les vues de haute sagesse et de philosophie morale, adoptées par ma précoce raison. Dans la ville que j'habitais, peu de personnes partageaient la sévérité de mes principes.

Je dissimulai; j'appris à ployer sous la nécessité des circonstances la rigidité des principes. Quelques jeunes gens, amis du plaisir et libres dans leurs propos, avaient

établi un club dont je devins membre. Là, je développai mes doctrines ; la révolution française suivait son cours et les journaux nous apportaient les harangues remarquables d'Anacharsis Clootz et de ses amis. Tel était le texte de nos discussions. « Est-il juste qu'un seul homme dévore la subsistance d'un millier d'êtres humains ? L'existence d'un clergé est-elle nécessaire ? celle d'une religion est-elle prouvée ? » Ces questions se présentaient tour à tour ; et fidèle au système résultant des impressions de ma jeunesse, heureux d'ailleurs de voir toute une grande nation professer les idées qui avaient germé solitaires dans mon ame et dans mon esprit, je ne craignis pas de m'annoncer hautement comme prosélyte et propagateur de la seule philosophie réelle : du radicalisme. Plusieurs de nos compagnons se séparèrent de nous ; nous les oubliâmes, et comme dit la Bible : « Nous ceignîmes nos flancs pour le combat. »

Un accident de peu d'importance vint me confirmer dans mes idées. Alice Washybell, jeune blanchisseuse qui demeurait dans notre voisinage, était jolie et fort avenante. Mes études philosophiques, mon caractère et la sombre énergie que j'aimais à nourrir me rendaient assez peu propre aux intrigues galantes qui, d'ailleurs, étaient en contradiction directe avec mes principes de puritanisme républicain. A peine, depuis six mois, Alice et moi, avions-nous échangé quelques paroles ; cependant je ne sais trop comment cela se fit, les lois de la nature l'emportèrent sur les lois de la société ; nos entrevues furent fréquentes, notre intimité devint plus douce.

Un matin, le bedeau de la paroisse, exécuteur des lois tyranniques qui régissent la jurisprudence anglaise, vint, la tête ornée de son chapeau à trois cornes, couvert de son uniforme galonné d'or, frapper à la porte de la mère

d'Alice : « Madame, lui dit-il, je voudrais bien que vous me rendissiez compte de certains changemens visibles qui commencent à altérer la taille de Mlle Alice Washybell.

— Je voudrais bien savoir, moi, ce que cela vous fait, dit la mère ?

— Ce que cela me fait ! répondit le bedeau en frappant le pavé de sa canne à tête d'argent, symbole de son singulier ministère. Les magistrats vous le diront, et Mlle Alice n'a qu'à se tenir prête à répondre ou à serrer mieux son corset. »

Le soir même, Alice, avec laquelle j'avais rendez-vous dans le parc, m'apprit cette impertinente visite du bedeau, que j'allai trouver et que je menaçai de ma colère.

« Je suis vraiment bien aise de vous voir, monsieur, me dit-il. Vous m'épargnez la peine d'aller chez vous ; j'avais à vous demander le cautionnement qu'exige la loi, pour que la paroisse n'ait pas à soutenir la charge de l'enfant.

— Mais, lui dis-je, monsieur le bedeau, tout cela est ridicule et je vous assure que je n'ai pas eu la moindre intention de donner à la paroisse le surcroît de dépense que vous exigerez pour elle ; c'est un accident, un hasard très-naturel. Réfléchissez, monsieur le bedeau, que la loi humaine ne peut être en contradiction avec la loi divine, et que nos penchans sont les plus sacrés de toutes les lois. Quel crime ai-je commis envers la société ? N'ai-je pas agi selon la nature ? »

J'aurais disserté pendant un jour entier, que le bedeau serait resté immobile comme le pilier de son église. Je me retirai, plein de mépris pour les bedeaux et les lois. Un peu d'argent donné par mon père amortit l'affaire ; mais il était fort courroucé contre moi, et quand j'essayai de lui développer le système naturel que j'avais appuyé

sur des bases historiques, sur des exemples multipliés, sur des argumens irrécusables, il se contenta de me dire :

« Allez, mon fils, je ne sais ce que vous êtes destiné à devenir : mais tous vos principes sont faux, toutes vos idées fausses. Cette dernière aventure ne vous a pas fait estimer dans le pays, et la manière dont vous soutenez, par des sophismes dangereux, ce que l'étourderie de la jeunesse peut rendre pardonnable, est odieuse pour moi. Vous allez vous rendre à Birmingham, où vous tiendrez les comptes d'une grande manufacture que dirige un de nos anciens amis. »

On prépare tout pour mon départ : la veille du jour fixé, mon père me fait entrer dans son cabinet.

« Nathaniel Libblack, me dit-il en fixant sur moi un regard sévère, depuis votre première enfance vous avez bravé tous les châtimens et résisté à tous mes désirs.

— Mon père, répondis-je avec fermeté, j'ai résolu de résister à l'oppression sous toutes les formes.

— L'oppression ! malheureux, reprit le vieillard, c'est vous qui avez été notre tyran ! Ne vous êtes-vous pas fait chasser d'une école ? N'avez-vous pas dirigé l'insurrection d'une autre école ? N'est-ce pas pour vous que j'ai payé, il y a huit jours, au bedeau, cent livres sterling ? Voilà un opprimé bien à plaindre !

— Pardonnez-moi, mon père, je suis jeune ; vous êtes vieux. Vos idées sont d'autrefois, les miennes sont d'aujourd'hui. Nous avons détruit la crédulité aveugle avec laquelle on se soumettait jadis aux idées reçues. En ma qualité d'homme raisonnable, je réfléchis, je pèse, j'analyse, je me décide d'après ma raison personnelle. Je sens qu'il n'y a que tyrannie autour de moi, et j'ai résolu d'y résister.

— Je commence à comprendre ; j'ai pour fils un réfor-

mateur, un régénérateur du monde ! Pauvre garçon, c'est sottise, peut-être, plus encore que méchanceté. Autrefois, mon cher, nous faisions des étourderies; nous n'étions ni meilleurs, ni plus raisonnables que vous. Mais réformer le monde à dix-huit ans, c'est ce dont nous ne nous serions jamais avisés. Oh ! je ne prétends pas que nous fussions de petits Socrates; nous faisions des dettes, nous avions des duels, et nous dépensions lestement l'argent de nos familles. Jeunes, nous avions les défauts de la jeunesse avec ses qualités, son élan, sa vivacité généreuse, sa compassion facile et ingénue. Vous, messieurs, vous êtes vieux sans maturité, turbulens sans but, ambitieux sans force, opiniâtres sans expérience, vieillards imberbes qui ne connaissez et ne devinez pas le monde, et qui, dans vos théories pédantesques, prétendez le réformer.

— Mon père, tout ce que je réclame, c'est mon droit naturel. Les animaux des champs et des bois, dès qu'ils peuvent se suffire, sortent libres de leurs tanières, et prennent place dans le monde. »

A ces paroles, le vieillard ressentit une espèce de frénésie; ses yeux étincelèrent; d'une main il saisit une touffe de cheveux qui tombait sur mon front, de l'autre une bougie qui se trouvait sur la cheminée; et approchant la lumière de ma figure, il fixa sur moi un regard sombre et prolongé; puis, comme si un sentiment de pitié ou même de mépris se fût mêlé à sa colère, il me repoussa loin de lui en me disant : « Va donc, va, bête des forêts, animal de proie, va où tu voudras. »

Je ne ferai aucune réflexion sur cette scène. Comment un jeune homme, sortant du collége et nourri des maximes de la philosophie actuelle, aurait-il eu le moindre respect pour un père, avoué de province, portant une cu-

lotte courte de casimir jaune, des bas blancs chinés, des souliers à boucles et des ailes de pigeon? Un homme, qui, chargé depuis trente ans des affaires de lord Wolmsbury, avait épousé les principes et les idées aristocratiques? Je fus donc charmé de quitter le toit paternel et d'aller habiter le toit de M. Needly à Birmingham.

C'était un homme tout différent; vêtu en gentilhomme, alerte, aimable, l'air fin et la physionomie pénétrante. Il y avait chez lui de l'homme du monde et du marchand; il m'accueillit avec un sourire, lut attentivement la lettre de mon père, et, lorsqu'il l'eut parcourue, me donna pleine liberté dans sa maison. Point d'observation exercée sur ma conduite; rien d'amer et de désagréable; jamais de reproches. Seulement, lorsqu'une de mes phrases semblait avoir trait à ces théories d'indépendance que je ne cessais de méditer, M. Needly se contentait de me dire : « Très-bien pour le collége; mais nous ne sommes pas dans une république du *Selectæ è profanis*, enfant. Ces valeurs n'ont pas cours dans le monde, et je vous conseille de vous en défaire, si vous ne voulez finir par la banqueroute. »

Le ton léger et presque sarcastique du marchand produisit plus d'impression sur moi que la violence paternelle. Mes systèmes lui semblaient des puérilités plutôt que des crimes, ce qui ne laissait pas que de m'humilier. Pour me maintenir dans la voie de la vérité et de la philosophie, je m'abonnai à la plupart des journaux français; je relus *les Préjugés vaincus* de Dumarsais, les *Chaînes de l'Esclavage*, le *Phocion* de Mably, l'*Océania* d'Harrington, les *Discours* de Gordon, et tous les livres qui pouvaient fortifier ma croyance. Après environ six mois de séjour chez M. Needly, il me prit un soir à part, et me dit : « Mon cher Nathaniel, votre famille n'est

pas nombreuse, et, selon le cours naturel des choses, vos parens, déjà vieux, vous laisseront seul dans le monde. Un mariage convenable vous serait utile, en vous créant une famille nouvelle, en assurant et augmentant votre fortune, et aussi (je dois le dire) en donnant une société agréable à votre père qui vieillit.

— Monsieur, répondis-je, je suis on ne peut plus sensible à l'intérêt que vous me témoignez; mais, pour y répondre par une entière franchise, je ne puis que vous avouer ma répugnance pour cet état de dépendance, ou plutôt de servitude, qu'on nomme mariage. Il blesse les droits de la liberté inaliénable que les hommes ont reçue de la nature comme le plus bel héritage.

— Allons donc, mon jeune ami, vous plaisantez. Je vous parle de choses sérieuses et non de théories en l'air : veuillez penser sérieusement à ce que je vous ai dit.

— J'y pense, monsieur; et c'est avec la même gravité que je vous réponds. Le mariage me semble une de ces conventions artificielles, inventées par les législateurs et les prêtres dans l'intérêt de leur tyrannie.

— Oh! je ne discuterai pas là-dessus, Nathaniel. Sans doute les prêtres trouvent un intérêt pécuniaire, et même un intérêt d'ambition dans l'institution matrimoniale. Mais écartons cette question. Ne faut-il pas que les hommes et les femmes (à ne les considérer même que comme des animaux pensans) adoptent certaines lois qui régissent leur domicile commun? que ces lois soient bonnes ou qu'elles puissent être meilleures, je m'abstiens encore de résoudre un tel problème. Telles qu'elles sont, faute de meilleures, ne vaut-il pas mieux nous y soumettre que de nous en passer?

— Monsieur, repris-je avec une sorte de vivacité éloquente, le mariage n'est pas établi dans tous les pays.

On s'en passait fort bien dans les îles d'Otaïti, comme le prouve Diderot, qui cite à ce propos le voyageur Bougainville.

— C'est absurde, mon cher, c'est absurde. Voulez-vous un sérail, faites-vous turc. Voulez-vous adopter le sigisbéisme, allez à Vérone; mais, morbleu! vous êtes en Angleterre, soyez anglais. »

Jamais je n'avais entendu M. Needly s'exprimer avec tant de force. Cette énergie de son langage ne cachait-elle pas certaines vues personnelles? J'y réfléchis un moment, et je repris : « Franchement, mon cher monsieur Needly, mon intention est de rester toujours célibataire. »

Il se leva, ramassa ses papiers, les rangea, ferma vivement son secrétaire, et d'un air de mécontentement assez prononcé : « Je ne me suis jamais attendu à trouver, me dit-il, une tête d'homme mûr sur des épaules de vingt ans; mais la folie d'une telle détermination dépasse la folie ordinaire des jeunes gens, et je vous conseille, Nathaniel, de penser plus mûrement à ce que je vous ai dit. Je vous donne huit jours. »

Il me laissa tout entier à mes méditations. Je repris un pamphlet de *Horne-Tooke*, sur le suffrage universel et la nécessité d'une élection générale. Je rapprochai ma chaise du feu, que je tisonnai, et je me mis à rêver profondément, sur la proposition qui m'était faite.

C'est un homme du monde, me dis-je, qui juge toutes choses, non d'après les rapports naturels, mais d'après des observations personnelles et l'habitude des affaires. Il n'a jamais pensé ni à l'état de nature, ni à l'état civilisé, ni aux grandes questions du contrat social, ni au rapport qui se trouve entre les substances alimentaires et la propagation de l'espèce. Rien de philosophique dans son esprit. Cette vieille obligation biblique lui semble

sacrée ; comme si les enfans naturels n'étaient pas les plus beaux de tous, et par conséquent les plus propres à l'amélioration des races. Les considérations pécuniaires que M. Needly fait valoir sont les seules qui aient quelque poids..... J'y songerai.

Chaque jour se passait sans m'apporter une solution satisfaisante, et je penchais toujours contre le mariage en faveur de ma liberté. Cependant, à force de mûrir mon sujet, je finis par découvrir que l'homme ne vit pas toujours ; que si l'on a découvert l'art de faire du vinaigre avec du bois, et du pain avec de l'écorce d'arbre, la science, encore imparfaite, n'a pas obtenu jusqu'ici ce grand élixir de longue vie qui pourrait la prolonger indéfiniment, et rajeunir les ressorts de notre organisation physique, comme on remet en ordre le mécanisme d'un horloge. Je pensai ensuite à l'énorme imperfection de nos sociétés, où l'on ne peut encore ni diriger les aérostats, ni faire l'or à la vapeur, ni se passer de magistrats, de constables, de police. Je réfléchis à l'imperceptible espace que j'occupais au milieu du monde, à la nécessité d'être soigné dans mes maladies, d'avoir mon thé le matin, mon rostbeef cuit à point, et le compte de ma blanchisseuse convenablement réglé. Bien convaincu enfin que l'individu n'est qu'un pauvre petit clou dans ce grand édifice mal construit, une dent servant à l'engrenage dans cette vaste roue du hasard, je laissai venir M. Needly, qui, au jour indiqué, me demanda, d'un air presque sinistre, si j'avais pris une résolution.

« En vérité, monsieur, lui dis-je en hésitant, je ne sais trop que vous répondre. Je considère le mariage comme un des maux nécessaires de cette civilisation incomplète ; fléau qu'il faut bien tolérer faute de mieux.

— J'avoue, Nathaniel, que cette phrase-là, qui res-

semble étonnamment à de la philosophie, et qui n'a pas le sens commun, vous donne un air très-capable. Remettons la logique, la dialectique, le paralogisme et le septicisme à un autre jour, et dites-moi tout bonnement si vous voulez vous marier. »

Je répondis que j'y consentais par respect et par considération pour lui, et il me proposa sa nièce, jeune personne à laquelle je fis la cour en philosophe, c'est-à-dire par un silence respectueux, et en me laissant conduire à l'église comme un pauvre agneau que le boucher mène au supplice. Me voilà marié ; ma volonté est asservie. J'eus grand soin de ne pas aimer ma femme. Aimer, je le répète, c'est oublier la vraie nature de l'homme.

Deux mois après mon mariage, j'avais achevé un petit travail statistique fort intéressant. J'avais calculé, d'une manière fort exacte, le nombre d'heures perdues dans toute l'Europe, depuis l'ère chrétienne, par la folie chevaleresque et platonique de l'amour. Que de minutes dépensées en pure perte par les mères qui attendent leurs fils engagés à l'armée, et qui pleurent au lieu de s'occuper de leur ménage; par les rendez-vous et les correspondances des amoureux; par les absurdes sympathies des frères et des sœurs; par les inutiles et frivoles rencontres de vieux amis : masse de tems qui, réduite à une valeur monétaire, dépassait tous les budgets de tous les royaumes du monde !

Je me réjouis donc, comme je l'ai déjà dit, d'être entré dans la carrière du mariage par la porte philosophique. Ma femme, élevée dans l'habitude de la plus profonde obéissance, était d'une admirable douceur. Il lui manquait la plus haute de toutes les qualités humaines, la faculté d'argumentation. Le mot *oui* était celui qu'elle prononçait le mieux et le plus souvent.

Après la naissance de notre premier enfant, il fut question de le baptiser; mes principes, que j'avais creusés et approfondis dans le calme, étaient parvenus à ce point de maturité qui ne laissait plus aucun doute dans mon intelligence. Je répondis d'un air assez dédaigneux que nulle loi valable ne me forçait d'engager mon fils avant qu'il fût homme et raisonnable. Il me fallut subir et les argumens de ma femme, et ses larmes, et les déclamations de toute la famille, et les lamentations de ma mère: au bout de huit jours je cédai. Mes opinions avaient blessé au cœur Mme Libblack, femme tendre, crédule, superstitieuse: il y eut de la contrainte dans ses manières et dans ses paroles. Heureusement je suis philosophe et je n'ai jamais prétendu demander à personne les affections que je ne donne pas.

Je m'occupai surtout avec attention de suivre dans son cours la politique extérieure. Mes espérances s'enflammaient avec les succès de Bonaparte, tombaient avec ses défaites, se relevaient avec ses nouveaux triomphes. Je savais bien que le despote militaire, en couvrant l'Europe de ses armes, y répandait les principes français, et qu'ainsi l'homme le plus tyrannique était, après tout et en dépit de lui-même, l'allié des radicaux. Ce fut pendant les cent jours que je commençai à me mêler activement à la grande impulsion radicale; je ne croyais pas que notre œuvre de régénération fût destinée à marcher aussi vite; on voyait alors poindre légèrement cette résurrection des droits humains, dans le pays du monde qui les avait étouffés avec la plus étrange obstination. Enfin tombait en ruine le respect stupide du vulgaire pour les choses et les hommes qui le frappent par leur aspect grandiose. Est-il rien de plus ridicule au monde que cette prédominance de quelques êtres privilégiés qui se sont donné la peine de naître; et cet aveugle abaissement qui courbe

tous les fronts devant un potentat ou un homme de génie, devant Napoléon ou Shakspeare ? La plus forte accusation que l'on puisse intenter à la divinité, c'est d'avoir créé ces inégalités de la nature qui peuvent servir de modèle aux inégalités sociales. Tout devrait être de niveau.

Mais déjà le passé, que l'on avait regardé d'un œil de vénération, ne se dessinait plus que comme une ombre vaine, un fantôme historique. L'avenir et la postérité, dont on avait été soucieux, n'inspirèrent que du dédain ; jadis on avait eu soin, en contractant des dettes nationales, de créer une caisse d'amortissement qui soulageât un peu les petits-fils de ceux qui s'étaient ainsi obérés. Il était réservé à notre génération de découvrir que l'égoïsme est nécessaire aux siècles comme aux individus ; que la pensée de l'avenir est une ridicule chimère, et que la seule maxime de l'histoire qui puisse devenir utile aux hommes est celle-ci : *Après nous le déluge !*

Le peuple, commençant à s'éclairer et à sentir la valeur de ses droits, se révolta dans plusieurs cantons ; les villes manufacturières, dont les gains se trouvaient réduits s'insurgèrent les unes après les autres ; enfin, la pénurie du commerce fut extrême, et le mécontentement devint général. Malgré la douleur que m'inspiraient la sédition et l'incendie qui dévoraient les Trois-Royaumes, je ne pus m'empêcher de voir avec joie l'orgueil des grands manufacturiers abaissé ; l'aristocratie, usurpatrice pendant si long-tems, forcée à son tour de défendre ses droits ; le peuple écoutant la voix de la nature et revendiquant ses priviléges méconnus. Whigs et torys concouraient également à faire avancer le char de la réforme ; les premiers en représentant sans cesse la nécessité d'altérer l'organisation sociale, et les seconds en faisant avec maladresse concession sur concession.

Les whigs croyaient bonnement que le char, une fois lancé, s'arrêterait à leur voix ; les torys espéraient faire un pacte avec les idées révolutionnaires : elles ne se contentent pas de si légers sacrifices. Enfin les choses en vinrent à tel point que plusieurs branches de notre commerce, de notre industrie, furent frappées d'une stagnation totale ; et le père de ma femme, homme vénérable à qui cinquante ans de travaux et de probité avaient assuré une belle fortune et une réputation sans tache, vit tout-à-coup l'une détruite par la chute de plusieurs maisons de commerce, et l'autre flétrie par une banqueroute. Il mourut en maudissant les doctrines qui avaient entraîné sa perte.

Ma femme était présente, et je m'aperçus que cette mort faisait sur elle beaucoup d'impression. Depuis cette époque, nos cœurs s'aigrirent. Je voyais que, dans le fond de sa pensée, elle m'accusait d'athéisme, de dureté, d'indifférence, et moi je lui reprochais bien plus amèrement sa superstition, sa faiblesse, sa folie. La discorde pénétra ainsi dans notre ménage, discorde secrète qui n'éclatait pas en violences furieuses, mais qui se manifestait surtout par le dépérissement de Mme Libblack, par la détérioration de sa santé et par ma mauvaise humeur. Mes opinions sur le mariage n'étaient pas moins coupables à ses yeux.

« Vous ne regardez donc, me dit-elle un soir, le mariage que comme une convention sans valeur, comme une espèce de traité de commerce? »

Je lui répondis positivement que telle était ma pensée ; et après une conversation d'un quart d'heure sur ce sujet, qui ne fit que me prouver que nos cœurs et nos esprits étaient dans une situation diamétralement contraire et irréconciliable, je lui dis : « Vous savez, madame Libblack, que je suis assez philosophe pour ne souffrir

patiemment dans ce monde que les maux inévitables.

— Hélas! vous n'êtes que trop philosophe, selon moi. Mais, apprenez-moi, je vous prie, quels sont les maux que vous croyez pouvoir éviter à l'avenir.

— Un seul; et c'est vous, lui répliquais-je fort paisiblement. »

Elle ne répondit rien, mais elle me regarda d'un air qui annonçait une douleur concentrée; puis elle me serra la main. J'eus le courage de reprendre : « Nous ne pouvons pas nous dissimuler, madame Libblack, que toutes nos manières de voir, l'essence même et le fond de notre esprit n'ont aujourd'hui rien de commun. Ne ferions-nous pas mieux de nous conduire avec prudence, et de ne pas attendre que nos querelles soient devenues publiques et scandaleuses pour nous séparer? »

Je ne rapporterai pas le reste de la scène.

« Vous avez sûrement perdu l'esprit ce matin, me dit-elle, pour que vos idées chimériques se portent à cette extrémité! Mais ne croyez pas que j'y consente jamais. Je suis votre femme..... D'ailleurs, ajouta-t-elle en plaisantant, la loi est pour moi.

— Il ne s'agit pas de la loi, madame Libblack, mais de votre bon sens et du mien. Vous avez assez de jugement pour vous consulter vous-même, et savoir s'il ne vaudrait pas mieux vivre séparément que de tourmenter et de diviser notre vie comme nous le faisons.

— Et par qui me remplacerez-vous?

— C'est une question de femme, et je m'abstiens d'y répondre!

Voyant qu'elle commençait à perdre le sang-froid si nécessaire dans ces occasions, je sortis et j'allai me promener dans le jardin. La lune brillait; le ciel était serein; je réfléchis long-tems sur ma situation et sur l'injustice

des lois qui, en instituant le mariage, donnent au faible une puissante influence sur le fort. Quand je revins de ma promenade, je fus très-étonné de trouver Mme Libblack, qui, appuyée sur la fenêtre, pleurait dans l'obscurité.

« Qu'avez-vous, lui demandai-je en posant mon flambeau sur la table?

— Pouvez-vous me le demander ce que j'ai? Ah! Nathaniel! ce n'est pas la première fois que j'ai compris vos sentimens. Vous ne considérez le mariage que comme une affaire; c'est pour vous un traité de commerce et rien de plus. Mais, mon ami, que vous ai-je fait pour me traiter ainsi? Comment ai-je mérité d'être mise à la porte? Ne suis-je pas la mère de tes enfans? N'ai-je pas rempli tous mes devoirs avec fidélité, avec exactitude? Trouvez-vous dans votre conscience un seul reproche légitime à me faire? Pourquoi donc ces cruelles pensées et ce projet si barbare?

— Ma chère madame Libblack, repris-je avec beaucoup de sang-froid, vous avez tort de prendre la chose ainsi. Vous ne m'avez donné que des sujets de satisfaction, et c'est précisément parce que je n'ai rien à vous reprocher, parce que je vous crois une personne raisonnable; que je me plais à vous faire une proposition qui nous remet chacun dans nos droits naturels et respectifs, entièrement conformes aux règles de l'équité. Si nous avions vécu mal ensemble, peut-être nos voisins et le monde auraient conçu des soupçons qui vous auraient été défavorables; mais c'est à des personnes bien unies qu'il appartient de donner l'exemple et de fouler aux pieds les préjugés.

Elle essuya ses yeux baignés de larmes.

« Ah! dit-elle, j'ai toujours cru que vous étiez un

homme de talent et même un homme de génie. Je n'ai pu vous reprocher que quelques bizarreries assez innocentes : faites ce que vous voudrez de moi ; mais soyez bien persuadé que jamais je ne donnerai mon consentement à une séparation qui ne serait justifiée par rien, et en faveur de laquelle vous n'avez pas un seul argument raisonnable à alléguer. »

Je me tus, et voyant que tout serait inutile, que le préjugé était trop vivace dans l'esprit de ma femme, je me résignai douloureusement. Nous ne vécûmes pas plus mal ensemble depuis cette époque, le caprice n'entrait pour rien dans mes déterminations ; si l'esprit de Mme Libblack était plus faible que celui de son mari, je ne pouvais pas l'empêcher.

Mais quittons ce cercle des idées toutes domestiques et des querelles de ménage. Qu'il suffise au lecteur de reconnaître combien, dans une civilisation rétrécie et perverse, il est difficile ou impossible de se conduire d'après la loi naturelle, et de vaincre les préjugés régnans. Le radicalisme faisait des progrès en Angleterre, et les masses se trouvaient beaucoup plus disposées à embrasser des opinions saines que ma femme ne l'avait été. Ici ma carrière politique commença. J'écrivis plus d'un article pour la Société des Connaissances Utiles. Je parcourus le canton dans tous les sens, escorté de deux amis qui partageaient mes opinions. Souvent je haranguai le peuple et je fis pénétrer dans ces intelligences long-tems esclaves la lumière nouvelle de nos croyances. Les whigs me secondèrent. Ils ne voyaient en nous que les ennemis du torysme, et ne se doutaient pas que les doctrines radicales absorberaient nécessairement le libéralisme de l'Angleterre ; le sort des systèmes tout-à-fait logiques et poussés à leurs dernières conséquences est d'entraîner la ruine

des systèmes qui les ont précédés. Peu à peu ces bons germes ont fructifié. Sans doute, on doit regretter de ne pas les voir encore pénétrer dans le sein des familles et rendre aux hommes la liberté complète dont les ont privés, sous toutes les latitudes et dans tous les tems, les législateurs de l'esclavage. On s'aperçoit enfin qu'il faut tout réduire à un simple mécanisme, que ce que l'on appelait autrefois ame n'est qu'une machine de sensation dont les ressorts sont plus ou moins délicats ; que ce qui passait autrefois pour droit social n'était qu'une machine mal organisée : et que pour arriver à cet âge d'or si vanté par les poètes, il suffit de rendre à tous les hommes leur liberté d'action première, de mépriser l'avenir, de négliger le passé, d'étouffer une sensibilité vaine, de rendre aux fils leurs droits, de laisser aux liaisons des deux sexes leur indépendance, d'effacer toutes les supériorités qui blessent, enfin de faire régner l'intérêt de tous et le juste sentiment de notre dignité que l'on appelle à tort *envie* et *égoïsme*.

(*The Literary Observer.*)



FOIRES ET MARCHÉS

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Lorsqu'au moyen âge, l'Europe était hérissée de châteaux forts; que chaque ville était une principauté; que la circulation était sans cesse interceptée par des barrières, des herses et des ponts-levis; que tout comte, duc ou baron s'arrogeait le droit de dépouiller les voyageurs assez mal avisés pour traverser ses terres, ce fut, sans contredit, une heureuse idée de la part de celui qui, pour la première fois, vint offrir asile et protection aux pauvres marchands, pillés, battus, rançonnés. C'était une bonne action et une source immense de profits; c'était plus encore : une grande œuvre de civilisation. J'ignore le nom de celui à qui l'Angleterre fut redevable de ces utiles institutions; mais j'ai toujours pensé que ce devait être quelque seigneur madré, forte tête, qui pressentait déjà tout ce qu'il y a de justesse dans les théories d'Adam Smith. « Mes cousins, dut-il se dire, à force de rançonner marchands et voyageurs, ont effarouché le gibier; voyons si, moi, je n'en tirerai pas meilleur parti, en leur offrant, pour quelques deniers, paix et sécurité dans ma châtellenie. » C'est, je crois, le meilleur parti qu'on ait tiré de l'avantage qu'offrent les petites taxes sur les grandes. On accorda, pour quelques jours,

la franchise de la ville, ou bien on ne préleva qu'un léger droit d'entrée sur les marchandises : vendeurs et acheteurs y vinrent en foule. La ville acquérait alors de l'importance, la population augmentait; on bâtissait, on s'agrandissait; l'aisance se répandait, le luxe gagnait de proche en proche; et tout cela tournait au profit de l'escarcelle féodale.

Depuis cette époque, les choses ont bien changé : on a élargi les chemins; les communications intérieures sont devenues plus faciles et plus sûres; l'accroissement de la population a favorisé la division du travail; un colporteur, puis deux, puis trois, ont renoncé à la vie nomade pour devenir citadins et marchands en boutique. Ainsi, chaque nouveau progrès de la civilisation, chaque amélioration apportée dans le système de nos routes, a insensiblement diminué l'importance des foires, et leur a ôté ce caractère local, cette physionomie naïve, ces airs de fête, qui donnaient tant de charme à ces réunions. Tout contribuait alors à imprimer à ces rendez-vous mercantiles une teinte de poésie mystique : à chaque foire appartenait un conte, une légende, un miracle; et comme en Orient, les curieux, les marchands et les dévots s'y trouvaient simultanément attirés. Les jeunes filles du voisinage venaient là pour consulter le nécromancien et réciter des oraisons à Notre-Dame-de-Bon-Secours; le fermier s'y rendait à la fois pour vendre ses bestiaux et pour obtenir du sorcier une recette contre le maléfice qui décimait son troupeau; enfin, le marchand y arrivait, armé jusqu'aux dents pour repousser les attaques des bandits ou de Lucifer. Tout était poésie et roman : le costume distinctif des habitans de chaque canton; leur langage spécial, leurs mœurs et leurs préjugés si divers; on croyait aux fées, aux gnomes, aux sorciers, aux

bons et aux mauvais génies ; et personne ne songeait à se soustraire à l'influence superstitieuse. Comment ne pas croire à tous ces êtres surhumains, puisqu'on voyait sans cesse femmes, enfans, vieillards, interrompre leurs jeux, leurs plaisirs ou leurs affaires pour implorer ou conjurer ces puissances mystérieuses ? Aujourd'hui, le seul génie de nos grands chemins, de nos campagnes et de nos hameaux, c'est la locomotive de M. Stephenson.

Ainsi, chaque nouvelle conquête de l'industrie, chaque nouveau perfectionnement, réalisé au profit du comfort, a dépouillé d'un ornement notre poésie nationale; l'Orient seul a conservé dans toute sa pureté l'aspect primitif de ces antiques réunions. C'est à la Mecque, c'est à Bagdad, c'est à Damas, c'est à Diarbekir, c'est à Darfour que ces scènes sont encore imposantes et poétiques ; de longues zones composées d'hommes, de chameaux, de dromadaires et de chevaux ondoient à travers les sables du désert, et pénètrent dans l'intérieur des villes, précédées de cavaliers arabes, au son des fanfares et aux acclamations des habitans. Rien de plus pittoresque, rien de plus animé que cette réunion d'hommes, de marchandises et de bestiaux. Les caravanserails sont encombrés de caisses et de ballots ; les chameaux, les ânes, les dromadaires, parquent pêle-mêle sur les places et dans les rues, à côté de leurs conducteurs endormis. Les troupes, auxquelles la police de la foire est confiée, chargent sans raison et brutalement les marchands et les acheteurs, tandis que les santons, les bonzes, les derviches, et à leur suite une multitude de mendians, de baladins et de jongleurs amusent la foule par leurs contorsions, leurs grimaces, leurs chants et leurs tours de force. Ce spectacle est vraiment étrange pour nous accoutumés aujourd'hui à voir nos commerçans ap-

porter tant de soin, tant d'ordre, tant de méthode dans la disposition de leurs affaires et de leurs marchandises; mais, ce brouhaha, ce pêle-mêle, cette bigarrure, séduisent les yeux et font éprouver au voyageur des impressions plus vives, plus agréables que la vue de ces énormes wagons qui arrivent chaque jour, avec tant de régularité, sur les marchés de Liverpool et de Manchester.

On compte bien encore, dans les Trois-Royaumes, 4,000 foires ou marchés; mais quel peu de ferveur parmi ceux qui les fréquentent, quelle tristesse, quelle monotonie règne dans ces réunions! Ce ne sont plus ces jours de fête, ces plaisirs bruyans qui déridaient les fronts les plus soucieux. Les enfans, les valets et les ivrognes y trouvent seuls quelque distraction. Les économistes, ou plutôt l'appréciation pratique du tems et de sa valeur, ont contribué à faire tomber en désuétude ces institutions qui ne servaient plus, en définitive, qu'à favoriser des marchés frauduleux et qu'à multiplier le nombre des dupes. Aujourd'hui, toutes les villes de l'Angleterre, comme celles de France et de Hollande, présentent chaque jour l'aspect animé d'une foire : les boutiques y sont belles et bien assorties, et l'acheteur sait, au moins, contre qui exercer son recours, si la marchandise qu'on lui vend n'est pas loyale. Toutes ces foires, tous ces grands marchés, jadis si célèbres, ne sont presque plus fréquentés, et n'existent que de nom; c'est, à mon avis, la meilleure preuve du progrès de la civilisation.

La foire de Saint-Barthélemy, à Londres, qui a lieu à Pâques, était la foire Saint-Laurent de l'ancien régime, en France, ou la foire Saint-Germain. Il y avait encore la foire de Southwark et la foire de May (*May-Fair*), abolies toutes deux; celle de Saint-Barthélemy n'a pres-

que plus rien conservé de son ancienne splendeur. D'abord, au lieu de quinze jours, la durée en a été réduite à trois ; on l'aurait même supprimée, comme toutes les foires des environs de Londres, si elle n'était en quelque sorte protégée, dit-on, par une charte d'Henri II, accordée au prieur de Saint-Barthélemy. Ce n'était, dans l'origine, qu'une foire de draperie; les cordonniers vinrent ensuite étaler à côté des drapiers; peu à peu, il n'y eut guère de commerce et de petite industrie qui ne fût représenté à la foire Saint-Barthélemy.

Autrefois, le lord-maire ouvrait en grande cérémonie cette foire ; aujourd'hui il délègue cette partie de ses fonctions comme affaire de peu d'importance. Les trois premiers jours étaient entièrement consacrés aux transactions commerciales de la foire ; les douze autres appartenaient aux plaisirs des badauds. Pour avoir une idée des espèces de saturnales dont cette foire était le prétexte, il faut lire, dans les œuvres de Ben-Johnson, la comédie intitulée : *Bartholomew-Fair* ; c'est un tableau un peu confus, dont les détails sont vulgaires, et où il y a plus d'une nudité que la délicatesse moderne laisserait derrière la coulisse; mais la tradition du passé y revit avec une grande vérité de couleurs. On retrouve là cette vieille et joyeuse Angleterre, *old and merry England*, qui s'efface tous les jours sous le vernis d'une civilisation, mieux disciplinée sans doute, mais plus monotone , plus pâle et moins dramatique.

La liste des personnages seule est une révélation, si, à l'aide des commentateurs, on ajoute à leurs noms quelques désignations caractéristiques, à la manière des avant-propos des pièces de Beaumarchais. Nous avons là un *Justice of Peace* qui exerce fort mal ses fonctions de conservateurde la paix du roi ; il est mystifié comme le

commissaire de police des farces françaises. L'agent d'affaires court d'un plaisir à un courtage. Dame Alice tient un brelan, une maison de jeu. Le capitaine Whit est à la tête d'une maison plus suspecte encore, etc., etc. Master Northon est un drapier venu des contrées du Nord; il a besoin de garder sa boutique autant que M. Guillaume dans l'*Avocat Patelin*, car la foire attire les filous, représentés par Ezéchiel Edgworth. Les promeneurs paisibles ont à redouter Valentin Cutting, tapageur de profession, un *roarer* ou *bully*, comme on les appelait de ce tems-là. Il y a encore Puppy le lutteur, Knockem le maquignon, Johanna Hash la marchande de pain d'épice, et dame Ursule, qui tient une espèce de bouchon où l'on fait rôtir le mets favori des gourmands qui fréquentent la foire, le petit cochon de lait. Ursule est une *pig-woman*. Le *pig* rôti est toujours une friandise anglaise : Charles Lamb, qui vient de mourir, a écrit un piquant chapitre sur le *pig* rôti. Le charlatan fait retentir ses cymbales; mais on court surtout au bruit du tambour qui annonce les marionnettes; car les *petits* spectacles avaient, en Angleterre comme en France, leur théâtre de la foire.

Avec de tels personnages et une telle prédisposition dans les esprits, on conçoit facilement tout ce que devaient offrir de piquant, de grotesque, d'animé, les foires des environs de Londres. Aujourd'hui vous n'y rencontrez que quelques badauds et une multitude d'enfans qu'accompagnent leurs bonnes. Tous ces accessoires de fêtes, de spectacles, de divertissemens siéraient mal à nos mœurs graves; maintenant tout se fait sérieusement, avec le plus de promptitude possible, et les affaires n'en vont que mieux. Ce ne sont pas des distractions qu'on va chercher aux marchés; ce sont des matières premières ou

des objets manufacturés qu'on va y vendre ou acheter aux conditions les plus favorables. Nos maisons ne sont plus approvisionnées comme des places fortes; on n'entasse pas ballot sur ballot; on sait trop la valeur des capitaux pour les laisser improductivement employés. On se fournit au jour le jour, à mesure des besoins. Autrefois la fermière exhibait avec orgueil ses armoires pleines de linge, son innombrable batterie de cuisine, la profusion de ses meubles; aujourd'hui tous ces objets sont réduits à leur plus simple expression, et le capital non engagé dans l'exploitation est placé dans les caisses d'épargne ou en rentes sur l'état. Ce sont ces mille dispositions intérieures, ces petits aménagemens domestiques, mieux combinés, plus économiquement entendus, qui, en moins de soixante ans, avec les machines et la vapeur, ont contribué à tripler la fortune publique de la Grande-Bretagne.

Soit que vous pénétriez dans les entrepôts, soit que vous parcouriez les docks, les bazars et les marchés, vous trouvez partout une activité, une précision surprenantes. Les magasins, les échoppes et les comptoirs ne désemplissent jamais; car le marchand, aussitôt qu'il voit diminuer ses denrées, court à de nouveaux approvisionnemens. Et que deviendrait Londres si tous ces rouages infiniment petits ralentissaient leur action? 1,400,000 habitans seraient aussitôt en proie aux plus vives angoisses. Quel triste spectacle offrirait cette immense métropole, si tout-à-coup les laitières de Middlesex et de Surrey cessaient de faire entendre leurs glapissantes voix; si les arrivages de pommes de terre de Humber étaient interceptés; si les charbons de Newcastle n'encombraient plus nos quais; si le marché de Smithfield restait désert; si l'embouchure de la Tamise était tout-à-coup fermée aux mille vaisseaux qui nous apportent les produits des

contrées les plus lointaines. Quelle désolation planerait sur cette population compacte qui dévore à elle seule tout ce que peut produire un million d'acres de terre, dont les besoins les plus pressans sont à peine satisfaits par le travail continu de cinq cent mille bras !

L'esprit utilitaire a ainsi étouffé le génie poétique. Aujourd'hui les foires de la Grande-Bretagne n'offrent aucun attrait spécial, à l'exception peut-être de ces foires fashionables dont New-Market, Worcester, Derby, Ascott et Brighton sont le théâtre, lieux célèbres, comme on sait, par les jeux du *Turf*, et où nos dandys, jeunes et vieux, vont dépenser leurs guinées superflues. Partout ailleurs vous ne trouvez que des réunions de marchands fort vulgaires qui s'occupent peu de leurs plaisirs, et beaucoup de leurs schellings. Aussi quoique Exeter, Northampton, Nottingham, Howden, et Horn-Castle, soient les marchés de chevaux les plus importans de l'Angleterre, le nom de ces villes n'est connu que des maquignons qui les fréquentent. Les approvisionnemens de houblon, de drêche, de grains et de bestiaux ont aussi le privilége d'attirer un grand concours de marchands et d'acheteurs : les foires d'Abingdon, de Bambury, d'Andover sont surtout célèbres par la bonne qualité de la drêche et du houblon qui s'y vendent ; et c'est dans la première de ces villes que les brasseurs de Londres se fournissent presque exclusivement.

Les bouchers et les nourrisseurs vont à Norfolk, à Essex, à Ipswich, à Suffolk, etc. ; acheter leurs bestiaux qu'ils livrent après plusieurs migrations successives à la consommation. Ici, ce sont plutôt des échanges qui s'opèrent que des ventes réelles. On troque un bœuf amaigri par l'âge et le travail contre un jeune taureau, et la brebis étique du Pays de Galles est échangée contre le mouton gras de

Cheviot-Hill : l'année d'après, tous ces bestiaux de rebut, engraissés, restaurés dans les pâturages de l'Écosse, reparaissent à ces mêmes foires, pour aller ensuite orner l'étal de nos bouchers. Si le vocabulaire du dresseur m'était plus familier, je révélerais à mes lecteurs mille particularités curieuses et peu connues; je leur dirais comment à force de soins, de patience et d'observation, on est parvenu à déterminer l'influence des divers genres d'alimentation non seulement sur l'économie générale des bestiaux, mais encore sur chacune des parties de l'animal. Je dirais quel est le régime, quels sont les procédés mis en usage pour raffermir les chairs, pour leur donner de la saveur, pour dégager les parties adipeuses de leur viscosité ou de leur couleur jaunâtre. Je dirais aussi comment on *pousse* un agneau à la côtelette, comment on obtient le beefteak, par quelles séries de combinaisons on parvient à rendre la tranche plus juteuse, le rognon moins alcalin, le filet plus succulent, la langue moins filandreuse : qualités qui paraissent souvent n'être que l'effet du hasard ou le résultat d'une élaboration toute simple, toute matérielle, et qui sont au contraire le produit de l'art poussé jusqu'à ses dernières limites.

L'histoire des foires d'Écosse serait celle des vicissitudes de la prospérité commerciale de ce royaume. Telle ville ne dut jadis son importance qu'à la charte qui lui accordait le privilége d'un de ces rendez-vous annuels de marchands et de chalands. Le tems de leur terme était un tems de trève entre les montagnards et les habitans des plaines. Dans les foires de la Basse-Écosse, les *Highlanders* venaient se pourvoir des produits manufacturés par les *Lowlanders*, plus industrieux qu'eux. Sur les frontières il y avait échange de produits entre l'Angleterre du nord et l'Écosse. Les Écossais fréquentaient la foire

de Longtown dans le Cumberland et y conduisaient leurs bœufs, leurs moutons, ou seulement leurs laines. L'Angleterre envoyait aux foires d'Écosse ses toiles, ses draps, ses fers convertis en instrumens aratoires, etc.

Depuis l'union, l'Écosse fit de si rapides progrès dans les arts et les manufactures qu'elle dépendit moins de l'Angleterre, et approvisionna elle-même ses foires avec les manufactures de Glascow, de Paisley. A peu près à la même époque ses navires s'étant ouvert la route des Indes et de l'Amérique du Nord, en concurrence avec les navires anglais, rendirent son commerce tout-à-fait indépendant sous le rapport des denrées coloniales. En même tems la facilité et la sécurité des communications intérieures, que procura aux divers comtés l'établissement des routes stratégiques du général Wade, firent tomber peu à peu en désuétude ces foires annuelles où les marchands se transportaient en caravanes, dans la crainte de mauvaises rencontres.

Aujourd'hui les foires annuelles ne sont plus guère en Écosse qu'une tradition. Chaque ville a son marché une fois ou deux fois la semaine : la foire est tout au plus un marché qui dure deux ou trois jours de suite. Pour donner une idée de cette *décadence* des foires, il n'est besoin que de citer la foire d'Anster (comté de Fife) qui mettait jadis en émoi toute l'Écosse pendant la première quinzaine d'avril et qui se tenait sur une prairie hors la ville. Cette foire, qui a inspiré un poème en six chants à W. Tonnant, n'existe plus que comme un souvenir poétique : vous n'y rencontrez que quelques étalagistes de la localité, mais plus de Hollandais, plus de Français, plus d'Anglais même.

Avant 1715 la Hollande envoyait à Anster des chanvres et du lin « pour faire des chemises à toute l'Écosse, »

comme dit le poète ; la France y apportait ses vins. On y voyait des représentans des comtés les plus éloignés de la vieille Calédonie, les insulaires des Hébrides et les bergers des bords de la Tweed. Dumferline y envoyait ses tisserands, Dysart ses charbonniers, Leven ses couteliers, Dundee ses marchands de laine, le comté de Ross ses marchands de harengs, Dumfries ses bonnetiers, Ayr ses fermiers, Selkirk ses cordonniers, et Glascow ses manufacturiers avec des sacs pleins d'or. Les villes royales, bourgeoises, universitaires, comme Édimbourg, Saint-André, etc., se dépeuplaient de leurs étudians, de leurs avocats, de leurs nobles. Jacques V lui-même, ce roi populaire, vint une fois, suivant la tradition, jouir des plaisirs de la foire d'Anster. Outre le commerce, des jeux célébrés avec pompe y attiraient une foule immense : c'était la course aux ânes, c'était la course *au sac*; c'était le concours des cornemuses. Tous les spectacles possibles étaient réunis d'ailleurs pour l'agrément des curieux sur la pelouse : le baladin y faisait ses tours, le *Merry-Andrews* y disait ses bons mots : l'un faisait danser son singe, un autre son ours, et il y avait aussi un théâtre où l'on représentait une vieille pièce de Sir David Lindsay. Eh bien ! aujourd'hui la foire d'Anster sous le point de vue commercial n'intéresse plus que les enfans, car de tous les industriels, le marchand de pain d'épice et le marchand de joujoux sont les seuls à peu près qui suivent la foire, comme de tous les jeux de jadis, il ne reste plus que le spectacle de polichinelle.

La *Foire de Boswell* qui se tient à *St.-Boswell's-Green,* situé près du village de Lesudden, dans la paroisse du même nom, attirait autrefois un grand nombre de fermiers qui y venaient échanger leurs bestiaux épuisés contre de jeunes sujets. Cette foire a lieu le 18 juillet.

Il y a 10 ou 12 ans encore on y voyait une affluence considérable de moutons et d'agneaux, mais depuis quelque tems elle a bien diminué, et il est rare maintenant d'y trouver plus de 20,000 bêtes. Le marché au gros bétail tombe beaucoup; celui des chevaux s'y soutient encore. On les y conduit de 50 milles à la ronde; c'est à ce marché que les maquignons du Cumberland ont coutume de faire leurs achats.

La *Foire de Kirkietholm* a long-tems joui en Écosse d'une grande célébrité. Kirkietholm est un petit village situé dans la vallée de Beaumont's-Water, paroisse d'Yetholm. Il se trouve à égale distance de Kelso et de Jedburgh, près de la route directe de Kelso à Wooler. Trois foires se tiennent dans ce village. L'une est la *Foire de Kirkietholm* proprement dite, qui a lieu le 27 juin. Il s'y vend peu de gros bétail; mais on y amène quelquefois jusqu'à 8 ou 10,000 moutons. La seconde est la *Foire aux Agneaux et aux Laines* qui a lieu le 5 juillet, c'est la plus forte foire d'agneaux du midi de l'Écosse : il s'y en est vendu jusqu'à 10,000. Elle a aussi été célèbre pendant long-tems pour les laines. On les y apportait de plusieurs comtés, entre autres du Northumberland ; et elles se vendaient aux marchands en gros de Wakefields, de Leeds, de Bradford , etc. ; mais depuis l'établissement des marchés aux laines de Kelso et de Berwick, la foire de Kirkietholm baisse tous les jours. Elle n'est plus qu'un lieu de rendez-vous où vendeurs et acheteurs se réunissent pour connaître les variations des prix.

Mais ce n'est pas seulement dans la Grande-Bretagne que ces lieux de rendez-vous autrefois si célèbres perdent chaque jour de leur importance. Dans tous les pays où la civilisation est en progrès ces institutions disparaissent aussi et s'effacent. La France ne compte aujourd'hui

qu'une seule foire importante ; c'est Beaucaire, où se réunissent 60 à 80,000 marchands, qui y font, assure-t-on, pour plus de 6,000,000 l. st. (150,000,000 fr.) d'affaires. En Italie, la seule foire de Sinigaglia a conservé la vogue : aux Français, aux Autrichiens, aux Suisses, aux Américains qui s'y rendent, elle ne donne que ses soies écrues, ses fromages, ses huiles, ses fruits, et parvient ainsi à balancer les 2,000,000 livres sterling (50,000,000 fr.) de produits étrangers qu'on y apporte. Les foires de Francfort et de Leipsick se maintiennent encore en Allemagne ; la première est un véritable congrès de marchands de tous les pays : l'Angleterre y envoie ses cotons filés et tissés, ses draps et sa sellerie ; la France sa joaillerie et ses étoffes de soie ; le Cachemire ses châles ; la Suisse et l'Autriche ses toiles peintes ; la Turquie ses riches tapis ; le négociant d'Ispahan vient y acheter les fourrures du facteur de Mont-Réal, tandis que le Géorgien s'y approvisionne des produits manufacturés à Manchester et de la joaillerie de Paris. Les foires de Leipsick, quoique moins importantes, sont cependant plus célèbres que celles de Francfort ; c'est là que le génie littéraire de l'Allemagne vient trois fois l'année s'y débiter en rames et en ballots.

Malgré la rigueur du climat, les foires de la Russie sont encore dans la plus grande prospérité, et tout porte à croire que le défaut de communication en maintiendra long-tems la vogue. Le marché d'hiver de Saint-Pétersbourg a quelque chose d'imposant et d'étrange. Aussitôt que la glace a rendu les chemins praticables aux traînaux, les marchands de comestibles se rendent dans cette capitale des parties les plus éloignées de l'empire, et bientôt sur les places publiques on voit s'élever des pyramides immenses, composées d'animaux de toute espèce ;

c'est un pêle-mêle inconcevable de poissons, de volailles, de gibiers qui ont encore toute l'apparence de la vie. Mais c'est toujours Novogorod-Nijney qui conserve la suprématie entre toutes les foires de l'empire russe; le capitaine Cochrane évalue le montant total des affaires qui s'y traitent à 200,000,000 de roubles.

Quoique située d'une manière fort pittoresque au confluent de l'Oka et du Volga, Novogorod ne compte dans les tems ordinaires que 15 à 16,000 habitans; mais aussitôt que la glace a rendu les chemins praticables aux traîneaux, on voit de toutes parts les marchands accourir, et cette ville compte alors 150,000 habitans, chinois, persans, arméniens ou tatars. Les cosaques, les baskirs, et ces mille tribus nomades qui vivent dans les forêts de la Russie, vendent là le produit de leurs chasses, et en retirent plus de 36,000,000 de roubles, qu'ils échangent ensuite contre du tabac, de l'eau-de-vie et de la quincaillerie. Et, qui le croirait, tous les ans ces barbares dépensent près de 2,000,000 de roubles pour orner leurs tentes ou leurs tanières d'images de saints, de vierges ou du grand Nicolas. En somme, de toutes les foires qui subsistent aujourd'hui en Europe, celle de Novogorod est la plus importante et la plus fréquentée. Les pays industrieux n'ont pas assez de tems à dépenser pour subvenir aux frais de ces réunions. La poste aux lettres, les commis voyageurs, les paquebots et les chemins de fer ont porté le dernier coup aux foires de la Grande-Bretagne.

(*Farmer's Magazine*,)

Miscellanées.

—

DES SPÉCIALITÉS NATIONALES.

Les hommes savent-ils pourquoi ils se haïssent, pourquoi ils s'aiment? Leurs costumes varient, les habitudes que leurs pères leur ont léguées diffèrent: c'est une raison suffisante pour se détester. La pauvre espèce humaine ne changera jamais. C'est en vain que le tems efface les aspérités les plus rudes qui séparent les peuples; c'est en vain qu'il adoucit la pointe aiguë des préjugés. Il en reste toujours assez pour se haïr et s'égorger dans l'occasion. Les animosités subsistent; elles circulent d'un siècle à l'autre, elles se propagent, je ne ne dis pas de peuple à peuple, mais de province à province, de ville à ville, de bourgade à bourgade. Vous faites peser l'unité politique sur l'Irlande, l'Écosse et l'Angleterre, mais réussirez-vous à confondre trois nationalités ennemies? N'y a-t-il pas ici une empreinte saxonne, là une empreinte picte, plus loin une origine asiatique et milésienne? D'ailleurs, la même lettre n'est-elle pas prononcée diversement par les trois races? L'Irlandais dit *U* lorsque l'Anglais dit *A* et l'Écossais *O*. L'un se délecte de whisky, l'autre de toddy, le troisième de gin. Mais tous les trois s'accordent à détester le Français parce qu'il mange de la soupe maigre. Essayez donc de réconcilier définitivement le Marseillais avec le Lillois, et l'Avignonnais avec le Picard: ces gens-là ont la même patrie, mais vous ne par-

viendrez pas à jeter leurs mœurs dans le même moule; et pour le vrai Parisien, les gens du midi seront toujours des étrangers, comme pour le Phocéen de Marseille, le Parisien, qu'il appelle *franchiman* dans son langage, est un être tout-à-fait antipathique. J'ai vu des villages d'Écosse et d'Irlande dont les habitans étaient animés d'une haine mutuelle et invétérée, qui tenait à une légère différence de costume.

Les philosophes ne cessent de nous répéter que la nature est partout la même : Pascal a bien plus raison de dire qu'on aperçoit de nouvelles différences entre tous les hommes à mesure qu'on a plus d'esprit. L'uniformité du monde où nous sommes se brise et se dissémine en une variété presque infinie. Deux événemens et deux caractères qui semblent les plus homogènes produisent les résultats les plus différens. L'usurpation de Cromwell aboutit à une paix générale : l'usurpation de Bonaparte à une guerre universelle. La restauration de Charles II entraîne le règne d'une licence effrénée : la restauration de Louis XVIII détermine la domination des jésuites. Les maximes générales nous trompent toujours; il n'y a que spécialités dans ce monde, et l'on peut être sûr de commettre un grand nombre de bévues, si l'on veut se diriger, non d'après les circonstances, mais d'après certains axiomes *à priori*.

Le génie consiste à saisir du premier coup-d'œil les dissemblances et les analogies. Lorsque Bonaparte, exilé à l'île d'Elbe, s'empara d'un petit navire et vint débarquer à Cannes, aucun exemple historique ne l'engageait à tenter cette entreprise hardie; mais il avait mis en ligne de compte l'étonnement des populations, la situation de l'esprit public, le ressentiment contre les alliés, enfin tous les élémens napoléonistes de la France alors si agitée; sa

marche de Cannes à Paris, au lieu d'être une témérité imprudente, doit compter parmi les calculs les plus sublimes de sa vie. Mais voyez comme on se laisse décevoir par les apparences. L'empereur du Mexique, Augustin Iturbide échappe à son exil comme Bonaparte et revient s'emparer du trône d'où il est tombé; on le fusille comme un déserteur ; et le bruit du plomb qui le frappe est le seul retentissement de sa mort. Il est dangereux de parodier les grands hommes.

Sans doute on peut réduire les passions et les caractères à un certain nombre de points principaux, mais les phénomènes qui résultent du mélange de ces passions et de ces caractères sont d'une variété infinie. Un sot n'a qu'un petit nombre d'idées qu'il applique à tout; un homme d'esprit soulève l'enveloppe d'analogie qui recouvre certains objets, distingue leurs nuances et analyse la cause de cette diversité secrète.

Demandez à un Talapoin ce que c'est que la vertu, il vous répondra qu'elle consiste à croiser les jambes, à ouvrir la bouche et à dormir au soleil. Un missionnaire protestant adressait la même question à un chef Caffre.

« Qu'est-ce que la vertu ? »

Le missionnaire s'attendait à une solution subtilement théologique. Le sauvage répondit d'un air grave : « Elle consiste à voler le plus de bétail possible. » Jamais casuiste ne fut plus embarrassé que mon missionnaire. La notion de l'honnête et du juste était entrée dans la tête du Caffre, mais elle y était entrée à rebours, et lorsqu'il ramenait à la tribu six paires de bœufs volés, il était aussi sûr de sa vertu que le grand Caton, plongeant le fer dans ses entrailles romaines. Il y a un code d'honnêteté, non seulement pour tous les peuples, mais pour tous les états. Le code du marchand lui ordonne de vendre

cher ce qu'il achète bon marché; mais n'allez pas croire qu'il vole. Le code de l'avocat général lui conseille d'employer à tort et à travers cette éloquence furibonde, qui fait tomber quelquefois des têtes innocentes et pousse les jurés vers la sévérité la plus meurtrière; mais il n'assassine pas, il imite Démosthènes. Le code du prêtre justifie à merveille les bûchers de l'auto-da-fé; celui des peuples élève au milieu des places publiques l'échafaud sanglant des rois; et le code des rois envoie sans scrupule et sans crainte des milliers d'hommes à la boucherie. Lorsque Gengis-Kan faisait immoler successivement ses douze fils, il se croyait profondément moral et tout-à-fait agréable à Dieu. Ainsi chacun crée à son propre usage une moralité particulière, et l'on pourrait dire que tout le monde, jusqu'au brigand, obéit aux lois de *sa* vertu.

Mais je ne vous ai pas promis, lecteurs, des dissertations métaphysiques, une philosophie bien profonde, il me suffit de noter rapidement les spécialités nationales. Les expliquer est inutile. Les paysans français avec leurs sabots peuvent être en définitive assez bonnes gens, tout le monde en convient; cependant pour un homme de Londres, le sabot constituera toujours un horrible grief contre le paysan picard. Dans une taverne de Londres, j'ai vu un Cockney refuser de s'asseoir à la table d'un de ses voisins, parce que ce dernier mangeait son bœuf sans moutarde; ce qui établissait entre les deux convives une espèce de distinction et de délimitation nationale impossible à vaincre et à effacer.

Je ne prétends pas que le tems, ce grand maître, ce grand critique, ce fondateur et ce destructeur éternel ne vienne à bout de quelques préjugés nationaux. Nous avons tant voyagé, nous avons échangé tant de coups de canon : nos disputes ont été si violentes, si multipliées,

si envenimées, que nous avons fini par nous faire des emprunts mutuels. L'Italien boit de la bière, le Français convient que la totalité de la rue n'est pas si commode qu'un bon trottoir ; l'Anglais ne crie plus *French-dog* dans les rues. Mais croyez-moi, il y a toujours au fond de chaque nationalité quelque chose d'inaltérable. L'émeute des Parisiens actuels est encore une émeute de la Fronde ; aujourd'hui comme autrefois, le Parisien aime la foule, le bruit, les actions théâtrales : il a besoin de spectateurs et de complices : isolez-le, il perd une partie de sa valeur. Dans un tems d'agitation politique, les théâtres anglais sont déserts ; c'est alors que les théâtres français regorgent de monde. Ces mots : tout le monde veut, tout le monde dit, exercent une influence magique sur l'esprit des Français ; notre John Bull, au contraire, se plaît à s'armer d'égoïsme et de brutalité contre les volontés de tout le monde ; il se targue de sa mauvaise humeur, comme le Français de sa bonne humeur : vous lui faites plaisir quand vous lui dites que ses habitudes *comfortables* ne sont qu'un égoïsme déguisé. Le Français, avec sa vanité, trouve moyen d'être heureux partout, et veut être agréable à tout le monde : John Bull est charmé de déplaire, et il se déplaît partout : son vin de Champagne est trop mousseux ; le soleil l'éblouit ; le brouillard le suffoque ; la pluie le fatigue ; l'Italie est un pays de gueux ; son cheval va trop vite ou ne va pas assez vite ; John Bull n'est jamais content, et il serait désolé d'être content. Le Français au contraire croirait jouer un très-vilain rôle, s'il se permettait ces lubies de mauvaise humeur.

Jouer un rôle, c'est beaucoup pour un Français ; il attend des autres du plaisir, et cherche à les payer de la même monnaie. L'Anglais affecte de cacher ses sentimens, le Français en fait parade. L'idéal de l'un, c'est le

stoïcisme : l'autre joue l'enthousiasme. Ainsi chacun des deux peuples se fait un idéal de vertu et de grandeur diamétralement opposé : le voleur qui subit sa peine à Tyburn, et que le bourreau lance dans l'éternité, tâche de mourir comme un Romain ; le héros parisien de la place de Grève essaie de s'élever jusqu'à la nonchalance plaisante de Pétrone. On ferait un recueil des bons mots et des jolies choses que nos voisins les Français ont dits à l'article de la mort. Dans ces derniers tems, le suicide est devenu en France une espèce de manie nationale ; presque tous les exemples de cette monomanie cités par les journaux prouvent que nos voisins n'oublient jamais l'effet dramatique. L'asphyxie par le charbon est toujours accompagnée d'une belle élégie en vers ou d'une lettre en prose ; l'opinion d'autrui effraie encore la victime au moment de son départ pour l'autre monde ; le jeune écrivain veut prouver qu'il était grand poète, et la jeune fille qu'elle avait le cœur le plus tendre et le plus romanesque de l'univers.

Dans les grands dangers, cette double disposition, cet antagonisme des deux nationalités se déploie avec énergie. L'équipage d'un vaisseau français qui va sauter fait beaucoup de tapage ; celui d'un vaisseau anglais, dans la même situation, se résigne en silence. C'est de l'héroïsme de part et d'autre ; mais chacun n'accepte l'héroïsme que lorsqu'on le fait à sa manière : les Anglais n'aiment pas le bruit ; le silence déplait aux Français. Les membres du Parlement anglais se disent de grosses injures avec un sang-froid merveilleux ; la Chambre des Députés de Paris s'épuise en interruptions et en colères à propos d'un amendement et d'un sous-amendement.

Avec toutes ces différences, l'orgueil national reste le même. *Je suis français ; — a true born englishman ; — sono Romano io ,* sont des expressions qui retentissent

aussi fièrement sur les bords de la Tamise ou de la Seine que sur les bords du Tibre. Seulement le Français s'estime parce qu'il appartient à la France; l'Anglais trouve son pays fort heureux de posséder des individus tels que lui, et l'Italien n'est fier que de la Rome d'autrefois. Quand un acteur prononce sur un théâtre ces paroles magiques : *Roma invincibile sempre sara*, il oublie que la Rome papale est bien peu de chose, que les satellites autrichiens cernent l'Italie, et que le Capitole n'a plus de trophées; mais cette vanité pardonnable qu'il puise dans son histoire n'a pas assez d'énergie pour contrebalancer son amour du *far niente*, le but véritable de sa vie : son beau soleil lui suffit. « Mangeons et buvons, dit un de ses proverbes ; nous mourrons demain ! » Penser est une fatigue à laquelle il s'expose rarement.

Que faites-vous là tout seul ? me demanda un jour une petite fille de Florence qui me voyait silencieux et la tête appuyée sur mes deux mains. — Je pense à quelque chose, ma petite. — Penser ! vous êtes si jeune ! vous n'avez ni femme ni enfans ; à quoi donc pensez-vous? » La petite fille était de l'avis du caporal Trime, qui ne voyait dans la vie qu'un sujet d'inquiétude raisonnable : une famille.

Les épigrammes et les caricatures de peuple à peuple ont toujours quelque chose de vrai malgré leur exagération. Il y a long-tems que la corpulence anglaise, la hauteur de nos tailles saxonnes et la lourdeur de notre démarche d'éléphans ont alimenté de caricatures la boutique parisienne de Martinet. Il y a long-temps aussi que le maigre français est un objet de risée pour l'indigène de Londres. Nos matelots croient avoir prononcé la plus énergique des injures quand ils ont affublé un Francais du sobriquet de *Soupe-maigre*. Les femmes de la halle de Paris n'ignorent pas ce que c'est que milord *Rostbeef.*

Eh bien, il y a quelque chose de vrai dans tout cela. Notre armée se compose d'hommes beaucoup plus grands de taille que l'armée française; un recruteur anglais avait pitié de l'exiguité d'un voltigeur parisien. Ce sont cependant ces petits hommes qui ont récemment conquis l'Europe au pas accéléré; et le premier sous-lieutenant de Melun ou de Carcassonne vous dira que ses voltigeurs valent bien les énormes grenadiers de la Prusse. Au surplus, nous autres Anglais, nous professons le même mépris pour les Américains, qui nous dépassent d'un pouce, et qui sont pour nous ce que nous sommes pour les Français. S'il faut en croire un stratégiste, les longues guerres de Bonaparte ont enlevé aux Français trois quarts de pouce de leur taille.

La vieillesse méridionale ne ressemblera jamais à la vieillesse du nord. Nos vieillards du Nord ont la goutte, et ne s'intéressent plus qu'à une seule chose; conserver aussi long-tems que possible l'étincelle de vie qui leur reste. Le vieil Italien est encore antiquaire ou dilettante avec délices. « Ah, ciel! s'écriait Canova au lit de la mort, je ne ferai donc plus de Vénus. » *Dunque non farò più Venere!* Il faut entendre, à l'orchestre du Théâtre-Français, les ardentes discussions de huit à dix têtes blanches ou couvertes de perruques presque séculaires, sur le mérite comparatif de Mlle Mars ou de Mlle Contat. Ces gens n'ont pas d'âge. La verdeur et la sève ne les quittent qu'avec la vie.

Les nationalités les plus sensitives ne sont pas les moins respectables. Par exemple, les Américains des États-Unis tressaillent jusqu'au fond de l'ame, et toutes leurs fibres nationales vibrent douloureusement, dès qu'il arrive à un voyageur de chercher le côté plaisant de leurs institutions. C'est un bon sentiment que cette susceptibilité, un

sentiment fait pour conserver la vigueur, la moralité, la fraîcheur intellectuelle des peuples. Allez rire au nez du Napolitain : moquez-vous de sa patrie, de ses femmes, de ses abbés, de ses lazzaronis, de ses seigneurs, de tout ce qui est industrie, commerce, politique, religion, mœurs, théâtre, vie publique et privée, depuis le château de l'OEuf jusqu'aux limites de l'Apulie ; il ne bougera pas, il vous répondra : « Que m'importe? Je mange mon macaroni ; et tout le reste m'est indifférent. » L'impudence est une vertu toute napolitaine. Ce n'est pas un méchant peuple ; mais une existence sensuelle et sans liberté a tout effacé chez lui, jusqu'au sentiment des convenances. Il ne sait plus rougir ; le mot *honte* n'a pas de signification pour lui ; c'est à la face du ciel qu'il a l'audace de tous ses vices, et je ne m'étonne pas que l'île de Caprée et la baie de Naples aient été témoins des orgies les plus effrontées des tems anciens et modernes. La populace rampe à vos pieds et vous écrase ; elle est impudente et servile : deux choses qui se touchent. Arrêtez-vous sur un des quais de Naples, achetez une orange à ce marchand ; pendant que vous le paierez, sa main va se glisser dans votre poche : pris sur le fait, il vous rira au nez et continuera de vous offrir ses oranges comme si de rien n'avait été. On est tenté de ne croire à aucun vice, à aucun crime, dans ce pays où l'assassinat danse la tarentelle et où la filouterie prend un air enfantin. J'ai vu un cicérone s'attacher à mes pas, de huit heures du matin à huit heures du soir, me suivre d'une rue à l'autre, ramasser mon mouchoir que j'avais laissé tomber, me le voler, m'offrir obstinément ses services, ne s'effrayer d'aucune menace, rire quand je me retournais et le menaçais de ma canne ; entrer avec moi le soir dans mon auberge et de là dans ma chambre, pour me demander si je n'aurais pas

besoin de lui le lendemain. Je regardai fixement cet homme en haillons ; il me semblait sublime d'entêtement et d'impudence ; je lui donnai deux soufflets, un écu napolitain et un verre de limonade ; il s'en alla très-satisfait. Osez vous aventurer dans le *Largo del Castello*, rendez-vous ordinaire des fiacres napolitains ; vingt fouets vont claquer sous vos yeux au risque de vous éborgner, et vous serez très-heureux si, en vous criant dans leur jargon semi-anglais, *acaroz ! acaroz !* ils ne vous forcent pas de monter dans leur détestable voiture. Tout cela, c'est le beau idéal de l'effronterie.

Les Américains du Nord, placés à l'extrémité opposée de l'échelle de la civilisation, sont souvent grossiers, mais non impudens ; leur respect pour l'indépendance les rend coupables de mille fautes contre la politesse ; faute qu'ils commettent avec une gravité et un sang-froid imperturbable. L'Américain est aussi calme sur le pont d'un vaisseau que dans sa chambre, et aussi sans façon au milieu d'un salon que dans son cabinet de toilette. Il a poussé jusqu'au mépris des autres ce respect de soi-même qu'il a emprunté à l'Angleterre. Il est plus susceptible que nous, comme un jeune recrue est plus susceptible qu'un vieux soldat. Nous autres Anglais, n'avons-nous pas nos vieux titres ? On nous répéterait de mille manières que nous sommes ridicules, stupides, incapables ; peu nous importerait. Quatre siècles répondent pour nous. Mais les Américains ont tout à faire, laissez-les gagner leurs éperons, vous verrez ensuite leur susceptibilité s'amortir et leur vanité inquiète se transformer en un orgueil content de lui-même.

Il y a des raisons physiques et matérielles pour que les vices des peuples ne se ressemblent pas. La vie des hommes du midi est en dehors, la vie des hommes septentrio-

naux est toute en dedans; il faut à ceux-ci une nourriture très-succulente, à ceux-là des alimens très-légers; la différence de leurs mœurs et de leurs idées est inévitable et intime. Ces mêmes motifs physiques ont donné aux jouissances de la gastronomie un développement bien plus intense dans le nord que dans le midi. L'homme méridional travaille peu, se nourrit de végétaux et de pâtes, dépense peu de force et ne sent pas le besoin de l'excitation causée par l'alcohol et les liqueurs fermentées. Exposé sans cesse à l'action du froid et de l'humidité, l'homme septentrional est obligé de contrebalancer cette influence funeste et de se réchauffer par des liqueurs ardentes. Il semble que la nature l'ait voulu ainsi. Le sol que ses mains cultive est moins fécond; il dépense une grande activité, une grande énergie musculaire. La nourriture animale qui répare ses forces charge son estomac et a besoin d'une élaboration plus pénible dont les boissons fermentées facilitent le progrès. Les Scandinaves avaient inventé la bière dès les premiers tems de leur civilisation barbare : les Tâtares, qui n'avaient ni vin ni bière, ont trouvé moyen de s'enivrer avec du lait aigri. En général, l'homme qui se nourrit de la chair des animaux a grand'peine à se contenter de l'eau pure pour toute boisson. La voracité anglaise a été pour nos voisins un sujet de perpétuelle raillerie : nous nous sommes vengés, nous n'avons épargné ni leurs ragoûts ni leurs sauces piquantes, ni leur juliennes. Le résultat le plus positif des progrès de la civilisation a été de nous faire adopter les fricassées de poulets et de réconcilier nos voisins avec le plum-pudding et le rostbeef. Cherchez une preuve plus flagrante de la nouvelle alliance des peuples.

Au moyen-âge, les nationalités étaient des haines ardentes, intenses, sanguinaires. L'histoire des Croisades

est remplie d'exemples qui attestent la haine profonde des Européens les uns pour les autres. L'Italie a conservé quelque chose de ce vieux levain : Toscans, Florentins, Vénitiens, Bolonais, se détestent cordialement et mutuellement. Chaque peuplade affuble des épithètes les plus insultantes la peuplade voisine.

« Vous avez un garçon bien maladroit, dis-je un jour à un maitre de café de Florence.

— Que peut-on attendre de lui? me répondit-il, c'est un Romain. »

Les proverbes nationaux offrent plus d'une trace de ces vieilles antipathies : la gueuserie fière des Espagnols, la lenteur des Hollandais, la gloutonnerie des Anglais font partie du dictionnaire des injures gallicanes ; les mêmes fleurs de rhétorique sont communes parmi nous. Prendre congé à la française, c'est décamper sans mot dire ; marcher à l'espagnole, c'est se pavaner orgueilleusement ; boire comme un Suisse semble une expression commune à tous les peuples ; fumer comme un Allemand est encore une locution assez juste et que les Germains eux-mêmes, peuple éminemment consciencieux, ne contrediront pas. Toutes nos relations commerciales semblent prouver que nous n'avons pas calomnié la Chine quand nous avons dit : voleur comme un Chinois. Une expression bien plus symbolique, bien plus étrange et que les autres nations doivent comprendre difficilement, c'est *catching a Tartar* : attraper un Tartare. Ce qui veut dire : *être dupe de la dupe que l'on veut faire.*

Il n'y a pas de peuples aussi entichés de leur mérite que ceux dont l'origine semble les exposer à la haine et à la raillerie des nations. Le point d'honneur des Romains modernes consiste à vanter le tems passé, les Romulus et les Caton. Vous ne les offenseriez pas quand

vous diriez que tous les habitans de Rome actuelle sont menteurs, fripons et lâches; ils ne se formaliseraient pas. Cependant le Romain appartient assurément à la plus noble race des tems anciens et modernes; c'est bien le descendant des Quirites, le fils de Romulus. Essayez au contraire de faire entendre raillerie à cet Anglais, produit bâtard de je ne sais combien de races pillardes, dans les veines duquel circule le sang mêlé du pirate scandinave, du brigand saxon, du Normand rapace, et du Welche féroce. Il est bien plus fier de sa naissance que l'homme né au pied du Capitole, et dont le nom de famille est celui d'une race patricienne.

Le même orgueil appartient à toutes les races mêlées. Les Américains, dans quelques siècles, formeront un tout homogène; et cependant l'Europe entière aura concouru à la formation du nouveau peuple. Tout le monde sait que des colonies allemandes, hollandaises, françaises, se sont établies sur les bords de l'Ohio. Aujourd'hui les Irlandais, qui émigrent par milliers, forment au milieu des diverses populations américaines une espèce de corps d'armée impossible à méconnaître. Pendant que l'Écossais ou l'Anglais s'enfonce dans les déserts, devient planteur et bâtit une ferme, l'Irlandais, incapable de s'isoler, ne quitte pas les grandes villes et garde toujours sa nationalité distincte. A Boston, à New-York, à Philadelphie, vous le reconnaissez à son accent ineffaçable, aux haillons qui le couvrent, à sa misère et à sa gaîté. Comme le Juif du moyen-âge, il habite un quartier séparé, n'oublie jamais sa patrie absente, garde intacte l'originalité de ses mœurs et la bizarrerie de ses vieilles coutumes. L'Irlandais pourrait défricher des terres et laisser un bel héritage à ses enfans; il pourrait s'amalgamer avec la population américaine, de-

venir riche et aspirer aux emplois publics. Ne croyez pas qu'il le désire, ce serait perdre caste et se détacher de la souche originelle. La confraternité de misère, de langage et de souvenir, est un charme que rien ne peut rompre. Singulier phénomène! le malheur et la dégradation des Israélites ont fait consolider leur unité nationale. Ne dirait-on pas que les facultés sympathiques de l'homme s'accroissent en raison de sa souffrance, et qu'une providence bienfaisante lui accorde ce genre de bonheur pour le dédommager de tous les autres? Un poète anglais plein de sensibilité l'a dit depuis long-tems : « La communauté des plaisirs fait des amitiés passagères, c'est la communauté des peines qui grave l'amour dans le cœur. » En raison de cette maxime philosophique et sentimentale, toutes les grandes villes d'Amérique semblent destinées à avoir leur quartier irlandais; quartier boueux, infect, incommode, où pullule une végétation immonde et joyeuse, où l'on se bat et où l'on chante du soir au matin, où la tradition du patois milésien se transmet de génération en génération.

Certes, le caractère des races se perpétue victorieusement à travers les âges. Il s'altère et se modifie, mais il ne s'anéantit pas. Partout où le sang gothique a circulé, on a reconnu la même hauteur, la même fierté, le même courage. Le sang gaulois ne s'est pas altéré dans le Canada. Les Anglais retrouvent chez les Américains l'esprit d'entreprise, l'énergie, la vigueur persévérante des Saxons leurs ancêtres. La conduite des Américains pendant la guerre de l'indépendance est une conduite toute anglaise. La révolution de France a rappelé sous plus d'un rapport la vieille révolte des Maillotins.

Mes observations se trouveraient dénuées de toute phi-

losophie et de toute utilité, si nous ne cherchions à fixer d'une manière historique le progrès, le mélange et la destinée définitive des nationalités modernes. Sommes-nous sur la voie d'une fusion universelle ? Faut-il nous attendre à ce que toutes les nationalités s'effacent en s'influençant mutuellement ? Ce n'est pas là seulement une question de curiosité historique, mais une question de littérature, de politique et d'art (1). Quelle subtilité, quelle finesse d'esprit ne faudrait-il pas pour apprécier le résultat total de ces influences si diverses ? Le philosophe peut affirmer qu'elles ne se détruisent pas : mais que deviennent-elles ? Comment poursuivre à travers toutes ces métamorphoses le génie de la race saxonne, s'élançant du fond des bois de la Germanie, animant l'Angleterre, s'alliant au puritanisme, fondant l'Amérique septentrionale et qui ne peut manquer de se transformer de nouveau. Si l'on veut remonter plus haut encore, ne semble-t-il pas prouvé par les travaux philologiques de quelques écrivains allemands que le génie féodal de la Germanie descend en ligne directe de l'Inde antique ? On avait remarqué, d'une part, l'étrange ressemblance des racines de la langue persane avec les racines de la langue allemande ; d'une autre, la similitude non moins bizarre qui se trouve entre l'esprit de caste de l'Hindostan et la hiérarchie féodale. L'étude des poëmes sanscrits et des traditions nationales a démontré récemment que cette double analogie

(1) Note du Tr. Il est remarquable qu'à l'instant même où paraissait en Angleterre cet article qui indiquait avec une spirituelle finesse l'influence mutuelle des nationalités, un jeune écrivain, M. Philarète Chasles, développait, à l'Athénée de Paris, dans un discours d'une éloquence entraînante, la même théorie appliquée aux diverses phases littéraires et à l'histoire de l'intelligence.

n'a rien d'illusoire, et que les nations hindou-germaniques appartiennent à une seule et même race. Osez donc nier la vitalité puissante des nationalités, osez révoquer en doute la perpétuité de cette vieille sève qui ne cesse point d'alimenter de jeunes rameaux.

(*Metropolitan.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Législation.

Du système électoral de l'Angleterre avant et depuis le bill de réforme. — Au moment où la Grande-Bretagne, en présence d'un ministère pris dans les rangs de la minorité de la Chambre des Communes, manifeste avec une sagesse et une fermeté admirables, par ses élections générales, la volonté de persister dans la voie du progrès modéré qu'elle avait embrassé; il ne sera pas sans intérêt de comparer le chaos électoral qui a précédé la réforme, avec le nouveau système d'élection qui a permis à près d'un million de citoyens de prendre une part active aux affaires du pays.

L'inégalité de la représentation nationale dans la Chambre des Communes et les vices du mode d'élection avaient été signalés, il y a plus de cinquante ans, par les deux hommes d'état les plus célèbres du dix-huitième siècle, le vieux Chatham et son fils. « Le beau système de gouvernement qui fait de l'Angleterre l'objet de l'admiration et de l'envie de tous les peuples, disait W. Pitt dans sa motion pour la réforme parlementaire du 7 mai 1783, a dégénéré de sa pureté primitive, et les représentans de la nation anglaise ont cessé depuis long-tems d'avoir la moindre relation avec elle. La représentation nationale, pour atteindre aux degrés de durée et d'excellence aux-

quels elle aspire, doit être égale, facile, praticable et complète; elle a cessé d'avoir ces caractères, puisque les représentans du peuple cessent d'avoir des rapports avec le peuple qui les nomme, et se trouvent ou se placent dans la dépendance de la couronne ou de l'aristocratie. Or, il est des villes ou bourgs qui sont sous l'influence directe de la trésorerie et de l'administration des douanes tels que les *cinq ports*, et tous ceux où les douanes exercent une action immédiate; il est des bourgs qui n'en ont que le nom et dont l'existence n'est connue que par leur représentation ; il en est dans lesquels un petit nombre de votans est en possession de vendre le droit d'élire et de trafiquer de leur vote au plus offrant et aux enchères publiques. Le nabab d'Arcate a sept ou huit de ces représentans dans la Chambre des Communes. » L'ordre du jour sur cette motion ne fut adopté qu'à la majorité de 161 voix contre 141.

Le premier Parlement de Henri VIII ne comptait que 198 membres. La réunion des législatures d'Écosse et d'Irlande a étendu ce nombre à 466, et les chartes particulières émanées d'Henri VIII et de ses successeurs l'ont porté à 658, répartis ainsi qu'il suit : pour l'Angleterre 489, pour le pays de Galles 24, pour l'Écosse 45, et pour l'Irlande 100. Le vice de la représentation anglaise des villes et des bourgs était moins l'œuvre du législateur qui l'avait fondée que celle des siècles progressifs durant lesquels elle était restée stationnaire. C'est ainsi qu'un respect absurde pour les institutions de la vieille Angleterre donnait une députation à des bourgs inhabités, jadis populeux; tandis qu'il la refusait à des villes, aujourd'hui florissantes, et qui ne formaient autrefois que de simples villages. Mais les statuts et les chartes particulières qui ont successivement réglé la capacité électo-

rale dans les villes et les bourgs, renfermaient les germes des abus que le tems a développés. Ainsi dans 29 bourgs où, dans l'origine, l'électorat était attaché à la *tenure bourgeoise* (burgage tenure), le propriétaire de ces terrains aujourd'hui inhabités se nommait lui-même ou par ses fermiers. Il y avait des villes où tout habitant était électeur; dans les unes on ne rangeait dans cette classe que les propriétaires de maisons; dans quelques autres, on y comprenait quiconque payait sa quote-part des charges de la paroisse.

Ailleurs il fallait être *bourgeois*, ou bien être admis à la corporation ou à la franchise de la ville, depuis un an. Dans les villes et ports qui sont *comtés par eux-mêmes*, il fallait être propriétaire de *free-holds*, c'est-à-dire de la maison et du sol. Pour être électeur de comté, il fallait être possesseur de *free-holds* ou franc-tenancier pour un revenu annuel de 40 schell., valeur fixée par le 10e statut d'Henri VI, équivalant aujourd'hui à 20 liv. st. (500 fr.). A cette condition on avait le droit de voter indifféremment partout dans les Trois-Royaumes, abstraction faite du domicile; ce qui permettait à certains électeurs de concourir à plusieurs élections pour la même législature.

Les conditions d'éligibilité étaient : d'être né anglais, d'avoir atteint l'âge de vingt-et-un ans, de posséder depuis un an, sauf les cas d'échute par succession, testament ou contrat de mariage, un revenu annuel net de toute charge, de 600 liv. st. (15,000 fr.), pour les députés des comtés, et de 300 liv. st. (7,500) pour ceux des villes et ports. Les fils de pair étaient seuls affranchis de cette dernière condition.

Étaient inéligibles : les membres du clergé anglican ou ministres de l'Évangile en Écosse, les papistes, les ci-

toyens coupables ou prévenus de crimes capitaux, les mis hors la loi (*out-laws*) en matière criminelle seulement; les shériffs des comtés, les maires, baillis, shériffs des villes, ports et bourgs, dans leurs juridictions respectives seulement; les personnes employées à la perception de tout revenu public, provenant d'impôts créés depuis 1808 ; les commissaires des prises, leurs secrétaires ou receveurs, les contrôleurs des comptes de l'armée, les gouverneurs des colonies et leurs lieutenans ; les employés de l'excise des douanes, du timbre, du sel, etc.; les commis des employés supérieurs de la trésorerie, de l'échiquier, de la marine, des vivres, de l'amirauté, enfin ceux de tous les ministères, à l'exception des sous-secrétaires-d'état; les pensionnaires révocables de la couronne; les fournisseurs du gouvernement; les élus de plusieurs villes, bourgs ou comtés, jusqu'après leur option.

Tel était le dernier état de la législation électorale dans le Royaume-Uni, quand le bill de réforme a été promulgué. Voici le résumé des dispositions de ce bill, quant à la capacité électorale, la formation des listes, et le mode d'élection.

Le législateur a retiré aux bourgs-pourris leurs vieux priviléges; il a accordé le droit de voter à plusieurs cités populeuses qui en étaient privées, et dans les comtés il a reduit le revenu exigé pour l'électorat, de 40 liv. st. à 10 liv. st. (250 fr.); pour les élections des villes et bourgs, il a maintenu presque intégralement les anciennes conditions, et n'a imposé aux habitans des villes affranchies que des conditions uniformes, telles que de jouir du droit de cité, et de payer depuis un tems déterminé une légère redevance. Ces diverses dispositions ont créé plus de 800,000 nouveaux électeurs.

Le bill exige la formation d'une liste électorale double.

Cette liste est permanente. Elle est révisée tous les ans à une époque déterminée, contradictoirement entre le citoyen inscrit ou rayé et les agens du gouvernement ou les électeurs opposans, comme dans le système français. Un double de la liste est donné aux clercs du scrutin, et sert à vérifier la capacité des votans. Dès que la proclamation royale pour l'élection d'un nouveau parlement est émanée du roi, l'ordre est donné au grand chancelier d'expédier aux schériffs des comtés les *writs* ou mandats électoraux. Ceux-ci requièrent, en conséquence, les magistrats désignés par la loi sous le nom de *returning officers* de remplir les formalités préalables, c'est-à-dire d'annoncer l'époque et le lieu de l'élection, de disposer le local où elle doit se faire; de recevoir les sermens des clercs et de préparer les *cheque-books*, registres portatifs sur lesquels les inspecteurs du poll et les candidats inscrivent les votes, et qui servent à contrôler le registre tenu par le clerc du poll.

Le jour de l'élection, le schériff, ou le haut-bailly, se rend au local où elle doit avoir lieu; c'est autant que possible une salle pouvant contenir 600 personnes au moins. Il ouvre les opérations, en prêtant serment contre la corruption devant un juge de paix ou entre les mains de trois électeurs; il lit l'acte du parlement contre la corruption et proclame publiquement le nom des candidats. Le bureau se compose du *returning officer*, faisant les fonctions de président, et du clerc ou secrétaire du poll. Si les candidats n'ont pas de compétiteurs, la seule proclamation de leurs noms, par le schériff, devant l'assemblée électorale, équivaut à l'élection, et on n'a pas le droit de réclamer ni d'ouvrir un scrutin; mais, s'il y a concurrence entre les candidats, le poll ne peut être refusé. Toutes les mesures sont prises pour que l'opération

ait lieu avec ordre et sans confusion. L'abord des salles d'assemblée est garanti par des palissades ou couloirs étroits où l'on ne peut circuler qu'un à un. L'électeur s'approche du bureau et fait constater son droit d'élire, et déclare, à haute voix, qu'il vote pour tel ou tel candidat. Ceux-ci sont présens au bureau, assistés de leurs clercs, qui notent les votes sur le *cheque-book*.

On connaît les scènes plus ou moins grotesques auxquelles donnaient lieu, trop souvent, les interpellations faites aux divers candidats, et la lutte de protestations ou de lieux communs politiques, qui s'élevait entre ces derniers et l'assemblée. Ces questions, ces harangues sont encore autorisées; mais elles n'ont rien de ridicule, ni d'odieux aujourd'hui, bien qu'elles paraissent fort étranges à nos voisins. Sans doute leur caractère se plierait moins que le nôtre à ces manifestations d'une démocratie dont le lit, fortement contenu par notre vieille constitution, a été profondément creusé par nos mœurs politiques : mais je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux, pour leurs candidats, de faire un essai public des lumières qu'ils ont acquises sur les intérêts positifs du royaume, sur les améliorations praticables dans la législation civile, criminelle, industrielle, administrative, etc., que de capter en secret des suffrages par des promesses faites isolément à l'égoïsme, ou par de maladroites flatteries jetées à la vanité d'un électeur.

Sciences Naturelles.

Cas remarquable de monstruosité vivante. — Le dernier numéro de l'*American Journal of Science*, journal rédigé par des hommes habiles qui méritent toute confiance, contient la description d'un poisson double ap-

pelé *chat* (espèce de silurus). Ce poisson phénomène fut pris avec un filet à crevettes, au mois d'août 1833, à l'embouchure de la Cape-Fear, dans la Caroline du Nord. Les deux sujets étaient unis l'un à l'autre comme les jumeaux siamois. Un même tégument couvrait leur poitrine, et une simple raie noire en marquait la séparation. La contexture et la couleur de la peau étaient en tout semblables à celles du ventre. La tête et les entrailles étaient dans leur entier chez chacun d'eux ; mais lorsqu'on pratiqua l'incision sur un côté de l'abdomen, on trouva cette membrane vide. On conjectura dès lors que les entrailles qu'elle aurait dû contenir étaient passées dans l'abdomen de l'autre sujet, ce qui se vérifia. Le premier de ces poissons avait trois pouces et demi de longueur, et le second deux pouces et demi seulement. Il est probable que, lorsque ces animaux naquirent, ils étaient de même force et de même grandeur; mais la nature paraissant plus favorable au développement de l'un que de l'autre, le premier aurait beaucoup plus grossi que le second s'ils eussent vécu plus longtems; car ayant naturellement la tête placée au-dessus de celui-ci, il pouvait choisir la nourriture qui se présentait, tandis que l'autre était obligé d'attendre que le hasard le servît ou que son jumeau fût rassasié.

Littérature.

Progrès de la presse périodique aux États-Unis. — Que de fois n'avons-nous pas reproduit le titre que nous venons de transcrire ; mais aussi quelle est l'industrie, quel est l'art, quelle est la science, qui, en si peu d'années, a fait autant de progrès, a pris autant de développemens que la presse périodique ? et nulle part aussi, cet accroissement et ces progrès n'ont été plus rapides

qu'aux États-Unis. Nous nous proposons, dans un prochain article, de tracer une esquisse historique de la littérature périodique dans l'Union, tableau qui ne sera pas moins piquant que celui de l'histoire du théâtre et de l'art dramatique de l'Amérique du Nord, que nous avons publié dans notre dernier numéro. En attendant, et sans déflorer les révélations curieuses qui feront partie de notre prochain article, nous allons donner ici un aperçu de l'état actuel des différentes branches de la presse périodique aux États-Unis. C'est à un journal américain que nous empruntons cet intéressant résumé :

« Ce fut en 1704, à Boston, que parut le premier journal anglo-américain ; en 1720, les colonies américaines publiaient seulement trois journaux ; en 1771, vingt-cinq ; en 1775, trente-sept. On le voit, cette marche, quoique progressive, était encore bien lente; mais elle prit tout son essor du moment où les Américains eurent conquis leur indépendance. En effet, en 1801, les États-Unis publiaient deux cents journaux ; en 1810, trois cent cinquante-neuf ; en 1828, huit cent cinquante-un ; et enfin, en 1834, douze cent cinquante journaux et cent quarante feuilles périodiques. Il est bon cependant de faire remarquer que, parmi ce grand nombre de journaux, il en est bien peu qui soient quotidiens. En 1801 on en comptait dix-sept; en 1810, vingt-sept, et en 1834, quatre-vingt-dix tout au plus; mais pour avoir une idée exacte de l'importance de la presse américaine, il ne s'agit pas seulement de connaître le nombre de journaux qui existent, et le mode de leur publication; il faut encore savoir quel est le chiffre de leur émission. En 1801, le docteur Miller évalua l'émission totale de la presse américaine à 13,075,000 feuilles; M. Thomas la porta, en 1810, à 22,222,200. Ainsi, dans l'espace de

ces dix années, non seulement le nombre des journaux s'accrut, mais encore leur émission particulière prit une plus grande extension. Aujourd'hui, d'après des calculs assez exacts, on peut porter l'émission totale de la presse américaine à 70 ou 80 millions de feuilles par an.

» Il serait difficile de répartir d'une manière équitable ce nombre immense de feuilles entre les 1,200 journaux publiés dans l'Union. Leurs modes si divers de publication, les phases si incertaines de leur existence et mille autres causes, rendent cette appréciation presque impossible. Cependant on pourra juger de l'importance de ces publications par ce qui se passe à New-York. En 1832, l'*Annual-Register* de cette ville assignait à chacun des treize journaux quotidiens qui se publient à New-York une émission moyenne de 1,400 exemplaires par jour, et en 1834, il a porté ce chiffre à 1,700. Cette moyenne serait, sans contredit, beaucoup trop élevée pour les 90 journaux quotidiens qui se publient maintenant dans l'Union, et ne peut être applicable qu'aux feuilles publiées dans les grandes villes, telles que Philadelphie, Boston, Baltimore, etc., etc. En général, la distribution moyenne des journaux de l'intérieur flotte entre 500, 600 et 650 exemplaires par jour. Cependant, dans le Massachussets, le New-Hampshire et le Connecticut, on la porte à 800. Voici maintenant quel est le nombre des journaux et recueils périodiques qui s'occupent de sciences, de littérature, de beaux-arts, etc. Nous indiquons ici leur nombre et leur spécialité :

Journaux de médecine......	8	Journaux purement religieux.	85
Journaux de jurisprudence..	3	Journaux d'agriculture......	12
Recueils littéraires.........	49	Journaux de tempérance....	18
Journ. religieux et littéraires.	41		
		TOTAL...........	216

» Il serait sans doute difficile de préciser le chiffre de l'émission de ces divers recueils; nous ne l'essaierons même pas. Nous dirons seulement qu'entre toutes les publications, celles d'un caractère religieux se distinguent par l'activité de leurs éditeurs et par l'empressement des divers sectaires auxquelles elles s'adressent. Ainsi, le *New-York Baptiste-Register,* expression de la secte des anabaptistes, et qui s'imprime à Utica, compte 7,000 souscripteurs; le *Christian-Advocate*, journal méthodiste qui s'imprime à New-York, a 32,000 abonnés. Les autres journaux méthodistes comptent environ 3,000 abonnés. Enfin, le *Gospel-Advocate* et le *Trumpet-Magazine,* tous deux organes des universalistes, ne comptent pas moins de 5 et 8,000 souscripteurs. »

Économie Sociale.

Projet d'une nécropole gigantesque. — Depuis quinze années, l'Angleterre offre un spectacle vraiment affligeant, retracé de différentes manières, suivant les impressions que chaque auteur a ressenties; mais toujours pénible, sous quelque point de vue qu'on l'ait considéré. Ce n'est pas à nos dissensions politiques que je veux ici faire allusion, mais bien à ce progrès irrésistible de la surabondance de la population qui tarit toutes les sources de richesse et de prospérité. Quarante mille enfans de la Grande-Bretagne qui, chaque année, quittent volontairement le sol de la patrie, trois mille condamnés que nos lois envoient tous les ans dans des pays lointains, ne parviennent pas encore à établir l'équilibre entre l'accroissement de la population et celui de la production des objets nécessaires à l'alimenter. Ce ne sont pas seulement les vivans qui se gênent les uns les autres, les morts viennent

aussi chaque jour leur ravir une portion de cet étroit espace qui suffit à peine à leur existence. Les caveaux des églises regorgent de cadavres et de cercueils; un air méphytique circule dans leur enceinte; les cimetières disposés autour des paroisses sont encombrés, et chaque jour on apprend que des tombes fermées la veille sont vidées le lendemain pour recevoir un nouvel occupant. Insensiblement le sol des cimetières de Londres s'est élevé au-dessus de son niveau naturel; et les tombes sont actuellement si rapprochées qu'à l'ouverture de chaque nouvelle fosse il s'exhale de ces lieux un air tellement vicié, des gaz tellement délétères, qu'en général la santé des habitans qui vivent auprès de ces cloaques en est gravement affectée. Cependant chaque année plusieurs navires exportent de Londres des chargemens entiers d'ossemens humains dans les parties septentrionales de l'Angleterre, où ils sont broyés pour servir ensuite comme engrais. A Shields et à Sunderland, villes maritimes, on a imaginé un singulier expédient pour subvenir à l'insuffisance de l'espace destiné aux sépultures : les corporations de ces deux villes obligent les navires qui fréquentent ces deux ports à déposer leurs lests sur le sol des cimetières. Par ce moyen, des couches successives de terre se sont accumulées et ont formé au-dessus du sol primitif un nouvel emplacement que la mort viendra bientôt envahir.

Dans des villes plus populeuses, telles que Manchester et Liverpool, les mêmes embarras se sont présentés; partout on a été forcé d'ouvrir de nouveaux cimetières, et la corporation de Londres, à son tour, n'a pu s'empêcher d'en créer un auprès de Paddington. Mais ces nouveaux terrains qu'on prépare ne seront-ils pas bientôt remplis; car on ne fait qu'agrandir le domaine de la mort, sans remédier aux causes si nombreuses qui en accélèrent les

progrès. C'est aussi pour économiser l'espace que M. Wilson a conçu le plan d'une immense nécropole qui, pendant plusieurs siècles, pourrait sans encombrement recevoir les dépouilles mortelles des habitans de la capitale. Ce projet, quelque gigantesque qu'il soit, quelles que soient les difficultés d'exécution qu'il présente, nous semble cependant digne d'attention. En l'examinant, on croirait lire la description de quelques-unes de ces étonnantes créations de Martin. La nécropole de M. Wilson sera toute monumentale; point d'arbustes, point de verdure, point de ces colifichets d'architecture mondaine qui s'allient si mal avec les idées de mort et d'éternité. Imaginez une pyramide de granit immense, plus grande encore que celle de Chéops, dont la base occuperait une superficie de 900 pieds carrés et dont le sommet s'éleverait dans les airs à une hauteur de 1,800 pieds. Voilà quel serait l'aspect général de ce monument grandiose. Examinons-le maintenant dans ses détails.

Les fondemens seraient en entier formés par plusieurs couches de pierres liées entre elles par du ciment. On pénétrerait dans l'intérieur par quatre portes situées au nord, au sud, à l'est et à l'ouest; à partir du niveau du sol s'élèverait successivement une longue suite d'étages dont le nombre serait de quatre-vingt-quatorze, depuis la base jusqu'au sommet de la pyramide. Chacun de ces étages, coupés par plusieurs corridors, recevrait un nombre de cercueils proportionné à sa capacité : ainsi l'étage inférieur pourrait recevoir 147,360 cercueils, tandis que l'étage le plus élevé n'en contiendrait que 480. D'après le calcul de M. Wilson, l'édifice entier pourrait contenir 5,167,104 cercueils. Ainsi, en supposant que le chiffre de la mortalité de Londres soit de 27,000 par année, il ne faudrait pas moins de deux siècles pour remplir

cette immense pyramide. Certes, sous le rapport de l'économie du terrain, le projet de M. Wilson présente un avantage immense; car en suivant la méthode ordinaire, 1,000 acres suffiraient à peine pour recevoir 5,000,000 de cercueils, tandis que la base de la pyramide Wilson n'occuperait que dix-huit acres de superficie. Disons encore quelques mots sur les dispositions intérieures de ce vaste monument : des corridors spacieux conduiraient au centre de l'édifice; là un ventilateur général renouvellerait l'air jusque dans les moindres parties. Aux quatre avenues principales viendraient aboutir des passages de différentes grandeurs qui, par des plans inclinés, communiqueraient d'étage en étage. La partie inférieure du monument serait réservée aux grands cénotaphes; là on élèverait des statues aux hommes illustres, là on étalerait toute la pompe des arts. Dans le fond serait la chapelle ; à droite et à gauche les différens bureaux de l'administration et les logemens pour les gardes et les surveillans. Ainsi le plus petit espace serait utilisé, et l'intérieur de cette pyramide ressemblerait à une ruche immense dont chaque cellule serait un tombeau.

M. Wilson a porté à 2,500,000 liv. st. (37,500,000 f.) la somme nécessaire pour la construction de ce mausolée; mais, comme selon toute apparence, il serait impossible de réaliser sur-le-champ un capital aussi considérable, cet architecte a proposé un mode d'érection qui semble devoir tout concilier. Il voudrait qu'on bâtît peu à peu, et qu'on laissât chaque génération travailler à la construction de ce monument éternel. Cependant M. Wilson pense qu'on pourrait l'achever dans quatre-vingt-dix et même dans vingt ans, si l'on avait assez de capitaux pour seconder l'entreprise. Voici comment il pense que les entrepreneurs rentreraient dans leurs fonds : en supposant,

dit-il, que le nombre des décès dans Londres soit de 30,000 par année, et en admettant que 10,000 sépultures seulement fussent réservées à l'entreprise, au prix de 10 liv. st. (200 fr.) chacune, il y aurait une recette de 100,000 liv. par an, ou de 10,000,000 par siècle; or, comme la pyramide n'aurait coûté que 2,500,000 liv., il y aurait une différence au profit des actionnaires de 7,500,000 liv. sterl., différence qui couvrirait bien au-delà le capital engagé et les intérêts.

Ainsi, ces grands monumens, construits autrefois pour satisfaire le caprice ou la vanité d'un tyran, et qui ne faisaient qu'appauvrir le pays où ils s'élevaient, grâce à l'industrialisme de notre époque, sont appliqués à l'utilité de tous et deviennent des sources immenses de richesse. Limerick a des jardins supendus dont les parties inférieures, louées au commerce, sont d'un grand rapport; la tonnelle de M. Brunel donnera un produit de plus de 400,000 fr. par an, et la pyramide Wilson, si elle est exécutée, procurera, comme on l'a vu, des bénéfices considérables.

Statistique.

Tableau comparé de la durée moyenne de la vie en France et aux États-Unis. — Dans un article du plus haut intérêt sur les divers systèmes d'assurances sur la vie que nous avons publié dans le 21e numéro de cette série (septembre 1834), se trouvaient des rapprochemens fort curieux relatifs à la durée moyenne de la vie, observée en France et en Angleterre. Nous profitons de la publication des savans mémoires lus à l'Académie américaine des sciences et arts, par le docteur Wigglesworth, pour

mettre sous les yeux de nos lecteurs les résultats des recherches faites aux États-Unis par ce statisticien distingué sur le même sujet. Nous commencerons par le classement d'après l'âge de la population américaine rapproché de celui de la France à des époques à peu près égales.

Classement par âges de la population de la France et des États-Unis.

FRANCE EN 1826.	NOMBRE d'individus.	ÉTATS-UNIS EN 1830.	NOMBRE d'individus.
9 ans et au-dessous.	5.968,810	10 ans et au-dessous.	3,426.584
9 — à 16 ans....	3,954,370	10 — à 15 ans....	1,310,751
16 — à 21 —....	2,652,030	15 — à 20 —....	1,173,327
21 — à 30 —....	4,386,450	20 — à 30 —....	1,868,564
30 — à 40 —....	4,218,100	30 — à 40 —....	1.148,161
40 — à 50 —....	3,476,210	40 — à 50 —....	724,795
50 — à 60 —....	2,681.020	50 — à 60 —....	453,428
60 — à 70 —....	1,732.450	60 — à 70 —....	263,776
70 — à 80 —....	764,050	70 — à 80 —....	116,170
80 et au-dessus.....	166,410	80 — et au-dessus..	38,502
TOTAL.....	30,000,000	TOTAL......	10,526,058

Nous laissons aux physiologistes le soin de tirer les conséquences de la différence qui existe entre ces chiffres aux deux périodes extrêmes de la vie. Nous ferons seulement remarquer que le chiffre des États-Unis ne se rapporte qu'à la population blanche.

Voici maintenant la durée moyenne pour chaque âge, telle que l'a obtenue M. Wigglesworth; elle corrobore les données de ce premier tableau. Nos lecteurs pourront encore mieux s'en convaincre en le rapprochant de ceux de Northampton, de Duvillard, de Deparcieux et de Carlisle, qui se trouvent à la page 91 de notre article précité.

Tableau de la durée moyenne de la vie à chaque âge, observée aux États-Unis, par le docteur Wigglesworth.

AGES.	DURÉE de la vie.	AGES.	DURÉE de la vie.
5 ans	40,88	50 ans	21,17
10 —	39,23	55 —	18,35
15 —	36,17	60 —	15,45
20 —	34,22	65 —	12,43
25 —	32,33	70 —	10,06
30 —	30,25	75 —	7,83
35 —	28,22	80 —	5,85
40 —	26,04	85 —	4,57
45 —	23,92	90 —	3,73

En comparant les tables française et américaine, on verra que la durée de la vie aux États-Unis est bien moindre qu'en France, depuis l'enfance jusqu'à l'âge mûr; mais qu'à partir de cette époque jusqu'à l'extrême vieillesse, tout l'avantage reste aux Américains : phénomène remarquable dont on ne peut se rendre raison qu'en tenant compte de cette exertion de forces, de cette ardeur que déploient les Américains dans toutes leurs entreprises. Les plus faibles succombent à la peine; mais ceux dont la constitution a été assez forte pour résister, parviennent à un âge très-avancé : aussi en 1830 ne comptait-on pas moins de 508 centenaires dans l'Union.

Beaux-Arts.

Tapisseries de Westminster. — Parmi les objets précieux qui ont été la proie des flammes lors du dernier incendie de Westminster, on doit surtout regretter les magnifiques tapisseries qui décoraient les murs de la chambre des lords. Les premières tentures de ce genre,

qui parurent en Europe, furent importées d'Orient par les croisés; à cette époque, l'art n'avait fait encore que peu de progrès parmi nous, les femmes de qualité étaient les seules qui consacrassent leurs loisirs à ces sortes de travaux. Mais le génie industriel de l'Europe ne tarda pas à s'en emparer et à en faire une nouvelle branche de commerce; on sait que les Flamands acquirent les premiers une grande réputation dans ce genre de fabrication. Les Français et les Anglais ne fondèrent de semblables établissemens que dans le seizième siècle, sous Henri VIII, en Angleterre, et sous Henri IV, en France. Mais, sous le règne de Louis XIV, les tapisseries françaises rivalisaient déjà avec celles des Flamands. En Angleterre, Jacques I[er] favorisa le progrès de cette industrie, et accorda 2,000 livres sterling à sir Francis Crane, pour subvenir aux frais de l'établissement d'une de ces manufactures située à Mortlake, dans le comté de Surrey. Jusque-là, les Pays-Bas étaient les seuls qui importassent des tapisseries dans les autres contrées de l'Europe; ce fut là aussi que l'on fit confectionner celles de la chambre des lords. Ces tentures représentaient la bataille mémorable de l'*Armada*. Le poète, Spencer, fut tellement frappé de la beauté de l'exécution de cet ouvrage, qu'il nous en a laissé une description en vers. L'artiste y avait peint ce grand événement sous toutes ses faces : c'était d'abord un coup-d'œil général de la flotte espagnole, puis les différentes manœuvres d'attaque, tantôt les masses imposantes de l'escadre ennemie en présence du petit nombre de vaisseaux anglais; tantôt le plan du combat, le feu de l'action, enfin, la défaite et le départ de cette escadre qui avait fait trembler l'Europe. Tout cela était exécuté avec beaucoup d'habileté. En 1739, John Pine eut la pensée d'en publier la gravure, qu'il accompagna d'un texte

explicatif. C'est à cet ouvrage intéressant que nous avons emprunté les détails qu'on va lire.

Au mois de mai 1588, le gouvernement espagnol, résolu d'envahir l'Angleterre, termina tous ses préparatifs, et donna avec solennité le nom d'*Armada invincible* à la flotte qu'il venait d'équiper. Cette flotte se composait de 130 voiles, savoir : 65 galions ou vaisseaux de guerre, 25 flûtes, 19 chaloupes, 13 petites frégates, 4 galéasses et 4 galères. Il y avait à bord 19,295 soldats et 8,050 marins, dont un cinquième environ avait été fourni par le Portugal. Les quatre galéasses portaient 1,200 rameurs et les quatre galères 888; il y avait à bord 2,431 pièces d'artillerie, dont 347 appartenaient au Portugal, et 4,575 quintaux de poudre; en outre, 2,000 volontaires des familles les plus distinguées d'Espagne se joignirent à l'expédition, et le duc de Parme, gouverneur espagnol dans les Pays-Bas, préparait encore d'autres forces.

L'escadre anglaise n'était composée que de 30 vaisseaux de guerre, inférieurs pour la plupart à ceux de l'ennemi, et n'était montée que par 17,472 marins. On avait divisé l'armée de terre en deux portions : l'une devait être opposée à l'ennemi en cas de descente; l'autre devait veiller sur la conservation de la personne de la reine. Dans ce dernier corps, on comptait 45,362 hommes et 36 pièces de canon, et dans le premier, 18,449.

Au moment où l'*Armada* allait partir de Lisbonne, le grand-amiral, le marquis de Santa-Cruz, mourut presque subitement des atteintes d'une fièvre maligne. Cette mort fut suivie de celle du duc de Galiano, vice-amiral; on conçoit que ces circonstances fâcheuses durent retarder le départ de la flotte. Il était difficile de trouver un successeur à Santa Cruz; mais bientôt on jeta les yeux sur le duc de Médina-Sidonia, et on lui donna pour vice-ami-

ral le duc de Ricaldo. Le nouveau chef était un homme d'une grande réputation, mais qui ne connaissait point la marine comme ses prédécesseurs. Cependant le 19 mai, la flotte mit à la voile ; mais en se rendant à la Corogne, où elle devait prendre encore un renfort de troupes et de munitions, elle essuya une violente bourrasque qui la dispersa et lui causa plusieurs pertes. Tous les vaisseaux, excepté quatre, relâchèrent à la Corogne ; on les radouba, et, quelques semaines après, la flotte était en état de tenir la mer. La nouvelle de cette avarie fut très-exagérée en Angleterre ; on pensait déjà que l'expédition ne pourrait plus avoir lieu, et l'amiral anglais, lord Howard, reçut l'ordre de désarmer quatre des plus grands vaisseaux ; mais il n'obéit point, et résolut de garder auprès de lui et à ses frais les soldats et les marins qu'on lui ordonnait de renvoyer. Il fit plus, il voulut voir par lui-même la situation de l'*Armada*, et fit voile vers la Corogne. Lorsqu'il fut arrivé sur les côtes d'Espagne, il ne tarda pas à se convaincre de la fausseté des bruits répandus à la cour ; en effet l'*Armada* s'avançait vers l'Angleterre, comme à une conquête certaine. Il vire de bord, et se rend à Plymouth.

A son arrivée dans le port, il apprend à l'Angleterre étonnée que l'ennemi est sur le point d'arriver, et le lendemain on signale la flotte espagnole. Il était difficile de préciser sur quel lieu l'amiral espagnol dirigerait l'attaque ; mais, comme on le vit opérer une jonction avec les forces du duc de Parme, on se douta qu'il avait le projet de s'emparer du canal. Aussitôt l'amiral anglais va en reconnaissance, s'assure du désordre qui régnait chez l'ennemi ; et le lendemain matin une attaque générale eut lieu. Le combat commença à la pointe du jour, et ne finit qu'à six heures du soir. On se battit de part et d'autre

avec courage; mais enfin les Espagnols eurent le dessous; la plupart de leurs vaisseaux furent gravement endommagés, et plusieurs coulés bas. Le duc de Médina ne désespérait pas encore du succès ; mais il était embarrassé dans ses opérations, les vaisseaux qu'il commandait étaient trop lourds ; les manœuvres étaient lentes ; les évolutions sans ensemble. Son conseil décida qu'il fallait abandonner le combat ; et comme le passage était fermé du côté de l'Espagne, les débris de l'Armada doublèrent les îles Britanniques.

Après avoir passé Orkneys, cette malheureuse flotte essuya encore une violente tempête. La plupart des vaisseaux se brisèrent contre les rochers, échouèrent sur la côte ou coulèrent à fond. Le duc de Médina lui-même n'échappa au naufrage que par le plus grand des hasards, et arriva enfin, au mois de septembre, à Santander, dans la baie de Biscaye, avec cinq ou six chaloupes; c'était tout ce qui lui restait de son armée invincible. D'après un écrit qui parut à cette époque, voici comment on avait évalué la perte des Espagnols : sur les côtes d'Angleterre, pendant les mois de juillet et d'août, 15 vaisseaux et 4,791 hommes ; sur les côtes d'Irlande, 17 vaisseaux et 5,394 hommes. Au total, 32 vaisseaux et 10,185 hommes périrent dans cette expédition.

Voici maintenant quelles étaient les différentes scènes de cette action représentées sur les tapisseries de la Chambre des Lords : 1° La flotte espagnole au moment où elle entrait dans le canal ; 2° l'*Armada* rangée en demi-cercle et poursuivie par les Anglais devant Fowey ; 3° l'aile gauche et les premières hostilités. L'artiste avait choisi l'instant où les Espagnols paraissaient plier ; 4° la galère de Vasquez perdant le mât de misaine et tombant entre les mains de Sir Francis Drake, tandis que le lord grand amiral

poursuivait l'ennemi avec le *Bear* et la *Marie-Rose*; 5° le vaisseau amiral et l'escadrette de Guipuscoa incendiés par les Anglais, et l'*Armada* s'avançant sur l'île de Portland où elle devait éprouver un nouvel échec; 6° une lutte partielle de quelques vaisseaux anglais et espagnols; 7° quelques engagemens qui eurent lieu le 25 juillet en face de l'île de Wight; 8° l'*Armada* poursuivie par les Anglais, et attendant du secours de Dunkerque et de Calais. L'artiste avait choisi le moment où le duc de Parme venait de rejoindre la flotte; 9° les Espagnols à l'ancre devant Calais et chassés de leur position par nos brûlots; dans le lointain l'armée anglaise se préparant à livrer un nouveau combat; 10° enfin les Espagnols cherchant un refuge dans les mers septentrionales; mais toujours battus par les Anglais, tandis que le vaisseau amiral échouait auprès de Calais.

Les côtes étaient en général rendues avec infiniment plus de soin qu'on n'en mettait ordinairement dans les ouvrages de cette époque. Les lointains y étaient assez bien observés; quelquefois seulement, l'artiste ayant voulu représenter les deux côtes et n'ayant pas assez d'espace sur le tableau, les avait trop rapprochées l'une de l'autre. Çà et là paraissaient au sein des eaux des dauphins, des cétacées de diverses espèces; et ce qu'il y a de curieux, c'est que l'artiste leur avait donné une physionomie sombre et menaçante comme si les poissons eux-mêmes eussent été indignés de l'injustice de cette expédition. En général tous ces tableaux avaient entre eux beaucoup de ressemblance; c'était toujours l'*Armada* rangée en demi-cercle, et la flotte anglaise qui la poursuivait. Quoi qu'il en soit, ces tapisseries étaient des monumens artistiques très-précieux qui faisaient le plus grand honneur à ceux qui les produisirent. Henri, Cornelius Wroom

d'Harlem, fameux peintre de marine en donna les dessins, et ce fut Francis Spring qui les exécuta.

Industrie.

Nouveau pont de Fribourg en Suisse. — Il y a quelques mois, les journaux quotidiens ont entretenu le public de ce hardi monument; nous allons dans cet article rectifier et compléter la plupart de ces notices.

Jusqu'ici les ingénieurs les plus habiles avaient considéré comme impossible la construction d'un pont en pierre jeté à travers un espace de huit cents pieds, et dont les piles auraient dû s'élever à une hauteur de près de deux cents pieds. Telle est à peu près l'étendue de l'encaissement de la Sarine, petite rivière sur les bords de laquelle Fribourg est bâti. Les ponts suspendus en fil de fer pouvaient seuls triompher d'un tel obstacle. En effet, l'exécution du pont de Menai, dont la partie suspendue avait été portée par M. Telford à environ 550 pieds anglais, faisait concevoir la possibilité d'un pont encore plus long. Celui de Fribourg s'élance de la partie de la ville située sur la rive gauche de la Sarine, à peu près de la hauteur où se trouve la cathédrale, et va aboutir sur le coteau de la rive droite, très-près de l'ancienne route de Berne. Ces deux coteaux qu'on avait crus d'abord être composés de roches propres à servir de base pour les deux portiques destinés à la tension les chaînes et à supporter le poids de cette immense construction, ont offert à un examen plus attentif de grandes difficultés. On a été obligé de rentrer de dix pieds environ de chaque côté ces piles ou portiques, afin de trouver une base plus solide et d'éviter tout éboulement.

Les fils de fer employés ont été fabriqués dans le Po-

rentruy, près de Bienne; leur diamètre est de 0,00308 mètres : 1 ligne et $\frac{36}{100}$; la force moyenne de chacun d'eux a été estimée par l'expérience pouvoir soutenir un poids de 610 kilogrammes avant de rompre, et 1,200 de ces fils ont servi à composer les câbles de suspension. Or, comme chaque fil peut porter en moyenne 610 kilogrammes, la réunion de la totalité pourrait, à toute rigueur, supporter le poids énorme de 2,928,000 kilogr. Les cordes verticales se composent de 30 fils et peuvent soutenir par conséquent chacune jusqu'à 18,300 kilogr. Ces ordonnées sont à la distance d'un mètre et demi, de telle sorte qu'il y en a 164 de chaque côté, soit 328 en tout. Puisque chacune d'elles peut porter, comme nous l'avons vu, un poids de 18,300 kilogr., la réunion de toutes ces cordes verticales pourrait porter 6,588,000 kilogr. Le tablier du pont est formé de poutrelles et de fortes planches, revêtues de papier goudronné dans tous leurs intervalles. Ce plancher a 6 mètres 1/2, soit 20 pieds de largeur, dont à peu près 14 pour les voitures, et 3 de chaque côté pour les trottoirs destinés aux piétons. La longueur d'un portique à l'autre est de 265 mètres 50 centimètres, soit 817 pieds 4 pouces, et sa hauteur au-dessus du niveau de la rivière est de 51 mètres, 156 pieds environ. Cette hauteur est presque rigoureusement celle du sommet de l'aqueduc du pont du Gard au-dessus du Gardon. Les quatre grands câbles de suspension décrivent, entre les deux portiques, une courbe très-voisine de la parabole et dont la flèche est de 20 mètres. Il résulte évidemment de cette courbe une grande inégalité dans la longueur des ordonnées. Les cordes verticales les plus voisines des portiques ont 17 mètres de longueur; celles du milieu sont assez courtes pour que les câbles viennent presque affleurer les poutres qu'ils sont destinés à soute-

nir. Les nombreuses épreuves qui ont été faites, soit lors de l'ouverture du pont, soit depuis, attestent la solidité et la parfaite harmonie qui règne entre chacune de ses parties. Faisons maintenant quelques rapprochemens entre ce pont et celui de Menai en Angleterre.

La partie suspendue par des chaînes de fer, dans le pont de Menai, est de 550 pieds anglais, soit 510 pieds de France; celle du pont de Fribourg est de 265 mètres 50 centimètres, soit environ 817 pieds. Le plancher du pont de Menai passe à environ 100 pieds au-dessus du niveau de la mer; celui du pont de Fribourg s'élève à 51 mètres, soit environ 156 pieds au-dessus du niveau de la Sarine. La construction du pont de Menai, commencée en mai 1819 et terminée en janvier 1826, a exigé près de sept ans de travail; celle du pont de Fribourg, arrêtée en juillet 1830, mais commencée réellement au printems de 1832, a été achevée en octobre 1834 et n'a duré qu'environ deux ans et demi; les frais de construction du pont de Fribourg s'élèvent en totalité à la somme d'environ 600,000 fr., somme bien faible, si on la compare à celle qui a été dépensée pour tous les anciens ponts. La quantité de fer employée à Menai a été de 4,373,282 livres pesant, dont la valeur dépasse à elle seule la dépense occasionée par le pont de Fribourg.

Économie Rurale.

Manière de faire le beurre en Écosse. — Voici le procédé généralement employé en Écosse pour faire le beurre. Le lait, au sortir du pis de la vache, se met dans des rafraîchissoirs où on le laisse de six à douze heures jusqu'à ce qu'il ait perdu sa chaleur naturelle. On

le verse alors dans un large vase qu'on recouvre ; et on n'y touche plus jusqu'à ce que la coagulation ait commencé. C'est alors seulement qu'on procède au battage. Le beurre se bat dans des barattes droites ou plongeantes, d'une grandeur proportionnée à l'importance de la laiterie. Pour un petit nombre de vaches, elles contiennent environ 50 pintes d'Écosse ; dans les fermes plus considérables, on les fait de 100 à 120 pintes, quelquefois on les met en action au moyen de divers mécanismes ; mais lorsque la baratte ne contient pas plus de 100 pintes, ce sont des femmes qui battent à la main. Après que le lait coagulé a été agité quelque tems dans la baratte, on y verse de l'eau bouillante jusqu'à ce qu'il monte de la température ordinaire de la laiterie qui doit être de 50° à 55°, jusqu'à celle de 70° à 75°. Pour que le beurre se sépare du petit-lait, il faut qu'il ait une chaleur de 70° au moins. Cette opération nécessite une attention très-minutieuse ; et pour la rendre plus sûre, on a soin de consulter le thermomètre. Quand on observe le degré de chaleur convenable, le beurre doit être fait en deux heures et demie, ou deux heures trois quarts au plus. Si le lait est de qualité ordinaire, 8 pintes doivent donner 24 onces de beurre ; et en raison de l'eau qu'on y a jetée pendant le battage, la quantité du petit-lait doit être égale à celle du lait battu.

Les Écossais emploient une autre manière de faire le beurre, qui consiste à séparer la crême du lait aussi complétement que possible, et à la battre séparément. Voici comment on procède. Dès que le lait est tiré, on le place dans des rafraîchissoirs en bois, en fer étamé ou en grès. On le laisse reposer à une température de 50° à 55°, jusqu'à ce que la crême surnage. Dans les laiteries où on fait du beurre avec la crême, et des fromages avec le lait

écrémé, on laisse le lait reposer pendant trente-six à quarante-huit heures, afin d'en retirer toute la crème. En Hollande, on ne laisse reposer ce lait que seize à vingt-quatre heures; c'est pour cela que le beurre de ce pays est meilleur que le nôtre. La première crème qui monte est toujours la plus savoureuse; aussi lorsqu'on veut avoir du beurre de deux qualités différentes, on a soin d'écrémer le lait à deux reprises. La crème se bat également dans des barattes. Dès que le beurre est formé, on le sépare du petit-lait, on le lave bien dans cinq ou six eaux avec de l'eau de fontaine très-froide. Si le beurre est mou, et que le tems soit chaud, il faut le laisser dix minutes dans l'eau pour qu'il durcisse avant d'être complétement battu. Lorsqu'il a pris une bonne consistance, on le pétrit avec la main pour en exprimer le petit-lait.

La qualité du beurre dépend sans doute de la manière dont on le fait, mais il dépend aussi de l'espèce des vaches qui ont fourni le lait, et de la manière dont elles sont nourries. Les vaches trop jeunes ou trop vieilles, celles qui sont maigres ou maladives, donneront toujours du lait inférieur. Si elles sont de bon acabit, elles dédommageront amplement, par l'abondance et la qualité de leur lait, des frais qu'on aura faits pour leur nourriture.

---

le verse alors dans un large vase qu'on recouvre ; et on n'y touche plus jusqu'à ce que la coagulation ait commencé. C'est alors seulement qu'on procède au battage. Le beurre se bat dans des barattes droites ou plongeantes, d'une grandeur proportionnée à l'importance de la laiterie. Pour un petit nombre de vaches, elles contiennent environ 50 pintes d'Écosse; dans les fermes plus considérables, on les fait de 100 à 120 pintes, quelquefois on les met en action au moyen de divers mécanismes; mais lorsque la baratte ne contient pas plus de 100 pintes, ce sont des femmes qui battent à la main. Après que le lait coagulé a été agité quelque tems dans la baratte, on y verse de l'eau bouillante jusqu'à ce qu'il monte de la température ordinaire de la laiterie qui doit être de 50° à 55°, jusqu'à celle de 70° à 75°. Pour que le beurre se sépare du petit-lait, il faut qu'il ait une chaleur de 70° au moins. Cette opération nécessite une attention très-minutieuse; et pour la rendre plus sûre, on a soin de consulter le thermomètre. Quand on observe le degré de chaleur convenable, le beurre doit être fait en deux heures et demie, ou deux heures trois quarts au plus. Si le lait est de qualité ordinaire, 8 pintes doivent donner 24 onces de beurre; et en raison de l'eau qu'on y a jetée pendant le battage, la quantité du petit-lait doit être égale à celle du lait battu.

Les Écossais emploient une autre manière de faire le beurre, qui consiste à séparer la crême du lait aussi complétement que possible, et à la battre séparément. Voici comment on procède. Dès que le lait est tiré, on le place dans des rafraîchissoirs en bois, en fer étamé ou en grès. On le laisse reposer à une température de 50° à 55°, jusqu'à ce que la crême surnage. Dans les laiteries où on fait du beurre avec la crême, et des fromages avec le lait

écrémé, on laisse le lait reposer pendant trente-six à quarante-huit heures, afin d'en retirer toute la crême. En Hollande, on ne laisse reposer ce lait que seize à vingt-quatre heures ; c'est pour cela que le beurre de ce pays est meilleur que le nôtre. La première crême qui monte est toujours la plus savoureuse ; aussi lorsqu'on veut avoir du beurre de deux qualités différentes, on a soin d'écrémer le lait à deux reprises. La crême se bat également dans des barattes. Dès que le beurre est formé, on le sépare du petit-lait, on le lave bien dans cinq ou six eaux avec de l'eau de fontaine très-froide. Si le beurre est mou, et que le tems soit chaud, il faut le laisser dix minutes dans l'eau pour qu'il durcisse avant d'être complétement battu. Lorsqu'il a pris une bonne consistance, on le pétrit avec la main pour en exprimer le petit-lait.

La qualité du beurre dépend sans doute de la manière dont on le fait, mais il dépend aussi de l'espèce des vaches qui ont fourni le lait, et de la manière dont elles sont nourries. Les vaches trop jeunes ou trop vieilles, celles qui sont maigres ou maladives, donneront toujours du lait inférieur. Si elles sont de bon acabit, elles dédommageront amplement, par l'abondance et la qualité de leur lait, des frais qu'on aura faits pour leur nourriture.

REVUE
BRITANNIQUE.



EXPLOITATION DES MINES DE CUIVRE

EN ANGLETERRE

ET DANS LES PRINCIPALES CONTRÉES DE L'EUROPE.

Rendons grâce aux tremblemens de terre, aux éruptions volcaniques, à tous ces grands cataclysmes de la nature, à toutes ces convulsions intérieures qui ont si violemment tourmenté notre planète. Tous ces phénomènes terribles regardés comme des causes de désastre et de destruction, comme des signes du courroux céleste, ne sont au contraire que le résultat des prévisions de la sagesse divine et l'accomplissement des lois destinées à entretenir le mouvement et la vie dans l'immensité de la création. Soit que ces phénomènes aient ramené à la surface ce qui était enseveli dans les profondeurs de la terre, soit qu'ils aient précipité dans l'abime les plus beaux ornemens de la végétation, ils n'ont fait que préparer à l'homme les moyens d'étendre et de maintenir sa domi-

nation. Quelques compressions exercées à l'intérieur du globe en ont fait sortir par infiltrations les filons de matières métalliques devenues les agens universels de nos échanges, et ces métaux non moins précieux qui fournissent des instrumens à tous les arts, des matières premières à toutes les industries, tandis que les forêts disparaissant tout entières sous des couches nouvelles, servaient à préparer ces masses inépuisables de combustible qui donnent l'impulsion à nos machines, qui réchauffent nos demeures ou qui éclairent nos villes. Substituez à cette confusion apparente qu'ont provoquée ces révolutions une disposition régulière et immuable de couches horizontales, concentriques et homogènes, toute la magnificence de la nature disparaît; plus de vie nulle part, ou, si elle durait encore, si la race humaine n'eût pas été anéantie, elle eût vécu pâle, étiolée, et forcée de renoncer à la culture des arts et de l'industrie, qui ont fondé son pouvoir sur tous les autres habitans de la terre. Ce sont donc ces bouleversemens, ces grandes conflagrations, qui en rapprochant les élémens les plus hétérogènes ont créé cette multitude de produits qui nous étonnent par leur variété, et qui ont répandu tant d'aisance, tant de bien-être dans les sociétés, du moment où l'homme a pu en deviner l'emploi.

Il n'est aucun art, aucune science, aucune industrie, qui ne retrouve chaque jour de puissans auxiliaires dans ces admirables élaborations de la nature : la médecine leur emprunte ses médicamens les plus énergiques, le peintre ses couleurs les plus vives, l'agriculture ses engrais les plus efficaces; les statues qui décorent nos places publiques; nos édifices, nos monumens, la demeure du riche, l'humble habitation du pauvre, ne se composent que de calcaires ou de granits arrachés aux en-

trailles de la terre. Chercher à connaître la nature, les caractères, les gisemens, l'origine, les moyens d'exploitation des substances minérales qui servent à tant d'usages, ce n'est donc pas une étude frivole, un simple entraînement de curiosité, surtout pour nous, qui aspirons à tout savoir, à tout comprendre.

Il n'est peut-être pas de contrée en Europe qui ait éprouvé de plus grands bouleversemens que la Grande-Bretagne : aussi, des mines de cuivre, de plomb, d'étain de fer, de charbon, s'y montrent presque partout; depuis la hauteur de mille pieds au-dessus de l'Océan, jusqu'à une profondeur inconnue au-dessous de son niveau. Ainsi, tout ce qui est nécessaire à leur exploitation se trouve sur les lieux mêmes. Le fer est converti en machines, en instrumens, et sert à nous mettre en possession de tous les dépôts métalliques enfermés dans notre île; nulle autre nation ne peut donc consacrer au développement de son industrie métallurgique les ressources que nous prodiguons à la nôtre. Il y a long-tems aussi que l'Angleterre est regardée comme le plus grand marché de l'Europe pour le fer et l'étain; depuis quelques années elle l'est devenue pour le cuivre. En effet, le produit de ces mines a pris une telle extension, depuis le commencement de ce siècle, que le comté de Cornouailles fournit aujourd'hui plus de cuivre que n'en produisent ensemble les empires russe et autrichien, les monarchies norvégiéno-suédoise et prussienne, la France et le royaume de Hanovre. Dirigeons donc nos premières explorations vers cette branche importante du règne minéral dont les produits sont employés à des usages si divers, qui servent aux instrumens les plus simples de la vie domestique, comme aux armes les plus redoutables de la guerre, qui se transforment en mille nuances sur la palette du peintre,

ou qui servent à préparer les puissans effets de la vapeur. Mais avant de nous occuper des mines de la Grande-Bretagne, jetons d'abord un coup-d'œil sur les principales exploitations du cuivre en Europe.

Les plus anciennes mines de cuivre connues sont celles de Ramelsberg, près de Goslar dans le Hanovre; elles étaient déjà exploitées au dixième siècle. Dans les montagnes du Hartz ainsi qu'en Bohême, il existe plusieurs autres mines, mais en général l'Allemagne tire ses cuivres de Mansfeld en Thuringe. L'exploitation de ces mines date de 1200, et durant les trois derniers siècles elles ont fourni avec celles de la Suède à tous les besoins de l'Europe; elles sont encore aujourd'hui exploitées, mais leur produit n'excède pas 430 tonneaux par année. A la fin du dix-septième siècle, les mines de cuivre de Hongrie et de la Transylvanie commencèrent à fournir à la consommation et donnent encore actuellement des produits assez importans. La France possède aussi dans le Lyonnais, dans l'Auvergne et sur d'autres points, quelques mines de cuivre, mais leur production n'est pas très-considérable, car en 1832, d'après des recherches faites par l'administration, le produit réuni de toutes les mines de France s'élevait à peine à 274,000 kilogrammes.

Le cuivre de Suède jouit depuis long-tems d'une grande célébrité; mais les mines de cette contrée restèrent long-tems inconnues et ne commencèrent à entrer en concurrence avec celles de Saxe que dans le douzième siècle. La plus importante de toutes est celle de Falhum à 130 milles nord-ouest de Stockholm; elle fournit seule les trois-quarts de la production totale de la Suède. Le surplus provient des mines des gouvernemens de Westeras, d'Æstersund, d'Orebro et de Linkæping, dont la qualité est inférieure à celle du cuivre de Falhum; mais les filons

de celle-ci, si riches autrefois, s'épuisent chaque jour. Sous le règne de Gustave-Adolphe, ses produits annuels étaient d'environ 2,732,000 kilogrammes ; aujourd'hui elle ne rend que 594,000 kilogrammes, et la valeur totale des produits réunis des mines de cuivre de Suède ne s'élève pas à 2,000,000 fr. par année. La Russie possède des mines de cuivre de quelque importance en Sibérie, dans la partie orientale des montagnes de l'Oural, et à Orembourg, dans la partie méridionale de cette chaîne. Leurs produits s'élèvent de 4,000 à 4,500 tonneaux par an ; on estime en outre que les mines du gouvernement d'Olonetz fournissent tous les ans 210,000 pouds ou 3,375 tonneaux. L'Arménie produit aussi des quantités considérables de cuivre, mais le manque de combustible et de bons chemins rend l'exploitation de ces mines difficile et coûteuse. Elles sont situées dans les districts montagneux qui bordent la mer Noire ; cependant quelques-uns de leurs principaux gisemens s'étendent entre Tocat et l'Euphrate et longent ce fleuve jusqu'à l'Anti-Taurus.

Le Mexique, le Chili et le Brésil, possèdent d'abondantes mines de cuivre ; mais l'apathie des habitans et le défaut de combustible ont empêché jusqu'ici l'exploitation régulière de ces richesses, dont les produits sont exportés en Europe et en Asie. Les voyageurs assurent que les mines de cuivre du Japon sont les plus considérables du monde, et que la qualité des produits en est très-remarquable ; mais jusqu'à présent, elles n'ont fourni à l'Europe que 700 tonneaux par année. Ramenons maintenant nos regards vers la Grande-Bretagne.

L'histoire des mines de cuivre de la Grande-Bretagne ne remonte pas à une époque très-reculée ; car tandis que la Suède et l'Allemagne exploitaient leurs richesses mi-

nérales, nous laissions les nôtres enfouies dans le sein de la terre. Sans doute les Romains tirèrent parti du minerai qui se trouvait à la surface du sol, mais il n'est resté aucune trace de leurs extractions. En 1588, le comté de Cornouailles n'avait pas donné un grand développement à l'exploitation de ses mines; ce ne fut qu'en 1688, lorsque la couronne vint à se dessaisir de ses prérogatives sur les *métaux vils*, comme on les appelait alors, qu'on commença à y travailler sérieusement. Les capitalistes s'unirent aux industriels; de nouvelles sondes furent pratiquées; d'immenses galeries furent ouvertes, et quoiqu'à cette époque le génie de la mécanique fût encore au berceau, on obtint cependant d'assez prompts résultats. De 1726 à 1735, les mines de Cornouailles produisirent, année moyenne, 700 tonneaux; en 1775, ce chiffre s'éleva à 2,650; en 1798, à 5,000, et aujourd'hui les produits réunis de toutes nos mines s'élèvent à plus de 13,000 tonneaux, et représentent une valeur de 1,300,000 liv. sterl. (32,500,000 fr.). Les mines de cuivre de Cornouailles ne sont pas les seules que possède la Grande-Bretagne, mais ce sont les plus importantes; car les produits de toutes les autres n'égalent pas la cinquième partie du produit de celles-ci.

Les mines de Tavistock, dans le Devonshire, ont donné durant ces vingt dernières années de 300 à 350 tonneaux de métal pur; celles de Parys et de Mona, près Amlwch, dans la partie septentrionale de l'île d'Anglesea, fournissent aujourd'hui de 500 à 550 tonneaux, et occupent une grande place dans l'histoire minéralogique de la Grande-Bretagne. M. Hawkins, dans son *Essai sur les Mines de cuivre de l'Europe et de l'Asie*, disait qu'il n'y avait pas de mines dans le monde entier qui fussent plus productives et d'une exploitation plus facile que les mines de cui-

vre d'Anglesea. « Leur exploitation, ajoute-t-il, ne consiste qu'à entamer une masse immense de minerai qui gît presque à la surface de la terre, sur le sommet d'une montagne peu élevée. C'est ce qui a fait supposer que les Romains tirèrent parti de ces mines, et que, plus tard, sous le règne d'Élisabeth, elles furent aussi exploitées. Mais il est évident que ce n'est qu'en 1768 que furent découverts ces vastes dépôts dont l'exploitation a été le principe de l'opulente richesse des familles Anglesea et Hughes. » La quantité de cuivre, dit M. Hawkins, que ces mines jetèrent sur le marché dans l'espace de douze ans, c'est-à-dire de 1773 à 1785, fut si considérable qu'elle fit baisser de moitié la valeur du cuivre et ruina la plupart des mines de la Grande-Bretagne, moins abondantes que celles-ci. En 1785, leur produit s'élevait à 3,000 tonneaux, alors les mines de Cornouailles n'en fournissaient que 4,400 par année; mais dix ans après, ces mines si prodigieuses étaient tout-à-fait déchues. En 1795, elles ne livrèrent à la consommation que 1,000 tonneaux, et en 1817, 350 seulement. Cependant, grâce à l'administration sage et éclairée de M. Vivian, le produit des mines d'Anglesea augmenta sensiblement et s'éleva à 600 tonneaux. En 1826, il atteignit même le chiffre de 750; toutefois la production n'a pu se maintenir à ce taux, et aujourd'hui les mines d'Anglesea ne donnent que de 500 à 550 tonneaux par année.

On ne doit pas passer sous silence les mines de cuivre d'Ecton, dans le Staffordshire, dont le minerai se compose de sulfate de cuivre (combinaison du cuivre avec le soufre). Plott, dans son *Histoire Naturelle du Staffordshire*, publiée en 1686, dit que ces mines furent d'abord délaissées parce que leur produit ne payait point le travail, mais bientôt après, l'exploitation fut reprise avec le plus grand

succès; car, pendant un certain tems, elles donnèrent plus de 12 tonneaux de cuivre épuré par semaine. Malheureusement cet état de prospérité ne s'est pas soutenu. En 1820, les principaux filons étaient déja épuisés et ne donnèrent que 236 tonneaux; en 1832, ces mines n'ont produit que 38 tonneaux seulement. Quelques dépôts de moindre importance ont été exploités de tems à autre dans les comtés de Caernarvon, de Lancastre, de Westmoreland, de Cumberland et dans l'île de Man. Il y a quinze ans environ que l'on découvrit dans le comté de Kirckudbright un filon qui avait beaucoup d'analogie avec les mines de Cornouailles, mais les résultats ne répondirent pas aux espérances qu'avait fait concevoir cette découverte. Cependant on continue toujours à en extraire le minerai qui est envoyé à Swansea pour y être fondu et raffiné avec celui qui provient de quelques autres mines du nord de l'Angleterre (1). Il y a quelques années, on a découvert à Mainland, une des îles Shetland, au milieu de dépôts calcaires, des veines de cuivre; aussitôt des machines à vapeur furent dressées pour mettre à profit ces richesses, mais leur produit n'a pas été très-considérable. On exploite aussi des mines de cuivre, dans le pays de Galles, à Cronebane et à Tigrony, dans le comté de Wicklow; à Ross-Island, sur le lac de Killarney; mais toutes ces usines ne fournissent que de très-petites quantités, comparativement aux mines de Cornouailles. Voici au reste quel a été, du 5 janvier 1833 au

(1) Swansea, dans le Clamorgan, est une petite ville maritime située dans la baie du canal de Bristol à l'embouchure de la Tawy. Dans les environs de cette ville se trouvent sept usines, où chaque année on traite et on épure plus de 45,000 tonneaux de minerai de cuivre, qui proviennent non seulement des différentes mines de l'Angleterre, mais même des mines d'Asie et d'Amérique.

5 janvier 1834, le produit de toutes les mines de cuivre de la Grande-Bretagne.

Cornouailles	11,185	tonneaux.
Swansea, Pays-de-Galles, etc.	1,158	
Devonshire	307	
Anglesea	575	
Cumberland, Staffordshire, etc.	120	
TOTAL	13,345	

Pour qui n'a jamais vu d'exploitation de mines, celles de Cornouailles offrent un aspect très-intéressant, surtout quand on les considère du haut de Cairn-Marth, rocher qui a 750 pieds d'élévation. Dans une contrée qui n'est ni plate, ni montagneuse, mais seulement accidentée par des vallons et des collines, le mineur et le laboureur sont en quelque sorte confondus pendant les premières heures de la journée; mais dès que la cloche sonne, la scène change de face, vous voyez aussitôt de longues files d'hommes, de femmes, d'enfans, converger comme des fourmis vers le petit trou par lequel ils doivent s'introduire dans la mine. En un clin-d'œil toute cette population disparaît; alors le plus profond silence règne dans la campagne. On n'y remarque d'autre mouvement que celui des leviers gigantesques des machines à vapeur qui, s'élevant et s'abaissant avec rapidité, étanchent les galeries et portent à la surface du sol les produits des travailleurs, ou broient le minerai. Partout un silence profond : les huttes blanches des mineurs restent désertes; rien ici n'annonce la vie, si ce n'est les tourbillons épais de fumée que vomissent les cheminées des machines à vapeur. Les femmes et les enfans chargés de nettoyer le minerai procèdent à ce travail sous de vastes hangars, et dans la plaine les

bestiaux, sans gardiens,[1] broutent en paix l'herbe qui croît à la surface du sol, tandis que l'homme s'agite péniblement dans les entrailles de la terre.

La plus grande partie des mines du Cornouailles sont situées entre la ville de Truro et le Land's-End, et sont groupées dans un très-petit espace; mais les plus importantes se trouvent dans le voisinage de Redruth. C'est dans des crevasses produites par quelque convulsion de la nature que sont déposées ces richesses; mais jamais ces fissures n'en sont entièrement remplies; elles y forment des espèces de veines et de noyaux que coupent en sens divers des roches d'ardoise ou de killas et de granit. On distingue trois espèces de veines ou trois sortes de *lodes*, comme on les appelle dans le pays. Les veines les plus anciennes sont les plus abondantes; leur direction va de l'est à l'ouest; celles de la deuxième classe se dirigent du sud-est au nord-ouest; enfin, les lodes de la troisième série, celles dont la formation est la plus récente, se prolongent, comme les premières, de l'est à l'ouest. Les veines métallifères ne sont pas verticales; elles sont pour la plupart très-obliques à l'horizon. Celles qui vont de l'est à l'ouest plongent ordinairement vers le nord en formant un angle de 35° à 70°; leur plus grande largeur est de trois à six pieds. On a vu cependant des lodes de neuf et même de douze pieds; et dans une de ces mines qui porte le nom de Relistian, on en trouve de trente pieds. Les veines de formation récente sont en général plus larges que les anciennes. Quant à leur longueur, elle varie beaucoup : les lodes qui s'étendent de l'est à l'ouest occupent un espace d'un à deux milles et quelquefois de sept; mais ce qui est très-remarquable, c'est que souvent, lorsqu'une veine ancienne est coupée par une autre de formation récente, elle est très-abon-

dante d'un côté de l'intersection et excessivement peu de l'autre. Les lodes ne se composent pas seulement de cuivre pur, l'étain y est mêlé en grande quantité.

On compte dans le Cornouailles quatre-vingt-quatre mines de cuivre dont les produits varient beaucoup; car il en est qui ne fournissent pas plus d'une demi-tonne de métal pur, tandis que d'autres en donnent jusqu'à 1,900. En général elles sont assez spacieuses; celle de Dolcooth, par exemple, a 1,368 pieds de surface. Cinq machines à vapeur et seize cents personnes sont employées aux divers travaux d'exploitation de cette mine qui fournit par mois de 60 à 70 tonneaux de cuivre épuré. Les mines qui portent le nom de *consolidated* sont les plus grandes du Cornouailles, l'on pourrait même dire de toute l'Europe. Elles sont situées dans la paroisse de Gwennap, à trois milles est de Redruth, longent les montagnes et occupent une aire de 800 acres. Elles sont élevées à 300 pieds au-dessus du niveau de la mer, mais leur puits principal descend à 1,340 pieds au-dessous du même niveau et à 1,652 pieds au-dessous de la surface terrestre. C'est l'excavation la plus profonde de la Grande-Bretagne. Les veines les plus considérables de cette mine ont 8 pieds de largeur et des ramifications de 12 à 18 pouces. La somme totale des parois des puits qui plongent sur les galeries formerait une étendue de 20 milles de long, et celle des surfaces horizontales ou des chemins une étendue de 47 milles.

Le nombre et la puissance des machines employées à l'exploitation des mines de Cornouailles surpassent de beaucoup tout ce qu'on connaît jusqu'à ce jour. M. Élie de Beaumont, ingénieur français, fut étonné en les visitant, il y a peu d'années, du vaste système qu'on y a adopté. C'est là en effet que l'on peut se faire une idée

exacte de la force et de l'utilité des machines. Ce sont d'abord huit pompes à feu dont la grosseur des cylindres varie de 65 à 90 pouces de diamètre ; leur destination est d'épuiser l'eau qui se trouve au fond des galeries ; la plus forte consume dans l'espace de vingt-quatre heures 180 boisseaux de charbon, mais en retour de cette dépense, elle élève 64 gallons d'eau par coup, et frappe douze coups par minute. Il y a encore huit autres machines moins puissantes, qui sont employées à monter le minerai et à le broyer; enfin seize pompes à feu plus petites et six manéges ordinaires, destinés à divers usages, fonctionnent dans ces mines. La force qui résulte de cet ensemble de machines est égale à celle de 1,000 chevaux ; mais en supposant qu'il fût possible de se servir de la force animale, il faudrait trois relais par chaque vingt-quatre heures, en sorte que, pour obtenir une puissance motrice, égale à celle des machines qui sont en activité dans les *mines consolidées*, seulement il ne faudrait pas moins de 3,000 chevaux. Le nombre d'hommes employés à leur exploitation est en rapport avec cette force immense de machines. On compte 2,400 mineurs qui y travaillent assiduement, non compris une multitude d'ouvriers extraordinaires qui sont appelés lorsque l'occasion l'exige. Ces mines fournissent la meilleure qualité de cuivre de Cornouailles ; en 1831, elles ont donné 1,300 tonneaux de métal pur ; en 1832, 1,520, et en 1833, 1,914. Le produit de la vente s'est élevé, en 1833, à 152,000 liv. sterl. (3,800,000 fr.) Les frais d'exploitation ont coûté 105,000 liv. sterl. ; le bénéfice net a donc été de 47,000 liv. st. (1,185,000 fr.) Mais ce ne sont là que les résultats des mines consolidées, et nous avons vu qu'il en existe un bien plus grand nombre. Aussi résumons-nous dans un seul et même tableau le produit des différentes mines de Cornouailles de 1800 à

1831 inclusivement. Ce tableau peut être considéré comme le corollaire de celui que nous avons donné plus haut et qui présentait la production totale des mines de cuivre de la Grande-Bretagne.

Tableau de la production des mines de cuivre du comté de Cornouailles de 1800 *à* 1831.

ANNÉES.	QUANTITÉ de minerai extraite.	MÉTAL PUR obtenu.	VALEUR.
	Tonneaux.	Tonneaux.	Liv. st.
1800.........	55,981	5,187	550,925
1805.........	78,452	6,254	862,410
1810.........	66,048	6,682	570,035
1815.........	78,433	6,525	552,815
1820.........	91,473	7,508	602,441
1825.........	107,354	8,226	726,353
1830.........	133,964	10,748	773,846
1831.........	144,402	12,044	806,090

Quelle que soit l'abondance toujours progressive de ces mines, le comté de Cornouailles en possède bien d'autres encore. On trouve dans cette langue de terre, pressée de tous côtés par l'Océan, des dépôts de quartz, de mica, des mines d'étain, de plomb, d'antimoine, d'or, d'argent, de bismuth, de zinc, dont l'exploitation réclame le concours de 15,000 travailleurs et de 70 machines à vapeur. Mais ce sont sans contredit les mines de cuivre qui font la plus grande partie de la richesse du Cornouailles : celles d'étain ne viennent qu'après (1). Nous avons vu plus

(1) Les mines d'étain de Cornouailles ont été exploitées depuis les tems les plus reculés ; car leurs produits attiraient dans les ports de l'Angleterre les vaisseaux des Phéniciens, qui venaient s'y approvisionner. Mais après la destruction de Carthage, les marchands de Marseille s'emparèrent de ce commerce et transportèrent l'étain de Cornouailles à Narbonne, qui devint alors le grand marché de ce métal. Lorsque l'Angleterre fut conquise par les Normands, ces peuples s'emparèrent des mines d'étain de Cornouailles et en tirèrent

haut quels lieux et quelles directions affectaient les gisemens des filons du minerai, nous en allons faire connaître la constitution. On rencontre rarement dans les mines du Cornouailles du cuivre à l'état natif, il est presque toujours combiné avec d'autres substances minérales qui, suivant leur plus ou moins grande abondance, déterminent ses différentes variétés. Tantôt le cuivre est combiné avec le soufre, l'arsenic et l'antimoine, tantôt avec le fer et l'étain; souvent le minerai ne se compose que de carbonate ou de phosphate de cuivre. Dans quelques mines, le minerai n'offre que 3 pour cent de cuivre pur,

de grands profits. Au treizième siècle, on ne connaissait d'autre étain en Europe que celui de Devon et de Cornouailles; car les Maures avaient dévasté et comblé les mines d'Espagne; ce ne fut qu'en 1240 que l'Allemagne commença à exploiter les mines d'étain qu'elle possédait. La France n'a tiré parti de ses mines de la Haute-Vienne et de la Loire-Inférieure qu'en 1809, mais leurs produits sont encore très-bornés. L'Espagne, la Bohême, la Suisse et la Russie produisent aussi de l'étain, mais en très-petite quantité. Durant les guerres civiles qui désolèrent l'Angleterre, l'exploitation des mines d'étain de Devon et de Cornouailles ne fut pas très-suivie, mais, au commencement du dixième siècle, les travaux reprirent avec un peu d'activité, et de 1720 à 1740, leur produit annuel a été de 2,100 tonneaux. Depuis, ce chiffre s'est graduellement accru, et de 1790 à 1800, il s'est élevé à 3,254. Cependant, en 1815, les anciens filons commencèrent à s'épuiser, et la production resta jusqu'en 1820 au-dessous de 3,000 tonneaux. Les travaux habilement dirigés qui s'effectuèrent à cette époque eurent pour résultat d'accroître la production d'un tiers environ, et aujourd'hui elle flotte entre 4,500 et 5,000 tonneaux par année, dont la valeur peut être portée à 300,000 liv. sterl. (7,500,000 fr.) Cependant, malgré cette production considérable, l'Angleterre importe, chaque année, un millier de tonneaux d'étain étranger, dont 900 environ proviennent de la Péninsule de Malacca. Il faut dire aussi que, chaque année, elle exporte près de 2,600 tonneaux d'étain dans les différentes parties du monde et plus de 7,000 tonneaux de cuivre.

tandis que dans d'autres cette proportion est de 30 et de 60 pour cent. Aussi la manière de le traiter pour le réduire en masses compactes et parfaitement homogènes varie-t-elle suivant ses différentes constitutions.

Au sortir de la mine, le minerai est concassé, broyé et lavé; il n'a pas besoin, comme celui d'étain, d'être pulvérisé et tamisé. Après cette préparation, il est vendu à des compagnies qui s'occupent exclusivement de la fusion. Maintenant presque tout le minerai de cuivre recueilli dans la Grande-Bretagne est acheté par dix établissemens qui se livrent à ce genre d'opération. En 1834, leurs achats dans le Cornouailles se sont élevés à 1,032,000 liv. sterl. (25,800,000 fr.) Grâce à cette division bien entendue du travail, l'exploitation des mines du Cornouailles se maintient dans un état de prospérité constant. Les entrepreneurs ne se livrent exclusivement qu'à l'extraction, et demeurent étrangers à toutes les modifications subséquentes de leurs produits. Au reste, ce n'est pas seulement dans cette circonstance que nous aurons à signaler la bonne administration des mines de Cornouailles; nous la retrouverons encore dans les sages dispositions qui y ont été adoptées pour intéresser les travailleurs à l'entreprise.

Le minerai, une fois vendu, est expédié dans le pays de Galles ou sur les côtes du Glamorgan, près de Neath et de Swansea où il est réduit en lingots, en planches ou en saumons. Le comté de Cornouailles possédant très-peu de charbon, les propriétaires de mines ne trouveraient aucun avantage à le traiter sur les lieux, tandis que dans le pays de Galles où le charbon est très-abondant et à très-bon marché, les différentes opérations qu'exige son traitement peuvent s'y faire dans les meilleures conditions possibles. Les bateaux qui vont du pays de Galles en Cor-

nouailles y apportent le charbon nécessaire pour alimenter les machines à vapeur et s'en retournent chargés de minerai; ainsi, comme on le voit, tout a été calculé de la manière la plus économique.

Les procédés employés pour traiter le cuivre, quoique simples, ont subi plusieurs améliorations qu'il serait trop long d'indiquer ici; mais rien ne prouve mieux les progrès qu'a faits cette industrie dans ces trente dernières années que l'abaissement successif du prix de ses produits. Ainsi, en 1800, le tonneau de cuivre qui valait 133 liv. sterl. (3,375 fr.) s'est vendu 113 liv. sterl. en 1820, et ne se vend plus aujourd'hui que 100 liv. sterl. (2,500 fr.). Le minerai se traite par la calcination et la fusion, opérations qu'on répète six et huit fois suivant le degré de pureté qu'il a. Par le grillage, une partie du soufre brûle et se dégage à l'état d'acide sulfureux; si le minerai contient de l'arsenic, il se volatilise aussi à l'état d'acide arsénieux; le cuivre et surtout le fer s'oxident en partie. On fond alors cette matière avec un sable siliceux ou de l'argile; le charbon réduit l'oxide de cuivre, et l'acide silicique du sable ou de l'argile s'empare de l'oxide de fer. On obtient ainsi des scories et une masse fondue qui contient tout le cuivre et un peu moins de soufre et de fer que le minerai; on grille et on fond cette masse successivement jusqu'à ce qu'elle devienne malléable. Elle prend alors le nom de *cuivre noir* et contient environ 60 pour cent de métal; ce cuivre noir est ensuite exposé à un courant d'air chaud qui brûle le soufre et le fer. On refond et on rôtit ainsi trois ou quatre fois cette espèce de gueuse qui contient alors de 85 à 90 pour cent de cuivre; enfin on l'affine en la fondant dans un fourneau à réverbère. Les dernières traces du soufre brûlent; le fer, le plomb et l'antimoine disparaissent; les deux premiers en scories,

le dernier en vapeur. Les différentes qualités de minerai ou plutôt les produits des différentes mines dont la constitution géologique se rapproche sont mêlés ensemble ; ils se modifient ainsi l'un par l'autre et donnent en moyenne huit pour cent de métal pur. Jetons maintenant un coup-d'œil sur le système d'exploitation des mines de Cornouailles, système admirable qui concilie parfaitement les intérêts des ouvriers avec ceux des entrepreneurs.

Dans les travaux qui s'exécutent à la surface de la terre, on peut aisément surveiller le travail de l'ouvrier ; mais dans ces longues galeries souterraines, d'un accès difficile, où le mineur n'est éclairé que par la sombre lueur de sa lampe, il est impossible d'exercer sur lui une surveillance active et continue. Aussi, en le payant à la journée, comme cela se pratique dans un grand nombre de mines de l'Angleterre et du continent, on n'obtient qu'un travail imparfait et exécuté sans discernement. D'un autre côté, si on ne le payait qu'à la tâche, sans l'intéresser lui-même à la bonne direction du travail, il n'en résulterait que très-peu de profit pour le maître ; l'ouvrier exécuterait bien de grandes excavations, mais sans faire le moindre effort pour suivre à la piste les filons qui sans cesse lui échappent ; enfin, en ne le payant que d'après la quantité de minerai obtenu, l'appréciation du travail serait très-difficile, et deviendrait une source continuelle de mécomptes pour l'ouvrier et de récriminations fâcheuses contre le maître. Heureusement l'habile détermination qu'avaient déjà prise les exploitans des mines de Cornouailles de vendre aux enchères leur minerai est venue trancher les difficultés. La vente a lieu publiquement chaque semaine à l'entrée même de la mine. Le minerai s'élève en hautes pyra-

mides de 100 tonneaux chacune, et les acquéreurs, après en avoir examiné la qualité, offrent leur prix sur des bulletins séparés ; le tas reste à celui qui en a donné la plus forte somme. Ainsi pas la moindre fraude possible de la part du maître, pas la moindre incertitude pour les mineurs dans le résultat de leur travail hebdomadaire. Le maître se départ d'une portion du prix de vente en faveur de l'ouvrier, d'après les conventions préliminaires qui ont été faites. Si la mine est très-riche, l'ouvrier reçoit une prime de six pences par chaque livre sterling ; si elle est pauvre, ce taux s'élève successivement jusqu'à quinze schellings : l'intérêt du mineur est ainsi toujours en rapport avec celui du maître. Examinons maintenant comment s'établit cette proportion.

A l'exception d'un petit nombre d'employés chargés de la surveillance, les mineurs de Cornouailles ne reçoivent pas de salaire fixe ; on leur cède par contrat et aux sous-enchères publiques les différentes parties de la mine qu'on veut exploiter. Comme les filons ont pu être appréciés d'avance par les mineurs, il est évident qu'aucun d'eux n'est trompé, et lorsque les lots sont mis à la sous-enchère, l'ouvrier sait bien quel est le résultat qu'il peut en espérer. On donne à l'adjudicataire, qui stipule ordinairement pour deux ou quatre personnes, le titre de *taker*, preneur ; et le marché qu'il conclut est valable pour deux mois. Mais si la portion soumissionnée présente trop de difficultés à l'exploitation, ou ne donne qu'un minerai trop appauvri, le mineur peut l'abandonner après quelques jours d'essai en payant vingt schellings au maître. Grâce à cet admirable système, qui concilie si bien les intérêts de tous, on ne voit jamais dans les mines de Cornouailles s'élever des rixes entre les ouvriers et les entrepreneurs, querelles qui sont au contraire très-fré-

quentes dans la plupart des mines de l'Angleterre et du continent, où ce sage arrangement n'a pas encore été introduit. Mais il existe encore dans les mines de Cornouailles deux autres espèces de travail que nous allons faire connaître : ce sont le *tutwork* et le *dressing*. Le *tutwork* consiste à faire toutes les excavations qui ont pour objet de découvrir la mine, sans cependant que l'on soit certain du résultat. On ne creuse ainsi que le roc stérile et les parties improductives des filons. Ce genre de travail est payé à la toise cubique; mais lorsque les matières extraites sont de quelque valeur, l'administration accorde une prime à l'ouvrier pour le stimuler et l'engager à apporter du soin et de l'intelligence dans son travail. Le prix ordinaire du *tutwork* varie depuis 5 jusqu'à 40 livres sterling par toise cubique, selon la dureté du terrain. Souvent même le prix en est porté jusqu'à 80 et 100 livres sterling la toise. Le *dressing* comprend tous les travaux accessoires de la mine, le transport des matériaux des galeries dans le puits principal, l'étançonnage des parois de la mine, les remblais, etc.

Lorsque les contrats sont à la veille d'expirer, ce qui arrive comme nous l'avons vu tous les deux mois, les capitaines ou surintendans visitent la mine dans toutes ses parties, examinent avec soin les travaux, indiquent les filons qu'il faudra abandonner, ceux qu'on devra reprendre dans le courant du nouveau bail, et déterminent la moyenne du salaire que chaque ouvrier a obtenu dans l'exploitation du lot qui lui a été adjugé. Ces *capitaines souterrains*, comme on les appelle, sont choisis parmi les mineurs les plus capables, et servent dans toutes les circonstances d'intermédiaires entre les maîtres et les ouvriers. Le lendemain de l'expiration des contrats, c'est le jour du *survey*; grande fête pour la contrée. Alors

toute cette population étiolée qui passe la plus grande partie de sa vie sans apercevoir le soleil, sort de ses retraites caverneuses, se réunit avec empressement dans les cabarets, dans les salles de bal ou sur les places publiques, et savoure avec délices « ce jour de repos, ce jour de bonheur et de paix. Elle renoue alliance avec la nature, elle retrouve une joie dans chaque bourgeon des arbres, une volupté dans chacune de leurs fleurs épanouies, un bonheur profond dans le regard de ses enfans heureux. » Mais bientôt arrive le jour de l'adjudication ; c'est une époque solennelle qui mérite d'être décrite.

Au milieu de la place publique s'élève une espèce de théâtre sur lequel doivent siéger les administrateurs des mines accompagnés de leurs agens. A midi, la séance est ouverte et les affaires commencent : les mineurs se groupent, se pressent autour de cette espèce de tribune, en attendant la publication des lots. L'un des chefs se lève, donne d'abord lecture des réglemens, interpelle l'assemblée, provoque les observations, prescrit les conditions des contrats, détermine le prix des amendes dont les négligens ou les paresseux seront passibles, etc., puis il désigne le premier lot inscrit et en fixe le taux, que les assistans réduisent successivement. Tant que le prix demeure élevé, les preneurs sont nombreux et empressés, mais à mesure qu'il s'abaisse, les concurrens diminuent, et au brouhaha qui régnait naguère, succède un calme profond. Enfin lorsqu'il n'y a plus qu'un seul sous-enchérisseur, le chef jette un caillou en l'air, et déclare le lot adjugé ; le *taker* donne son nom ainsi que celui de ses compagnons, et le marché est conclu. Il arrive quelquefois cependant que les mineurs ne sous-enchérissent pas, parce que l'estimation faite par les chefs leur paraît être au-dessous de sa valeur ; alors on passe ou-

tre, et à la fin de la séance, après avoir examiné si les exigences des ouvriers sont justes, on tâche de leur faire raison et d'augmenter le taux de la prime. L'opération se continue ainsi jusqu'à ce que tous les filons de la mine soient adjugés, et souvent, dans l'espace de deux heures, on a fourni à plus de six cents personnes du travail pour plusieurs mille livres sterling. Le hasard, il est vrai, ne seconde pas toujours l'intelligence et l'activité des mineurs, mais il arrive souvent que des couples réalisent dans l'espace de deux mois des profits de 5 à 600 liv. sterling (1).

Telles sont les constantes occupations de cette contrée ; telles sont les lois qui régissent cette population excentrique, ardente au travail, infatigable à la peine. Jamais de plaintes, jamais de coalitions. On rencontrerait difficilement ailleurs des hommes plus intelligens et plus

(1) Note du Tr. Ce système, dont on ne saurait trop recommander la mise en pratique et l'extension, a été importé en France par un savant à qui la science et l'industrie doivent chaque jour de nouvelles découvertes ou de nouvelles applications. Sans doute, il serait impossible d'étendre d'une manière absolue à toutes les branches de l'industrie la méthode suivie dans les mines de Cornouailles ; mais en lui faisant subir les modifications qu'exigent les différentes natures d'exploitation, on pourra toujours rattacher l'ouvrier à l'entreprise et confondre ses intérêts avec ceux de l'entrepreneur ; tandis que dans le système de rémunération généralement suivi aujourd'hui, les intérêts de l'ouvrier sont diamétralement opposés à ceux du maître. On parviendrait ainsi à diminuer la trop grande inégalité qui existe dans la répartition des profits de la production, et à rendre l'ouvrier plus actif, plus intelligent, plus économe et plus moral. Plusieurs essais ont été déjà tentés, nous le savons, et n'ont pas produit tous les résultats qu'on en avait espéré ; mais il ne faut point se décourager, car il n'est rien au monde de plus difficile que de parvenir à bien faire le bien. Cependant les heureuses tentatives de la manufacture de glaces de Saint-Gobain qui est franchement entrée dans ce système d'association, nous permettent de croire que tout espoir n'est pas encore perdu. Au

probes ; le bien-être de la famille, le désir de l'indépendance sont leurs seuls mobiles. Aucun danger ne les effraie ; ils travaillent avec autant de sécurité sous les vagues de l'Océan et au bruit des galets qui roulent sur leur tête que s'ils étaient à la surface du sol. Il y a peu d'années encore, un de ces hardis industriels vint à apercevoir des traces de minerai sur un rescif que la marée basse laissait à découvert : l'entourer d'une épaisse muraille, épuiser l'eau qui se trouvait dans l'enceinte ; creuser ensuite le nouveau filon, poursuivre les veines qui plongeaient sous l'Océan, fut l'ouvrage de quelques jours et de quelques hommes privés de toutes ressources. Le résultat répondit à tant d'efforts, à tant de témérité ; le minerai se trouva riche et abondant. Mais cette conquête ne devait pas long-tems leur appartenir : un vaisseau jeté à la côte par l'orage ébranla les digues, les crevassa, et les flots de la mer pénétrant à travers ces issues, comblèrent la mine et engloutirent en quelques instans les malheureux qui se trouvaient à l'intérieur !

(Geological Transactions.)

mois d'avril 1833, les administrateurs de cette manufacture proposèrent aux ouvriers de l'un de leurs ateliers de les faire participer au partage des profits extraordinaires qui seraient le résultat de leur plus grande habileté, ou de la plus grande économie qu'ils apporteraient dans leurs manipulations. Malgré tous les avantages que leur offrait cette proposition, les ouvriers se décidèrent difficilement, n'entrèrent qu'avec défiance dans les vues de l'administration. Cependant à la fin de 1833, par suite de ces conventions une prime de 13,000 francs fut distribuée entre cent ouvriers ; c'est-à-dire 130 francs pour chacun d'eux ; en 1834, cette prime s'est élevée à 200 francs ! somme énorme si on la rapproche du montant annuel du salaire de ces ouvriers dont la moyenne ne dépasse pas 750 francs. Quel accroissement de richesse pour la France ! quelle plus grande somme d'aisance et de bien-être pour les classes laborieuses, si dans tous nos ateliers ce système d'association pouvait prévaloir !



Histoire.

LES FEMMES DES CÉSARS.

N° I.

COSSUTIA, CORNÉLIE, POMPEÏA, CALPURNIE, FEMMES DE J. CÉSAR. — SERVILIE, CLAUDIA, SCRIBONIA, LIVIE, FEMMES D'AUGUSTE.

Il ne faut pas confondre, comme l'ont fait plusieurs savans, les mœurs des femmes d'Athènes et celles des femmes de Rome. Les Grecs, à demi orientaux, et cédant à l'influence ionienne, laissèrent à leurs compagnes très-peu de liberté d'action. A Sparte, la femme n'existait pas; on l'avait transformée en homme, en soldat. Corinthe, Thèbes, Athènes, avaient fait d'elle un instrument de plaisir ou une esclave de ménage. La démocratie athénienne, qui servait de modèle et de flambeau à toutes les autres républiques, ne permettait pas aux femmes de prendre une part active à ces agitations de l'Agora, à ces discussions du Portique, à ces combats de vénalité, d'éloquence et d'intrigue, dont la cité de Cécrops a rempli ses annales. Telle est la place de la femme, dans la démocratie pure : place infime et méprisée. Dès que la masse domine, avec ses passions brutales, avec ses instincts grossiers, avec sa vénération pour la force physique, elle rejette dans l'ombre la faiblesse, la délicatesse et l'influence morale de l'autre sexe.

Ce qu'on appelle ordinairement la république romaine,

c'était une aristocratie. La matrone romaine ne fut pas emprisonnée, abrutie, exilée de la société des hommes, comme la femme athénienne. Dès les premiers âges de Rome, la loi protége la décence, la dignité des matrones. Elle les met en tutelle, mais elle les honore; elle leur assure un douaire; elle bâtit des temples dédiés à la paix des ménages et à la modestie féminine. Celles qui ont servi l'état dans les momens de péril sont récompensées par le sénat et couvertes d'éloges publics. La mère et la sœur de Coriolan viennent de sauver la patrie en arrêtant le glaive de leur fils. « Le sénat, dit Aurelius Victor, sentant ce qu'il doit aux femmes, décrète qu'un temple sera érigé à la fortune féminine. » Brennus s'est emparé de Rome : les femmes sacrifient leurs bijoux et leurs vêtemens pour racheter la ville : le sénat ordonne que les matrones auront part aux éloges funèbres qui célèbrent la vertu des héros. Le même enthousiasme s'empara d'elles après le massacre de Cannes, et les mêmes honneurs publics leur furent rendus.

Ainsi, la moralité romaine des premiers âges, celle qui élevait jusqu'au rang des dieux les agriculteurs et les soldats de Rome, exaltait aussi leurs femmes et leurs filles, et rendait inutile la rigueur de la loi qui donnait au père droit de vie et de mort, non seulement sur ses enfans, mais sur sa femme. Le divorce, permis par la législation, tomba en désuétude, la matrone exerça le pouvoir absolu dans l'intérieur de la famille, et son ascendant fut tel, grâce au respect d'elle-même et de ses devoirs, qu'il équivalut à une complète liberté. Frugale, chaste, se renfermant volontairement dans le cercle de ses fonctions domestiques et de son administration intérieure, la femme, telle qu'elle exista chez les vieux Romains, est devenu le type et le modèle de la vertu de son sexe.

Honorée et placée au niveau des grands hommes, elle devenait digne de l'estime que l'on professait pour elle. Des fêtes et des cérémonies publiques lui étaient consacrées. Lucrèce, Clélie, la vestale Claudia, étaient devenues les déesses féminines de Rome. Tant que les conquérans du monde conservèrent leur antique vertu, les femmes se maintinrent à ce haut rang; mais bientôt les matrones suivirent l'exemple que leur donnaient leurs maris et leurs frères. Elles livrèrent à un troupeau d'esclaves les soins intérieurs de la famille; elles donnèrent à la volupté des heures que leurs aïeules avaient consacrées au ménage et à la famille: on les vit, rivales d'éclat et de luxe, se disputer les premières places dans ces amphithéâtres où l'on jouait les obscénités de Plaute et d'Accius.

Lucrèce était née sous l'ancienne république que sa mort avait préparée. Messaline naquit sous les Césars, et fut le type et l'emblème de la nouvelle Rome corrompue. Comme les femmes avaient donné les plus beaux exemples de grandeur d'ame, de courage et de dévouement, elles s'emparèrent encore de la première place dans cette lutte d'infamie. Messaline dépasse Tibère, et Poppée vaut bien Pétrone. L'influence conquise par les femmes sous la république, et conquise par leur vertu, se maintint, grâce à leurs vices, sous le nouvel ordre de choses. Leur grande passion depuis l'époque de la décadence, ce fut le théâtre; elles se disputaient l'histrion dont les gestes lubriques avaient excité leurs désirs; elles achetaient à prix d'or les faveurs du mime que le peuple applaudissait. La débauche. épuisée par ces excès, avait recours aux inventions du luxe et de la sensualité asiatiques. Les eunuques de Bysance et de Paphlagonie accouraient à Rome pour servir d'instrumens à de honteux plaisirs. La théorie de l'avortement était publiquement professée à Rome; et il n'y

avait d'autre différence entre la grande dame et la courtisane que la richesse de l'une et la pauvreté de l'autre : ici, la faculté d'acheter des voluptés effrénées, ailleurs la nécessité de les vendre.

Au milieu de ce débordement, dont tous les écrivains de l'antiquité nous ont transmis le tableau affeux, quelle fut la conduite des femmes qui partageaient le trône, et qui, souvent alliées à des monstres de libertinage et de cruauté, trouvaient chez les Tibère, les Héliogabale et les Caligula, de si exécrables modèles? Essayons d'esquisser rapidement la vie des impératrices. César, le fondateur de ce grand empire, n'avait pas donné un exemple moral à ses concitoyens. On sait quelles furent les mœurs de cet homme célèbre, mari de toutes les femmes et *femme de tous les hommes*. Il se maria quatre fois. On l'avait fiancé à Cossutia, jeune fille riche et appartenant à l'ordre équestre. Il la répudia avant le mariage réel, sous prétexte que ses affections personnelles n'avaient pas été consultées. Il épousa Cornélie, fille de Cinna, élevée par sa tante Julie, femme de Marius. Il avait puisé dans cette éducation domestique la haine du parti aristocratique commandé par Sylla, et un vif attachement pour la faction populaire à la tête de laquelle Marius s'était placé. Cinna, dont César épousait la fille, était non seulement l'ennemi de Sylla, l'homme dévoué à l'ombre de Marius, mais un homme puissant, vindicatif, inflexible, opulent, qui offrait à son gendre un appui assuré. En vain Sylla essaya de rompre ce mariage : César aimait Cornélie ; son ambition l'attachait à son beau-père. Pour le punir, Sylla le priva du sacerdoce, lui enleva la dot de sa femme, annula son droit de succession, et se préparait à une vengeance plus complète, lorsque ses ennemis, en l'attaquant de toutes parts, le contraignirent à oublier pour un mo-

ment un adversaire encore jeune. Les vestales vinrent demander à Sylla, dictateur et vengeur, la grâce de César ; elles l'obtinrent de cet homme, assez politique pour ne jamais satisfaire son ressentiment aux dépens de son intérêt. Il prévoyait bien l'influence future de César qui, disait-il, renfermait en lui plus d'un Marius ; mais que lui importait l'avenir! Il écrasa ses ennemis et envoya César questeur en Espagne. Peu de tems avant le départ de César, sa femme mourut ; ame noble, esprit élevé, dont il ressentit vivement la perte ; femme courageuse qui aurait aidé son mari à lutter contre ces tems difficiles et les dangers qui l'environnaient. Jusqu'à lui on avait prononcé le panégyrique funèbre des femmes âgées, mais non des jeunes femmes ; César, infidèle à cet usage, prononça, du haut de la tribune, le panégyrique éloquent de Cornélie, morte dans sa vingt-quatrième année. C'était à cette même tribune que Marius avait suspendu la tête de Marc-Antoine, le grand-père du triumvir ; que Sylla suspendit celle du jeune Marius ; et que Marc-Antoine déposa la tête sanglante de Cicéron. Tous les auteurs latins rendent témoignage de l'impression profonde et touchante que produisit le discours de César en faveur de Cornélie. Sa troisième femme, Pompéia, fille de Pompéius Rufus et nièce de Sylla, semblait destinée à lui faire sentir vivement la perte qu'il venait de subir. Pompéia était aussi inconstante, aussi violente dans ses passions, aussi étourdie dans sa conduite, que Cornélie avait été fidèle, vertueuse, prudente et dévouée à son mari. Cette union politique, au moyen de laquelle César espérait échapper aux vengeances de ses adversaires et préparer son pouvoir, fut malheureuse.

La mère de César, Aurélia, gouvernait la maison de son fils : austère et vertueuse matrone des anciens tems,

qui ne tarda pas à deviner les inclinations vicieuses de sa belle-fille, et qui la soumit à une rigide surveillance. Un de ceux qui fréquentaient avec le plus d'assiduité la maison de César, était Publius Clodius, romain d'une illustre famille et dont les aïeux se perdaient dans la nuit des tems antérieurs à la fondation même de la cité. Il avait vingt-deux ans; il était riche, prodigue et brave. A sa beauté naturelle se joignait un air d'intrépidité violente et de fougue indomptable que son caractère ne démentait pas : Lovelace de l'ancienne Rome, qui disposait des trésors légués par ses ancêtres pour satisfaire ses passions, et qui, dans les repas splendides donnés par lui à ses camarades de débauche, se vantait de n'avoir jamais reculé devant un magistrat, de ne s'être jamais soumis à une loi. Aux yeux de Rome entière il vivait en inceste permanent avec ses trois sœurs. Bientôt l'objet de ses recherches fut la femme de César. Ce qu'il y avait d'audace, d'esprit, de violence et d'éclat chez Clodius, devait séduire Pompéia. Il s'établit entre elle et Aurélia, sa belle-mère, une lutte d'intrigue et d'adresse, dans laquelle Aurélia finit par succomber.

On devait célébrer sous peu de jours la fête de *Fauna*, déesse spéciale des femmes romaines, nommée la *bonne déesse*, et dont le culte est encore entouré de mystères que les érudits n'ont pas su éclairer. Non seulement aucun homme ne devait y être admis; mais on avait soin de voiler les statues des ancêtres, et de ne laisser à découvert que celles des aïeules. On avait soin de bannir de ces cérémonies tout souvenir des hommes, du rapport entre les sexes, du lien conjugal et même de l'amour. Quiconque aurait rappelé, de la manière la plus éloignée, une idée, non pas indécente, mais érotique, aurait été flétri par les lois. Il était défendu aux femmes d'apporter des bouquets de

myrte, arbuste consacré à Vénus. Les mystères de la bonne déesse étaient comme une espèce de fête de la vierge; l'objet d'un profond respect et d'une vénération superstitieuse. César était consul; dans sa maison devait avoir lieu le sacrifice auquel présidait Pompéia, sa femme.

Le stratagème dont s'avisèrent les amans fut hardi jusqu'à l'impudence; cette maison, devenue temple et vouée à la chasteté, la maison de l'époux lui-même devait être le lieu du rendez-vous et le théâtre de leurs amours. Une esclave, nommée Abra par Plutarque et Séprulla par Cicéron, fut mise dans la confidence : on convint que Clodius, couvert de vêtemens blancs et couronné de roses blanches, comme les dames qui devaient assister aux mystères, se mêlerait à la foule des femmes qui pénétreraient dans l'intérieur de la maison, et que la servante Abra le tiendrait caché dans sa propre chambre jusqu'au moment où Pompéia, libre enfin, pourrait venir le trouver. La première partie de ce drame romanesque réussit complétement. Clodius, dont le teint était frais et la figure jeune, passa sans obstacle au milieu de la foule des femmes vêtues de blanc comme lui, qui remplissaient le vestibule sombre de la maison. La vigilance d'Aurélia fut trompée; tandis que Pompéia, revêtue du costume de grande prêtresse, remplissait ses devoirs sacrés et commençait le sacrifice, Abra, reconnaissant Clodius, le prenait par la main et le conduisait chez elle, lui promettant de lui amener Pompéia sa maîtresse. Malheureusement, Abra, au sortir de sa chambre, fut rencontrée par Aurélia qui la tint près d'elle et lui fit exécuter ses ordres pendant assez long-tems pour l'empêcher d'avertir Pompéia de l'arrivée de Clodius. Le caractère fougueux de l'amant lui rendit ces délais insupportables : après un quart d'heure d'attente, il se précipite hors de la chambre qui lui avait

servi de prison, et parcourut les appartemens. On le remarqua, il voila son visage, on lui adressa des questions, il se tut. Poursuivi par les esclaves, qui s'étonnaient de cette obstination silencieuse et de cette course errante à travers la maison, il crut échapper à leur importunité en se plongeant dans un corridor sombre. Abra, libre enfin, le cherchait de son côté; les esclaves qui traversaient le corridor, apercevant une femme blottie dans un coin, lui demandèrent qui elle était, ce qu'elle voulait et pourquoi elle se cachait ainsi.

« Je demande Abra ! s'écria Clodius en faisant la petite voix. » Les esclaves, qui n'avaient aucune autorité dans la maison, laissèrent Clodius qui retrouva la servante et se réfugia dans sa chambre; mais Aurélia venait d'être avertie; la fête était suspendue; le trouble régnait dans la maison; et la grande prêtresse, qui aurait eu soin de se trouver mal si le hasard l'avait fait naître huit ou neuf cents ans plus tard, resta immobile et pâle auprès de l'autel. A la voix d'Aurélia, on ferma les portes, on apporta des flambeaux, on visita toutes les chambres; et le pauvre Clodius, qui s'était glissé sous le lit d'Abra, fut découvert et chassé par les matrones furieuses.

Le lendemain on ne parlait à Rome que de cette aventure; personne ne doutait que Pompéia ne fût coupable, et César sans colère, sans violence, la répudia tranquillement.

La justice devait s'emparer de cette affaire; Clodius fut cité devant le tribunal comme coupable d'impiété. Fidèle à son impudence accoutumée, il distribua une somme considérable à plus de deux cents témoins qui tous devaient venir prouver son alibi, et déposer qu'il était absent de Rome, pendant la nuit consacrée aux mystères de la bonne déesse. Rien n'égale, disent les contempo-

rains, l'audacieuse insulte avec laquelle Clodius accueillit ses accusateurs. Entouré de ses faux témoins, il bravait audacieusement le mépris public, lorsqu'un incident nouveau, dont une femme était le mobile, fit prendre un nouveau tour à ce procès singulier.

Il avait une sœur nommée Clodia, violente dans ses prédilections et dans ses haines comme son frère, et qui, tout aussi peu scrupuleuse dans ses mœurs, s'était éprise d'une passion vive pour Cicéron, long-tems ami intime de Clodius, auquel il ne ressemblait guère. Cicéron était faible de caractère, partisan de la philosophie morale et timide en face du danger. Clodius était téméraire et sans principes. Par haine pour Catilina, il avait servi de bras droit à Cicéron, lorsque ce dernier avait fait au célèbre conspirateur une si vive et si ardente guerre. Souvent le glaive de Clodius avait protégé l'éloquence de l'orateur romain. Clodia, sa sœur, n'oubliait rien pour resserrer les nœuds d'une amitié qui la rapprochait de l'homme qu'elle préférait; elle alla même jusqu'à charger un nommé Tulle, ami commun de Clodius et de Cicéron, de communiquer à ce dernier les sentimens qu'elle avait conçus pour lui, et l'espoir lointain de le voir répudier sa femme Térentia, pour épouser la sœur de Clodius. Térentia, instruite de la passion et des espérances de Clodia, n'oublia point d'armer Cicéron contre Clodius son ancien ami. Elle espérait que Cicéron échapperait pour toujours aux poursuites de Clodia. Aussi, quel fut l'étonnement de Clodius lorsqu'après avoir fait comparaître tous ses faux témoins, il vit s'avancer Cicéron qui, contredisant leur assertion unanime, déposa et prouva que Clodius était venu le consulter chez lui le soir même, peu de momens avant la célébration des mystères. L'assertion de l'alibi se trouvait détruite, et l'ingratitude de Cicéron envers celui

qui l'avait si long-tems défendu contre ses ennemis, l'éloignait à jamais de Clodia et de son frère.

Le procès continuait; César, appelé à rendre témoignagne, ne voulut ni inculper ni disculper sa femme. Quand on lui demanda pourquoi il l'avait répudiée : « La femme de César, répondit-il, ne peut pas même être l'objet d'un soupçon. » Au milieu des vices dont la décadence de la république avait communiqué la contagion à ce grand homme, on trouve chez lui un sang-froid, une dignité merveilleuse dans les occasions difficiles, un empire sur lui-même et une hauteur d'ame qui annonçaient le maître du monde. Clodius s'apercevant que si la justice avait son cours, une punition infamante lui était réservée, profita de sa liberté pour soulever le peuple. Il soudoya la populace, arma les esclaves, effraya les tribuns et les magistrats, leur montra des torches et des glaives prêts à mettre la ville à feu et à sang, et arracha aux juges épouvantés un acquittement conçu en termes équivoques, et qui laissait entrevoir la culpabilité de l'accusé sans oser le punir.

Pompéia, dont les intrigues et les erreurs ne s'arrêtèrent pas là, et que nous ne suivrons pas dans sa carrière galante, avait dégoûté César des femmes coquettes, brillantes et voluptueuses. Le nouvel objet de son choix fut Calpurnie, fille de Lucius Pison, son allié politique, et descendante de Numa Pompilius. Le sévère Caton s'apercevait bien que César, en contractant de pareilles alliances, voulait affermir son pouvoir et agrandir son crédit. « Honte, s'écriait-il, à ces mariages qui ne sont que des achats de places; à ces noces au moyen desquelles on se rend maître de la république ! »

La censure de Caton était rigoureuse. Quand même l'ambition du futur dictateur n'eût pas trouvé son compte

à cette nouvelle alliance, Calpurnie était digne de lui; elle l'aimait. Belle, sage, éloquente et pure, elle appréciait dignement, elle comprenait la grandeur de César, grandeur qui brille au milieu de ses vices et de ses talens et qui le distingue de ses contemporains. Quel homme en effet! et quel cœur de femme ne se fût animé d'enthousiasme à l'aspect de celui qui, au milieu de tant de dangers, d'intrigues, d'ambitions, de fautes, de débauches, conserva toujours la même générosité, la même hauteur d'ame. Partout dans la vie de César, dès sa plus tendre jeunesse, on retrouve la même aspiration vers la gloire, le même dédain de l'intérêt sordide. S'il eût épousé Cossutia, il eût été le plus riche des Romains; s'il eût répudié Cornélie, comme l'exigeait Sylla, il aurait eu part aux faveurs de ce chef tout-puissant; il aurait pu se venger de Pompéia, sa femme, et la livrer aux lois qui ne pardonnaient pas l'adultère et le sacrilége. Cette noblesse et cette intrépidité qui lui avaient fait montrer au peuple, du haut de la tribune, les images de Marius sous le règne de Sylla, ne l'abandonnèrent point pendant toute sa vie; « c'était, comme le dit Tacite, l'orateur le plus éclatant, le premier général d'armée, un des plus beaux hommes et assurément l'homme le plus magnanime de son époque. »

Aucun nuage domestique ne troubla les années qui s'écoulèrent depuis son union avec Calpurnie jusqu'à sa mort. Toujours modeste et simple dans ses mœurs, occupée d'études et de philosophie, secondant les intentions généreuses et les nobles mouvemens de son mari, elle l'exhorta constamment à faire grâce lorsqu'il était en possession du souverain pouvoir. César venait d'accorder la vie à Ligurius. « Voilà, s'écria Calpurnie quand le dictateur fut de retour chez lui, le plus beau moment de ta

vie! » Rien ne prouve mieux la vertu de Calpurnie, que le silence profond que les historiens gardent à son égard. On ne la retrouve qu'au moment où César va mourir. Elle reparaît alors comme son bon génie pour l'avertir des dangers qu'il court, pour le mettre en garde contre les embûches de ses ennemis, et pour pleurer sa mort et la venger, lorsque la magnanimité imprudente de cet homme extraordinaire a couru au-devant du péril. Le rêve de Calpurnie, rêve qui eut lieu la veille du jour où son mari fut assassiné, nous a été conservé par les historiens les plus graves, par les poètes qui, comme Lucain, l'ont transformé en beaux vers, et par les auteurs dramatiques qui en ont tiré grand parti, comme Voltaire et Shakspeare.

Calpurnie crut voir sa maison s'ébranler sur ses fondemens et crouler. Un grand orage régnait dans l'air, les fenêtres de sa chambre à coucher s'ouvrirent seules et avec fracas; elle s'éveilla et courut vers la chambre de son mari. Aux craintes superstitieuses éveillées par ce songe, se joignait la terreur que lui inspiraient ses observations personnelles sur la situation précaire de César, sur le mécontentement d'un parti nombreux, et sur les projets de quelques hommes puissans dont elle avait remarqué les fréquens conciliabules et la figure sombre et sinistre. César ne voulut pas l'écouter, quoique déjà on l'eût averti de ce qui se tramait. Sa vertu, qui avait fait sa grandeur, causa sa mort; il voulut braver le péril et dit comme ce chef moderne : *Ils n'oseront pas!*

Ce que l'on n'a jamais observé, c'est que Decius Brutus, fils naturel de César et assassin de son père, ne s'armait point pour la liberté, comme l'ont prétendu les pédans et leurs écoliers, mais seulement pour défendre les droits et les priviléges de la vieille aristocratie romaine, vaincue par le dictateur. Cette action si vantée nous semble

inexcusable. C'était César qui avait nommé préteurs Brutus et Cassius, ses assassins; c'était lui qui avait favorisé leur avancement, et qui, après la bataille de Pharsale, leur avait donné la vie. Mais, affirment les rhéteurs, Brutus voulait sauver Rome. La sauver? En ressuscitant cette ancienne aristocratie des patriciens que le peuple répudiait; en laissant aux prises tous ces chefs rivaux et ennemis, à la tête de factions puissantes, implacables et toujours prêtes à déchirer la république dans leur propre intérêt? Qui ne voit que l'organisation de l'ancienne Rome patricienne, se servant des plébéïens comme d'instrumens de guerre et de victoire, était à jamais détruite; et que le peuple même, à la tête duquel marcha César comme Bonaparte, exigeait un dictateur, c'est-à-dire une autorité ferme, unique, incontestée, à laquelle tout se soumît? Tel était le véritable état de la question. La république était dissoute d'elle-même; la liberté n'était qu'un mot; il fallait accepter ou un despotisme militaire et démocratique, ou une longue et sanglante anarchie. Le crime de César fut de sentir que Rome républicaine n'existait plus, et qu'une ère nouvelle commençait. Il s'empara du mouvement, méprisa ses ennemis, sema de tous côtés le pardon d'une main généreuse jusqu'à la prodigalité, et mourut frappé par son fils. On l'avait souvent averti du sort qui l'attendait, il dédaigna ces mauvais présages. Au bas de la statue de Brutus l'ancien, une main inconnue avait tracé les paroles suivantes : *Utinam viveres!* (Si tu vivais!) Sur le piédestal de sa propre statue, César lut cette autre inscription : « Le premier de nos consuls fut Brutus, qui chassa les rois; César a chassé le dernier des consuls et s'est fait roi. »

Rome ne gagna rien à sa mort; la tyrannie coulait dans les veines du corps social, et ne le quitta plus. Quant à la

veuve de César, jeune encore elle se retira dans la solitude et se livra tout entière à sa douleur. Elle prononça l'éloge funèbre du mari qu'elle venait de perdre, confia à Marc-Antoine les papiers de César et le soin de poursuivre les chefs de la conspiration ; pendant le reste de sa vie, modeste, pieuse et résignée, elle resta fidèle à l'ombre de ce grand homme.

Quel spectacle offre l'empire romain après la mort de César! Quel développement atroce prennent toutes ces ames ambitieuses, violentes et sans scrupule! Au milieu de cette lutte de bêtes féroces, c'est le tigre qui l'emporte; l'homme froid, politique, infatigable, prodigue de crimes et ne suivant pendant toute sa vie qu'une seule impulsion, celle de son intérêt. Je veux parler de cet Auguste qui eut l'esprit de courtiser, de payer et de nourrir les poètes, dans l'espoir que ses infamies seraient palliées par eux. Tête froide, cœur insensible, ame lâche mais profonde; hypocrite consommé, il prit le masque à dix-neuf ans et ne le quitta qu'à sa mort. Aussi, lorsqu'il rendit le dernier soupir, il s'écria : *La pièce est jouée!* La puissance conquise par le génie de César devint l'héritage du plus adroit et du plus habile. Marc-Antoine l'ivrogne, Lépide le lâche, lui frayèrent la route vers le trône. Dans sa conduite envers les femmes, il se montra le même que dans sa conduite politique : intéressé, cruel, sacrifiant tout à ses goûts personnels, sans scrupules réels et sans autre délicatesse que je ne sais quelle décence extérieure dont il voilait ses vices cachés.

Fiancé dans sa première jeunesse à Servilia, fille de Servilius l'Isaurique, il vécut peu de tems avec elle, et la répudia pour contracter un mariage politique qui le rapprochait du triumvir Marc-Antoine, son collègue, longtems son ennemi, à la puissance duquel il voulait se rat-

tacher. Clodia, la nouvelle épouse d'Auguste, qui s'appelait alors Octave, était fille de cette Fulvia, qui avait passé du lit de Publius Clodius dans celui de Marc-Antoine. Une corruption affreuse commençait à s'introduire dans les mœurs; Marc-Antoine, si célèbre par ses débauches, s'éprit de Glaphyra et ne cacha point à sa femme sa nouvelle liaison. Fulvia voulut se venger : ce fut sur Octave, le mari de sa fille, que son choix tomba.

Déjà Octave voyait décroître la puissance de Marc-Antoine. Il résolut de rompre violemment avec lui, et ses premiers outrages tombèrent sur deux femmes; sur sa belle-mère qui avait osé lui déclarer sa passion, et sur sa propre femme, toute innocente qu'elle fût. Il poursuivit de ses railleries l'amour de Fulvia et fit répandre dans Rome des épigrammes obscènes dirigées contre elle. « La trompette sonne, le combat m'appelle, la mort m'attend, dit-il dans une de ses épigrammes; de son côté, Fulvia veut que je sois son amant (nous corrigeons le cynisme des paroles); je préfère la mort! » Puis, il répudia la fille en insultant Marc-Antoine. On pourrait pardonner cette lâcheté à Octave, si un sentiment de vertu eût dicté sa conduite; mais il vivait ouvertement dans un libertinage déhonté. Les scholiastes ont conservé les vers satiriques dans lesquels se trouvait exprimée l'opinion des Romains sur l'immoralité d'Octave. « Le voilà, disaient-ils, cet homme qui, à son souper, imite les adultères des dieux, qui, se jouant de la religion, change les formes de ses vices comme Jupiter celles de ses amours. — N'était-ce pas Octave qui, pendant un repas qui lui était donné, prit par la main une dame consulaire, la conduisit dans un appartement intérieur, et la ramena devant les convives, dit Suétone, les oreilles rougissantes et la chevelure en désordre? »

A peine Clodia fut-elle répudiée, Fulvia, l'objet principal des insultes d'Octave, releva le parti de son mari. Marc-Antoine, alors absent, appela ses soldats aux armes, et rassembla ses amis à Pérouse. Octave épouse Scribonia, femme d'une naissance illustre, qui avait été tour à tour l'épouse de deux personnages consulaires. C'était, dit-on, une femme fière de son origine, d'un caractère dur et impérieux, et qui surtout ne pouvait pas souffrir les nombreuses liaisons de son mari. Les circonstances politiques étaient urgentes; Octave, forcé de pourvoir à ses intérêts, n'abandonna pas ses habitudes dissolues : et l'on va voir comment se mêlèrent dans cette vie étrange les soins de la politique, les intrigues amoureuses et cette tyrannie qui, sans égard pour aucun droit, sait satisfaire ses passions.

Livia Drusilla, femme de Tiberius Nero, ami de Marc-Antoine et l'un de ses plus zélés partisans, était jeune, belle, très-versée dans la langue grecque et dans la connaissance des arts : Rome ne possédait pas de femme plus célèbre, plus accomplie. Déjà elle avait mis au monde un fils qui devait être Tibère; elle était grosse d'un second enfant, lorsque les troupes de Marc-Antoine, que son mari avait été rejoindre, prirent la fuite devant les nombreuses armées dont Octave couvrait l'Italie. Livia, qui accompagnait son mari et qui protégeait son jeune fils, suivit le torrent de cette déroute et parvint à échapper aux sentinelles et aux espions que la vigilance d'Octave avait placés de distance en distance. Pour rejoindre Marc-Antoine sur la côte de Sicile, il fallait traverser des sentiers étroits, des défilés presque inaccessibles, et gravir des montagnes escarpées, semées d'ennemis en embuscade. Plusieurs fois, les cris de l'enfant (qui devait être Tibère un jour) furent sur le point de trahir la fuite de sa

mère. Si quelque centurion ou quelque soldat eût rencontré cette pauvre jeune femme et son fils dans les gorges des montagnes apuliennes, il eût acheté de leur sang la faveur du vindicatif Octave. Les périls et les souffrances du voyage ne s'arrêtèrent pas là; Tiberius Nero, sa femme et son enfant s'étaient réfugiés à Lacédémone, qui, presque aussitôt leur arrivée, fut en proie à un incendie si violent que la jeune mère, pour sauver son fils, se précipita au milieu des flammes et n'en sortit que la chevelure brûlée. On verra par quelle révolution du sort Livia devait passer, de la dernière misère, au comble du pouvoir, de l'opulence et des honneurs.

Marc-Antoine, mari de Fulvia, s'endormait dans les bras de l'égyptienne Cléopâtre. Fulvia, dont Marc-Antoine n'avait pas à se louer, mais qui voulait se venger d'Octave et renverser l'homme qui l'avait dédaignée, partit pour l'Égypte. « Femme inquiète et féroce, dit le commentateur de Suétone, qui espérait en bouleversant l'Italie arracher Marc-Antoine à son amour. » Elle mourut en route, à Sicyone, et tout changea de face. Le flambeau de la discorde publique s'éteignit avec sa vie; tous ces ambitieux étaient fatigués de guerre, ils s'entendirent pour partager le pouvoir. Dans la conférence d'Anxur, où l'on régla définitivement la grande querelle, il fut convenu qu'une amnistie universelle serait accordée, les droits du jeune Pompée maintenus, et qu'enfin Marc-Antoine, veuf de Fulvia, s'allierait aux Césars en épousant Octavie, veuve de Marcellus et sœur d'Octave.

Rome et l'Italie étaient fatiguées de guerres intestines; tout le monde aspirait à la paix; ce mariage, qui venait sceller la paix universelle, fut accueilli par la joie publique. Tous les citoyens regardaient cette fête comme leur propre fête, celle qui ramenait la tranquillité dans leur

famille et l'abondance dans la cité. De la Gaule, de l'Orient, de l'Espagne, de toutes les contrées du monde où les troubles publics avaient jeté les malheureux citoyens comme le cratère du volcan lance les pierres et la lave, ils accoururent avec leurs femmes et leurs enfans. Livia et Tiberius Nero, son mari, furent de ce nombre. Au milieu des fêtes splendides dont la politique d'Octave augmentait la magnificence pour séduire et charmer les Romains qu'il voulait asservir, on vit paraître, d'une part, Livia, la plus belle des femmes romaines, fière et calme, de l'autre, Octave, le plus puissant des Romains, dans la fleur de l'âge, d'une taille assez petite, mais bien prise, d'une physionomie pleine de finesse et de dignité; le teint pâle, les sourcils joints, spirituel, affable, habile, et cachant ses défauts réels sous une politesse et une aménité constantes.

Les historiens romains, qui en général s'attachent peu aux détails dans leurs portraits physiques, nous ont laissé la peinture la plus circonstanciée d'Octave; s'il faut les en croire, il avait les cheveux blonds et bouclés, le nez droit et fin, les lèvres minces. La beauté de Livia, ses qualités intellectuelles, charmèrent Octave qui, marié lui-même à Scribonia, n'hésita pas à répudier cette dernière au moment même où elle venait de lui donner un fils. Il s'adressa ensuite à Tiberius Nero, mari de Livia, dont la femme était encore grosse, et le pria de la répudier pour la lui céder. Tiberius Nero était un homme médiocre, timide et sans caractère; il demanda conseil à sa femme qui le méprisa. Livia vit s'ouvrir devant elle la plus belle route que l'ambition d'une femme pût espérer, et sans avoir de prédilection pour Octave, comme le dit expressément Tacite, elle accepta la proposition qui lui était faite. Au fond de cette ame, en appa-

rence si douce, couvait un besoin ardent de dominer qui se trouva satisfait. Le collége des pontifes romains, sacrifiant à la puissance d'Octave la loi formelle qui prohibait la célébration d'un mariage nouveau avant l'espace de dix mois, à dater du divorce, déclara qu'Octave pouvait légitimer l'enfant d'un autre. Les Romains, tout habitués qu'ils fussent aux suites funestes du divorce, se révoltèrent contre l'immoralité et l'impudence d'une telle conduite. Ils accusèrent Livia d'avoir cédé aux désirs d'Octave long-tems avant la célébration du mariage, et ils attribuèrent même à ce dernier l'enfant auquel elle allait donner le jour. Tout porte à croire que Livia, en devenant la femme d'Octave, n'a suivi que la double impulsion de son ambition personnelle et de son dédain pour Tiberius.

A peine cependant la joie et l'orgueil de devenir femme d'Octave animaient-ils le cœur de la nouvelle épouse, celui dont elle partageait le sort se trouva rejeté violemment dans la carrière des guerres civiles. Le fils de Pompée revendiquait ses droits paternels. La fortune semblait infidèle au perfide Octave, dont la bravoure personnelle ne secondait pas la fortune. Servi par le stupide Lépidus et par le sensuel Marc-Antoine dont les voluptés de l'Égypte avaient allangui l'ame grossière; abandonné d'une grande partie de ses amis; peu aimé des Romains, qui, superstitieux et indifférens, déjà plongés dans la mollesse et attendant un maître, se conformaient d'avance aux volontés du destin, il éprouva des revers nombreux. L'histoire a conservé le souvenir du désespoir de Livia, de ses craintes, de ses sacrifices aux dieux et des augures divers qui ranimaient ou qui détruisaient ses espérances. Un jour, comme elle venait d'apprendre la défaite de la flotte de son mari, elle se rendit triste-

tement à sa maison de campagne, voisine de Rome. Un aigle qui avait enlevé dans ses serres un poulet dont le bec était chargé d'une branche de laurier lâcha sa proie, qui vint tomber entre les mains de la femme d'Octave. Ce présage fut interprété favorablement par tous les sorciers et augures qui abondaient à Rome; et par une de ces singularités de la destinée qui semble se plaire à donner un sens et une autorité aux plus vaines superstitions, les premières nouvelles que reçut Livia lui annoncèrent le triomphe d'Octave. Pompée était complétement battu; sa tête payait le prix de cette audace que le trône du monde eût récompensée s'il fût resté vainqueur.

La victoire appartenait à Octave, et l'on sait quel usage il en fit. L'homme qui avait répudié Scribonia le jour même où elle donnait naissance à Julia proscrivit trois cents sénateurs, deux mille chevaliers, ordonna au milieu de ses festins le meurtre des citoyens les plus illustres et les plus riches, fit assassiner Césarion et mettre à la torture Quintus Gallius, auquel ce monstre si vanté arracha les yeux de ses propres mains. Voilà quel homme Virgile et Horace ont placé au rang des dieux. Leur flatterie ne vit en lui que le protecteur des gens de lettres. Ils l'ont nommé à l'envi *le pacifique, l'humain, le clément, le grand, le sublime*. Il est vrai qu'une fois arrivé au souverain pouvoir, fatigué de meurtres et de ravages, il gouverna paisiblement : mais comme Sénèque le dit avec une admirable énergie, « je n'appelle pas *clémence* une cruauté qui s'est lassée. » Mécène, son ami, le connaissait mieux, lorsque le voyant prêt à dicter une sentence de mort injuste, il écrivit sur les tablettes, qu'il lui passa, les mots suivans : *Lève-toi, bourreau !* (1).

(1) Le juge qui se levait absolvait l'accusé.

Action sublime dans la vie de Mécène et qui sauva la vie à plusieurs citoyens innocens.

Le sénat servile prodigua les honneurs non seulement à Octave, mais à sa femme dont l'ambition satisfaite ferma les yeux sur les vices de son mari. Il fut décrété que les personnes de Livia et d'Octavie femme de Marc-Antoine étaient divines, sacrées et inviolables, et qu'elles jouiraient du privilége enlevé aux femmes par la loi romaine, de disposer de leur propriété par testament. La vie domestique d'Octave, devenu Auguste et empereur, fut paisible, grâce à la politique et à la froideur de Livia.

Tout porte à croire que les rapports incestueux imputés à Auguste et à sa fille Julia n'eurent pas pour fondement un bruit populaire. C'est le seul fait qui puisse expliquer l'exil de ce malheureux Ovide, homme du monde, homme aimable, corrompu comme tous ses contemporains, mais dont le vice léger était plein de grâce et d'élégance. Pourquoi ce pauvre Romain, habitué aux recherches voluptueuses de la capitale du monde, fut-il relégué par le décret d'Auguste dans les glaces de la Scythie, plus barbare alors que ne l'est aujourd'hui la Nouvelle-Zélande? Faut-il en croire les commentateurs qui attribuent ce châtiment au zèle d'Auguste pour la morale, et aux vers libertins qui coulaient si facilement de la plume d'Ovide? L'empereur eût-il traité ainsi un chevalier, lui qui recevait à sa table Horace, tout aussi voluptueux, mais plus obscène dans ses vers que ne l'était Ovide? C'est au poète lui-même qu'il faut demander la cause de son malheur. On doit se souvenir que l'accès du palais impérial lui était ouvert comme à tous les grands poètes du tems. « Pourquoi en ai-je trop vu? se demande-t-il à lui-même, pourquoi mes regards ont-ils été coupables sans le vouloir? Imprudent, pourquoi ai-je décou-

vert un crime? Actéon eut le malheur d'apercevoir Diane toute nue, il fut puni comme moi, et son corps mis en lambeaux. — Pourquoi suis-je puni? s'écrie-t-il ailleurs. Parce que mes yeux sans le vouloir ont aperçu un forfait; ma faute est de n'avoir pas été aveugle. Sans doute je ne puis pas me disculper entièrement, mais je ne suis pas le seul coupable. »

Les plus grands critiques, Scaliger, Alde-Manuce, sont d'avis que le poète était amoureux de Julia, et que l'empereur punissait à la fois Ovide d'avoir découvert son infamie et d'avoir pénétré dans le cabinet de sa fille. « Dans l'intérieur du palais, dit Scaliger qui fait parler Ovide, il se commet des forfaits atroces; mais celui qui les commet est au-dessus du crime. Je n'ai été coupable que d'une faute : j'ai loué un monstre; cette lâcheté méritait l'exil. »

Pendant que Livia régnait à Rome, heureuse des honneurs qui lui étaient prodigués, Octavie, femme de Marc-Antoine, obtenait de son frère la permission d'aller rejoindre en Egypte son mari toujours enchaîné au char de Cléopâtre. L'impérieuse Scribonia, la voluptueuse Pompéia, l'ambitieuse et habile Livia, s'éclipsent auprès du caractère admirable et tendre d'Octavie. Il semble que quelques nuances de la femme chrétienne viennent colorer ce caractère plein de grâce, de résignation, de dévouement et de pureté. Quels que fussent les torts de Marc-Antoine envers elle, la chaste et généreuse Octavie, aussi belle, plus agréable que Cléopâtre, dit Plutarque, et beaucoup plus jeune qu'elle, pardonnait ses orgies et ses extravagances à ce vieux soldat enivré, qui l'oubliait et l'outrageait. Elle apportait à son mari une somme d'argent considérable, des équipages de guerre et lui amenait deux mille hommes de troupes pour renforcer son armée. Cléo-

pâtre ne craignait rien tant que l'arrivée d'Octavie. Marc-Antoine, cédant aux séductions de Cléopâtre, écrivit à sa femme qu'elle eût à retourner sur ses pas, et à ne pas s'avancer plus loin qu'Athènes. Elle s'arrêta pendant quelque tems dans cette ville, et répondit à son mari qu'elle lui obéissait avec douleur, mais qu'elle désirait savoir comment elle pourrait lui faire parvenir les hommes et les trésors qui l'accompagnaient et qui lui étaient destinés. Marc-Antoine ne daigna pas même lui répondre: elle revint à Rome supplier Octave, son frère, de pardonner à la démence de Marc-Antoine.

Il faut avouer que la rivale d'Octavie s'entourait d'un prestige puissant. « C'était, dit Plutarque, une petite femme, grasse, riante, voluptueuse, pétillante d'esprit et d'élan, parlant sept langues, et poussant jusqu'au dernier raffinement l'art de la coquetterie, jusqu'à la dernière magnificence les recherches du luxe. « Octave débarrassé de Lépide, dont la lâcheté s'était réfugiée à l'abri du pontificat, fut sourd aux prières de sa sœur, et saisit avec avidité l'occasion d'écraser son collègue et de s'emparer de l'empire du monde. Nous ne redirons pas cette grande tragédie que Shakspeare a immortalisée et qui se termine par la mort d'Antoine et de Cléopâtre. Malgré ses vices et la barbarie avec laquelle il traita sa femme, barbarie commune d'ailleurs à tous les débauchés, on ne peut s'empêcher de le plaindre. Ces vices naissaient plutôt de l'ardeur des sens et de la fougue du caractère que d'une ame perverse. Soldat brutal, voué aux plaisirs physiques, il est peut-être moins odieux encore que ce monstre, cet Octave si froid, si profondément dissimulé, si avide de vengeance, si indifférent pour le bien.

Une fois Antoine mort, la république fut en paix; c'est-à-dire qu'elle reposa sur des cadavres et s'endormit

sous la loi du tyran. Maître de l'univers, Octave jouit pendant trois journées des pompes de la victoire ; il triompha lâchement de Marc-Antoine, son ancien collègue, et traîna captif à son char les enfans de Cléopâtre. Déclaré *sauveur de la patrie* ; créé *consul, tribun, censeur*, *Auguste* enfin, il fit participer à ces honneurs presque divins sa femme Livia, qui reçut alors le nom d'*Augusta*, et de *mère de la patrie*. De quelle joie le cœur de cette femme, la plus hautaine et la plus ambitieuse de son tems, ne dut-elle pas s'animer, quand les poètes la placèrent au rang des déesses, quand elle eut ses temples, ses autels, quand une ville nouvelle fut consacrée à sa divine majesté ; elle que nous avons vue errer, un enfant dans les bras, et sous le poignard des satellites, dans les défilés des Apennins !

Il faut le dire, elle était digne de partager le trône d'Auguste ; elle était aussi habile que lui. Accoutumée à lui pardonner ses torts conjugaux et à fermer les yeux sur ses faiblesses, établissant son empire par une douceur et une obéissance que l'empereur attribuait à son naturel facile et qui n'était que le dernier degré de l'art, elle employait avec une politique merveilleuse cet art connu de quelques femmes, et qui consiste à dominer celui dont elles semblent accepter la domination. Toutes les opinions d'Octave furent dictées par Livia, qui ne lui épargnait ni les flatteries, ni les éloges ; persuadé qu'elle ne lui conseillait que ce que lui-même avait résolu d'entreprendre, il comblait à son tour de richesses, de splendeur et d'autorité celle que les Romains regardaient comme sa conseillère. Les provinces asservies, les rois tremblans, les citoyens avilis, offraient à l'impératrice autant d'offrandes, de trésors, de bassesses, d'hommages, qu'à l'empereur lui-même. Jamais Livia n'abusait

de sa position. Quand Hérode, roi de Judée, ami d'Antoine et long-tems son allié, vint solliciter la protection d'Octave; quand il institua en son honneur des jeux publics, consacrés à la divinité d'Auguste, Livia eut soin d'envoyer 500 talens, somme énorme qui devait grossir le prix destiné aux vainqueurs de ces jeux. Auguste de son côté ne resta pas en arrière, il détruisit la maison de son affranchi Pollion, située sur la voie sacrée, et éleva sur ses ruines un portique ou temple dédié aux vertus de sa femme. Ainsi, ces deux puissances, maîtresses des trésors du monde, se prodiguaient mutuellement les gages d'un respect et d'une tendresse que peut-être leur politique commune jugeait utiles à la consolidation de leur pouvoir.

Jusqu'ici nous avons vu cette femme, courageuse et innocente pendant son union avec Tiberius Nero, homme peu digne d'elle, dédaigneuse des sarcasmes publics, et acceptant un nouveau mari, plus puissant que celui qu'elle quittait, diriger avec une adresse profonde et soutenue tous les mouvemens de sa vie. Elle a vaincu ses scrupules; elle a ployé son ame ardente sous le joug de l'hypocrisie; elle a triomphé de sa fierté naturelle et s'est abaissée pour conquérir. Il ne lui a pas fallu des crimes. Bientôt cette ambition qui ne l'a jamais quittée, à laquelle elle a tout sacrifié, lui demandera ces crimes; elle ne reculera pas devant eux. Que lui importent les galanteries d'Auguste et ses liaisons avec la femme de Mécène, Terentia; liaison tellement connue, qu'un camée antique en a perpétué le tableau impur? Livia se contente de nuire secrètement à sa rivale, de lui imputer des ridicules et des fautes et de la perdre dans l'opinion publique, sans trahir le véritable motif de sa haine. On lui attribue aussi plus d'une intrigue, mais si secrète, si vul-

gaire, si bien voilée, si étrangère à tout mouvement politique, si éloignée de toute vraisemblance, qu'il était difficile de soupçonner l'impératrice, surtout de la convaincre.

Elle avait un but, un but immense devant lequel tous les autres objets s'effaçaient, vers lequel se dirigèrent tous les actes de sa vie, qui lui coûta des veilles, des soins, des assassinats. Il s'agissait pour elle d'écarter les héritiers directs de l'empire et d'assurer la couronne à ses propres enfans. On la vit donc favoriser les plaisirs d'Auguste, le capter par tous les moyens, augmenter son influence, rapprocher intimement de leur père Tibère et Drusus, leur ménager la confiance et l'amitié d'Auguste, leur assurer le commandement des armées, les ambassades importantes, toutes les occasions de gloire et de distinction, enfin, éloigner du prince tous les prétendans au trône. Tibère, qui devint un monstre de cruauté, était un grand politique, un homme d'état profond et un excellent général. Drusus, que la mort enleva trop tôt, joignait aux mêmes talens une ame noble et bienfaisante. Leur mère ne cessait de faire valoir aux yeux d'Auguste ces qualités solides ou brillantes ; mais sa tâche la plus difficile était de repousser les autres prétendans.

Le principal obstacle aux projets de cette ambitieuse, l'espoir d'Auguste, l'héritier présomptif d'Auguste, c'était Marcellus, son gendre et son neveu. Il mourut : les historiens n'hésitèrent pas à imputer à Livia la honte ou le malheur de cette mort. Aucune preuve évidente ne s'élève contre elle, si l'on ne veut pas regarder comme preuve d'un premier crime ceux qu'elle commit plus tard et qui sont avérés. Musa, médecin de la cour, prépara le poison, s'il faut ajouter foi aux bruits contem-

porains. A peine Marcellus venait d'expirer, Auguste, qui l'avait aimé tendrement, se livrait à la douleur que cette perte lui causait, quand la conspiration de Cinna éclata. Voltaire, et avant lui Juste-Lipse, ont révoqué en doute la réalité de ce fait qui n'est rapporté que par Dion Cassius et Sénèque; l'un place la scène à Rome et l'autre en Gaule. On sait que Pierre Corneille l'a choisi pour sujet d'une de ces nobles et héroïques compositions qui surnageront dans la ruine même des littératures européennes. Le rôle assigné à Livia, dans cet événement majeur, prouve du moins la haute idée qu'avaient inspirée la prudence et la politique de cette femme remarquable. L'empereur, instruit de la conspiration, avait passé une nuit très-agitée. En s'éveillant, il vit Livia s'approcher de lui, et fixa sur elle des regards immobiles, ardens, inquiets. Il lui fit signe de parler. « J'entends, j'ai vu, je sais ce qui vous agite, lui dit-elle; si vous voulez accueillir les conseils d'une femme, écoutez-moi. Imitez ces médecins qui, ne pouvant se servir des remèdes ordinaires, emploient les remèdes opposés. La sévérité ne vous a pas été utile. En punissant une conspiration, vous avez vu naître une conspiration nouvelle; voyez donc si la clémence vous servira mieux. Pardonnez à Cinna; son crime est découvert et par conséquent sans danger. Votre pardon généreux vous vaudra l'estime et l'admiration publiques. »

L'ambition absorba les dernières années de cette femme dont la jeunesse avait inspiré tant d'intérêt. Son intelligence était haute et vaste, sa décision prompte, son ame audacieuse. Se dirigeait-elle vers un but? rien ne l'arrêtait, pas même le crime; aussi son hypocrisie, sa douceur apparente, son art profond, ne parvinrent-ils jamais à couvrir les crimes de son ambition, le sang et le

poison versés par ses mains. Sa politique prépara et inspira celle de Tibère, son fils. Le génie, comme la fortune de ce prince, furent l'ouvrage de cette femme ambitieuse et dissimulée qui se plut à s'environner de la gloire toujours croissante de son fils. On sait quelle douleur amère s'empara d'elle lorsque son autre fils, Drusus, vint à mourir; il lui fallut les conseils ou plutôt les prédications de plusieurs philosophes pour la consoler. Le sénat, dont l'adulation n'ignorait pas combien les femmes des empereurs étaient plus puissantes que les empereurs eux-mêmes, s'épuisa en lamentations, en condoléances, et prodigua de nombreux honneurs à l'impératrice.

Seule elle gouvernait César. Tous les ressorts du vaste empire romain obéissaient aux volontés d'une femme; ses émissaires couvraient l'Italie. Cet Ulysse en robe, comme la nommait avec esprit Caligula, armait tous les intérêts en faveur de Tibère, seul objet de son affection. Quand on vit périr successivement de mort violente tous ceux qui faisaient obstacle à l'ambition de Tibère; lorsque Caïus et Lucius César eurent succombé, le cri public s'éleva contre la marâtre dont les intrigues, toujours voilées, étaient toujours actives. L'héritier du trône, celui qui, selon les volontés d'Auguste, devait le partager avec Tibère, Posthume, avait peu de qualités qui le recommandassent à l'estime publique; c'était un soldat ignorant et grossier. Livia profita de son ascendant, et ce malheureux, qui n'avait commis aucun crime, fut exilé dans l'île déserte de Planasia. Bientôt cependant le remords se fit entendre à l'ame d'Auguste, et comme pour expier à ses propres yeux sa cruauté envers son dernier descendant, il résolut d'aller lui rendre visite. Cette intention ne fut communiquée qu'à un seul sénateur, Fabius-Maximus, qui devait accompagner Auguste

dans son voyage. Toutes les précautions étaient prises d'avance. Un soir, le maître du monde, qui craignait sa femme, sortit furtivement de son palais ; il ne croyait pouvoir rendre visite à un parent qu'en s'enveloppant de mystère comme un esclave fugitif. Cette scène, telle que l'ont reproduite Suétone, Pline et Dion Cassius, est vraiment pathétique dans ses détails. Averti par le son d'une trompette, un bateau s'approcha de la côte. Le ciel était pur, la mer calme ; on s'embarque. Le vieillard, étendu sur des coussins disposés dans le célox, fixait ses regards sur la côte d'Etrurie, terre des augures et des présages, sur les forêts d'Igilium, dont le soleil couchant dorait la cime.

L'empereur au déclin de sa vie sentait naître dans son ame des pensées mélancoliques : l'isolement, l'aspect de la nature, tout le portait vers ces pensées ; l'homme le plus puissant de l'univers se trouvait seul, privé de consolation, sans famille, entouré de tombeaux sur un trône immense et sublime ! Lucius, Caïus, Marcellus, étaient morts avant l'âge ; Auguste craignait le même destin pour Posthume, traité avec tant de barbarie. Au milieu de ces rêveries amères, une ronde pastorale chantée par des paysans de la côte arriva jusqu'à ses oreilles. La tête du vieillard, cette tête blanchie et dépouillée de cheveux par le chagrin bien plus que par l'âge, se pencha sur le bord du navire ; il écouta avec une attention profonde, les yeux pleins de larmes, ses accens simples et doux : puis d'une voix tremblante il répétait tristement ces deux vers de Virgile :

« Ah ! que je voudrais être l'un d'entre vous : un gardien de troupeaux, un vendangeur entassant les grappes mûries ! »

Fabius le vit cacher ses larmes dans les plis de son manteau; et un long silence succéda à cette scène d'attendrissement. Lorsque le navire toucha l'île Planasia, dont les grèves sont de niveau avec la mer, le vieux monarque trouva le jeune exilé étendu dans une grotte, comme une bête farouche dans sa tanière. Posthume, plus grossier que méchant, pleura sur la main qui avait signé son arrêt d'exil. Auguste reconnut que sa religion avait été surprise, et se sentit ému de pitié en faveur de ce jeune homme sacrifié à l'ambition dévorante de Tibère et de Livia. Leur entrevue fut courte et significative. Auguste revint, bien résolu à réparer son injustice et à venger le malheureux Posthume. Peut-être tous les desseins de Livia, tous les plans de cette ambition qui n'avait rien épargné pour s'agrandir, auraient-ils été détruits de fond en comble, si l'empereur avait vécu; mais déjà Fabius avait révélé à sa femme l'important secret d'Auguste; l'impératrice ne tarda pas à en être instruite.

Quoi! des plans si profondément médités et renversés en un jour! Auguste, si long-tems soumis à l'influence de sa femme, avait osé prendre conseil de lui-même et de lui seul. Il avait entrepris un voyage, non seulement sans le confier à sa femme, mais dans un but contraire à toutes les pensées, à tous les intérêts de celle-ci. Livia eut recours aux larmes, aux reproches, à tous les artifices féminins! Posthume resta en exil, et bientôt après la scène intéressante et bizarre que nous avons rapportée, Auguste mourut! Son âge expliquerait naturellement sa mort, si l'on ne se souvenait que Livia voyait pour la première fois ses plans contrariés, et qu'elle était forcée de soutenir une lutte pénible pour conserver un pouvoir difficilement acquis. Les Romains l'accusèrent

de l'empoisonnement d'Auguste, et la conduite de cette femme après la mort de l'empereur fut loin de détruire les soupçons du peuple. Pendant l'agonie du monarque, personne ne fut admis auprès de lui sans autorisation de l'impératrice. A peine avait-il fermé les yeux, Posthume fut assassiné par un centurion porteur d'un ordre signé de Salluste. A l'aspect du centurion armé, Posthume prédit sa destinée. Furieux, il se jette sur le satellite avec lequel il lutte pendant long-tems; mais le glaive du soldat termina enfin la querelle, et Posthume resta mort sur le rivage. Tibère, dont on connaît la politique profonde et sans scrupule, nia qu'il eût donné aucun ordre pour exécuter ce crime. Le centurion fut accusé de meurtre, il montra l'ordre de Salluste. Ce dernier eut recours à Livia. Il lui fit sentir que, sans l'arbitraire, c'en était fait du pouvoir des empereurs, et que, dans une circonstance aussi importante, l'homme auquel Tibère devait la mort de son rival ne devait pas être mis en jugement. Livia couvrit le centurion et Salluste de son égide protectrice. Grâce à elle, l'un et l'autre échappèrent aux poursuites de la justice.

Tibère, jeune encore, eut à défendre son pouvoir contre l'ambition de sa mère vieillissante. Elle se montrait avide d'honneurs, trop ardente à recevoir les hommages serviles du sénat et du peuple, pour que son fils n'en prît pas ombrage. Il osa limiter l'autorité de celle qui lui avait frayé la route vers le trône; il observa en plein sénat que la mère de l'empereur jouissait d'un pouvoir exorbitant pour une république. Les amies et les favorites de Livia essayaient de se soustraire aux lois, grâce au crédit dont elles jouissaient auprès de cette femme impérieuse. Tibère protégea contre elle les lois et sa propre

autorité. En vain Urgulania, accusée devant un tribunal compétent et soutenu par l'impératrice-mère, voulut exiger que le préteur vînt chez elle recevoir ses réponses et l'interroger; cette arrogance, que Livia autorisait, fut frappée d'une amende considérable, et ce fut Livia elle-même qui paya l'amende. Humiliée, offensée, furieuse, elle se plaignit à son fils, qui l'écouta avec un sang-froid insultant, et lui apprit à respecter désormais ses volontés impériales.

Cependant l'autorité de son fils lui était aussi chère que son autorité propre, et quand il fallut un nouveau crime pour l'assurer, elle n'hésita pas. Germanicus, l'amour des Romains, fut sacrifié aux craintes de la mère et du fils. Enfin, lorsque ennuyé du pouvoir, Tibère se retira dans l'île de Caprée dont il devait immortaliser le nom par toutes les infamies de la débauche, il délégua le matériel de l'autorité à sa mère, mais il eut soin de la faire surveiller de près par son ministre. Ces deux personnes, qui se détestaient et se redoutaient, exercèrent ensemble le pouvoir, et la position dans laquelle ils furent placés par Tibère, qui connaissait leur haine mutuelle et leur ambition égale, est une preuve évidente de la profondeur de ses calculs. Pendant que l'île de Caprée était le théâtre de ses impudicités, un monstre féminin et un esclave souillé de crimes gouvernaient despotiquement la ville des Caton, des Scipion, des Gracques. Chaque jour le sénat redoublait de bassesse et semblait justifier par sa dégradation l'oppression méprisante qui pesait sur lui. Souillée de sang, Livia alla s'asseoir au milieu des vestales, et les honneurs divins lui furent accordés pendant sa vie. Elle avait quatre-vingt-six ans lorsqu'elle sentit l'approche de la mort; son fils était à Caprée. Il refusa de quitter

ses plaisirs pour venir voir sa mère mourante, et personne des parens de Livia ne recueillit son dernier soupir. Quelle vie que celle de cette femme qui passa près d'un siècle au milieu des orages publics, et qui traversa pour ainsi dire toutes les vertus et tous les vices !

(*New Monthly Magazine.*)

Littérature.

POESIE DOMESTIQUE

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Un voyageur anglais raconte qu'un Arabe, étant assis sous sa tente et recevant la visite d'un étranger, au milieu de ses femmes, de ses esclaves, de ses enfans et des membres de sa tribu, s'entretint avec lui de l'utilité de la poésie. « C'était, dit le voyageur, un vieillard majestueux et à barbe blanche; il parlait bien, avec facilité, avec énergie : mais sa paupière, appesantie par l'usage de l'opium, ne pouvait soutenir la clarté du jour. L'habitude de rêver pendant le somnambulisme que la préparation opiacée provoquait avait donné à sa figure quelque chose de distrait et de bizarre; son organisation était éminemment poétique. Lorsque j'eus passé plusieurs jours chez ce patriarche, et qu'il fut devenu familier avec moi, il me demanda s'il y avait des poètes dans mon pays; ma réponse fut affirmative. Il frappa son front et sa poitrine en s'écriant :

« Allah soit loué! la pluie et la rosée tombent pour » tous les peuples; les *îles vertes* de l'Europe n'en sont » pas même privées. Mais dites-moi, étranger, ce que » vos poètes peuvent dire, dans un pays où vous n'avez » ni chameaux, ni sables mouvans, ni grands palmiers, » ni gazelles? chez vous les chants des poètes doivent » être stériles comme le grand désert. »

J'essayai, dit le voyageur, de faire pénétrer dans cette intelligence arabe la compréhension de la poésie septentrionale : je traduisis en arabe assez pur le *Coin du Feu* (*Fire Side*) de Cotton. Ce charmant poème ne produisait pas sur lui la plus légère impression ; quand j'eus fini, il passa la main sur sa barbe avec beaucoup de gravité ; et comme sa politesse l'empêchait de me dire que ma citation était détestable, il se contenta de prononcer une sentence arabe qui signifiait à peu près :

« Ne reproche pas à l'ébène d'être noir, ni au voya» geur de ne pas avoir les mêmes usages que toi, ni au » nègre d'avoir la chevelure crépue : » Ce qui signifiait évidemment : « Les vers que tu viens de me réciter sont » absurdes, mais je suis un homme trop bien élevé pour » te le dire. »

Après avoir proféré cet apophthegme et déposé sa pipe, le vieux sheik fermant les yeux me récita à son tour un poème d'Amrialkaïs ; les cinquante ou soixante strophes dont il se composait ne contenaient absolument rien autre chose que la description d'un chameau. C'était sa fuite à travers le désert, son essor plus rapide que la course du vent, sa docilité admirable, sa patience et son courage que le poète avait chantés.

Cette poésie n'avait que le ciel d'airain pour voûte et le sable du désert pour arène. Tout l'intérêt qu'elle inspirait venait de la rapide course du guerrier à travers l'étendue brûlante. Pas un sentiment qui se rapprochât des sentimens européens. Pas une idée qui coïncidât avec nos idées. Un cri violent partait du désert et frappait l'écho du désert ; l'Arabe vantait sa lance, son coursier, son chameau. Il s'enivrait d'avance du sang de l'ennemi. C'était une poésie de brigands qui n'a jamais eu d'autre domicile, d'autre lambris et d'autre toiture que

les montagnes, les vallons et le ciel. Comment sympathiser avec des désirs, des regrets, des émotions que nous ne comprenons même pas? Quel Européen s'associerait à la sensation douloureuse de l'Arabe qui pleure son coursier mort? Notre cheval est-il notre ami, notre frère, le seul être que nous apercevions pendant de longues journées, de longs voyages? Peut-on comparer l'existence du lieutenant de cavalerie qui soigne et aime son cheval avec le plus d'attention, et l'existence du cavalier arabe qui vit seul en face de la nature, incorporé pour ainsi dire à son cheval. C'est lui qui est le véritable centaure, c'est la rapidité du coursier qui l'emporte vers sa proie; c'est elle qui l'arrache aux poursuites de l'ennemi. La souplesse et la vigueur de chaque muscle, voilà ses trésors et ses ressources. Il attache un intérêt aux hennissemens de l'animal, à la force de l'œil, à l'éclat de la prunelle, au changement de son poil, à ses instincts, à ses amours, aux progrès de son âge. Le chameau et la chamelle occupent à peu près la même place dans son roman; ils en font la partie poétique, animée, colorée, passionnée. Chacune des strophes que me récitait l'Arabe contenait l'apothéose des qualités physiques de l'animal. Si le poète s'occupait de la nature extérieure, c'était uniquement dans les rapports qui lui étaient personnels. Sa sauvage indépendance aurait regardé comme une prison le toit de la famille et les soins du ménage. Grandeur, énergie, inspiration, il cherchait tout dans une sphère différente. Pour lui, le *Coin du Feu* de Cotton était de la poésie de vieille femme, comme à mes yeux son ode sublime était un dithyrambe de bandit.

Que l'on médite non seulement sur les faits de ce récit; mais sur les idées qu'il éveille. Il nous promène d'un pôle à l'autre de la poésie; il nous fait reconnaître une vérité

oubliée de tous les critiques, c'est que l'intelligence ne donne ses produits qu'à raison du sol différent dans lequel la semence intellectuelle se développe. Rien n'est ridicule comme les cours de littérature de la plupart des nations modernes ; la même loi d'après laquelle Homère est apprécié sert à juger, non seulement Virgile et Tacite, nés dans une civilisation très-différente, mais le poète chinois et l'historien tâtare. Il faut voir comment l'abbé Le Batteux gronde vertement le grand Homère qui se livre à des descriptions de cuisine. Patrocle surveillant la cuisson d'un gigot lui apparaît comme la plus ridicule absurdité. Il conçoit encore bien moins Pindare, et s'obstine à ne comprendre que ce qui se rapporte aux mœurs particulières de son pays. De là ce profond et ridicule aveuglement qu'on peut remarquer dans toutes les critiques littéraires. Les Anglais parlant de Racine ne sont pas moins ridicules que les Français parlant de Milton. La poésie n'est qu'une rosée qui, émanant des vapeurs terrestres, s'élève dans le ciel, s'y transforme en pluie féconde, et retombe ensuite sur la terre. La matière première des inspirations poétiques, ce sont nécessairement les passions, les sentimens, les idées réelles dont la vie humaine est remplie. La poésie n'est idéale qu'après avoir été réelle; la manière dont cette transformation s'opère, la métamorphose, qui, d'une incursion de sauvages fait une Iliade, et d'une querelle de brigands un siége de Troye, constitue le véritable mystère de la poésie. La poésie est partout : auprès du foyer de charbon de terre dans le septentrion, et sous l'ombrage du dattier dans les régions méridionales.

Montesquieu a fait pour la critique de la politique ce que personne n'a fait encore pour la critique littéraire. Donner une base unique aux lois de toutes les régions lui

a semblé ridicule; et il a démontré que la législation devait nécessairement s'assouplir et se prêter aux variations de climat, de langage et de mœurs. L'observation littéraire n'a pas encore trouvé son Montesquieu. Personne n'a rapporté à leur source réelle les produits de l'intelligence. Toutes les données jetées au hasard à ce sujet par Lessing, Herder, Bonstetten, Mme de Staël, sont vagues ou hypothétiques : on n'a régularisé aucune théorie. Schlegel lui-même, élevant le catholicisme et l'autorité du monarque au dessus de tout, n'a cherché à prouver qu'un seul fait : la supériorité des pays régis par le despotisme. Il s'est peu embarrassé de la vérité historique de ses systèmes; comme Bossuet en France, comme Bellarmin en Italie, il a contraint les faits à devenir les très-humbles serviteurs de son caprice. Écoutez Schlegel et son école; il n'y a pas d'autre poésie anglaise que celle de Shakspeare : encore ce grand homme eût-il été beaucoup plus remarquable s'il eût été catholique. Il méprise Addison; il ne porte en ligne de compte aucun des écrivains de la reine Anne; il efface de sa liste tout ce qui est poésie simple, domestique, sentimentale. Il a même contre Shakspeare un reproche en réserve, comme il en a un contre le Dante : Shakspeare est trop impartial, Dante était trop gibelin. L'intérêt d'un système a paralysé la grande influence que Schlegel aurait pu obtenir, lui que la nature avait doué des plus hautes facultés critiques.

Diverses causes ont concouru à la formation d'une poésie domestique en Angleterre. On pourrait mettre d'abord en ligne de compte le climat, si la poésie saxonne offrait la moindre trace de ce caractère; mais la poésie saxonne est toute monastique et chrétienne. Il a fallu que les droits du citoyen fussent assurés pour que les Anglais sentissent le prix du *home*. Sous le règne des Normands,

ce sentiment du bonheur patriarcal ne s'était pas encore développé. Chaucer, le premier écrivain remarquable, qui porte à la fois l'empreinte de son pays et de son époque, observe les hommes et leurs ridicules avec attention, mais il ne chante pas les joies de la famille; il ne se complaît pas dans les tableaux d'intérieur, qui ont valu à nos poètes une partie de leur gloire. C'est un trouvère, imitateur heureux des trouvères picards, plus profond qu'eux, plus détaillé, non moins malin, admirable surtout par cette facilité piquante et cette naïveté caustique dont l'Arioste en Italie, Cervantes en Espagne, La Fontaine en France, ont retrouvé le secret. Mais ce n'est pas encore là de la poésie domestique : un certain mode de civilisation comportait seul le développement des sentimens et des idées qui ont donné naissance à la poésie dont nous parlons. Il fallait un protestantisme septentrional qui exaltât toutes les vertus privées au dessus des vertus publiques; un calvinisme patriarcal qui, revenant aux idées de la Bible des Hébreux, présentât le père comme le grand-prêtre de la famille. Il fallait aussi une situation politique, très-douloureuse et très-souffrante, une situation de combat inégal et de résignation héroïque, afin que les idées purement bourgeoises et triviales ne vinssent pas à dominer exclusivement. Tout cela est arrivé en Angleterre et en Écosse. Quelques-unes des inspirations les plus profondes et les plus nobles de la muse, dans ces deux pays, appartiennent à la poésie domestique. Ces teintes douces et intimes ont coloré jusqu'aux œuvres animées et grandioses de Milton. Ceux des poètes anglais qui ont entièrement renoncé à peindre la vie de famille, Pope, par exemple, et le pindarique Cowley n'ont pas tardé, malgré l'éclat momentané de leurs ouvrages, à être accusés par leurs compatriotes de frivolité et de

froideur. Le génie de la nation est devenu grave, à travers les nombreuses épreuves qui l'ont formé. Jamais peuple n'a payé si cher son expérience : l'épreuve du feu et du sang n'a pas manqué à l'Angleterre. Être poète sans pensée est si difficile aujourd'hui parmi nous, que, même dans les albums et les almanachs, l'écho affaibli de quelques idées graves et mélancoliques se fait entendre à l'oreille étonnée.

Examinons par quel progrès l'Angleterre est arrivée à ce but. Autrefois on la nommait *Merry England*, l'Angleterre joyeuse. Cette épithète, si on nous l'appliquait, passerait aujourd'hui pour un sobriquet et une épigramme. Il faut bien le dire, c'est le protestantisme qui nous a glacés; c'est une religion de doute et de froideur : le catholicisme est une religion de vie et de feu. Le catholicisme dit : *Crois et tu vivras*; le protestantisme dit : *Avant de croire*, *examine*. Examiner est un labeur, croire est un plaisir. Ces deux forces antagonistes ont toujours vécu et lutté dans le monde; toujours la réflexion sévère a contrebalancé la foi créatrice et ardente. A l'une se sont rattachées la philosophie, l'observation, la moralité; à l'autre, les arts et leur prestige. La facilité des mœurs catholiques, condamnée par la rigidité protestante, a été contrainte à céder : la joyeuse Angleterre a disparu. Des vertus plus sombres et des vices plus graves ont succédé à des défauts riants, à des qualités légères. Tout a pris une teinte profonde, intime, sérieuse. Les théâtres se sont fermés; on a battu sur les chaires l'appel de la guerre civile; le trône voulut soutenir par la force et par la ruse une religion qui recommandait la croyance aveugle, et qui promettait du plaisir en retour; la guerre civile s'engagea, moins encore entre les libertés et la prérogative qu'entre le besoin de douter et d'analyser, d'une

part, et d'une autre, le besoin de croire et d'obéir. Toutes les sensations devinrent plus concentrées, plus domestiques, moins extérieures. Le calvinisme apprit aux citoyens à se respecter comme les prêtres élus par le Seigneur. Dans les premiers momens de la lutte, il y eut trop de violence pour que la poésie pût recueillir ces émotions secrètes. Quelques poètes, Herrick par exemple; quelques dramaturges, contemporains de Shakspeare, essayèrent, mais faiblement, la peinture des émotions domestiques. Il n'y avait encore rien de bien arrêté dans leur talent, rien de vigoureux dans leur pinceau.

Concentrés autour de leurs pénates, près de leurs foyers, par le génie même de la nationalité et du climat, les puritains se trouvèrent liés par une chaîne plus étroite encore à cette existence de famille, lorsque le calvinisme, atteignant son dernier développement, leur apprit à se considérer comme indépendans de toute autorité, comme rois de leur petite sphère. Le long combat qui se trouva bientôt engagé laissa peu de place à la poésie, surtout à cette poésie calme et reposée qui, effaçant les généralités de la nature et de la philosophie, s'occupe de l'homme dans le cercle de la famille. Cette lyre aux petites dimensions ne pouvait faire vibrer ses cordes que dans un tems plus calme. Il fallut que le règne de Guillaume III (qui n'était qu'un compromis et un arrangement nécessaire entre toutes les opinions), vînt leur apprendre à se haïr sans trop crier, à se harceler d'après certaines lois convenues, à faire entrer leurs passions, leurs fureurs et leurs injustices dans un lit pour ainsi dire légal; il fallut que tous les partis avouassent la nécessité de donner à leurs combats un point central et fixe que tant d'orages fussent incapables d'ébranler. Il y allait de la vie politique de l'Angleterre; il y allait

des intérêts de chaque citoyen, de ceux du commerce, de la richesse publique; et comme ces considérations, tout-à-fait positives, n'ont jamais été négligées en Angleterre, le feu des passions, la véhémence des haines voulurent bien céder à la nécessité des choses, et baisser la tête devant l'intérêt personnel. Cette période ne date que de l'avénement de Guillaume III. Avant lui, on trouve trop d'émotions flagrantes et qui ne pardonnent pas. Le tems, ce grand maître, celui que, dans notre langue expressive, nous avons si bien nommé *the tamer* (le calmeur), avait besoin d'accomplir son œuvre. Peu à peu ce résultat fut atteint, mais après bien des maux, du sang versé, des pertes irréparables. La dure leçon des révolutions et des guerres civiles n'était point parvenue à étouffer le fanatisme, mais il l'avait rendu sociable et facile à vivre. Le fond des idées était resté le même; la forme s'était adoucie. Peu à peu on voyait chaque faction, chaque nuance, celles même qui étaient restées le plus en dehors des anciens intérêts du trône et du peuple, trouver des représentans et des organes, soit dans les chambres, soit dans la sphère littéraire et politique. Cette nouvelle position les rassurait. Il leur semblait qu'elles n'étaient pas totalement oubliées et perdues, et que peut-être un jour l'avenir pourrait tourner en leur faveur.

Ainsi se calmèrent successivement les sectes les plus âpres et les plus belligérantes; celles même qui, long-tems soumises à une sorte d'exhérédation politique, ont toujours attendu le jour de la justice, et ont préparé de loin le radicalisme anglais. Il ne faut pas s'y tromper, le *radicalisme* de cette masse flottante, qui marche en avant des opinions démocratiques dans la Grande-Bretagne, n'est rien autre chose que l'armée des dissidens, autrefois persécutés, et qui s'est renforcée de toutes les doctrines des qua-

kers, des anabaptistes et des philosophes du dix-neuvième siècle. C'est cette armée qui, par intérêt personnel, ne cessant de réclamer la tolérance et la jouissance de ses droits politiques, a frayé la route à l'émancipation catholique de l'Irlande, l'acte le plus décisif de ces derniers tems. Sous Charles II et Jacques II, les dissidens, parias de l'église et de la cité, soutinrent une lutte pénible. Ils ne purent acquérir quelque consistance, et marcher de pair avec les autres citoyens que sous le roi Guillaume. La nouveauté de cette position tempéra l'âcreté de leur humeur. Il se fit comme une inoculation secrète des plus sévères doctrines, qui pénétrèrent, en se mitigeant, dans les veines de la société. L'effet du puritanisme adouci est sensible dans toute l'époque qui nous sépare de 1688. C'est à lui qu'est due la pruderie des mœurs anglaises, si ridicule pour les autres nations; c'est lui qui a donné à la civilisation anglaise ce ton de moralité grave que l'on remarque chez les écrivains élégans et gracieux du tems de la reine Anne et de ses successeurs; Addison et Goldsmith, par exemple. Addison, que ses contemporains nommaient le vicaire en habit court, se constitua le moraliste des salons, et créa pour les gens du monde une espèce de petite moralité secondaire. Richardson prit la plume : casuiste à l'usage des classes bourgeoises, il rédigea ses préceptes en roman. De tous côtés, on vit l'art chercher à se restreindre dans le cercle de la famille, devenir bourgeois et familier, n'avoir pour autel que celui des dieux pénates et réchauffer ses inspirations dans la cendre du foyer. Il y eut beaucoup de ridicules, cela va sans dire, dans les productions de ce Parnasse secondaire; la Melpomène bourgeoise eut des élans et des fureurs vulgaires qui peuvent faire pâmer de rire les critiques actuels. Un jeune

apprenti transformé en Agamemnon, un brave épicier parodiant les fureurs d'Oreste, tout l'idéal de la vie antique transporté dans le domaine de la boutique et du magasin : la plaisanterie était forte. Cependant il fallait bien qu'elle eût un côté séduisant, car l'Europe la prit au sérieux.

C'est là, c'est dans cette inspiration anglaise que les Allemand ont été puiser leur théorie du drame bourgeois, si plaisamment exploitée par Kotzebue. C'est à la même origine que remontent les drames larmoyans de Diderot et de La Chaussée. Le joueur Beverley, le jeune apprenti qui vole son oncle et qui marche à l'échafaud, sont de fabrique anglaise, et appartiennent à l'école dont nous parlons.

On ne peut observer sans admiration quel lien étroit et secret unit entre elles toutes les parties des arts. A l'époque où Guillaume III est venu s'asseoir sur le trône d'Angleterre, ce n'était plus la peinture italienne qui régnait, la grande peinture idéale et noble. Vastes compositions de Michel-Ange, où l'énergie s'alliait à la fécondité; conceptions divines de Raphaël, où une tendresse sacrée planait sur les contours les plus purs et les animait; merveilleuses créations du Titien, représentant la forme extérieure de la vie dans son éclat le plus éblouissant : tout ce que l'art avait donné de grand, d'original et de beau n'existait plus dans les ateliers comme un trophée du présent, mais seulement dans les musées comme une conquête du passé. On admirait quelques peintres d'un génie faux et facile, de ces hommes qui essaient de renouveler, par une élégance factice ou contournée, le monde de l'intelligence ou des arts. En Italie, régnait Pietre de Cortone, dont le pinceau rapide courait sur la toile en ébauchant ses personnages; d'autres se traînaient

à genoux devant la statue de Michel-Ange et devant celle de Léonard de Vinci. Mais l'originalité, mais la création manquaient.

La grande école d'alors, l'école vraiment féconde en peinture et dans tous les arts plastiques, appartient au pays que le prince d'Orange quitta pour venir s'asseoir sur le trône anglais : pays qui avait servi de berceau à cette intelligence froide, claire, haute, modeste, à cet homme mal jugé, mal connu, qui eut toutes les grandes pensées de Jules-César sans avoir ni l'éclat, ni l'esprit, ni les vices du conquérant romain. La peinture hollandaise, née d'un état de mœurs assez raffiné, mais vouée au commerce, à l'industrie, et sans un grand développement d'enthousiasme et d'élégance, n'a-t-elle pas le plus intime point de rapport avec cette littérature bourgeoise dont nous avons parlé? Florissante vers 1688, elle se répandit dans la Grande-Bretagne, et trouva un public déjà disposé à l'admiration du même goût, du même genre de talent. Les intérieurs de Van-Ostade, les fleurs et les marines de Van-Huysum et de Cuyper ; les petites femmes encadrées par une belle fenêtre en pierre de taille, et suspendant au soleil un poisson dont les écailles étincèlent ; tout cela, tous ces sujets vulgaires, domestiques ou familiers, qui ont fait la gloire de Mieris, de Poelemburg, n'est-ce pas l'application pittoresque du même principe sur lequel ont travaillé les poètes bourgeois, les poètes de détail? Les uns et les autres oubliaient le ciel, Dieu, l'idéal, et renfermaient leur génie dans une salle à manger, dans un petit caveau obscur, dans une cuisine ; ils jetaient de la lumière et de la grâce sur de tels sujets ; mais c'était à force d'en oublier la frivolité puérile. Ainsi Wordsworth, dans son *Peter-Bell*, fait tourner tout l'intérêt pathétique de son œuvre sur le ca-

davre d'un pauvre âne qui est étendu sur la plage, que l'on croit mort, et qui se ranime peu à peu.

Mais cette poésie elle-même peut avoir une ame, elle peut se relever, prendre place au niveau des conceptions les plus grandes. Il faut, comme dans Clarisse Harlowe, par exemple, que le génie de la moralité et de la famille anime l'œuvre de son inspiration. Quant à la poésie de détail ou à la peinture de détail, faites par Dawin ou par ces peintres froids, qui passaient leur vie à compter et à reproduire exactement les pétales d'une fleur, elles méritent peu d'être citées.

A peine le roi de Hollande occupe-t-il la place des Stuarts, rois de souche écossaise, son trône se trouve si complétement en harmonie avec l'esprit nouveau de la nation; son génie froid et calculateur, mais bienfaisant et moral, a un rapport si intime avec la partie la plus utile et la plus heureuse des institutions et des mœurs nouvelles; que des résultats curieux émanent de cette alliance. La finesse et la minutie de l'esprit hollandais se mêlent à la sévérité calviniste. De là, ce caractère spécial qui distingue les romanciers et les poètes depuis l'époque où le catholicisme périt avec les Stuarts. Daniel de Foë, dans *Robinson*, apprend à ses contemporains le secret de cet intérêt microscopique, de cette poésie des petits détails. On essaie de rimer et de rhythmer ce nouveau mode de sentimens et d'idées. *Le Splendide Schelling* de Philips, *le Cimetière* de Gray annoncent ce mouvement. Quelques-unes des teintes de Thompson y correspondent aussi; mais les cordes les plus vibrantes de la poésie intime n'ont pas été trouvées. Il reste chez tous ces poètes quelque chose de scholastique et d'appris. La poésie domestique, ce que l'on peut appeler la poésie du coin du feu, commence à Goldsmith, se continue avec

Cooper, devient pathétique et sévère avec Crabbe, s'idéalise avec Wordsworth. Il semble que la poésie domestique ait atteint son dernier terme dans les œuvres de ce dernier écrivain ; la politique, dont les intérêts nous absorbent, ont arrêté son développement, et depuis la mort de Byron et de Scott, la muse anglaise a été trop stérile dans tous les genres pour que l'on s'étonne de voir Crabbe et Wordsworth sans successeurs.

Un pays voisin dont toutes les habitudes ont été casanières, intérieures, et qui professe un grand respect pour la vie de famille, a cultivé depuis long-tems et avec succès le genre de poésie dont nous parlons. A côté des ballades héroïques de l'Écosse, se trouve plus d'un chant patriarcal consacré à diviniser les affections de mère et de sœur, de fils et de fille. Le plus parfait et le plus récent de ces poètes, c'est Robert Burns, dont l'inspiration est à la fois champêtre, pastorale, élégiaque, satirique et ardente. *Le Coin du feu du villageois*, dans son *Samedi soir au Village*, est une peinture exquise, une ode, une hymne et une idylle. Comme Rousseau, Burns a cherché à faire valoir les vertus populaires, à jeter un charme magique sur la passion simple et brûlante. Il l'a dépouillée à plaisir de ce prestige d'élégance raffinée et de recherche sentimentale qui datait des âges chevaleresques. Il peint la jeune fille qui rougit en apercevant le fiancé assis auprès de son père, le bûcheron suranné, tournant de ses doigts vieillis les feuillets de la vieille Bible usée, la vache favorite qui, dans une étable voisine, mâche paisiblement la ration du jour ; tous les bruits, tous les mouvemens, tous les petits intérêts quotidiens de la famille ; ce bonheur du samedi qui annonce un jour de repos ; ce retour périodique et béni d'un jour où la fatigue s'oublie,

où le paysan se tait, croise les bras, et ne songe ni au labourage ni à la moisson.

La vie écossaise récèle une source de poésie trop féconde pour qu'un homme de génie comme Burns ne fût pas habile à s'en emparer. La rusticité même du langage ajoutait quelque chose de piquant à la singularité des mœurs. Il était bien plus difficile de trouver dans l'existence anglaise, toute prosaïque par elle-même, quelques points de vue intéressans. C'est ce que Goldsmith a fait dans son *Deserted Village*. Il a peint une colonie de pauvres laboureurs anglais, chassée de ses anciens pénates par une civilisation très-avancée et une population surabondante. Ce petit poème admirable est à la fois une élégie politique, philosophique, morale, et un tableau champêtre. L'intérêt en est vif et simple, le poète atteint le grandiose par la naïveté. Si Goldsmith avait écrit pendant sa vie beaucoup de morceaux de cette force et de cette profondeur, nul poète anglais ne marcherait avant lui. Mais c'est une perle isolée, un fragment admirable. Trop mobile et trop inconstant pour se consacrer à une seule muse, Goldsmith fit de l'érudition, de la philologie, de l'histoire, de la critique, toujours avec supériorité, avec originalité, mais d'une manière si capricieuse, si fantasque, que sa gloire dut en souffrir. Tous les rayons de son intelligence ne se fixèrent pas sur un seul point.

Ce fut ce qui arriva au misantrope Cowper, le vrai poète domestique de l'Angleterre, le peintre de la vie intérieure et des vertus de famille. Le premier, il donna l'impulsion à cette école, il fut le père de Wordsworth et de Crabbe. N'attendez pas de lui l'inspiration populaire du paysan Burns. La haine des grands seigneurs, la fierté rustique du laboureur, sa révolte contre ses maîtres, contre

les prédicateurs qui le grondent, vivent au fond de presque toutes les poésies de Burns. Cowper est au contraire d'une grande sévérité religieuse, il n'a pas l'orgueil de Burns. Il fait de la poésie, non avec la paquerette des montagnes ou avec le toit de chaume, mais avec le coin du feu le plus bourgeois. Une timidité souffrante portait Cowper à cacher sa vie, non par irritabilité comme Rousseau, mais par crainte du mal que les hommes pourraient lui faire. « Toutes les fois, dit-il, que je mettais le pied dans la rue, il me semblait que les passans me regardaient de mauvais œil et se moquaient de moi. Mes fautes, je me les reprochais si vivement, que je croyais que chacun les lisait sur mon visage, et que la voix de ma conscience était une clameur terrible dont toutes les oreilles étaient frappées. Dès que l'on m'abordait, je croyais avoir affaire à des gens courroucés. S'il me fallait dîner dans une taverne, j'avais soin de ne m'y rendre que la nuit et de choisir le coin le plus obscur. Un matin j'entendis chanter une ballade dans la rue. Je ne sais par quelle illusion je me figurai qu'il y était question de moi, que c'était contre moi qu'elle était dirigée. Je ne voyais qu'ennemis conjurés pour achever ma perte. Mon sommeil les armait d'une nouvelle puissance, et me les montrait dans mes rêves. J'étais si fatigué le matin de toutes ces visions, que mes jambes chancelaient comme celles d'un homme ivre. Les regards de mes semblables me semblaient menaçans, et au-dessus du monde, l'œil de Dieu toujours ouvert m'apparaissait plus terrible et plus menaçant encore. »

La folie qui devait suivre de près une telle situation d'ame et d'esprit occupa les belles années, les années jeunes et florissantes du poète. Au moment où se ralluma le flambeau de sa raison, il se trouva au milieu d'une famille provinciale, bonne et indulgente. Pour la pre-

mière fois, il se sentit heureux par les jouissances domestiques. Il avait cinquante ans; une femme qui le soignait avec un dévouement désintéressé devina son génie et le lui révéla. Il suivit le conseil de sa garde-malade, et devint poète. Pouvait-il chanter les salons qu'il n'avait entrevus qu'en tremblant, la guerre et l'héroïsme qu'il comprenait à peine, les passions ardentes qu'il n'avait pas ressenties? Non, tout son bonheur lui était venu de l'intimité de la famille, du coin du feu, des vertus paisibles et douces, du dévouement sans fracas, de l'abnégation sans faste. Il s'était calmé en face de la nature. Ses plaies s'étaient peu à peu guéries pendant les promenades solitaires qu'il avait faites dans les plaines cultivées du comté de Cambridge. Quel homme fut jamais mieux préparé à devenir le poète domestique par excellence? Tous les autres souvenirs qui flattent l'imagination et caressent la mémoire des hommes lui étaient douloureux et amers. Les circonstances presque puériles d'une vie très-retirée avaient acquis de l'intérêt pour l'ermite. Il avait du génie et il avait beaucoup souffert; il fit des chefs-d'œuvre.

Le plus remarquable de tous a pour titre *la Tâche*, et semble être le résultat d'une gageure. En effet, sa bienfaitrice et sa garde-malade lui avait imposé pour tâche un poème en vers blancs irréguliers; et pour point de départ, elle lui avait donné : *le Sopha*. L'obéissant poète commence en effet par faire, d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, l'histoire des escabeaux, des bancs, des fauteuils et des chaises, dont l'invention et l'usage ont précédé le voluptueux sopha. De cette idée du repos, il passe à celle de l'activité, quitte les coussins moelleux sur lesquels il avait endormi sa poésie, sort pour faire un tour dans la campagne, et oublie entièrement l'objet de luxe auquel

on avait enchaîné sa muse. La promenade éveille la pensée du rêveur solitaire; une élasticité et une vigueur nouvelle rafraîchissent son esprit et son corps; il s'associe à la beauté des paysages qui se présentent, et laisse sa pensée se jouer capricieuse à travers mille méditations philosophiques. Il compare la vie civilisée à la vie sauvage; il décrit les sentimens qu'a dû éprouver un pauvre insulaire d'Otaïti que des voyageurs ont amené en Europe. Il pèse dans sa balance de philosophe religieux les influences diverses que la ville et la campagne doivent exercer sur l'homme, et il arrive pour résultat à ce vers sublime :

« C'est Dieu qui a fait la campagne; c'est l'homme qui a fait la cité. »

Il rentre ensuite sous le toit qu'il a quitté; il décrit les occupations qui jettent de la variété et du charme dans la vie d'un solitaire; et tel est le prestige de ses tableaux qui n'ont rien d'affecté, qu'on aurait envie, après les avoir lus, de passer ses jours dans un ermitage, bien loin de la Babel du monde. « Ah! s'écrie-t-il, du fond de ma retraite, quel bonheur de prêter l'oreille à ce murmure sourd et lointain des humaines agitations! Qu'il est doux de ne pas être pressé par la foule, et de suivre de l'œil les mouvemens de cette vaste mer houleuse! Que j'aime à écouter le tumulte orageux qui en émane, et dont le bruit mourant dans l'espace ne déchire plus mon oreille! Comme ils s'agitent, ces êtres faibles! Moi, spectateur impassible, je les plains : du haut de la montagne sur laquelle je suis placé, mon œil calme contemple toutes ces vanités; la voix de la guerre a perdu ses terreurs quand elle arrive jusqu'à moi : elle m'afflige sans m'alarmer; je gémis sur l'orgueil et sur l'avarice, sans m'effrayer de leurs atteintes; et si j'apprends que

quelque voyageur plus hardi est allé faire sa récolte de mœurs, d'usages, d'enseignemens, d'instructions, errant de climat en climat, comme l'abeille de fleur en fleur, et livrant à ses contemporains le fruit heureux de ses fatigues; oh! alors, je réclame avidement ma part de ses bienfaits : je recommence avec lui son voyage; le navire m'emporte, je suis sur le tillac, je m'élance aux agrès, je souffre avec le voyageur, je regarde par ses yeux, je découvre des contrées nouvelles. Ses périls sont les miens, ses heures de joie m'appartiennent; ma pensée voyage comme l'aiguille sur le cadran, sans changer de place ! »

Si les plaisirs de l'été et du printems associent Cowper à la nature, et lui donnent ainsi une ressemblance apparente avec Thompson et les autres poètes champêtres, dès que l'hiver revient, il revêt son caractère plus spécial; il est le poète du coin du feu. Je ne connais pas d'autre écrivain qui ait consacré trois chants, de cinq cents vers chacun, ou à peu près, à ce triste sujet, l'*hiver*. C'est que l'hiver est pour lui le signal des fêtes de famille; c'est lui qui rallie autour du foyer les jeunes et les vieillards. Avec lui reparaissent les causeries intimes, les longues soirées, les conversations douces. La moitié de ce poème singulier, *la Tâche*, est une hymne à l'hiver. Le quatrième chant porte pour titre : *la Soirée d'Hiver*; le cinquième, une *Promenade du Matin en hiver*; et le sixième, une *Promenade du Soir en hiver*. C'est là que le poète a répandu à pleines mains les beautés les plus originales, celles qui émanaient de son cœur. Il faut le voir peindre l'arrivée de la poste : l'effet de curiosité, de crainte, d'anxiété, d'espérance, produit par la présence subite du facteur; cet homme impassible, qui tient tant de destinées dans sa main.

« Écoutez! la voiture roule sur le pont du village; la trompette du conducteur vibre dans l'air. Voici venir le porteur de nouvelles, le messager d'un monde tumultueux; il vient, les cheveux humides, les bottes couvertes de boue, portant dans sa besace des nouvelles de tous les pays. Que lui importe le précieux fardeau dont il est chargé? Il n'a qu'un souci, c'est de le faire parvenir à sa destination et de ne pas être en retard. Il jette étourdiment son paquet de lettres sur la table de l'auberge, et s'en va, le cœur gai, le nez au vent, sifflant sa chanson accoutumée : il marche toujours devant lui sans s'inquiéter des douleurs ou des plaisirs qu'il répand sur sa route. Il a dans son havresac des incendies, des mariages, des naissances, des morts, la hausse et la baisse; tout cela lui importe peu : épîtres amoureuses, lettres de reproches, sermons paternels, cris de désespoir ne l'affectent pas plus que son cheval dont le trot nonchalant frappe l'écho de la colline. Il apporte aussi le journal. Oh! qui peut prévoir ce que le journal va me dire? Nos troupes sont-elles battues? permettons-nous à l'Inde, notre esclave, de porter paisiblement son collier de pierreries et ses bracelets d'or? ou continuons-nous à l'opprimer. Voyons, parcourons ce grand débat parlementaire? l'interruption scandaleuse, l'amendement inattendu, la réplique foudroyante, l'amer sarcasme, la péroraison impétueuse! Orateurs enfermés dans quatre colonnes de journal, sortez de votre prison, parlez devant nous, luttez, soyez sublimes et ridicules tour à tour.

» Le jour finit, ranimez le feu qui s'éteint, que les volets soient hermétiquement fermés, que les rideaux tombent et nous protégent, approchez le sopha de la flamme pétillante, causons doucement pendant qu'une colonne de

vapeur odorante s'échappe en sifflant du vase où se prépare un breuvage délicieux. Voici les tasses placées devant nous : bientôt une douce gaîté, qui ne ressemble pas à l'ivresse, ranimera cette conversation prête à s'assoupir. Douce soirée, reviens, nous te saluons, tu nous apportes le bonheur et la paix. Sont-ils plus heureux, ceux que les vapeurs méphytiques du théâtre environnent, ou ceux qui vont applaudir l'héroïsme verbeux des patriotes modernes ?

» Un journal, à mes yeux, c'est le carte du monde : voici les hauteurs sourcilleuses de l'ambition ; plus loin, des cataractes de fausse éloquence, plus loin encore, des fleuves de déclamation inutile, des déserts de pensées et des océans de mots. Vous y trouvez aussi une foire perpétuelle, carrosses, laquais, bateaux à vapeur, maisons, dents artificielles, fard pour la beauté qui s'éteint, remède pour tous les maux, rosée divine, sortie de la fontaine de Jouvence et transformant la décrépitude en fraîcheur : folies, espoirs, caprices ; un journal renferme tout. »

On voit avec quelle facilité de causerie le poète passe d'un sujet à l'autre. Jetant sur l'avenir des peuples des idées lumineuses, et du fond de sa solitude s'occupant de tous les intérêts. C'est dix années avant la destruction de la Bastille qui tomba sous l'effort du premier mouvement révolutionnaire, que notre poète lui lance du fond de sa solitude l'anathème puissant de sa parole : « Honte à vous qui êtes hommes et qui le souffrez ! Honte à toi, s'écrie-t-il, France, que cette tache flétrit bien plus que ne pourraient le faire la perte de tes vaisseaux, la destruction de tes armées ! Honte à toi qui laisses debout cette maison de servage. Bastille, tourelles affreuses, sombres donjons, tanières où l'on ensevelit le désespoir ! vous que les monar-

ques n'ont jamais laissé manquer de cette harmonie qui plaît à leurs oreilles, cris d'angoisse, douloureux gémissemens ! Entendre dire que vos créneaux sont enfin détruits, ce serait une nouvelle qui ferait bondir de joie tous les cœurs anglais, et la liberté de nos ennemis mortels serait pour nous un sujet de transport. Quiconque sait le prix de la liberté ne resserre pas dans une sphère étroite l'amour ardent qu'il a pour elle ; cette cause est celle de l'homme. »

Telle est la manière de Cowper. Imaginez ces grandes pensées exprimées en vers simples, majestueux, remplis de nuances délicates. L'effet de cette poésie, toute d'inspiration domestique et intime, renversa la théorie du Parnasse anglais. A peine Cowper avait-il écrit, un autre poète dont le génie avait quelque chose de plus complétement original, mais aussi de moins vaste, fit sa première apparition. C'est bien lui qui est le poète du coin du feu. Cette dénomination n'est pas arbitraire ; Georges Crabbe ne peut pas recevoir un autre nom. Sa vie, comme celle de Cowper, fut singulière et misérable pendant les premières années de cet apprentissage que tous les hommes sont forcés de subir et qui leur fait payer si cher l'expérience de la société et des passions. Il n'est pas étonnant que deux misantropes, après avoir vécu long-tems dans la solitude et ne s'être approchés des grandes villes que comme d'un foyer de douleur, aient chanté les voluptés domestiques. Mais Cowper console, Crabbe glace le cœur et l'afflige. Les malheurs de l'un ont été en grande partie imaginaires, et quand son ame s'est adoucie, il a retrouvé dans les pensées religieuses une source d'inspirations pleines de charme. Crabbe au contraire a ressenti les dures et âpres souffrances de la vie réelle, la faim et la soif, la pénurie et l'isolement. Il ne l'a jamais oublié,

et quoique sa vieillesse se soit écoulée dans le bonheur et le repos, jamais il n'a pardonné aux hommes la manière dont ils avaient traité son génie inconnu.

C'est chose affreuse, en effet, que cette souffrance, que le sentiment de notre force et celui de l'injustice humaine. Toutes les poésies de Crabbe en portent l'empreinte; c'est le monde vu dans ses classes inférieures, dans ses infiniment petits, dans ses atrocités ignobles, dans ses infamies triviales. Ne vous attendez pas à des douleurs de boudoir ou de salon, de palais encore moins : voici les misères de l'atelier, de l'échoppe, du bouge, de l'étable et de l'écurie : on est moins choqué de la bassesse des sujets et de la manière noire de l'auteur, que du sang-froid avec lequel il porte son jugement inexorable. Il rédige en épigrammes ses observations sur la vie commune; il prend note de tout ce qui le frappe, dans la rue et sur la grande route, à l'hôpital et aux bagnes; il copie sur la place un mendiant qui le trompe, un bourgeois de campagne monté sur son bidet, une vieille femme qui fait le métier de bohémienne, de voleuse et de dévote. Il ne prend pas la peine d'idéaliser ses personnages comme l'a fait Cowper dans son joli fragment intitulé : *la Mendiante des Bruyères*. Il les pose devant vous tels qu'il les a trouvés, tout bruts, tout naïfs, tout horribles; il se donne seulement la peine de semer d'ironie la narration dans laquelle il les encadre.

Une partie de la destinée du poète a été soumise à une jeune personne fort distinguée, nommée miss Elmy; simple beauté de village qui, certes, valait mieux que plus d'une beauté des grandes villes. Avant qu'il eût connu miss Elmy, Crabbe n'était rien; lorsqu'il la perdit, son caractère et son talent s'appauvrirent. Pendant sa liaison et son mariage avec elle, on ne peut trop admirer

le courage, la patience, la force d'ame et l'originalité de génie qu'il déploya en de difficiles circonstances. On avait voulu faire de lui un apothicaire, puis un chirurgien : il partit pour Londres avec sa trousse et un petit paquet de linge. Miss Elmy, celle qui avait si courageusement associé sa destinée à la destinée obscure du pauvre aventurier, lui avait donné une lettre de recommandation pour un marchand mercier de Cheapside : c'était le seul appui de Crabbe, et notre pauvre jeune homme s'estima trop heureux d'aller partager tous les dimanches le gigot de mouton dont la famille frugale faisait la dépense, après une semaine entière de diète végétale. Un jour, à ce repas du dimanche, le maître de la maison lut un article de journal dans lequel était rapportée la nouvelle du suicide de Chatterton : ce jeune homme qu'un féroce orgueil avait poussé vers la mort. Quelle leçon pour un aventurier littéraire ! Mais Crabbe avait plus de courage et surtout plus de moralité que Chatterton. Il ne s'effraya pas. Quinze mois entiers de détresse, d'amertume, d'humiliation ne purent lasser son courage ; il se montra homme et triompha. Mais avant d'arriver à ce dénouement, que de peines ! Les libraires refusaient avec obstination ses ouvrages; on ne répondait pas à ses lettres. Il avait vendu son linge pour avoir du pain ; il ne lui restait qu'un pauvre habit déchiré que, d'après toutes les vraisemblances, il était obligé de placer sur la peau nue, sans l'intermédiaire d'une chemise. Le prêteur sur gages possédait sa montre. Son propriétaire lui avait accordé, comme faveur spéciale, une semaine de répit, après laquelle il devait s'attendre à la prison. Devant lui, marchait une procession lugubre d'ombres poétiques que la faim, l'horrible faim avait conduites au tombeau : Budgell, Savage, Chatterton, Otway. Il n'avait pas un seul

schelling dans sa poche ; héros obscur comme tant d'autres, il me semble vraiment admirable dans sa gaîté, lorsque contemplant son pauvre et unique habit tout déchiré et n'ayant pas même de soie pour le raccommoder, il écrit à sa maîtresse : « Sally, mon cœur et mon habit ont bien besoin de vous. »

Dans cette situation, il se souvint que Burke existait : Burke, le grand homme de son tems, et quoi qu'on en ait dit, le Démosthènes de l'Angleterre. Il lui adressa une lettre suppliante et modeste, simple et convenable, dont le cœur de Burke fut touché. Burke lui-même, dans sa jeunesse, avait éprouvé la douleur de l'isolement. Il devina le génie et sympathisa avec la situation du jeune poète, l'appela près de lui, corrigea ses ouvrages, le présenta à ses amis, essuya ses larmes d'orgueil et de désespoir, filles de la pauvreté, de l'obscurité et de l'humiliation, lui tendit la main et ne le quitta qu'après avoir assuré sa fortune et son repos. Voilà ce que fit Burke, au milieu de l'orage politique, au milieu de la fièvre et de la fureur des partis. Lorsque son ambition irritée absorbait toute la force de son intelligence, occupait ses jours et ses nuits, il eut assez de loisir et assez de cœur pour oublier les plus grands intérêts et penser sérieusement à son jeune protégé. Devenu chapelain du duc de Rutland, il eut encore dans cette situation bien des journées amères, bien des souffrances d'amour-propre à dévorer. Attaché aux principes de Burke, il ne voulut pas se plier aux opinions torys qui régnaient dans le château de Belvoir. Quelquefois à table, pendant que les autres convives portaient des toasts à leur parti, Crabbe se trouvait forcé de boire une rasade *d'eau salée*. Bientôt, cependant, à ces tristes débuts succéda une époque de repos et d'indépendance. Il épousa celle qu'il aimait, publia des vers que toute l'Angleterre admira, devint l'ami

et de prospérité. Le besoin de vaisseaux neufs est en grande partie factice, et résulte des vices mêmes du système de classification. Jusqu'ici, l'objet qu'on s'est proposé en construisant un navire n'a pas été de le faire réellement bon et durable et de le tenir en état de réparation, mais de construire un vaisseau de *pacotille* qui puisse durer une dizaine d'années. La raison de ce calcul est toute simple. La classification actuelle doit faire inévitablement descendre dans la seconde classe tout navire porté dans la première et qui est arrivé à l'âge de dix ans, quel que soit l'état de conservation dans lequel il se trouve. Or, telle est l'idée que l'on a dans le commerce de la supériorité des vaisseaux inscrits dans la première classe, que, dans la plupart des spéculations, les négocians ne voudraient pour rien au monde employer un navire qui serait passé dans la seconde classe, à moins que le prix du fret ne fût extrêmement réduit. Aussi le propriétaire, plutôt que de faire radouber son navire de dix ans, se décide à le vendre à quelque prix que ce soit, et à en faire construire un neuf. Mais celui qui a acheté un vaisseau descendu dans la seconde classe veut aussi en tirer parti, et accepte en conséquence tous les rabais possibles. Voilà donc deux mauvais vaisseaux à flot au lieu d'un bon qui aurait été suffisant. Il s'est établi de cette manière une concurrence inouïe qui a eu, sans exagération, cinquante fois plus d'influence sur la diminution du fret que tous les traités de réciprocité et toute la concurrence étrangère contre lesquels tant de clameurs se sont élevées.

On devait espérer qu'à la suite du rapport de 1826, dans lequel tous les vices du système étaient exposés, il serait pris des mesures propres à en prévenir les conséquences funestes. Personne n'y a songé. Le rapport a bien

tôt été oublié, le gouvernement s'est tenu tranquille, tant les vieilles habitudes trouvent partout des protecteurs ardens, des défenseurs zélés! et le système a continué sa marche accoutumée, engloutissant chaque année nos vaisseaux par centaines et nos marins par milliers. Cependant, l'énormité du mal a récemment déterminé les commerçans, les compagnies d'assurance et les propriétaires de vaisseaux à s'entendre pour classer les navires, non suivant leur âge, mais d'après la qualité de leur construction. Le projet qui a été arrêté nous paraît très-judicieux, et s'il était exécuté, il en résulterait de grands avantages pour les marins, les armateurs et les constructeurs consciencieux. Mais nous sommes convaincus, tant par la nature même de l'objet que par les raisonnemens de plusieurs armateurs, qu'il n'est pas possible de former et ensuite de maintenir un bon système de classification sans la sanction et la coopération du gouvernement.

Pour qu'un système semblable puisse exister, il est indispensable que les vaisseaux soient inspectés par des hommes du métier, d'une capacité reconnue et jouissant de la considération publique. Il faut de plus qu'aucun constructeur, aucun propriétaire de navire ne puisse se refuser ou se soustraire à leur inspection à aucune époque ni dans aucune circonstance où la nécessité ou l'opportunité les engagera à la faire. Cette dernière condition ne sera jamais bien remplie, à moins que la législature n'intervienne, et ne rende ces visites obligatoires. D'après nos lois, aucun vaisseau ne peut jouir des priviléges du pavillon anglais, s'il n'a pas dans son équipage un nombre déterminé de matelots appartenant au Royaume-Uni. Une pareille condition oblige nécessairement le gouvernement à intervenir pour s'assurer que les vaisseaux sur lesquels on embarque les sujets de l'état, peuvent, sans

danger pour l'équipage, entreprendre les voyages auxquels on les destine. C'est ici un droit que personne ne pourra raisonnablement lui contester.

L'établissement d'inspecteurs chargés de constater l'état des vaisseaux de la marine marchande nécessiterait une dépense que nous évaluons de 18 à 20,000 liv. st. qui pourrait être couverte par le produit d'une légère taxe établie proportionnellement sur les bâtimens et qui serait perçue lors de leur construction et à l'époque des visites périodiques qu'on en ferait. Mais ce n'est pas là seulement que devrait se borner l'intervention du gouvernement. La classification vicieuse des navires est sans doute une cause très-active de naufrages, mais elle n'est pas l'unique. L'ignorance et l'incapacité des capitaines et des officiers sont une autre source d'accidens qui n'est guère moins féconde. Les officiers de notre marine militaire sont assujétis à une discipline et à des examens sur les diverses parties de leur profession. Il en était de même de la marine de la Compagnie des Indes; ses vaisseaux étaient parfaitement commandés, et elle avait tant de confiance dans leur bonne construction et dans l'habileté de ses officiers, qu'elle n'a jamais jugé nécessaire de payer aucune prime d'assurance. Il n'en est pas ainsi dans la marine marchande anglaise; les capitaines et les officiers ne sont soumis ni à une instruction spéciale, ni à des examens réguliers; tout dépend à cet égard du choix et de la volonté individuelle des intéressés, déterminés le plus souvent par des circonstances fortuites, ou ce qui revient à peu près au même, par l'intelligence, l'instruction, la générosité plus ou moins grande de l'armateur. Il est facile de concevoir que des capitaines ainsi choisis doivent être souvent très-peu propres à remplir convena-

blement les fonctions dont ils sont chargés. Peut-être est-ce exagérer que d'attribuer à cette cause la moitié des accidens de mer qui arrivent. Mais n'y en eût-il que le tiers, par exemple, 266 sur les 800 navires naufragés en 1833, ne serait-ce pas assez pour justifier toutes les mesures que le gouvernement croirait devoir prendre afin de prévenir de semblables malheurs ?

L'intervention du gouvernement en pareille matière est non seulement aussi juste que nécessaire, mais elle a en sa faveur les meilleures autorités. La célèbre ordonnance de 1681, rendue par Louis XIV, regardée par lord Mansfield, lord Tenderden et par beaucoup d'autres, comme le code maritime le plus complet et le plus parfait qui ait jamais été publié, exige, pour être reçu capitaine, maître ou patron de navire, cinq ans de navigation et un examen préalable et public sur la navigation, par deux anciens maîtres et en présence d'un professeur d'hydrographie et des officiers de l'amirauté. Sans doute ce n'est pas seulement avec des connaissances théoriques qu'on fait de bons marins ; c'est l'expérience, la pratique qui forment surtout les hommes de mer, et les Américains, qui sont aujourd'hui les plus hardis navigateurs, sont peut-être les plus ignorans. Cela est vrai ; mais la science alliée à la pratique ne peut qu'être très-utile ; et de telles objections ne sauraient empêcher le gouvernement de soumettre les marins qui prétendent au titre de capitaine à des examens de capacité très-rigoureux. Certes on peut s'étonner que de semblables réglemens ne soient pas en vigueur en Angleterre. L'autorité d'un capitaine de navire est si grande ; le navire, les marchandises, et plus que tout, l'existence des hommes qui lui sont confiés, sont d'une telle importance, que c'est un devoir impé-

rieux pour l'autorité publique de veiller à ce que celui entre les mains de qui on remet tant d'intérêts ne soit ni un ignorant ni un incapable (1).

(1) Note du Trad. La *Revue d'Édinbourg* assigne trois causes principales aux nombreux sinistres qui frappent annuellement la marine marchande du Royaume-Uni : 1° le mode vicieux adopté pour le classement des navires sur les registres du Lloyd ; 2° l'absence de toute inspection de la part des agens de l'amirauté ; 3° enfin, le peu d'instruction théorique des capitaines au long cours. Ces causes n'existent pas en France, et à cet égard nous avons une incontestable supériorité sur nos voisins. Depuis l'ordonnance de 1681, tout navire en charge dans un port de France est soumis à la visite scrupuleuse de capitaines-experts préposés à cet effet par l'administration des classes ; il peut bien arriver quelquefois que cet examen soit fait avec négligence, peut-être avec partialité, mais en somme on peut affirmer que les capitaines-experts n'ont jamais délivré un certificat de visite favorable à un navire notoirement innavigable. Notre législation n'est pas moins sévère à l'égard des capitaines au long cours et des maîtres de cabotage. Nulle part les examens ne sont plus rigoureux qu'en France, et les conditions de tems de navigation et d'âge exigées des candidats, mieux raisonnées, sans contredit : c'est à ces sages précautions que l'on doit attribuer l'énorme disproportion qui existe entre les pertes respectivement essuyées par les marines marchandes anglaise et française. Les capitaines français sont moins aventureux que les capitaines anglais ; leur instruction théorique tempère chez eux les élans d'intrépidité qu'ils possèdent peut-être au même degré que leurs rivaux. Dans une circonstance donnée, l'Anglais bravera tout pour abréger d'une nuit son entrée dans le port ; le Français, plus prudent et plus éclairé, la remettra au lendemain, et prendra sans hésiter la *bordée de large*. Les économistes reprochent sans cesse à notre marine la cherté de son fret et la stimulent à lutter avec les marines rivales pour les conditions d'affrétement. La réponse se trouve dans l'article que nous venons de reproduire. En effet, si nos armateurs sont astreints à construire des navires solides, à faire choix d'un capitaine instruit, d'un équipage proportionné au tonnage du navire, et même éventuellement à embarquer un officier de santé, et si par suite de ces charges onéreuses il ne leur est pas per-

La manière dont se fait dans ce pays le jaugeage des bâtimens a aussi une influence fâcheuse sur leur cons-

mis de fréter leurs navires au même prix que les armateurs étrangers, en revanche leurs expéditions ont une issue plus favorable, tant pour eux que pour les affréteurs; aussi les sinistres de notre marine sont-ils moins nombreux que ceux qui atteignent les marines anglaise et américaine. C'est là, ce nous semble, une compensation qui n'est point à dédaigner, et une considération qu'on ne doit pas perdre de vue lorsque l'on établit un parallèle entre notre marine et les marines étrangères. Quant au classement des navires sur des registres à l'usage des négocians et surtout des assureurs, ce n'est que depuis un petit nombre d'années que le commerce maritime français a été doté de ce moyen de renseignement. Il existe depuis 1829 un Annuaire des navires, tant français qu'étrangers, rangés par ordre alphabétique et classés d'après une méthode entièrement conforme à celle que la *Revue d'Edinbourg* propose. Les navires y sont classés, non pas seulement d'après leur âge, mais bien selon leur degré de solidité reconnu par des capitaines-experts, indépendans tout à la fois de l'administration et des armateurs, en sorte que leur expertise peut être considérée comme très-impartiale. Cet annuaire est publié à Paris, chaque année, par un bureau de renseignemens maritimes, connu sous le nom de *Bureau veritas*. Il a été grossièrement imité en Angleterre pour 1835 seulement. Au moyen de la sécurité qu'offre aux assureurs français, d'une part, la surveillance constante de l'administration; d'autre part, les renseignemens qu'ils puisent dans le *registre veritas*, il leur a été possible d'abaisser successivement le taux de la prime d'assurance. Ce taux est aujourd'hui descendu à 1 1/2 p. °/o en moyenne. Or, ce chiffre qui, en définitive, laisse encore un certain bénéfice aux compagnies, nous suffit pour établir la comparaison des pertes souffertes par notre marine avec celles que de leur propre aveu supportent les Anglais. D'après le relevé de la *Revue d'Édinbourg*, on peut évaluer à 2 pour cent les pertes totales des navires en Angleterre, tandis qu'en décomposant la prime des assureurs français en deux parties : la première se composant des *pertes sèches* ou totales des navires, et la seconde, des avaries particulières ou communes, on arrive à peine à la proportion de 3/4 p. °/o pour les pertes totales; car les avaries ou pertes partielles ne laissent

truction. Les droits de port, de phare, de *dock*, etc., sont généralement proportionnés au tonnage porté sur les registres, de sorte qu'il est très-important pour les armateurs que ce tonnage soit établi le plus bas possible. Si le jaugeage se faisait d'après des règles mathématiques, il serait impossible de tromper à cet égard; mais l'usage de déterminer la capacité des vaisseaux d'après leur longueur et leur largeur sans avoir égard à la profondeur et à la courbure des côtés a depuis long-tems prévalu. Pendant la guerre, lorsque les droits de *dock* étaient très-élevés, le mode vicieux de notre jaugeage engagea ceux qui faisaient construire des bâtimens à leur donner une profondeur de cale ridicule, à force d'être disproportionnée

pas que de former une somme d'une certaine importance; 1/2 p. °/₀, par exemple; le quart restant sur la prime de 1 1/2 représente le bénéfice net des assureurs. L'avantage dans ce parallèle serait donc pour notre marine dans la proportion de 75 à 200, avantage que nous ne retrouverions pas si nous rapprochions le prix du fret dans les deux pays; car tandis que les Américains n'emploient que quatre hommes et demi pour naviguer cent tonneaux, et les Anglais neuf, les Français en mettent treize et demi.

Depuis quelques années, les compagnies d'assurances maritimes ont pris un grand développement en France, et principalement à Paris, où elles sont dirigées par des hommes habiles et très-expérimentés. Autrefois on était obligé de s'adresser en Hollande ou en Angleterre pour faire assurer les chargemens dont la valeur était considérable; aujourd'hui voici quelle est la somme qu'un négociant français peut faire assurer, sur un seul navire, sans avoir besoin de recourir aux compagnies étrangères:

	Francs.		Francs.
A Paris..........	500,000	A Nantes..........	200,000
Au Havre..........	200,000	A Dunkerque, Caen et autres ports inférieurs	150,000
A Rouen..........	100,000		
A Bordeaux........	150,000	Total......	1,500,000
A Marseille........	200,000		

avec leurs autres dimensions. Cette exagération, en donnant aux vaisseaux un tirant d'eau plus considérable, les exposait à plus de sinistres ; aussi en est-il résulté de très-graves et très-nombreux accidens. Un bill passé dans l'une des dernières sessions a prescrit des mesures qui peut-être ne remédieront pas complétement au mal que nous signalons, mais elles tendront du moins à le diminuer beaucoup.

Lorsqu'on s'occupera sérieusement d'un nouveau système de classification, il sera nécessaire d'établir les conditions et les principes à suivre dans la construction des navires qui aspireront à figurer dans la première classe. Le nombre de bâtimens perdus corps et biens, uniquement parce qu'ils étaient mal construits, est trop considérable pour que l'administration néglige plus long-tems de surveiller ces constructions. Ici, nous sommes amenés à reproduire une réclamation faite bien souvent par d'autres et par nous-mêmes, contre la manière dont sont établis les droits sur les bois de construction. S'il est un article qu'une nation maritime doive s'efforcer de se procurer de la meilleure qualité et au plus bas prix possible, c'est assurément le bois qui sert à construire ses vaisseaux. En Angleterre, au contraire, il semblerait que nous ayons à cœur de n'admettre dans la construction de nos navires que tout ce qu'il y a de plus détestable, de plus propre à inoculer dans notre marine cette maladie de pourriture sèche dont il serait pourtant si important de la garantir. En effet, en prélevant sur le meilleur bois un droit de 55 schellings par charge, tandis que nous n'en percevons que 10 sur les bois de la plus mauvaise qualité, nous donnons à l'importation de ceux-ci l'encouragement qu'ils ne méritent pas, et nous forçons en quelque sorte les entrepreneurs de constructions à em-

ployer ce qu'il y a de plus mauvais, entraînés qu'ils sont par l'avantage momentané que leur offre le bas prix des matériaux qui, plus tard, occasioneront peut-être la perte des bâtimens et la ruine de leurs propriétaires. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet ; nous savons que la politique du gouvernement à cet égard a de nombreux approbateurs, et nous avons tout lieu de craindre qu'il ne sera pas prêt à en changer. Nous nous bornerons seulement à faire des vœux pour que l'usage de construire les vaisseaux en garantie prévaille. Si ce mode était généralement suivi, notre marine marchande s'améliorerait sensiblement, et nous finirions peut-être bientôt par fournir des vaisseaux à toutes les nations de la terre comme nous les approvisionnons aujourd'hui de la plus grande partie des objets manufacturés qu'elles consomment.

(*Edinburgh Review*).

Voyages.

MISSION DU CAPITAINE BURNES

DANS L'ASIE CENTRALE.

Depuis long-tems le gouvernement de l'Inde anglaise jette un œil de convoitise sur les belles provinces arrosées par l'Indus, et soumises à la domination du maharajah Runjet-Sing. Fidèle à ses principes de politique, la Compagnie a déjà ouvert des relations d'amitié et de bon voisinage avec le prince qu'elle brûle de déposséder, et ne néglige aucune occasion de faire étudier les routes du pays dont elle médite la conquête. Entre toutes ces routes, la plus courte et la plus facile, c'est l'Indus, ce beau fleuve dont le cours a plus de 1,000 milles d'étendue; mais de grands obstacles se sont toujours opposés à son exploration. D'ailleurs le gouvernement du Sindy a deviné les vues ambitieuses de la Compagnie, et surveille toutes ses démarches avec une jalousie inquiète. Cependant, en 1830, le gouverneur de Bombay, Sir John Malcolm, résolut de faire explorer l'Indus d'une manière exacte: depuis son embouchure dans l'Océan, jusqu'à Lahore, capitale des états de Runjet-Sing. Cette expédition devait avoir pour but apparent de remettre au prince indien un présent qui lui était envoyé par le roi d'Angleterre, et qui consistait en quatre chevaux gris pommelé de la plus haute taille. Le gouverneur choisit pour cette mission

M. Burnes, capitaine au service de la Compagnie, déjà connu par plusieurs voyages d'exploration sur nos frontières et principalement dans le pays des Rajputes. C'est donc au journal de cet officier que nous allons emprunter la relation qu'on va lire.

Dès que mes lettres de créance me furent expédiées, je m'occupai des préparatifs du départ qui furent terminés en quelques jours. L'expédition se composait d'un officier du 22e, d'un médecin, d'un intendant et d'un nombre assez considérable de domestiques. Un vaisseau de la Compagnie nous transporta à Mandavi, dans le golfe de Cutch; là, nous prîmes un de ces bateaux plats employés dans le pays, et au bout de trois jours nous entrâmes dans le Kori, qui formait autrefois la branche la plus septentrionale de l'Indus, mais qui aujourd'hui n'est plus qu'un bras de mer. La côte de Sindy est tellement basse, qu'on l'aperçoit à peine à une lieue en mer; nous la suivîmes assez long-tems, visitant l'une après l'autre les bouches de l'Indus qui sont au nombre de onze. Le mélange des eaux du fleuve avec celles de l'Océan était fort peu sensible; il ne s'annonçait que par un ressac très-faible; mais on nous dit que dans les mois de juillet et d'août, après l'inondation, les eaux de l'Indus changent la couleur de la mer à trois lieues de distance de la côte.

Jusqu'à ce moment, nous avions réussi à tromper la vigilance des habitans, mais elle ne tarda pas à s'éveiller. Nous nous vîmes bientôt environnés d'un grand nombre de bateaux armés qui s'opposèrent de vive force à notre passage, et nous contraignirent à retourner à Cutch. Là, s'ouvrirent entre les autorités de Daraji et nous d'interminables négociations, qui nous retinrent plus d'un mois sur les côtes inhospitalières de Sindy. Heureusement ce tems ne fut pas perdu pour moi. Je l'employai à dresser

une carte du Delta, et à visiter la ville de Tatta, autrefois très-importante, si l'on en juge par ses ruines : on n'y voit aujourd'hui qu'un petit nombre de misérables cabanes. Tatta renferme une communauté de prêtres, dont la prospérité n'a point déchu malgré la détresse actuelle de cette ville. Ces pieux cénobites, dont la retraite se trouve sur la route qui conduit à Hinglai, lieu célèbre de pélerinage, profitent des avantages de leur position pour prélever de nombreux tributs sur la crédulité des dévots indiens, et mènent une existence délicieuse.

Enfin, l'entrée de l'Indus nous fut accordée; et le 12 avril, nous commençâmes à remonter le fleuve sur des *dondies* ou bateaux plats. Ces bateaux sont des espèces de grandes maisons flottantes, dans lesquelles les indigènes transportent leurs familles et leurs bestiaux. Le fleuve s'élargit à mesure qu'on avance; et à Tatta, il a 2,000 pieds de large. Sa profondeur, depuis son embouchure jusqu'à cette ville, est de six brasses. Ses deux rives sont couvertes presque sans interruption de forêts impénétrables. Souvent, pour s'éviter la fatigue d'un voyage par terre, les Indiens se laissent aller à la dérive, portés sur des outres ou sur des radeaux; ils font ainsi 15 ou 20 milles avec leurs troupeaux de buffles qui les suivent à la nage. Après une navigation de huit jours, pendant laquelle les gouverneurs de Sindy nous firent payer le plus cher qu'ils purent les légers services que nous fûmes obligés de leur demander, nous arrivâmes à Beckhur, où nous attendait une réception plus amicale. L'amyr, qui se nommait Myr-Roustum-Khan, nous accueillit et nous traita pendant deux jours avec une magnificence royale; mais on nous dit qu'il ne fallait pas juger de la prospérité du pays par ce luxe d'apparat. Les princes syndiens attirent à eux toute la richesse de la

province qui leur est soumise, et réduisent leurs sujets à la misère pour remplir leurs coffres.

A partir de Beckhur, nous fûmes l'objet des attentions de toutes les autorités. Notre navigation était favorisée par un bon vent frais, circonstance heureuse dans un pays où la moindre brise ne se fait pas même sentir pendant des mois entiers. Nous atteignîmes bientôt le confluent de l'Indus avec le Chenab; et, remontant ce dernier fleuve, nous arrivâmes à Ouch, où nous restâmes six jours.

Nous reçûmes dans cette ville la visite de plusieurs marchands de Bhawulpour, qui avaient suivi le khan. Ils firent preuve dans la conversation de beaucoup d'intelligence. Ces commerçans entreprennent pour leurs affaires des voyages d'une immense étendue. Plusieurs d'entre eux avaient traversé le royaume de Kaboul, et visité Balkh et Bockara; quelques-uns même avaient été jusqu'à Astrakan; et les noms de ces villes leur étaient aussi familiers que ceux des villes de l'Inde. Ces marchands s'accordèrent à représenter les pays qu'ils avaient parcourus comme parfaitement tranquilles. Ils se louaient beaucoup de Dost-Mahommed, de Kaboul et des Usbecks, qui, disaient-ils, cherchaient de tout leur pouvoir à augmenter les relations commerciales de leurs états avec les états voisins. Ces informations, accompagnées d'autres détails, me donnèrent un vif désir de visiter les contrées placées au-delà de l'Indus, théâtre des hauts faits de Gengis-Khan et d'Alexandre. Dès ce moment je m'occupai sans relâche des moyens d'accomplir ce grand projet.

Nous quittâmes Ouch, après avoir pris congé des marchands de Bhawulpour, et reçu d'eux des lettres de recommandation pour Kaboul, où ils ont établi plusieurs comptoirs. Le lendemain de notre départ, notre petite

flotte arriva au confluent de la Sutlège; et le surlendemain au soir, nous entrâmes sur le territoire des Seiks. A l'endroit de notre débarquement se trouvait un sindar, à la tête d'une escorte nombreuse, qui nous attendait depuis long-tems. Lorsque le cérémonial de la réception fut terminé, on s'occupa de débarquer le présent du roi d'Angleterre. Les chevaux qui, comme je l'ai dit, étaient de la plus haute taille, causèrent une surprise extraordinaire : car, dans cette partie de l'Asie, ce quadrupède est ordinairement très-petit.

Nous nous mîmes aussitôt en marche pour la capitale de Runjet-Sing. Autant les bords du Chenab nous avaient paru rians et fertiles, autant nous trouvâmes tristes et monotones les plaines que traverse le Ravi ou Irasti (l'Hydraotis des anciens) dans son cours vers le Chenab. Enfin, le 18 juillet au matin, nous fîmes notre entrée solennelle à Lahore, où le souverain nous avait assigné pour logement la maison d'un M. Ventura, officier européen employé à son service. Le soir même, un haut fonctionnaire du palais vint nous prévenir que notre réception était fixée au jour suivant. En conséquence, chacun de nous se disposa à faire le plus d'honneur possible à la nation que nous étions chargés de représenter.

Le moment de l'audience arrivé, nous nous rendîmes au palais entre deux haies de soldats habillés à l'européenne. Le prince indien avait déployé dans cette circonstance un luxe vraiment asiatique. L'or et la soie brillaient de toutes parts dans la vaste tente sous laquelle on nous fit arrêter. Selon les instructions du maître des cérémonies, nous nous apprêtâmes à nous déchausser; et je me baissais déjà pour procéder à cette opération, lorsque je me sentis relever par un petit vieillard qui m'at-

tira dans ses bras, et m'embrassa avec bonté. Ce petit vieillard, c'était le grand maharajah Runjet-Sing en personne.

Après cette obligeante infraction aux usages établis, nous entrâmes dans la salle d'audience comme nous serions entrés dans un salon européen. On nous offrit des siéges incrustés de lames d'argent, et le prince se plaça en face de nous. Je lui remis la lettre écrite au nom de S. M. le roi d'Angleterre par le ministre des affaires de l'Inde (lord Ellenborough). Elle était renfermée dans une bourse de drap d'or scellée aux armes d'Angleterre. Le maharajah la reçut debout, la porta à son front, puis la remit à son secrétaire qui lui en fit lecture. La lettre était conçue dans les termes les plus affectueux; et Runjet-Sing en fut tellement flatté, qu'il fit aussitôt tirer une salve de soixante coups de canon. La joie qu'il ressentait nous sembla même puérile; car, succombant bientôt à l'excès de son émotion, il leva la séance, et nous fit reconduire à notre logement.

Les forces physiques de ce prince ne répondent pas à son énergie morale. Sa taille est à peine de cinq pieds trois pouces, il a perdu un œil, et il est fortement marqué de la petite-vérole. Mais ce corps si frêle renferme une ame d'une trempe peu commune. Runjet-Sing doit son élévation à son courage personnel, et à la discipline qu'il a introduite dans ses troupes. Mais les officiers qu'il emploie sont continuellement l'objet de ses soupçons, et ses troupes, qu'il paie mal, sont toujours disposées à se révolter. Lui-même, à force d'excès, s'est réduit à une décrépitude prématurée : et d'un instant à l'autre sa mort peut renverser l'édifice politique qu'il a élevé avec tant de peine. Runjet possède des trésors immenses, et en tire vanité. Sur un désir que je lui exprimai, il nous montra le kohi-

nour, ou *montagne de lumière*. C'est un des plus gros diamans du monde. Rien de plus magnifique que cette pierre, qui est grosse comme la moitié d'un œuf, et de la plus belle eau. Elle pèse 3 roupies 1/2, et sa valeur est de 3 millions 1/2 de francs. Il nous fit voir encore un gros rubis du poids de 14 roupies, une topaze du poids de 11 roupies, grosse comme la moitié d'une bille de billard. Elle avait coûté 20,000 roupies (1).

Après plusieurs jours passés dans des fêtes de toute espèce, nous obtînmes cependant notre audience de congé. Le prince, après nous avoir exprimé la satisfaction que lui causait notre voyage dans ses états, me passa au cou un riche collier de perles et me donna une bague en diamans. Nous reçûmes en outre, M. Leckie et moi, un superbe sabre et un cheval richement harnaché : enfin on nous revêtit du *khilut* ou robe d'honneur. L'intendant et le médecin qui nous accompagnaient reçurent aussi des marques de la libéralité du prince, et une somme de 2,000 roupies fut distribuée par ses ordres à nos domestiques. Il me remit ensuite une lettre en réponse à celle de S. M. Elle était écrite sur un rouleau d'étoffe de cinq pieds de long, et renfermée dans une bourse de soie fermée au moyen d'un cordon de soie arrêté par deux petites perles.

Nous quittâmes Lahore le 16 août. Nous parcourûmes quarante milles à travers un pays fertile, arrosé par un canal qui communique du Ravi à Umritsir, capitale commerciale du Punjaub. A partir de ce point vers l'est, la culture des terres est peu soignée. A notre arrivée à l'Hyphasis, ce fleuve était gonflé par les pluies. Enfin,

(1) Voyez dans notre 22e Numéro (octobre 1834) l'histoire de ces pierres précieuses qui appartenaient autrefois au sha Souja, roi de Caboul.

après avoir traversé le Sutlège, dans un endroit où ce fleuve a sept cents verges de largeur, nous arrivâmes à Lodiana, sur le territoire anglais, après dix jours de marche.

Dans notre navigation, en remontant l'Indus, nous avions recueilli des informations très-précises sur le cours de ce fleuve. Ainsi que je l'ai dit plus haut, il est navigable de la mer à Lahore dans un trajet de 1,000 milles. Cette navigation nous demanda soixante jours, dans une saison où il n'y a point d'inondations, et où le vent sud-ouest se fait fréquemment sentir. Le même trajet en sens inverse peut se faire en quinze jours. L'Indus offrirait un moyen très-étendu de communications intérieures, si les embouchures n'en étaient pas obstruées par des barres qui en rendent souvent l'entrée impossible aux vaisseaux de la Compagnie, et qui ne permettent le passage qu'à des navires de 50 tonneaux au plus.

A notre arrivée à Lodiana, nous apprîmes que lord Bentinck, gouverneur général de l'Inde, se trouvait en ce moment à Simla, dans les montagnes au pied du Thibet. Cette nouvelle nous causa une vive satisfaction, puisqu'elle nous dispensait de retourner à Bombay. Je me rendis aussitôt à la résidence de S. S. après avoir pris congé de mes compagnons de voyage. J'exposai à lord Bentinck les résultats de ma mission. S. S. voulut bien m'en témoigner son entière satisfaction. Je lui fis part ensuite des informations que j'avais recueillies auprès des marchands de Bhawulpour; et lui présentai le plan d'un voyage en Perse et jusqu'en Europe par la route de Kaboul, Balkh et Bockara. S. S., non seulement approuva mes projets, mais en pressa elle-même l'exécution. Encouragé par son suffrage, et porteur de ses ordres spéciaux, je me hâtai de faire les préparatifs nécessaires;

et le 2 janvier 1832, nous quittâmes Simla pour nous diriger vers l'Asie centrale. Je m'étais adjoint dans cette expédition le docteur James Gérard, qui avait déjà exploré les pays situés près des sources du Sutlège, sur les frontières de Ladakh.

En moins de quinze jours nous arrivâmes à Lahore, où notre ami Runjet-Sing se montra charmé de nous revoir, et nous accueillit par des fêtes nouvelles. Mais les délices de cette Capoue orientale ne purent nous retenir; nous la quittâmes, non sans regret; et pour voyager désormais avec plus de sécurité, nous échangeâmes le costume européen contre le turban, les pantoufles et la robe flottante. De Lahore au Chenab, et de ce fleuve au Djilem ou Hydaspe, le pays est assez mal cultivé. Sur la rive orientale de ce dernier fleuve se termine une chaîne de montagnes qui renferment d'immenses dépôts de sel. On y a creusé des mines qui fournissent à la consommation d'une grande partie de l'Inde. Les rives du Djilem offrent de distance en distance des villages florissans, et en avançant vers l'ouest, le pays devient fertile et très-peuplé.

C'est à moitié chemin du Djilem à l'Indus que se trouve le singulier monument appelé *Tope de Manykiala*. C'est un dôme sans ouverture apparente, et construit en briques, d'environ quatre-vingts pieds de haut (1). Au moment où nous le visitâmes, M. Ventura, l'officier européen chez qui nous avions logé à Lahore, venait d'y faire pratiquer une ouverture. Après avoir fait enlever quelques-unes des briques dont se compose le sommet de l'édifice, il avait pénétré dans l'intérieur. Il y avait trouvé une boîte cylindrique en fer dans laquelle était une autre

(1) M. Elphinstone attribue cette construction aux Grecs.

boîte en étain, qui en contenait une troisième en or, de trois pouces de long sur un et demi de diamètre, remplie d'une substance semi-liquide, dont il ne put déterminer la nature. Excités par le bonne fortune de notre devancier, nous nous mîmes à l'œuvre à notre tour; et après bien de la peine, nous vînmes à bout de recueillir une soixantaine de pièces de monnaie en cuivre.

La végétation, en augmentant de plus en plus, nous annonçait que nous approchions de l'Indus. Enfin, du haut des montagnes de l'Attok nous aperçûmes ce beau fleuve à une distance de quinze milles. Il nous était facile de suivre son cours que marquait une réunion de vapeurs blanchâtres flottant au-dessus. Les habitans du pays que nous traversions n'appartenaient plus à la race hindoue. C'étaient des Afghans aux traits mâles et hardis. Nous trouvâmes l'armée des Seiks campée sur les bords du fleuve. Le général nous reçut avec bienveillance. On pense bien que la conversation roula sur Runjet-Sing et sur ses exploits guerriers. Le chef seik nous raconta, entre autres particularités, que le maharaja avait traversé l'Indus à la nage à la tête de son armée; et je dois avouer que l'impétuosité du fleuve que nous avions sous les yeux justifiait parfaitement les éloges donnés à ce trait de courage.

En écoutant le récit du général, nous fûmes saisis d'une fièvre d'imitation, et nous voulûmes faire ce qu'avait fait Runjet-Sing. Le chef seik nous dit qu'il nous accompagnerait. Nous nous mîmes donc en marche le lendemain matin, montés sur un des éléphans du général et suivis d'une troupe de deux cents cavaliers. L'endroit choisi pour le passage était le village de Khirakhuel, à cinq milles au-dessus de la forteresse d'Attak. Le chef rallia son escorte autour de nous, jeta une pièce d'argent dans le fleuve, et y entra le premier sur son éléphant.

Nous le suivîmes et parvînmes sains et saufs à l'autre bord. Cependant quelques cavaliers qui avaient voulu nous suivre isolément ayant pris un peu plus bas que nous, dans un lieu où l'eau était moins profonde, mais où le torrent avait plus d'impétuosité, furent bientôt désarçonnés. Des bateliers allèrent à leur secours, et les sauvèrent à l'exception d'un seul qui se noya sous nos yeux. Le chef se contenta d'en rire, et nous dit : « Ce n'est rien ; à quoi sert sur la terre un Seik qui ne sait pas traverser l'Attok (l'Indus). » Nous revînmes au camp un peu moins joyeux que nous n'en étions partis. Le fleuve à l'endroit où nous le traversâmes avait deux cent soixante-dix verges de large, et trente-cinq brasses de profondeur.

Le 17 mars, nous prîmes congé du général seik. Il nous prêta un bateau, et nous traversâmes une seconde fois l'Indus, dont les flots d'un bleu d'azur servent de limite au vaste territoire de l'Inde. Nous nous trouvions alors dans la vallée de Kaboul, qu'on peut appeler la Lombardie de l'Afghanistan. C'est dans ce beau pays qu'est située la ville de Peshawur. Elle appartient au sultan Mohammed Khan, à qui nous nous fîmes présenter dès notre arrivée. Ce prince confirma la bonne opinion que nous en avaient donnée les marchands de Bhawulpour. Ses manières sont pleines d'affabilité et de politesse ; rien dans sa personne ne rappelle l'idée d'un despote oriental. Il s'entretint avec nous sans cérémonie et surtout sans détour. « Je suis maître ici, nous dit-il, mais j'ai des maîtres de l'autre côté de l'Indus. Je suis continuellement exposé aux incursions des seiks que vous venez de quitter ; et je leur paie un tribut annuel. Je suis obligé d'acheter mon indépendance et de la payer argent comptant. »

Cependant une attaque de fièvre qui me surprit à Peshawur, força l'expédition à séjourner un mois dans cette ville. Les attentions de Mohammed-Khan ne se démentirent point pendant tout ce tems; nous fûmes comblés de soins et de prévenances. Enfin nous quittâmes cette ville, et traversant rapidement les plaines délicieuses qui l'entourent, nous approchâmes des montagnes. Par bonheur, à mesure que nous nous élevions, le printems faisait sentir de plus en plus son influence. Les arbres à fruit nous offraient leur riche parure, et la campagne était émaillée des plus vives couleurs. Cependant ces scènes riantes disparurent bientôt pour faire place à d'autres plus grandioses et dignes du pinceau de Salvator Rosa. Au pied des montagnes perpendiculaires qui s'élèvent à une hauteur de 2,000 pieds, le Kaboul bondissait devant nous sur un lit de roches aiguës. Guidés par une horde de Momunds, peuplade à demi sauvage, nous traversâmes le torrent sur des peaux gonflées.

Le tableau sublime qui nous attendait à la sortie des passes de Duka devait nous dédommager de nos peines. Du point où nous étions, nous aperçûmes la ville de Julalabad, à une distance de 40 milles, au-delà d'une plaine où le fleuve que nous venions de traverser formait mille détours. Sur la gauche, vers le sud, le Séfid-Koh, ou montagne blanche, ordinairement appelée Rajgul, étalait ses neiges éternelles. Sur la droite s'élevait à une hauteur plus considérable encore les sommets du Kouner ou Mourgill, sur lesquels les Afghans prétendent que l'arche de Noé s'arrêta après le déluge. Pour arriver à Julalabad, on traverse la plaine déserte de Buttecote, où, dans la saison des chaleurs, règne le *simoun*. Les effets les moins funestes de ce vent pestilentiel sont de plonger les voyageurs dans un assoupissement dont ils ne sor-

tent qu'avec peine. Il produit sur les corps une décomposition si rapide, qu'on voit tomber en lambeaux les membres de ceux qu'il a fait périr. Peut-être aussi cette funeste influence ne doit-elle pas être uniquement attribuée au simoun, les gaz méphytiques qui se dégagent de la plaine de Buttecote à une époque de l'année où les chaleurs sillonnent la terre d'immenses crevasses y entrent pour beaucoup.

Nous ne nous arrêtâmes qu'un jour à Julalabad. La route que nous suivions ressemblait à un vaste jardin. Autour de nous les pampres se mariaient aux rameaux des chênes séculaires : et comme pour faire contraste à cette nature riante, nos yeux s'arrêtaient à l'horizon sur une ceinture de neiges éternelles. En approchant des barrières glacées qui bornent ce beau pays, le climat changea tout-à-coup. Gundamuck peut être considéré comme la limite de la chaleur et du froid. Les habitans du pays disent que lorsqu'il pleut sur l'une des rives du fleuve, il neige sur l'autre. En approchant de Kaboul, nous rencontrâmes une horde de Guiljies errans qui conduisaient leurs nombreux troupeaux vers Hindu Kush, où ils passent l'été. Ces Guiljies sont en général d'une haute stature, blonds et d'une physionomie agréable. Ils ont, ainsi que leurs enfans, un air de santé et de vigueur très-remarquables.

Quel voyageur n'a décrit la ville de Kaboul, sa population composée de vingt peuples divers, la richesse de ses bazars, la beauté de ses jardins, et la douceur de son climat ! Elle surpassa pourtant l'idée que nous nous en étions formée d'avance. Kaboul, placée au point de réunion de toutes les routes qui traversent le Paropamisus, est un lieu de rendez-vous pour toutes les cavaranes. Dès la plus haute antiquité, c'était une ville importante. Son

commerce et sa prospérité ne font que s'accroître sous le règne paternel de Dost Mohammed Khan. Ce prince nous reçut de la manière la plus affable, et nous offrit sa haute protection pour les pays que nous avions encore à parcourir. Notre premier soin fut de remettre les lettres de recommandation de nos bons amis les marchands de Bhawulpour. Les marchands auxquels elles étaient adressées nous accueillirent de la manière la plus amicale; ils nous offrirent même de l'argent, que nous jugeâmes convenable de ne point refuser. Ces hommes patiens et industrieux, qui, pour un léger profit, ne craignaient pas de risquer leur capital, prirent avec plaisir nos billets payables à Lodiana ou à Delhi, contre des traites qu'ils nous remirent sur Bockara.

Au moment où nous étions sur le point de partir, nous vîmes arriver M. Wolf, missionnaire zélé, qui, après avoir atteint Bockara sous le costume juif, s'était avancé vers le sud, en se faisant passer pour un hadji qui revenait du pélerinage de la Mecque. Il avait été reconnu, insulté, maltraité, et conduit ignominieusement de ville en ville; il était enfin arrivé à Kaboul où il se mit sous notre protection. Enfin, après avoir terminé nos préparatifs pour le passage des montagnes, nous quittâmes Kaboul le 18 mai, pleins de reconnaissance pour l'hospitalité de ses habitans. Nos guides nous firent remonter vers les sources de la rivière de Kaboul, appelée encore Sirchushma, ou *Source des eaux*. De là, le lit desséché d'un torrent nous conduisit à la passe d'Oona, qui est gardée par trois petits forts. Avant d'arriver à cette passe qu'on dit élevée de 11,000 pieds, nous rencontrâmes les neiges. Elles nous accompagnèrent pendant tout le passage. Nous avions évidemment devancé la marche du printems : car les Huzaras qui habitent le pays ne fai-

saient encore que d'ensemencer leurs champs, tandis que nous avions trouvé les grains mûrs dans la vallée de Kaboul.

Le lendemain nous arrivâmes au pied du Koh-I-Baba, montagne énorme, toujours couverte de neige. Elle est reconnaissable à ses trois pics dont le principal a 18,000 pieds de haut. Le 21 mai au soir, nous atteignîmes la passe de Hajiguk, à moitié morts de fatigue et presque aveuglés par la réflexion des neiges. Pendant 10 milles nous avions marché dans le lit d'un ruisseau formé par la fonte de la neige, dans laquelle les chevaux s'enfonçaient jusqu'au poitrail. La chaleur était excessive. J'avais perdu l'usage de la vue, et mon nez était entièrement dépouillé de l'épiderme lorsque nous atteignîmes une espèce de petit fort où une famille de Huzaras nous donna l'hospitalité. Ces Huzaras ont la figure carrée, les yeux petits, en un mot la physionomie chinoise. Ils sont d'origine mongole, et s'ils ne parlent plus la langue de ce peuple, il faut attribuer ce changement à celui qui s'est opéré dans leur religion : car ils sont aujourd'hui zélés mahométans. Ils sont confinés chez eux par les neiges pendant six mois de l'année. La famille qui nous accueillit avait pour chef une femme âgée. Cette vénérable matrone, qui connaissait par expérience les maladies du climat, me dit que mes yeux étaient brûlés par la neige, et me conseilla de les frotter avec une mixtion d'antimoine.

Après nous être reposés toute la nuit, nous commençâmes à gravir la passe de Hajiguk, qui était à 1,000 pieds au-dessus de nous, et à 24,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sur l'avis de notre hôtesse, nous étions partis de très-bon matin. La neige durcie portait nos chevaux, et nous atteignîmes le sommet avant que le soleil l'eût fondue. Le thermomètre était à quatre

degrés au-dessous du point de congélation; le froid nous paraissait excessif, bien que nous fussions couverts de fourrures avec le poil en dedans. Il n'y avait point de chemin tracé, et nous allions au hasard. Notre guide, Mohammed-Ali, qui nous précédait, tomba avec son cheval dans un précipice d'où, par bonheur, nous le retirâmes sain et sauf. Ce fut le seul accident qui nous arriva dans le passage.

De la passe de Hajiguk nous atteignîmes celle de Kalou, qui est encore à mille pieds plus haut. Nous descendîmes ensuite dans la vallée longue et étroite où est située la ville de Bamecan. Les deux côtés de cette vallée, ainsi qu'une montagne détachée qui se trouve au centre, contiennent une multitude d'excavations appelées dans le pays *Soumuch*. Quoique ces cellules soient en général très-exiguës, elles servent d'habitations à la majeure partie des habitans de la contrée. Deux figures colossales taillées dans le roc, dont l'une a cent vingt pieds de haut, l'autre soixante-dix, signalent cette ville souterraine à l'attention des voyageurs. On arrive au sommet de la montagne d'où ont été extraites ces statues au moyen d'un tunnel; mais leur origine ainsi que celle de la ville de Bamecan se perdent dans la nuit des tems.

Nous n'étions pas arrivés au terme de nos fatigues. Nous avions encore à traverser la passe d'Akrobat, qui sépare le territoire de Kaboul de celui d'Usbeck. A 15 milles de Bamecan est le fort de Syghan, où nous fûmes témoins d'un phénomène assez curieux. La petite vallée où ce fort est construit offrait l'image du printems; les abricotiers y étaient en plein champ, tandis que, de toutes parts, sur les limites de ce coin de terre, régnait un hiver éternel. Un sentier escarpé nous con-

duisit du fort de Syghan à une passe que sa difficulté a fait nommer Dundan-Shikun, ou brise-dents, espèce de gorge profonde qui a pour parois des rochers à pic de trois mille pieds d'élévation. Le 26 mai, nous traversâmes le Kara-Kouttul, ou passe-noire, puis nous rencontrâmes la rivière de Khouloum, que nous suivîmes dans ses sinuosités. Les précipices qui côtoyaient notre route avaient une telle profondeur que nous n'apercevions le ciel au-dessus de nos têtes que par une sorte de découpure. Enfin, le 30 mai, après douze jours de marche, notre caravane quitta les montagnes et entra dans la Tâtarie. En sortant des gorges affreuses qui nous avaient attristés si long-tems, nous saluâmes avec transport les belles plaines qui se déployaient à nos yeux, et que l'Oxus baigne de ses eaux. Du Khouloum nous arrivâmes en peu d'instans à Balkh. Cette ville autrefois si célèbre n'offre plus aucun vestige de son ancienne splendeur. Ce n'est qu'un village entouré de ruines immenses. Le fleuve qui traversait la ville ancienne fertilisait les campagnes d'alentour ; mais les aqueducs qui en répartissaient les eaux sont maintenant ou comblés, ou tombés en ruines. Nous ne nous y arrêtâmes que le tems nécessaire pour faire rafraîchir nos montures.

Les plaines qui entourent la ville de Balkh offrent aujourd'hui l'aspect du désert ; rien n'en interrompt la monotonie jusqu'aux rives de l'Oxus. Ce fleuve, à l'endroit où nous le traversâmes, a huit cents verges de large et vingt brasses de profondeur. Le passage s'en fit d'une manière bien digne des Turcomans : au moyen de chevaux qui tiraient nos bateaux à la nage. Notre caravane continua ensuite sa course lentement, mais malgré notre impatience, il fallut nous régler sur le pas des

chameaux. Enfin, dans la matinée du 27 juin, nous arrivâmes aux portes de Bockara, et nous fûmes loger dans le caravanserail qui avait été retenu pour la caravane.

Le soir même de notre arrivée, le koush-begi (premier ministre) nous fit prier de nous rendre auprès de lui. Je m'empressai d'obéir à cette espèce d'ordre, et me fis accompagner par le docteur Gérard et le lieutenant Leckie. Le visir nous reçut avec bonté; c'était un homme de soixante ans environ. Quoique ses cheveux fussent blanchis par les années, ses yeux étaient vifs encore, sa figure portait l'empreinte de la finesse qui, dit-on, forme le fond de son caractère. Il montra beaucoup de curiosité sur les rapports de notre langue avec la sienne. Il me fit écrire en persan les nombres anglais depuis un jusqu'à mille, ainsi que les noms de toutes les choses utiles à la vie. Cette leçon dura une heure, et il parut regretter de ne pouvoir la réitérer. Il me fit ensuite écrire son nom en anglais, et passant le papier au docteur Gérard, il le pria de le lire. Il s'entretint avec ce dernier sur quelques objets relatifs à la médecine, et parut frappé d'admiration à la vue d'un clavier de dentiste dont on lui expliqua l'usage. Il s'en servit pour arracher quelques éclats du bois d'un meuble placé près de lui. Enfin il nous congédia après nous avoir adressé plusieurs avis pour notre conduite, et entre autres celui de ne nous servir ni d'encre ni de papier tant que nous serions dans les états du sultan son maître.

Nous restâmes un mois à Bockara, et pendant ce tems rien n'échappa à nos investigations. Cette ville peut avoir 8 milles anglais de circuit. Elle est de forme triangulaire et entourée d'une muraille en terre de vingt pieds de hauteur, percée de douze portes. Ces portes, suivant l'usage

de l'Orient, portent le nom des villes ou des lieux principaux auxquels elles conduisent. La ville renferme un grand nombre d'édifices publics très-élevés, la plupart construits en briques. Ce sont des colléges, des mosquées surmontées de hauts minarets. L'édifice le plus remarquable est une mosquée qui a trois cents pieds de circonférence. Elle est surmontée d'un dôme de cent pieds d'élévation et recouvert de tuiles émaillées d'un beau bleu d'azur qui font le plus bel effet. Comme preuve de l'antiquité de cette mosquée, les habitans de Bockara prétendent qu'elle fut réparée par le fameux Timour. Le minaret qui l'accompagne a été construit en l'an 542 de l'hégire. C'est du haut de ce minaret qu'on précipite les criminels condamnés à mort : les prêtres seuls ont le droit d'y monter.

Bockara possède un grand nombre de bâtimens composés d'arcades et habités par des corps d'états particuliers, formant ainsi des espèces de bazars. Chaque genre de commerce occupe un quartier différent. On y trouve plus de vingt caravanserails destinés aux marchands étrangers. La population de cette ville est de 150,000 ames, et se trouve extrêmement agglomérée, car il n'y a point de jardins dans l'enceinte des murailles. Le nombre des fontaines publiques est très-grand; malgré cela la rareté de l'eau s'y fait souvent sentir. Bockara est entre-coupée de canaux ombragés de mûriers et alimentés par la rivière de Samarcande, mais d'une manière bien insuffisante : cette rivière est à six milles de la ville et les canaux ne sont ouverts que tous les quinze jours. Indépendamment de la rareté des distributions, l'eau qu'on boit à Bockara est d'une très-mauvaise qualité. On lui attribue même une maladie affreuse à laquelle les habitans de la ville

sont très-sujets et qu'on nomme *ver de Guinée*. Ce ver est, disent-ils, de la nature de ceux qui rongèrent jadis le patriarche Job.

Après un mois de séjour dans la capitale de la Turcomanie, nous nous disposâmes à partir. Nous allâmes prendre congé du visir, qui, après nous avoir assuré de nouveau du plaisir qu'il avait éprouvé à nous voir, fit venir le cafila-batiz de la caravane, ainsi qu'un chef des Turcomans qui devait nous accompagner pour nous servir de sauve-garde contre sa tribu. Il prit note de leurs noms, de leurs familles et de leurs habitations, puis il leur dit en les regardant d'un œil sévère : « Je vous confie ces Européens ; s'il leur arrive quelque accident, vous savez que vos femmes et vos enfans sont en mon pouvoir ; je les ferai disparaître de la face de la terre. Ne revenez jamais à Bockara si vous n'avez à me remettre une lettre écrite par ces Européens et scellée de leur sceau, constatant que vous les avez bien servis. »

De Bockara nous nous dirigeâmes vers Karakoul. Nous traversâmes l'Oxus à Charjou, puis nous gagnâmes le désert. Après une route longue et fatigante, notre caravane atteignit le 14 septembre au soir Meshed, ville considérable de la Perse. Là le docteur Gérard se sépara de nous pour retourner dans l'Inde par Herat et Candahar. Quant à nous, nous continuâmes notre route dans une direction opposée, vers la mer Caspienne. Nous nous y embarquâmes pour le golfe Persique, et de là nous revînmes à Bombay après deux ans d'absence.

(*Edinburgh Review.*)

Biographie.-Statistique.

—

LES ÉCRIVAINS

DE LA

PRESSE PÉRIODIQUE DE LONDRES (1).

« Si je retourne à Londres, j'arracherai le masque à ces journalistes ; je montrerai quelle espèce d'hommes sont ceux qui gouvernent ainsi le monde sous l'appellation mystérieuse de NOUS. » (*Discours de D. O'Connell à Dublin*, Novembre 1834.)

Monsieur O'Connell, vous avez raison. La justice, l'honneur, la liberté et le caractère magnanime de la nation anglaise exigent que ces hommes soient démasqués. Lorsque la presse exerce une si vaste influence, c'est une

(1) NOTE DE L'ÉD. Les rapports qui existent aujourd'hui entre la France et l'Angleterre sont devenus trop intimes ; les opinions des journaux anglais ont trop souvent prévalu parmi nous, pour que de simples indications sommaires et vagues sur le mouvement de la presse périodique de Londres pussent toujours nous suffire. A mesure que l'on avance, on a besoin de mieux connaître. Les lecteurs de la *Revue Britannique* sont depuis long-tems familiers avec le mécanisme des journaux de la Grande-Bretagne. Dans les deux premières séries, nous avons eu soin de les initier à tous les arcanes de la *composition*, du *tirage*, du *revient* et des *bénéfices ;* nous avons dit l'origine du journalisme en Angleterre, nous avons signalé ses progrès, son influence ; nous avons tour-à-tour indiqué les phases si diverses de ces nombreux organes de l'opinion ; mais toujours d'une manière générale, sans

honte que ses sicaires marchent visière baissée et puissent choisir leur terrain pour poignarder par derrière les plus honorables de nos hommes politiques qui combattent à face découverte. Une lutte si discourtoise sied mal à des champions qui se targuent sans cesse de leur loyauté et de leur indépendance ; cet état de choses ne peut durer ; il est tems enfin de soulever le voile qui couvre ces anonymes. Quelques circonstances particulières nous ont fait connaître en détail le *personnel* de la presse de Londres ; nous en profiterons pour donner un coup d'épaule à la bonne cause, en accomplissant ainsi pour vous, monsieur O'Connell, et pour tout le monde, ce que ni vous ni personne n'auriez pu faire sans notre assistance. Observons d'abord un ordre dans notre revue des écrivains de la presse ; examinons leurs phalanges telles qu'elles se déploient devant le peuple.

Au *premier* rang sont les journaux quotidiens du matin ; au *second* les journaux du soir ; au *troisième* l'interminable liste des feuilles hebdomadaires.

Attention ! la toile se lève : vous allez voir défiler les

tracer de portraits, sans esquisser de caractères, en un mot sans nous occuper de ceux qui font mouvoir cet immense appareil. L'article que l'on va lire est destiné à remplir cette lacune ; nous l'empruntons au *Magazine* que publie M. Tait à Edinbourg. Ce recueil, dont les opinions sont d'un radicalisme modéré, et qui est rédigé en dehors de l'influence des journaux de la capitale, nous a paru se trouver dans les meilleures conditions pour juger. Nous reproduisons donc ici fidèlement son verdict sans prendre sous notre responsabilité les épigrammes, les petites méchancetés qui peuvent se trouver alliées à la vérité, car il est difficile, dans un semblable sujet, d'être absolument vrai. Voyez dans les nos 9, 45, 47, 54, 55 et 60 de la 1re série ; dans les nos 9 et 20 de la 2e série, et dans les nos 4, 13, 22 et 23 de la 3e série, les divers articles que nous avons publiés sur la presse périodique de la Grande-Bretagne.

ouvriers de la presse du matin. Attention ! voici, pour commencer, le roi de la littérature périodique, le *Times* tout-puissant.

Le *Times* est une société en commandite dont la propriété est divisée en vingt-quatre actions, qui, du vivant de feu M. Walters, le père de M. Walters actuel, l'honorable élu du comté de Berks, furent vendues pour la faible somme de cent liv. st. (2,500 fr.) chacune. Grâce aux efforts de cet homme de talent, de ce noble caractère si souvent persécuté, grâce à l'industrie et à l'habile conduite de son fils, le *Times* s'est peu à peu élevé à la haute prospérité et au crédit extraordinaire dont il jouit aujourd'hui dans le monde politique, et ses actions ne valent pas moins de 12,000 liv. st. (300,000 fr.) chacune. Sur ces vingt-quatre actions, seize, ou les deux tiers, appartiennent à M. Walters lui-même ; ce qui lui fait un revenu annuel de plus de 20,000 liv. st. (500,000 fr.), revenu qui augmente chaque jour au lieu de diminuer. Pendant long-tems, M. Walters fut rédacteur-propriétaire du *Times*, il recevait alors à titre d'indemnité 2,000 l. st. (50,000 fr.) par an ; mais, depuis l'acquisition de son énorme fortune, il s'est retiré de Printing-House-Square, et s'est établi à la campagne où il vit comme un magnifique gentleman. M. Walters est aujourd'hui complétement étranger à la rédaction et à la direction du *Times* (1).

La grosse pièce d'artillerie de l'établissement est maintenant M. Sterling. Ce monsieur était capitaine et servait en cette qualité dans l'armée anglaise pendant la guerre de la Péninsule. Il est bien connu du duc de Wellington, et quoique désormais étranger au service, il continue de

(1) M. Walters habite une belle propriété au-delà de Windsor.

résider à Knightsbridge, vis-à-vis la caserne de cavalerie, et vit toujours dans la société des officiers. C'est M. Sterling qui écrit les principaux articles du *Times ;* voilà déjà plusieurs années que tout ce qui a fait du bruit dans le journal provient de sa plume. M. Sterling se fit primitivement connaître du rédacteur en chef par l'envoi d'une série de lettres signées *Vetus*, dont les pensées brillantes lui procurèrent un *fixe* qui n'a fait que s'accroître jusqu'à 1,500 liv. st. (37,500 fr.) par an, chiffre énorme de son traitement actuel. M. Sterling n'a cependant aucun rapport avec l'administration générale du journal ; les 1,500 livres qu'il perçoit ne sont que le prix de l'article principal de chaque jour qu'il envoie du coin de son feu. Cet écrivain possède le talent de composition le plus facile et le plus extraordinaire ; parfois, en moins d'une heure, il produit une pleine colonne de rédaction. Certainement on n'a rien vu de comparable à ses articles dans notre littérature politique depuis les jours de Swift. C'est par le style surtout que se distingue M. Sterling ; car, dans l'impétuosité et la chaleur de son ame, il déserte ses principes, il y revient, les déserte encore, avec une rapidité qui donne un caractère si marqué d'inconséquence à la politique du *Times*. Les propriétaires s'en sont souvent aperçus ; mais il y a quelque chose de si militaire dans les habitudes, les manières et la politique de M. Sterling ; c'est un homme si fier, si peu maniable, qu'ils sont bien forcés de lui passer beaucoup de choses en considération de l'autorité de ses articles, de la verve et de l'éclat de son style. C'est ainsi que M. Sterling emporte avec lui le *Times* dans le camp qui lui plaît. Si le journal soutient aujourd'hui le ministère du duc de Wellington, il faut l'attribuer à M. Sterling. Ce n'est pas qu'on puisse l'accuser de motifs intéressés. Non, M. Sterling ne pourrait

ni supporter la domination ni toucher l'or mercenaire du plus puissant monarque de l'univers. Le public peut m'en croire, il n'est pas homme à se livrer en esclave à aucun parti, ni à se dépouiller du droit de briser en mille pièces tous ceux qui oseraient se montrer rebelles à sa volonté despotique. C'est ainsi que, dans sa rage de n'avoir pu, malgré tous ses efforts, faire passer le bill sur le paupérisme (*poor law bill*), il a sans pitié écrasé de sa massue la tête du bateleur du Vauxhall.

C'est de la plume de cet homme au masque de fer que sont venues les brutales attaques contre M. O'Connell, relativement à son cens d'éligibilité; affaire toute privée entre M. O'Connell et ceux qui veulent le conserver au service du pays; c'est la même plume qui a tracé les expressions de mépris contre ce précieux patriote, qu'il désigne comme *un M. Joseph Hume*; c'est la même plume qui outrage sans cesse cet autre politique accompli, *l'apprenti Roebuck*, qui osa contrarier la volonté de M. Sterling en empêchant un méprisable petit tory de devenir le représentant de Bath; c'est la même plume qui prodigue les mots : *sales radicaux*, *boucher de Kensington*, et *Hampden de Brummagen*. Tel est son pouvoir pour le mal et pour le bien, tel est l'abus féroce qu'il a fait dernièrement de son talent, qu'il est tems enfin que le peuple d'Angleterre apprenne à connaître la profession et le caractère d'un homme qui peut ainsi, de sa maison de Knightsbridge, renverser, à ce qu'il prétend, les ministres, et gouverner ou troubler l'état. Espérons qu'il se modérera maintenant qu'il est connu, et que ces lignes seront comme un harpon salutaire jeté sur le museau de ce léviathan des eaux du monde politique.

Après M. Sterling, le plus important des rédacteurs du *Times* est M. Barnes, qui est ce qu'on appelle l'*édi-*

teur responsable. On lui a souvent attribué à tort les foudroyans articles de M. Sterling, tandis qu'il n'écrit en général que sur des sujets littéraires et les beaux-arts. C'est un excellent linguiste, un savant et un homme d'étude, un travailleur infatigable d'ailleurs, toujours à la roue, la nuit comme le jour. Son traitement est de 1,000 liv. st. (25,000 fr.) par an, et il est aujourd'hui propriétaire d'une demi-action dans l'entreprise. Administrateur d'une intelligence prompte et active, M. Barnes conduit très-habilement toute la vaste machine de *Printing-House-Square*. Son discernement éclate dans chaque numéro du *Times*; c'est lui qui choisit les correspondans étrangers et les *reporters* (sténographes) des chambres, corps utile et nombreux, qui trouve dans M. l'éditeur responsable un administrateur libéral et entendu. Du reste, il veut être servi comme il paie; il exige la soumission la plus implicite, et, excepté M. Sterling, tout le monde plie sous M. Barnes. En politique, il incline aux principes de liberté; il comprend la dignité de son poste, méprise toute tentative qui pourrait le détourner de son but, n'a aucune velléité d'abuser de son pouvoir, et se montre en tout et toujours un homme franc et honorable. Nous lui conseillons donc de vivre plus loin de Printing-House-Square. Forcé par-là de prendre plus d'exercice à pied, il ne courra pas le danger de mourir à la peine; car son obésité croissante et l'excès de son application d'esprit le menacent de cette fin cruelle.

Le département du *Times* appelé *l'article de la Cité* (City article) est dirigé par M. Alsager, qui demeure dans *Birchin-Lane*. M. Alsager reçoit pour cela 600 livres sterling (15,000 fr.) par an; mais, il faut le dire, son travail mérite bien cette forte rémunération. M. Alsager connaît à fond le commerce et la finance; ce qui l'a mis à

même de rendre d'importans services à son pays dans les colonnes du *Times*, et en même tems de se créer une fortune considérable par d'habiles spéculations. Ses opinions ont beaucoup de poids dans les réunions mercantiles de la Cité. Ses bons avis ont épargné mainte grosse bévue aux gens qui, assis dans leur comptoir de Threadneedle-Street, ont le maniement des millions du plus grand empire de la terre. Si les choses étaient bien ordonnées dans ce monde commercial, les hommes tels que M. Alsager deviendraient chancelier de l'échiquier, car des lords ou des nourrisseurs de bestiaux font de tristes financiers.

M. Bacon est le sous-éditeur du *Times*, il a pour aide M. Murray; M. Bacon et M. Murray écrivent bien et d'un style coulant. M. Walters n'était pas de force pour le *Times*, aussi a-t-il choisi le moment favorable pour se retirer de la rédaction. Les articles de M. Sterling ont été fréquemment attribués à lord Brougham, car toutes les précautions sont prises pour cacher ce M. Sterling. Un rédacteur qui désire rester attaché au *Times* doit bien se tenir sur ses gardes avec un tiers, et ne jamais mentionner même le nom de M. Sterling : prononcer ce nom, c'est la mort sans appel. Dans son ensemble, il n'y a pas de journal qui puisse entrer en comparaison avec le *Times*, et malgré les innombrables ennemis que lui suscitent les incartades de M. Sterling, on ne peut douter que le *Times* ne reste long-tems encore à la tête des puissances de la presse (1).

Le second journal en date, et jusqu'à ces derniers tems le second en réputation, est le mémorable *Morning-Chronicle*. Qui ne se souvient de ce qu'était cette feuille

(1) Depuis que cet article a été écrit, le *Times* a perdu M. Murray, mort il y a six semaines.

politique sous la direction triomphante du défunt l'illustre M. Perry ? A sa mort, le *Morning-Chronicle* fut vendu à M. Clements du Strand pour la somme de 30,000 liv. sterl., prix qui n'avait rien de trop élevé si l'acheteur eût possédé assez de capitaux et de talent pour faire marcher la spéculation. Malheureusement le nouveau propriétaire ne remplit aucune des conditions nécessaires au succès d'une si périlleuse entreprise, et son marchand de papier obtint bientôt une hypothèque considérable sur le privilége du journal. Restreint dans ses ressources, M. Clements ne put guère suffire à la grande dépense qu'exigent la correspondance étrangère, les rédacteurs des chambres, les nouvelles de police et des tribunaux. Ce fut ainsi que le *Chronicle*, comme on l'appelle abréviativement, resta bientôt en arrière des autres journaux. Non seulement la correspondance étrangère fut invariablement copiée du *Times* et de l'*Herald* de la veille, mais on rogna économiquement sur les frais de la boutique en se servant de caractères d'imprimerie deux fois plus gros que ceux ordinairement employés, on prodigua les *blancs*, on sema les *filets*, le tout pour épargner quelques shellings Il y avait de quoi frapper de mort cette feuille jadis fameuse ; aussi dernièrement sa circulation n'allait pas au-delà de deux mille exemplaires par jour. Dans ces circonstances, M. Clements, en janvier dernier, vendit sa part du *Morning-Chronicle* pour la somme de 17,000 liv. sterl., à MM. Grote le banquier, Easthope l'agent de change, et à Josuah Parkes, le grand whig de Birmingham. Mais ces messieurs ne peuvent guère se vanter de connaître à fond les secrets difficiles du métier de journaliste. La correspondance étrangère du *Morning-Chronicle* a certainement gagné ; ce journal reçoit maintenant les plus fraîches nouvelles de Paris et de Madrid ; mais

les *blancs* restent toujours ouverts dans la justification, et le *Chronicle* contient un tiers de matière de moins que le *Times*. Il y a d'ailleurs quelque chose de pire dans ses colonnes, c'est l'interpolation des articles de quelques-uns des propriétaires. Fatale méprise! se croire journaliste parce qu'on a acheté un journal politique! Combien de fortunes ont été englouties par suite de cette vanité, la plus coûteuse de toutes! Quand M. Parkes se pousserait par ses articles dans le cabinet des whigs, y trouverait-il la compensation de tous les milliers de livres sterling qu'il lui aurait fallu jeter sur le chemin de l'ambition? Les hommes ne suivent plus aujourd'hui de ces chefs qui, au lieu de combattre pour les libertés du monde, ne songent qu'à s'ouvrir la voie des honneurs et des places. M. Black, esprit philosophique et de haute capacité, devrait seul avoir le droit d'exposer dans le *Chronicle* ses théories profondes sur la politique. M. Black est le Socrate du siècle, et il n'est pas juste que des bavards lui ôtent la parole au nom de l'intérêt public. Nous prenons la liberté de dire ces choses parce que c'est l'absence de toute rivalité qui permet au *Times* de suivre sa marche rétrograde, de mépriser et de braver l'esprit progressif du siècle. Il n'y eut jamais de plus belle occasion que l'apostasie du *Times* pour le *Chronicle*, s'il eût voulu marcher en avant et prendre position à la tête de la presse.

Le *Morning-Herald*, n'ayant aucune influence politique, peut être jugé en peu de mots. Il eut une sorte de popularité, un grand débit du moins, sous la généreuse administration de feu M. Thwaites, à l'époque où les affaires du *Morning-Chronicle* commencèrent à décliner. M. Thwaites était un boutiquier de Manchester établi à Londres, qui transporta son capital dans une spéculation de presse, dans le seul but d'y trouver un beau bénéfice.

En conséquence, on mit plus de variété dans les mélanges de l'*Herald*, on augmenta considérablement son format, et l'esprit de M. O'Dwyer, le rédacteur des nouvelles de police, contribua beaucoup à faire une réputation à cette feuille. C'est un agréable journal de famille, mais sans importance dans le monde politique, soutenant le principe de la réforme en général, et défendant le parti orangiste d'Irlande avec toute l'inviolabilité de l'église irlandaise; soutenant la cause des institutions libérales au dehors, et cependant payant un correspondant en Espagne qui peint don Carlos comme *un roi* à la tête de légions victorieuses, tandis que les christinos sont une poignée de misérables bons à jeter aux chiens. Ces contradictions et mille autres qu'on voudrait décorer du beau nom d'indépendance ont enlevé au *Morning-Herald* tout crédit politique, le privent de toute considération et diminuent chaque jour le nombre de ses lecteurs. La propriété en appartient presque tout entière à M[rs] Tarrant, la fille de M. Thwaites, qui écrit elle-même une grande partie des articles politiques. De là le nom de journal de *ma grand'maman* donné à l'*Herald* par ce méchant M. Barnes.

Le *Morning-News* s'est fondé sur les ruines du *Guardian and Public Ledger*, qu'il suit de près sur le chemin de la tombe. Le *Morning-Post* est l'organe avoué du parti conservateur. C'était la propriété des MM. Byrne, dont l'un est mort du choléra en 1832. Cette mort amena la vente du journal pour la somme de 24,000 liv. sterl. à l'*éléphant apprivoisé* et autres gens du même parti. La circulation du *Post* n'est pas considérable, mais comme il a accès dans les cercles aristocratiques, les *annonces* y sont payées très-cher, ce qui procure un certain bénéfice. M. Walton est le rédacteur de ces articles politiques qui

sentent la rage et qui perdent par là beaucoup de leur effet.

Mais le matin est déjà passé, voyons les journaux qui précèdent ou suivent le coucher du soleil.

De tous les journaux qui paraissent dans l'après-midi, le *Globe* est le plus remarquable depuis l'accession des whigs au pouvoir. Le *Globe* est rédigé par M. Gœrton, compilateur d'un dictionnaire biographique, et de quelques autres ouvrages. Ce M. Gœrton n'a cependant été que le *zéro* du *Globe* depuis quatre ans, car les articles politiques venaient régulièrement au journal des bureaux des lords Palmerston et Melbourne. On l'appelle l'*Album de Cupidon*, parce qu'il est rédigé en quelque sorte par lord Palmerston, surnommé lui-même Cupidon. Si le dieu Cupidon ne remonte pas sur son trône, le *Globe*...; mais n'anticipons pas sur l'avenir.

Le *Courrier* n'a pas de principe politique, et de toutes les filles qui courent dans les rues, c'est assurément la pire. Entre tous ceux qui écrivent dans ses colonnes, on cite un des rois de l'Europe. Si le lecteur veut bien parcourir le *Courrier* à la date du 29 mars 1833, il y verra, sous la forme d'un article de rédaction, la défense d'un roi par lui-même, défense certainement satifaisante et concluante. Depuis un an, le *Courrier* a été rédigé par M. James Stuart, écrivain écossais de talent, et auteur d'un Voyage pittoresque aux États-Unis. Ce M. James Stuart fit parler de lui, il y a quelques années, par son duel avec sir Alexander Boswell. Si nous faisons allusion aux affaires privées de M. James Stuart, c'est pour détromper le public sur ce qui a été dit récemment encore du degré d'influence qu'exerce aujourd'hui sur le journal son nouveau rédacteur; car on a répandu le bruit, et l'on croit encore, excepté en Écosse, que M. James Stuart n'a accepté la

rédaction du *Courrier* que pour y chercher une occupation d'esprit propre à le distraire du duel dont nous venons de parler. Un homme si *honorable*, si *riche*, si *digne*, vous dit-on, n'aurait jamais accepté la rédaction d'un journal sans la plus parfaite liberté d'action, d'où l'on conclut que la complète indépendance du *Courrier* est garantie par l'indépendance de son principal rédacteur. Ces assertions peuvent être vraies en thèse générale; mais nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser d'informer nos lecteurs que M. James Stuart ne possède plus la moindre propriété; tous ses domaines d'Écosse et toute sa fortune ayant été absorbés dans d'imprudentes spéculations à l'époque de la panique commerciale. Le *Courrier* s'est jeté dernièrement aux pieds du duc de Wellington. Sa Grâce n'a pas daigné le ramasser.

Le *Sun* est un journal de médiocre réputation. M. Murdo Yuong est le propriétaire de cet astre du soir. Il a aussi trouvé faveur auprès des vhigs et combat vigoureusement pour eux. Le *Standard* appartient à M. Baldwin. Il est rédigé par M. Gifford et le célèbre Maginn. Ce journal est un autre exemple de ce que peut la seule vertu du style; car il est parvenu à se créer un débit assez considérable, malgré tous les désavantages d'une cause mourante.

Enfin nous devons donner un coup-d'œil à cette importante division de la presse métropolitaine : les journaux du dimanche. Les journaux quotidiens observant religieusement le repos du sabbat ont abandonné ce jour-là aux spéculations de la presse hebdomadaire.

Voici d'abord le colosse de cette famille, le *Dispatch*. C'est la propriété de M. Harmer d'Hatton-Garden qui a acquis plusieurs milliers de livres sterling par son succès, et qui en avait besoin. Le principal rédacteur est un

M. Williams, qui écrit les premiers articles et la lettre signée : ***Publicola***. Ce M. Williams était autrefois lieutenant de vaisseau. C'est dans la marine qu'il a puisé ses idées sur l'horrible régime qui y dominait naguère et dont le souvenir a donné à son style une si terrible énergie. Son père était un royaliste américain, parent du général Hayne, gouverneur distingué de l'état de la Caroline du Sud. M. Williams a été aussi l'éditeur d'une édition des *Saisons* de Thomson et du *Paradis Perdu* de Milton, ainsi que l'auteur d'un ouvrage original, intitulé : *les Contes du vieux M. Jefferson*; livre que le public doit acheter en l'honneur de l'un des plus nobles champions qui aient jamais combattu pour la cause des libertés humaines.

Supérieur par l'éclat du style, et peu inférieur par la fermeté de ses principes au *Dispatch*, le *Spectator* a perdu et très-honorablement perdu de grosses sommes d'argent. M. Day, jadis célèbre marchand de cirage d'Holborn-Street, a eu beaucoup de rapports avec le *Spectator*, dépensant avec libéralité et sans espoir de bénéfice une partie de sa fortune pour soutenir cette brillante feuille. Le prix du *Spectator* est le seul obstacle à son triomphe sur ses rivaux. Nous lui conseillerons donc de diminuer la largeur de son format et de laisser de côté ses articles de littérature, d'histoire et de beaux-arts. Avec ces changemens, le *Spectator* pourrait être vendu au prix ordinaire, et sa distribution s'élèverait bientôt à six mille exemplaires par mois. Son rédacteur est un Écossais qu'on appelle Rintoul.

Il y a aussi le *Times des Dimanches*, agréable et inoffensif journal, très-recherché surtout des fermiers et des commerçans de province, et qui par conséquent n'a aucune prétention politique décidée. Ce journal fut fondé

par M. Harvey dont les articles énergiques lui valurent un succès de deux mille exemplaires par semaine. M. Harvey le céda pour 7,000 liv. st. et une rente annuelle de 400 liv. st. dont il jouit aujourd'hui. Son débit est cependant un peu tombé. M. Gaspy est le rédacteur et en grande partie le propriétaire du *Sunday Times*, journal absurde, sans but et sans portée: Le *John Bull*, ultra-tory et anglican exagéré, attaque ses ennemis avec une violence très-peu chrétienne. Tantôt ironique avec esprit, tantôt préférant une bouffonnerie grossière, il n'a pas cessé un moment d'être fidèle à son exagération. Il a pourtant pour rédacteur principal un romancier spirituel, qui se pique de savoir peindre les mœurs aristocratiques, quoiqu'il préfère introduire ses héros dans les tavernes plutôt que de les aller chercher dans les salons. Ce rédacteur est M. Théodore Hook. Le *John Bull* fut fondé dans l'origine par le gouvernement; le trésor du moins en fit les frais pendant les six premières semaines; mais sa rédaction, à laquelle coopérèrent plusieurs écrivains distingués du *Quarterly Review,* entre autres M. Croker et M. Lockhart, rendirent bientôt ce secours superflu. Il est sans exemple qu'un journal réussisse en si peu de tems : le soutien dès hautes classes vaut toutes les subventions. Le *John Bull* est aujourd'hui une propriété qui a du prix; il triompha même d'une concurrence redoutable, le *Beacon*, autre journal hebdomadaire très-satirique et très-personnel, dont on accusa Walter-Scott d'être un des rédacteurs, mais qui mourut bien avant le célèbre romancier. Malgré le succès continu du *John Bull*, la mauvaise santé de M. Théodore Hook lui a ôté quelque chose de sa verve et partant de sa popularité. M. Théodore Hook eut, il y a trois ou quatre ans, une attaque d'apoplexie à sa maison de Pul-

tency, ce qui le laissa dans un état de faiblesse et d'allanguissement pendant un tems considérable. La littérature et la politique du *John Bull* s'en ressentirent. Cet auteur a recouvré la santé, mais dans l'intervalle il a eu besoin de réaliser quelques valeurs, et il a vendu une partie de ses actions du journal pour 4,000 livres sterling.

La presse nous invite maintenant à descendre dans ses basses régions, dans les étuves où vivent le *Age* et les autres enfans du *John-Bull*. Nous réservons aussi pour un second article le *True Sun*, le *Morning Advertiser*, et l'antagoniste radical du *John Bull*, *l'Examiner*, honnêtes artisans de la bonne cause, sans oublier le seul qui ose marcher visière haute avec son nom sur sa bannière, le *Gril de Cobbett*, autrement dit le *Cobbett-Register*.

Nos lecteurs possèdent maintenant quelques renseignemens sur les principaux journalistes qui se tenaient cachés derrière leur feuille comme Thersite derrière le bouclier d'Ajax. Les hommes honorables dont nous avons révélé le nom et le caractère ne pourront qu'applaudir à notre entreprise. Ce n'est ni l'instinct du scandale, ni la passion de la haine qui nous ont portés à pénétrer dans la vie intérieure des écrivains de la presse périodique : notre patriotisme, notre amour pour la justice et la vérite ont été nos seuls mobiles. Si une main invisible peut lancer impunément des nuées de javelines, quel patriote osera monter à la brèche ? Qu'ils viennent en plaine et combattre au soleil; il y a parmi nos Cobbet et nos O'Connell des hommes qui suffiront pour mettre en déroute une armée entière de ces champions anonymes. Si le public voulait seulement réclamer l'observation des lois les plus simples de la science politique, et faire respecter ses principes en les respectant lui-même, toutes

les indécentes personnalités dont nos journaux sont si prodigues ne saliraient plus les bassins de la balance où l'opinion pèse les hoemms et les choses. Les reptiles de la presse disparaîtraient enfin dans la boue dont ils voudraient souiller leurs adversaires.

Disons-le tout haut (parce que c'est vrai, à très-peu d'exceptions près): pour s'occuper des intérêts populaires, il faut courir le risque d'être poignardé par les sicaires stipendiés de la presse. Écoutez les propriétaires de journaux; ils vous diront : Nous spéculons en journalisme pour gagner de l'argent, nous ne pouvons prendre une mauvaise position. Écoutez les rédacteurs : Nous faisons comme les avocats, disent-ils; nous sommes payés pour écrire comme les avocats pour parler; nous écrivons pour vivre. Tel est, à l'exception de quelques honorables écrivains indépendans par leur mérite à part, tel est en général le sens de tous leurs discours. Et cependant, rien de plus faux que la comparaison que les journalistes voudraient établir entre eux et les avocats. « L'avocat, dit Paley, n'est pas coupable de mensonge parce qu'on *n'attend pas* de lui qu'il dise la vérité. Il est l'interprète de ses cliens; mais les rédacteurs de journaux parlent en leur propre nom, et se vantent de ne jamais céder à aucune influence pécuniaire. Or, est-il plus excusable de mentir avec la plume qu'avec la langue? Que dis-je? Le journaliste qui écrit une imposture esquive le démenti direct par lequel on arrête au moins le menteur ordinaire. Qu'ils aient au moins le courage de leur métier. Qu'ils ne gagnent pas sans aucun risque le prix de leurs calomnies. Il est vrai que peu de ces messieurs iraient, moyennant un salaire, s'adresser en face à M. O'Connell et lui dire: *Tu n'es qu'un gueux!* surtout en présence de ses cinq fils.

Pour nous, quel a été notre but en démasquant ces invisibles satellites du journalisme? faire apprécier ce que vaut la virulence de la presse. Nous voulons, selon l'expression de Burke, « qu'au milieu d'une troupe de pourceaux, on ne voie plus fouler aux pieds le patriotisme et le talent. »

(*Tait's Edinburgh Magazine.*)

Miscellanées.

LES RÉSURRECTEURS.

En Angleterre règne un préjugé très-honorable dans sa cause, et très-nuisible aux intérêts de la science ; le respect pour la mort y est extrême, et rien de plus difficile que de s'y procurer un sujet. Un crime atroce, nouveau, d'invention toute scientifique et toute anglaise, a dû sa naissance à cette vénération pour les tombeaux, si généralement répandue, que le peuple a pour les anatomistes une horreur superstitieuse. A peine a-t-on su que le cadavre d'un homme était bonne marchandise, dont on pouvait aisément se défaire et tirer un très-haut prix : quelques personnages audacieux ont établi leur manufacture de cadavres. Au lieu d'aller les chercher dans les cimetières, vieux, débiles, usés par les maladies, ils les ont faits de leurs propres mains. Ces messieurs ont choisi avec soin le sujet vivant sur lequel ils voulaient opérer ; et après l'avoir étranglé de manière à ne pas diminuer sa valeur, ils l'ont jeté dans le commerce. On sait de quelle terreur ces assassins par spéculation frappèrent l'Angleterre, il y a peu d'années. Ils enrichirent la langue d'un mot, et la liste des forfaits humains d'une variété. L'un d'eux se nommait *Burk* ; leur métier, leur art, se nommèrent *burking*.

Cette difficulté de se procurer des cadavres a donné lieu à plus d'une scène bizarre à plus d'une escapade chi-

rurgicale ; souvent le sujet a été volé dans le cimetière ; et quelquefois le peuple ou les paysans ont arrêté le voleur pris pour un *Burker*. On ne lira peut-être pas sans intérêt le récit suivant qui donnera quelque idée des dangers que courent en Angleterre le chirurgien et l'anatomiste trop enthousiastes de leur état. Dans aucune circonstance de ma vie, le burlesque et le lugubre n'ont été plus étrangement alliés.

Deux ans après ma sortie de Cambridge, j'étais élève interne dans l'un des hôpitaux de Londres, lorsqu'une jeune personne appartenant à une classe inférieure de la société fut admise au nombre de nos malades. Il fut impossible de la sauver ; sa maladie, dont les symptômes étaient mobiles et contradictoires, déjoua tous les efforts des plus célèbres médecins ; on lui fit subir plusieurs traitemens qui ne diminuèrent pas ses souffrances : ceux-ci la regardaient comme atteinte d'un afflux de sang au cœur ; d'autres attribuaient ses souffrances à un abcès interne. Pendant quelque tems on crut que les poumons étaient attaqués ; puis on crut reconnaître de nouveaux symptômes : c'étaient, tantôt un désordre organique, un dérangement des fonctions internes, tantôt un mal héréditaire. Au milieu des tortures qu'on lui fit subir, des potions, des drogues de toute espèce qu'on lui administra, la vie dépérissait, l'ame s'enfuyait peu à peu, la jeune fille mourait. C'était une énigme d'un intérêt puissant pour les maîtres et pour les élèves ; le médecin en chef soutenait toujours que c'était une affection secrète du cœur : on dissertait beaucoup, on consultait Boërhaave et Corvisart ; on appelait les docteurs les plus instruits, et cependant la jeune fille s'éteignait.

Lorsque les parens apprirent qu'on désespérait de la sauver, ils soupçonnèrent que les médecins tenteraient

l'autopsie du cadavre. Pour prévenir cet attentat, ses deux frères exigèrent la translation de leur sœur, quelque malade qu'elle fût, dans la maison de leur père; en vain leur fit-on observer que la fatigue du transport hâterait les progrès de la maladie; on exagéra même la faiblesse de la malade et le danger qu'elle pourrait courir : les frères furent inflexibles. L'un d'eux se fâcha; et toute l'éloquence que j'employai pour l'apaiser fut inutile; enfin s'emportant contre nous, il parla de l'hôpital comme d'une boucherie humaine, des médecins et des élèves comme d'assassins exécrables.

« Croyez-vous, s'écria un interne, que ses invectives irritaient, que si nous avions envie d'en faire ce que vous supposez, nous ne saurions pas la retrouver ?

— C'est ce que nous verrons, » répondit l'Hercule au poing noueux en agitant son bras d'une manière significative!

La jeune fille fut tirée de son lit, placée dans une voiture, et transportée chez son père à cinq lieues de Londres. Dix minutes après elle avait cessé d'exister.

« Vraiment, dit le médecin en chef quand nous reçûmes cette nouvelle, je donnerais cinquante livres sterling pour savoir si je me suis trompé sur la maladie de cette pauvre fille.

Un groupe d'élèves et de jeunes médecins qui venaient d'entendre ces paroles se forma aussitôt dans un coin de la salle. Nous avions pris le plus grand intérêt à cette maladie, et notre curiosité n'était pas moins vive que celle du médecin en chef. A nos risques et périls, et malgré l'air menaçant et les adieux peu encourageans des deux frères, notre complot fut aussitôt formé : nous jurâmes de déterrer le cadavre de la jeune fille et de satisfaire le désir témoigné par notre chef. Sans nous encou-

rager dans une entreprise que les tribunaux auraient pu châtier, il se contenta de me dire, en me frappant sur l'épaule :

« Diable! c'est dangereux, je ne vous le conseille pas. »

C'était absolument comme s'il nous eût dit : Allez, mes amis, et tâchez de réussir.

Nous voilà donc réunis en conciliabule secret, dans la chambre de l'un de nos camarades où se trouvaient deux autres élèves internes, deux garçons d'amphithéâtre et un de ces hommes que l'on appelle *grabs*, et dont la profession spéciale est de vendre des *sujets*. Un affidé nous avait donné des renseignemens certains sur la place qu'occupait la tombe de la jeune fille. Trois jours après l'enterrement nous partîmes dans une voiture de remise, dans laquelle nous avions déposé tous les ustensiles nécessaires à notre expédition ; malheureusement le grab sur lequel nous comptions avait passé la journée à boire avec ses amis : sa tête n'était plus saine ; il pouvait à peine se traîner, et nous dûmes renoncer à son secours. Tous ses confrères étaient ce qu'on appelle en tournée. Je me souvins d'un pauvre Irlandais nommé Bob, qui faisait quelquefois des commissions pour les élèves de l'hôpital et qui se distinguait par deux qualités prononcées : l'amour de la paresse et celui de l'eau-de-vie. On appela Bob, on lui promit une demi-guinée, deux bouteilles de sa liqueur favorite, on flatta sa vanité irlandaise ; nous parvînmes ainsi à triompher de sa répugnance pour l'œuvre funéraire qui lui était proposée. Il connaissait le marchand de *sujets*, qu'une indisposition bachique retenait au lit ; il lui emprunta quelques-uns des instrumens de son métier : un grand sac destiné à renfermer notre conquête, et un levier de fer, en cas de besoin. Une fois entassés dans le carrosse et sur le siége du co-

cher, nous partîmes. Les idées de Bob étaient sombres: superstitieux comme tous ses compatriotes, il était déjà prêt à renoncer à l'expédition et aux bénéfices qu'elle lui promettait; son courage ne se retrouva qu'au fond d'une bouteille recouverte d'osier et remplie d'eau-de-vie, dont les doses réitérées dissipèrent ses vapeurs noires. Bob devint le plus courageux d'entre nous; il ne parla plus que de son audace, il insulta les morts, il se joua des squelettes, il s'amusa comme un damné du sacrilége qu'il allait commettre.

Il était neuf heures du soir quand nous partîmes; le tems avait été capricieux pendant toute la soirée; tour à tour la lune brillait, la pluie tombait, le vent sifflait, les éclairs apparaissaient au loin. Le disque de l'astre se montrait-il au milieu du nuage qui l'avait voilé quelque tems; nous tremblions que les ténèbres protectrices ne se dissipassent pour nous livrer à la merci des adversaires dont la vigilance nous effrayait. Il me semble que l'amour de la médecine ne fut pas le seul motif qui nous détermina; l'entreprise était singulière, bizarre, funèbre; elle pouvait ne pas se représenter deux fois. Nous nous étions vantés de rapporter ce *sujet* en dépit des menaces des parens, nous tenions à honneur de tenir notre parole: il y avait un peu d'étourdissement et de bizarre folie dans toute cette affaire; quand j'y pense, aujourd'hui, j'avoue que j'ai quelque regret de l'avoir achevée. Le médecin en chef, en nous parlant de danger, avait peut-être aussi stimulé notre courage, nous tenions à répondre à son appel.

Le bavard irlandais (et personne n'est plus bavard qu'un homme de ce pays), à chaque nouvelle gorgée d'eau-de-vie, devenait plus fanfaron; nous nous étions accoutumés au feu roulant de son patois, comme au

roulis de la voiture; mais quand nous atteignîmes cette partie de la route où notre voiture devait s'arrêter, lorsque nous aperçûmes la petite église verdâtre et moussue de Wimbledon, la loquacité de Bob devint moins brillante; son audace s'amortit, son beau feu vint à s'éteindre, il s'enfonça dans la voiture d'un air sombre qui ne nous promit pas une coopération bien active. Ce petit clocher grisâtre, qui se dessinait vaguement sous la clarté de la lune, semblait une sentinelle attentive, placée là pour surveiller les tombeaux dont nous allions violer la sainteté. J'ajouterai même, pour être véridique, que la poltronnerie de Bob était devenue contagieuse; nous avions déjà perdu une partie de notre audace, nous commencions à comprendre qu'il y avait dans notre expédition quelque chose de périlleux, et que nous n'avions pas calculé avec soin les hasards auxquels elle pouvait nous exposer. Si les deux frères, gaillards qui ne plaisantaient pas, s'étaient avisés de veiller eux-mêmes sur la conservation du cadavre!... Comment s'y prendre? personne d'entre nous, excepté Ernest, mon confrère, n'avait assisté à une exhumation; nous devions être, en ce genre, d'assez mauvais ouvriers.

Un profond silence régnait dans la voiture, silence significatif. Le confortatif dont l'Irlandais avait fait usage ne nous fut pas inutile; et lorsque nous descendîmes, une demi-ivresse nous avait rendus un peu plus insoucians sur l'avenir. Nous ordonnâmes au cocher d'entrer dans une avenue étroite, à peu de distance du cimetière. Il vint nous ouvrir. La cloche de l'église tintait lentement minuit.

« Allons, Bob, il faut descendre.

— Descendre, monsieur, descendre, certainement, je vous entends bien.

— Allons, dépêchez-vous.

— Il fait froid, mes petits seigneurs, dit Bob dans son patois d'Irlande; c'est une triste nuit, une désagréable nuit. » Nos yeux parcouraient l'avenue obscure où nous cherchions à reconnaître si quelqu'un ne nous observait pas.

« Je suis glacé, reprit Bob.

— Vieux poltron! déjà effrayé? Allons, emportez-le sur vos épaules, et marchez devant nous.

— Oh! mes petits seigneurs, en vérité, lorsque j'y pense; c'est chose cruelle, ajouta-t-il d'un ton dolent, d'aller tourmenter la pauvre créature dans son grand sommeil. »

Il prononça ces mots d'un air pathétique.

« Encore un peu d'eau-de-vie, Bob; qu'en dites-vous?

— Non, non, votre honneur!... »

Son refus acheva de nous décourager. Peu s'en fallut que nous ne reprissions place dans la voiture, et que nous n'abandonnassions notre projet; mais tous nos camarades en avaient été instruits, et, à notre retour, quelles railleries nous auraient accueillis! La crainte du ridicule balançait ainsi la terreur funèbre qui s'était emparée de nous, et nous nous arrêtâmes au coin de la grande route à laquelle l'avenue aboutissait; Mérival sifflait; Ernest faisait quelques observations assez déplacées sur la tristesse des cimetières, surtout à l'heure de minuit. J'essayai cependant de ranimer un peu le courage de mes camarades.

« Notre affaire sera bientôt faite, leur dis-je; la fosse ne doit pas être profonde; nous en serons quittes en moins d'une demi-heure, dépêchons-nous.

— Mais diable, interrompit Mérival en croisant les bras; si ces deux coquins de frères sont là ?

— Ils sont taillés en force, comme vous savez, murmura Ernest. »

Nous nous mîmes en route ; Bob, qui nous servait d'avant-garde, titre qu'il méritait parce qu'il nous devançait de trois pouces environ, devint immobile, laissa retomber le sac, éleva ses deux mains, et tendit le cou comme pour prêter l'oreille.

« Silence, silence, sur mon salut, il y a quelque chose par ici ! »

Nous nous arrêtâmes, et nos figures pâles se contemplaient mutuellement ; nous n'entendions que le bruit sourd des chauve-souris qui fuyaient au-dessus de nos têtes.

« Sur mon ame, sur mon ame, répétait Bob, on a parlé du côté de la haie ; chut !

— Imbécille, taisez-vous : mes amis, il faut en finir, au lieu d'écouter cet idiot, et nous dépêcher ; minuit vient de sonner, le jour naît à quatre heures, et je crois qu'il va pleuvoir. »

Quelques lourdes gouttes de pluie frappèrent le feuillage ; la chaleur de l'atmosphère annonçait un orage. Nous atteignîmes la muraille du cimetière qu'il nous fallut escalader ; heureusement elle n'était pas très-haute. Ici notre compagnon irlandais recommença à nous tourmenter. Je lui avais dit de déposer son sac, de grimper sur le mur et de voir si le cimetière était tranquille, s'il n'y avait personne pour nous observer, s'il pouvait découvrir enfin une fosse nouvellement creusée. Il fit bien des difficultés ; je le menaçai de mon bâton et je le vis enfin à cheval sur le mur. Il s'y trouvait à peine, lorsqu'un éclair suivi de deux violens éclats de tonnerre vint jeter le trouble dans l'esprit de notre Irlandais. Il multiplie ses signes de croix, ses *Pater* et ses *Ave* ; il chancelle et tombe à nos pieds.

« Ah ! messieurs, messieurs, disait-il étendu par terre, est-ce que vous laisserez la pauvre créature hors de sa fosse, ou la remettrez-vous en terre chrétienne lorsque tout sera fini? Sur mon honneur et saint Patrick, je ne consentirai jamais, moi.....

— Tenez, Bob, vous nous ennuyez, ajoutai-je en tirant de ma redingote deux pistolets dont je m'étais muni; nous avons fait prix avec vous, faute d'avoir pu trouver sous notre main un homme moins niais. Maintenant, coquin, laissez-nous tranquille, si vous ne voulez pas recevoir une balle dans la cervelle; entendez-vous, Bob?

— Un peu de patience, mes gentilshommes, ne me tuez pas, bons messieurs. Je suis vraiment malheureux d'être venu avec vous.

« Allons, pas d'explication; remontez, déposez le sac dans le cimetière et attendez-nous. »

Tout cela fut exécuté, et bientôt nous nous trouvâmes dans le cimetière. Rien ne bougeait; mais les éclairs brillaient, jetant par intervalles une flamme rouge et passagère qui nous révélait les tombes blanches, la verdure noire du lierre qui tapissait la vieille église, et notre propre armée, tremblante de froid et de peur, venue pour accomplir le sacrilége. Les sentimens de malaise, j'allais dire de remords, qui nous pénétraient tous, me sont encore présens. Il n'y avait pas de tems à perdre; je laissai mes compagnons cachés dans l'ombre que projetait la muraille, et j'allai à la découverte. Les instructions que j'avais reçues étaient précises, et je reconnus sans peine le tombeau que nous cherchions; je rejoignis ensuite mes compagnons qui m'attendaient. La pluie tombait par torrens, un froid glacial nous avait pénétrés; nous vidâmes presque entièrement nos bouteilles, et comme le courage de Bob avait cruellement fléchi, nous parvînmes, en le gri-

sant, à lui ôter tout souvenir du lieu où il se trouvait, et de l'opération dont il allait partager les périls. En un clin-d'œil il dénoua le sac, en tira les instrumens et se mit à travailler avec une énergie incroyable. Nous l'aidâmes de notre mieux, mais nous faisions beaucoup moins d'ouvrage que lui. La pluie cessa, les éclairs ne brillèrent plus; seulement le tonnerre grondait en s'éloignant, comme si la colère céleste eût, de la profondeur des nuages, jeté son anathème sur nous. L'obscurité était complète. A force de creuser, nous avions cependant enlevé trois pieds de terre : ce n'était encore que la moitié de notre tâche; ce qui nous découragea un peu.

« Ah! par les os de saint Patrick, s'écria Bob : il sera huit heures du matin que nous n'aurons pas fini. »

Nous étions de fort mauvaise humeur, et nous commençions à maudire le Don-Quichotisme scientifique qui nous avait amenés au cimetière de Wimbledon, lorsqu'un bruit subit, et qui semblait partir de très-près, se fit entendre. Chacun de nous laissa tomber ses armes, et pendant une ou deux minutes, nous restâmes muets, immobiles, dans une attente pleine de crainte. Notre rayon visuel ne s'étendait qu'à une circonférence de deux ou trois pouces, mais nous entendions un bruit de pas qui marchaient sur le gazon et qui s'approchaient.

Le promeneur solitaire était tout simplement un âne que quelque paysan économe avait renfermé dans le cimetière, et qui, tout en se régalant de chardons, arrivait jusqu'à nous. Notre occupation était trop sérieuse, et nous étions trop pressés pour éprouver la moindre envie de rire. Dieu sait de quelles épithètes Bob chargea ce pauvre animal, et combien de tems il nous fallut pour lui faire reprendre son ouvrage; il s'y remit cependant. En moins d'une demi-heure, nos pieds touchèrent le cou-

vercle du cercueil : des cordes furent disposées de manière à le soulever et à l'attirer vers nous.

Nouvel effroi ! Un homme marche, une voix humaine se fait entendre, ce double son était distinct ; terrifiés, nous nous couchâmes à terre, et dans une anxiété qu'il est facile de comprendre, nous attendîmes. Cinq ou six minutes s'écoulèrent : tout rentra dans le calme ; nous respirâmes plus librement. La portion la plus redoutable de notre entreprise sacrilége n'était pas accomplie ; nous y travaillâmes courageusement. Après avoir bien regardé autour de nous, nous fîmes jouer les instrumens de fer que nous avions apportés pour détacher le couvercle du cercueil : bientôt la lune blanche vint tomber sur la pauvre habitante de cette dernière demeure ; nous la soulevions déjà quand Ernest s'écria en la laissant retomber :

« Ah ! les voilà ! »

Sa main, qu'il posa sur mon épaule, tremblait violemment ; je regardai du côté vers lequel son œil se dirigeait, et je n'aperçus que trop distinctement un homme, si ce n'étaient deux hommes, s'avançant à pas de loup le long du mur.

« Nous sommes découverts, m'écriai-je avec tout le calme dont je fus capable.

— Ils vont nous assassiner, reprit Ernest.

— Prêtez-moi un pistolet, dit Mérival, que j'aie une balle pour me défendre. »

Bob avait entendu notre effrayant colloque : une horreur stupide respirait sur sa figure. Je crois que j'aurais ri volontiers même dans cet instant, à l'aspect de ses petits yeux noirs et brillans, de son nez rouge et retroussé que la lune argentait, et de sa bouche entr'ouverte qui laissait voir une double rangée de dents blanches claquant les unes contre les autres.

« Chut! chut! m'écriai-je en armant mon pistolet. »

Mérival m'imita; pour nous achever, la lune sembla prendre parti contre nous et nous dérober le faible reste de clarté qu'elle nous avait distribué avec tant d'avarice; avant de se retirer sous son alcôve de nuages, elle nous laissa voir deux autres hommes qui s'avançaient dans une direction opposée.

« Nous sommes cernés, » s'écrièrent deux d'entre nous.

Nous nous levâmes, environnés d'une obscurité si profonde, que nous ne pouvions pas voir nos camarades.

« Où sont-ils, cria une grosse voix, je suis bien sûr de les avoir vus? Oh! les voilà, les voilà! répondez donc. »

C'en était assez : nous prîmes tous la fuite, et nous partîmes dans des directions différentes, comme le petit plomb s'écarte en sortant de la bouche du pistolet. J'entendis une explosion, et sans savoir où j'allais, me voilà courant à travers les tombeaux, tantôt glissant et roulant sur le gazon humide, tantôt me heurtant sur une pierre sculptée, toujours poursuivi par les pas d'un homme et sentant son haleine sur mon épaule, mais sans savoir si c'était un ami ou un ennemi. A la fin, je rencontrai une grille qui m'arrêta, je tournai autour d'elle, et voyant qu'elle était ouverte des deux côtés, je me pliai en deux et me cachai sous l'abri d'une vaste pierre monumentale qui se trouvait dans l'intérieur de la grille. Alors je cessai d'entendre les pas de la personne qui m'avait suivi : un cri étouffé, un sourd murmure, le bruit que fait un corps en tombant dans l'eau, celui d'un homme qui se débat sourdement attirèrent mon attention; sans doute un de mes camarades avait été blessé. Mais que faire? je ne savais même pas de quel côté il se trouvait : les gémissemens continuaient, la nuit était noire. C'est une heure qu'il me sera impossible d'oublier; je me traînai lente-

ment à travers les gazons mouillés, la mousse et les branches d'arbres, n'osant pas même respirer, rampant sur mes pieds et sur mes mains, et ne sachant si un second coup de pistolet ne m'attendait pas au moment où je relèverais la tête. Belle position, en vérité! Qu'étaient devenus mes camarades? serais-je obligé d'attendre ainsi le lever du jour? Que devenir enfin? Ces idées roulaient dans mon esprit, et je m'étonnais du repos et du silence profond qui semblaient régner autour de moi, lorsque le même barbotage attira encore mon attention. Ce bruit avait l'air de partir d'assez près, et les sons étouffés d'une voix humaine s'y mêlaient.

« Mon doux Jésus! c'est un meurtre, c'est un vrai meurtre, je suis tué; sur mon ame, je suis achevé. » C'était Bob; je reconnaissais sa voix. Mais je ne savais dans quelle direction marcher pour le retrouver; son monologue recommença.

« Qu'as-tu fait là, misérable? comment t'es-tu conduit? mérites-tu que le bon Dieu s'intéresse à toi? Va, tu n'es qu'un pécheur, et tu brûleras plus tard! N'en avais-tu pas assez fait dans ta vie? Et tu viens encore voler des cadavres? Oui, Dieu te revaudra cela, et quand tu seras mort, tu seras traité comme cette pauvre créature, infâme!... Ah! mon Dieu, mon Dieu, suis-je tué ou noyé? »

Il me sembla encore que l'on se débattait dans l'eau, et que l'éloquent orateur faisait une pause.

« Il fait un froid ici! Doux Jésus, vous n'étiez pas plus mal à votre aise sur la croix! Quel bain!..... ah! mon Dieu, quel bain!...

— Bob, Bob, » murmurai-je assez doucement.

Profond silence.

« Bob, répondez, qu'avez-vous? où êtes-vous?... »

Ce ne fut pas à moi qu'il répondit, mais à lui-même.

« Oui, je suis tué, mort, assassiné, noyé; voilà tout!

— Bob, vous dis-je, écoutez, répondez!

— Oh! Bob, Bob! vous pouvez crier tant que vous voudrez, allez au diable; je veux être pendu si je vous parle, à vous.

— Bob, imbécille, c'est moi.

— Ah! mon doux monsieur, c'est vous? en vérité, c'est vous? Eh bien! êtes-vous tué? qu'êtes-vous devenu? où sont les autres? en prison?

— Mais vous, qu'est-ce que vous faites là? Bob, et de quel côté êtes-vous?

— Un bain, un petit bain, votre honneur! »

A quelques toises de nous, le bruit d'une lutte d'hommes frappa nos oreilles; je distinguai la voix d'Ernest qui criait : A moi! au secours!

Le bruit croissait, je m'avançai à tâtons; la main de Bob, qui était tombé dans une fosse ouverte, me saisit par le pied; je l'aidai à sortir de *son bain,* et nous marchâmes du côté où la voix s'était fait entendre. Sous la clarté vague de la lune qui venait de reparaître, nous découvrîmes deux hommes qui luttaient corps à corps, se roulaient l'un sur l'autre et sans mot dire, et semblaient prêts à s'étrangler. Quand le dernier nuage qui avait obscurci l'astre vint à se déchirer, qui croyez-vous que je reconnus? notre cocher de fiacre, dont la figure grasse et mafflée était pâle de terreur, et qui se battait avec Ernest. Ce pauvre homme, étonné de ne pas nous revoir, avait rompu son ban, désobéi à nos ordres formels, et, entendant du bruit dans le cimetière, il avait escaladé le mur et s'était dirigé de notre côté. C'était lui que nous avions vu se glisser le long de la muraille, c'était son ombre qui avait doublé à nos yeux sa présence et le péril; au moment même

où il allait prononcer mon nom, car il le connaissait, nous nous mîmes tous à courir comme des fous, et croyant qu'il était tombé dans une embuscade de voleurs, il prit lui-même la fuite et se réfugia derrière une tombe : malheureusement l'asile qu'il avait choisi était déjà occupé par Ernest; ils se rencontrèrent, et, sans se connaître, sans savoir pourquoi, ils se mirent à se distribuer de violens coups de poing, dont l'un et l'autre portaient la trace.

Quant au pauvre Bob, son roman n'était pas moins douloureux. Il m'avait suivi en courant de toute sa force, et il était tombé, comme je l'ai dit, dans une fosse remplie d'eau. Le pauvre garçon resta là, les pieds enfoncés dans l'argile épaisse, n'osant élever la voix, de peur de se faire découvrir, et plongeant ses deux mains dans les parois humides de la fosse pour se ménager deux points d'appui : telle était son intéressante position lorsque j'entendis ses gémissemens.

Ce dénoûment nous permit de nous remettre à l'œuvre; le cercueil vide fut redescendu et recouvert de terre. Bob, que n'abandonnait jamais sa nature irlandaise, crut faire un acte de dévotion bien méritoire en répandant sur le couvercle de la boîte veuve de son habitante une poignée de terre qu'il accompagna de ces paroles :

« Pauvre créature! Que Dieu ne nous rende pas ce que nous t'avons fait! »

Après tant de misères et d'obstacles vaincus, nous n'étions pas quittes encore de tous nos embarras. Ce ne fut pas chose facile de faire passer le *sujet* par-dessus la muraille, et quand nous atteignîmes le lieu où nous avions laissé la voiture, nous la trouvâmes renversée, l'un des chevaux étendu dans le fossé, et son compagnon ruant à merveille. Il paraît que les animaux, abandonnés à eux-

mêmes, s'étaient approchés du fossé ; et que tentés par le gazon qui bordait l'avenue, ils avaient fini par renverser la voiture. Il fallut donc déposer le cadavre, relever le fiacre, nous rendre maîtres des chevaux ; tout cela dura si long-tems, que le matin était arrivé quand nous revîmes les faubourgs de Londres. Notre cortége, le cocher, dont la grosse redingote était toute flétrie et le chapeau perdu ; Ernest et Mérival, qui ne se trouvaient guère dans un meilleur état ; Bob, qui dormait profondément auprès du sac funèbre, tout cela composait une assez triste assemblée, et je jurai bien comme Bob, « que sur mon ame et sur la sainte croix du Seigneur Jésus, on ne me reprendrait jamais à voler des cadavres. »

(*Literary Chronicle.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Paléographie.

Monumens littéraires et bibliothèques de l'Espagne. — Les rois maures, qui, pendant deux cent soixante-dix-neuf ans, se transmirent en Espagne l'empire des Omniades, s'appliquèrent constamment à encourager la littérature et les beaux-arts. Ashim Ier et son visir Al-Mansour s'en montrèrent surtout les protecteurs éclairés. L'an 366 de l'hégyre, Al-Hakem, roi de Cordoue, fonda la *Bibliothèque de Merwan*, appelée ainsi, parce qu'elle se trouvait dans le palais de ce nom, à Cordoue; elle renfermait plus de 60,000 volumes. Les livres y étaient classés par ordre de matières, et les tablettes étaient ornées d'inscriptions appropriées à chaque genre d'ouvrage. Le catalogue, composé de 44 vol. in-fol., contenait les titres des ouvrages, le nom des auteurs, leur demeure, la date de leur naissance et celle de leur mort. Ce fut la première bibliothèque ouverte au public; c'est donc à cette époque qu'on peut faire remonter l'établissement des bibliothèques publiques en Espagne. A l'exemple de la capitale, Malaga, Grenade, Séville, Cadix, Almeira et plusieurs autres villes cherchèrent à se surpasser par le nombre et la somptuosité de leurs bibliothèques, de leurs colléges et de leurs académies. Bientôt

plus de soixante-dix bibliothèques furent ouvertes au public dans la Péninsule. On en trouve la nomenclature et la description détaillée dans un ouvrage écrit en l'an 712 de l'hégyre, sous le titre d'*Index Littéraire*.

Les princes chrétiens n'accordèrent point aux lettres la même protection dont les rois maures les avaient constamment honorées. Les guerres et les intrigues politiques absorbaient alors tous les soins de la royauté. Cependant on voit de tems en tems apparaître dans l'histoire d'Espagne un règne illustré par quelques rayons de gloire littéraire. Alphonse X appelle à sa cour les savans de toutes les nations et de toutes les croyances; non content de les consulter et de les combler d'honneurs, il se livre lui-même avec succès à l'étude des lettres, et laisse plusieurs ouvrages remarquables, mais non sans défauts. Un siècle après, l'Espagne produisit un nouveau phénomène dans la personne de l'infant don Manuel, petit-fils de Saint-Ferdinand, et auteur d'un ouvrage moral et politique, intitulé : *El conde Lucanor*. Cette composition est le fruit d'une longue expérience; et, en la lisant, on est surpris de trouver dans un livre espagnol du quatorzième siècle des sentimens philosophiques si élevés et exprimés dans un style aussi simple et aussi pur.

Quelques-uns des comtes de Barcelone et des rois de Navarre, se trouvant en rapport presque continuel avec l'Italie et la Provence, ces deux berceaux de la science et de la littérature, contribuèrent à répandre dans leurs états les lumières qui devaient bientôt éclairer le reste de l'Europe. C'est à ces princes que l'Espagne doit ses plus anciennes universités, celles de Lérida, de Tarragone, etc. Pierre IV d'Aragon appela à sa cour les poètes et les troubadours les plus célèbres. Lui-même composa en dialecte limousin plusieurs poèmes qui sont venus

jusqu'à nous. Jacques le conquérant, aussi redouté des Maures qu'aimé et respecté de ses sujets, sacrifiait également aux Muses. On vit sous son règne fleurir quelques poètes célèbres, tels que : Mosen Tordi, Mosen Jayme, Febrer, Raymondo de Montanes, etc. La découverte de l'imprimerie et la réunion de toutes les provinces espagnoles sous le sceptre de Ferdinand et d'Isabelle vint donner une nouvelle impulsion à cet élan. Isabelle fonda des écoles, mit les sciences en honneur à sa cour, protégea les savans, les éleva aux premières dignités de l'état, et les combla de richesses. Elle offrit des priviléges de toute espèce aux imprimeurs qui venaient s'établir dans la Castille; elle encouragea les entreprises littéraires, en acceptant et récompensant les dédicaces. En un mot, la littérature et les sciences qui jusque-là avaient été confinées dans quelques cloîtres intolérans et superstitieux, se répandirent dans toutes les classes de la société, et principalement dans la noblesse. En jetant un coup-d'œil sur la liste des poètes placée en tête de la première édition du *Romancero general*, imprimé à Séville au commencement du règne de Charles-Quint, on y voit figurer, au milieu d'une foule de noms illustres, l'amiral de Castille, cousin du roi Ferdinand, les ducs d'Albe, d'Albukerque, de Medina-Sidonia; les marquis de Villena, de Velez, de Villa-Franca; les comtes de Benavente, de Coruna, de Castro, de Feria, de Huro, de Pavidez et de Rivadeo. Les archives et les bibliothèques publiques furent l'objet spécial des soins de l'illustre souveraine; elle fonda à Salamanque une bibliothèque publique destinée aux étudians qui suivaient les cours de l'université, et exigea que tous les couvens et toutes les cathédrales ouvrissent leurs bibliothèques aux investigations du public.

Cependant, au milieu de cette sollicitude royale pour

la littérature, rien n'était tenté, soit pour arracher aux outrages du tems et aux ravages de la guerre les restes précieux des traditions nationales, soit pour les placer dans un ordre qui facilitât les recherches des érudits. C'est la bibliothèque de l'Escurial qui fut le premier établissement fondé dans ce but. Philippe II, en construisant ce vaste édifice, y fit réunir une bibliothèque destinée à l'usage des moines qui devaient l'habiter. Dans l'espace de deux ans, cette bibliothèque offrit une collection des plus précieuses. Philippe III, à son avènement au trône, ne négligea rien pour réunir dans les salles de l'Escurial les richesses littéraires éparses dans le reste de l'Espagne. En 1611, des vaisseaux espagnols qui croisaient sur les côtes de Barbarie s'emparèrent près de Salé de deux navires appartenant au roi de Maroc, Muley-Zeïdan. Parmi les objets qui composaient la cargaison de ces deux navires se trouvaient plusieurs caisses contenant trois mille volumes que ce prince, ami et protecteur des lettres, avait fait acheter dans l'Orient. Muley-Zeïdan fut très-sensible à cette perte, et offrit de racheter les volumes capturés pour une somme de 70,000 ducats d'or. Le roi d'Espagne demandait en outre la mise en liberté de tous les chrétiens qui se trouvaient alors en esclavage dans l'empire de Maroc. Le prince maure y consentit, et sans la guerre civile qu'excita à cette époque la révolte de Muley-Seikh, neveu de l'empereur, l'Espagne eût perdu pour toujours ce trésor littéraire. Malheureusement, plus de la moitié des volumes qui le composaient fut consumée dans l'incendie qui, en 1671, détruisit une partie de l'Escurial; mais ce qui reste suffit encore pour former la collection la plus riche du monde.

La bibliothèque de l'Escurial forme trois grandes divisions : la bibliothèque d'en bas, celle d'en haut, et celle

des manuscrits. La première, qui est la plus considérable, se compose de trois salles dont l'une a cent quatre-vingt-dix pieds de long sur trente-deux de large. Les casiers sont magnifiques et faits en bois précieux. Le nombre des volumes qu'elle renferme est de 18,000 environ, dont 700 manuscrits grecs, latins ou espagnols. Quelques-uns datent des septième et huitième siècles. On y voit une copie faite au commencement du quatorzième siècle du fameux livre intitulé : *la Historia del Conde Ferran Gonzalez*, l'un des plus anciens monumens de la littérature espagnole. C'est l'histoire d'Espagne depuis l'invasion des Goths jusqu'en 967. Il s'y trouve encore un recueil de poèmes et de chroniques composé par un rabbin nommé don Santos Carrion. Il est difficile d'apprécier la valeur des ouvrages contenus dans cette partie de la bibliothèque, parce qu'on a négligé d'en dresser le catalogue.

La bibliothèque d'en haut contient à peu près le même nombre de volumes que la première. Elle a été destinée à lui servir d'annexe, et se compose des mêmes élémens. Les livres que l'on montre en général aux étrangers sont quelques Bibles gothiques richement enluminées. Mais lorsque les moines reçoivent des visiteurs dont la foi n'est point suspecte, ils se montrent un peu plus communicatifs ; c'est ce qui arriva lors de ma visite à l'Escurial. Le frère bibliothécaire, qui me connaissait pour être *catolico apostolico y romano*, me jeta un coup-d'œil d'intelligence, et me faisant signe de le suivre, me conduisit mystérieusement dans une espèce de chapelle. Là, ayant tiré un rideau, il me montra un livre écrit, dit-il, de la propre main de saint Augustin, un autre écrit par saint Chrysostôme, et plusieurs par santa Ferrera de Semo.

La partie la plus importante de la bibliothèque de l'Escurial est celle des manuscrits. La salle qui les renferme est spacieuse, et les casiers sont d'une grande beauté. Les manuscrits arabes, à en juger par le catalogue, sont loin de la remplir en totalité. On y a déposé aussi un grand nombre de manuscrits grecs et latins; mais l'un des principaux objets que l'on montre aux curieux dans cette salle, est un *koran* écrit au milieu du neuvième siècle, en lettres de couleur, pour l'usage de l'un des premiers rois de Cordoue. Le révérend père, chargé du département des manuscrits, souvent embarassé de répondre aux nombreuses questions que je lui adressais, trouva plus simple de me confier les clefs et de me laisser maître d'examiner à mon aise ce qui me conviendrait. Profitant de la permission, j'examinai surtout les manustrits arabes. Le premier volume que j'ouvris était une copie magnifique des *Sept Moallakats*, avec un commentaire par Abou abd-Allah Mohammed al-Ansârï de Cordoue. C'est un in-f° de 200 pages, écrit très-fin, et inconnu en Europe. Ibn Al-Khatib et Al-Kodhâi, biographes espagnols, en font le plus grand éloge. Je vis aussi un commentaire sur le poëme de *Shanfar*, par Abou'l Kasim Mohammed ben Omar az-Zamaskhari: cet ouvrage n'existe dans aucune bibliothèque publique d'Europe. Si le savant orientaliste français, M. le baron Sylvestre de Sacy, avait pu le consulter pour la traduction du poëme de *Shanfar*, publiée dans le 2ᵉ volume de sa *Chrestomathie arabe*, il y aurait sans doute trouvé l'explication de plusieurs passages obscurs. Voici une note des manuscrits les plus curieux que je parcourus pendant mon excursion bibliographique:

Un ouvrage intitulé: *Plaisirs de la Conversation* ou *Réunion de Frères*, par Omar ben Aben-Allah ar Razy, persan,

qui, dans une suite de cent narrations, contient une description des usages de l'Orient, ainsi qu'un grand nombre de fables, de chansons, de sentences et de proverbes.

Un autre ouvrage intitulé : *Fruit des Princes*, ou *Délices des hommes élégans*, par le docteur Ahmet ben Mohammed ben Arbâsha, de Damas, écrit en prose et en vers. L'auteur y a introduit plusieurs allégories, telles que la *Relation d'une bataille entre Abou'l Absal* (1) *et le roi des Eléphans ;* les *Pensées d'un lion solitaire*, et les *Maximes d'un chameau errant*. Ces deux ouvrages, d'après la marque qu'ils portent, ont dû appartenir à un des rois de Grenade.

Un livre extrêmement rare, qui n'a peut-être pas son pareil dans la littérature arabe qui possède peu de compositions de ce genre. Il a pour titre *Esprit et nouveautés en dialogues entre des personnes professant les différens états de la vie*. Il est écrit par Mohammed ben Mohammed ben Ali Al Balisy, en l'an de l'hégyre 746 (A. D. 1345). Casiri, dans sa *Bibliotheca Escurialense*, vol. 11, sect. 144, donne à cet ouvrage le nom de *Comédie*. Je ne me prononcerai pas aussi positivement à cet égard ; mais j'avoue que le peu que j'en ai lu a singulièrement captivé mon attention. L'auteur met en présence cinquante interlocuteurs pris dans tous les corps d'état ; ils examinent et critiquent mutuellement leurs professions. Si l'on pouvait vaincre les difficultés produites par une foule de termes techniques qui ne se trouvent plus dans aucun dictionnaire, la traduction de cet ouvrage jetterait un grand jour sur les mœurs et les usages des Arabes pendant leur domination en Espagne.

Deux manuscrits fort intéressans, dont l'un intitulé : *Notices par un noble auteur*, écrit par Shahâb-ad-Dîn Abou'l Abis Ahmet Ben Fadhl Allah Ad-Omarî ; et l'autre, *Traité sur les personnes et les qualités des habitans de l'Espagne*, par Ali ben Abd-ar-Rahmân ben Hazîl, de Grenade. Ces deux ouvrages parlent de la poudre à canon, de l'époque de sa

(1) Nom allégorique qui signifie père des héros ou des guerriers.

découverte, des nations qui ont commencé à s'en servir contre leurs ennemis. Ils s'accordent à ne pas la considérer comme une invention européenne. Ils prétendent qu'elle fut apportée de la Chine par les Persans; et que les Arabes s'en servirent en l'an 71 de l'hégire (A. D. 691), lors du siége de la Mecque par Hajâz.

Enfin un grand nombre d'ouvrages de poètes, tels que Al-Motenabbi, Al-Bousiri, Abou'l Alâ, At-Tograï, Amrou'l-Kais, Caâb ben Zoheir, Abou Nawâs, Ibn-Mâlik, Abou Zeid Ald-ar-Rahmân Al-Jayâdenî, de Cordoue, qui écrivit un poème sous le titre de *Spectateur des tems*; Schems-ad-Dîn Abou Abd-Allah Mohammed ben Jâbir, auteur d'un poème intitulé: *Raretés pour les Aveugles et pour ceux qui voient;* Dhiâ-ad-Dîn Abou Mohammed Abd-Allah al-Khazâraji; Ismaîl Mohammed ben Omâr Al-Cordobî; et Abou Mohammed Abd-al-Mâjîd ben Abdoum, poète célèbre, qui, sous le titre d'*Étoile polaire des tems*, écrivit un poème dans lequel sont racontées les aventures et les guerres d'un prince d'une dynastie appelée Beni'l Aftâs, qui régna pendant quelque tems dans la ville de Badajoz, etc.

Je terminerai ce qui concerne les manuscrits de l'Escurial, en disant qu'ils sont classés avec beaucoup d'ordre. On en a fait un catalogue bien raisonné; de sorte qu'il me fallut peu de tems pour en parcourir un très-grand nombre. Je mettrai cependant un correctif à mon éloge. Les manuscrits, quoique bien reliés et fort propres extérieurement, sont remplis intérieurement de poussière. Cette poussière destructive n'a point été secouée depuis 1807, époque à laquelle don Francisco Antonio Conde les compulsa pour composer son ouvrage sur la domination des Arabes en Espagne. Outre les manuscrits portés au catalogue et qui sont au nombre de 1631, il y en a plusieurs d'incomplets qu'on a arrachés aux flammes. Voilà tout ce qui reste des travaux scientifiques d'une nation

qui, pendant huit siècles, a tenu le premier rang dans la civilisation. Pour faire disparaître ses traces brillantes, la main du vandalisme a secondé l'effort du tems. Par ordre du cardinal Ximénès de Cisneros, on brûla quatre-vingt-dix mille volumes dans les places de Cordoue; cet auto-dafé dura plusieurs jours, et le peu d'ouvrages qui restaient encore disparut avec les Maures, qui les emportèrent dans leur exil. Cependant, malgré tant de pertes, la bibliothèque de l'Escurial renferme de riches mines à exploiter. Mais ces trésors sont perdus pour la science; le gouvernement a toujours considéré cet établissement comme la propriété exclusive des moines, et ceux-ci y donnent rarement accès aux savans. Ainsi, tandis que la Société Asiatique de Londres et les Sociétés littéraires de France et d'Allemagne mettent tout en œuvre pour faire revivre la littérature orientale, il est bien rare de trouver en Espagne une personne qui se livre à l'étude de la langue arabe, et la seule classe où on la professe est tenue par un jésuite qui en possède à peine les premiers élémens.

La bibliothèque de Madrid fut fondée en 1712, par Philippe V, qui fit don à cet établissement de sa bibliothèque particulière. Le nombre de volumes qu'elle renferme peut s'élever à 200,000. Il y en a environ un quart qu'on ne montre point au public : ce sont les *libros prohibidos*, les livres défendus. Cette catégorie se compose d'ouvrages traitant de matières politiques et religieuses, ou même d'ouvrages d'histoire et de littérature, renfermant quelques réflexions peu favorables au gouvernement ou au clergé espagnol. On trouve dans cette bibliothèque une riche collection de manuscrits espagnols, ainsi qu'une foule de documens originaux sur l'histoire, la littérature et les antiquités du pays. Le nombre en a

beaucoup diminué pendant la guerre de l'indépendance et les troubles qui l'ont suivie; cependant il s'élève encore à deux mille volumes. Il faut citer dans cette collection : un recueil de poèmes par l'*Arcipreste de Hita*, l'un des plus anciens poètes espagnols; le fameux *Livre du Trésor*, écrit par Alphonse X, et nommé aussi le *Livre du Cadenas* ; une traduction en vers de l'*Énéide* de Virgile, par le marquis de Villena ; c'est, dit-on, la première traduction de ce poème qui ait paru en Europe; *El Rimado de Palacio*, par Fernan Perez de Ayala; enfin les œuvres d'un grand nombre de poètes du quinzième siècle. Aux manuscrits que je viens de citer il faut ajouter une collection peu nombreuse, mais choisie, de manuscrits arabes et grecs, les premiers au nombre de trois cents, et les seconds au nombre de deux cent soixante-dix. Il faudrait plusieurs mois d'un travail assidu pour se faire une idée exacte de la partie de la bibliothèque consacrée aux manuscrits : elle est très-peu connue et très-peu fréquentée. L'établissement possède encore un riche cabinet de médailles, composé de 150,000 pièces de toutes dimensions en or, argent, cuivre, fer, etc.

La *Bibliothèque particulière du Roi*, appartenant au palais royal, n'est pas moins riche que celle dont je viens de parler ; mais il faut jouir comme savant d'une grande réputation et être en faveur à la cour, pour y être admis. La *Bibliothèque des Jésuites* est placée dans l'intérieur de leur collége. Elle est très-considérable, mais ne renferme rien de rare. Sous le règne de Charles III, lorsque les jésuites furent chassés d'Espagne, et dans les derniers tems sous les Cortès, on l'avait réunie à la *Bibliothèque nationale* ; mais, depuis, elle leur a été rendue. Il y a encore dans Madrid beaucoup de bibliothèques publiques : les unes appartiennent à des sociétés savantes,

d'autres sont la propriété de familles nobles, des ducs del Infantado, d'Osuna et de Medina-Cœli. On obtient facilement des billets pour entrer dans ces dernières.

Madrid n'est pas la seule ville du royaume qui possède ces moyens d'instruction. A Valence, Burgos, Malaga, Tarragone, Santiago, et dans presque toutes les capitales de province, on est admis librement dans la bibliothèque de l'évêché, de la cathédrale ou de la ville. La bibliothèque de Tolède, surtout, rivalise pour sa part avec les plus beaux établissemens de Madrid. Les *Archives des Indes* de Séville, celles de la *Couronne d'Aragon* à Barcelone, celles de *Simancas*, de la *Navarre* et plusieurs autres, ainsi que les bibliothèques des nombreuses sociétés littéraires instituées dans toute l'Espagne offriraient un champ inépuisable aux travaux des savans, si le gouvernement n'avait pris à tâche, depuis plusieurs années, de paralyser les entreprises littéraires au lieu de les encourager. Chaque fois que j'ai visité les bibliothèques de Madrid, je n'ai pu m'empêcher de remarquer combien est petit le nombre de personnes qui les fréquentent. A l'exception de quelques ecclésiastiques feuilletant d'énormes in-folio pour en extraire une citation de saint Thomas ou de saint Augustin, on n'y voit que des écoliers lisant des romans ou regardant des gravures. Espérons cependant que l'Espagne, échappée aux mains du despotisme, marchera d'un pas rapide vers la place qui lui est assignée parmi les nations libres de l'Europe.

Sciences Naturelles.

Expériences pratiquées sur le thermomètre dans la mine la plus profonde de l'Angleterre. — Le puits que l'on creuse en ce moment à la houillère de Monkwean-

mouth, près de Sunderland, a atteint une profondeur beaucoup plus considérable que celle à laquelle on était encore arrivé dans aucune autre mine de l'Angleterre. Le puits, qui jusqu'ici était regardé comme le plus profond de l'île, est celui de Pearce qui a 1,470 pieds de profondeur en ligne perpendiculaire, et dont 1,150 sont au-dessous du niveau de la mer. Déjà le fond du puits de Monkweanmouth se trouvait à 1,500 pieds au-dessous du niveau de la mer et à 1,600 au-dessous de la surface du sol; il a été commencé au mois de mai 1826, et ce ne fut qu'en 1833 que l'on trouva, à 144 pieds au-dessous de la surface du sol, la première couche de charbon qui n'avait qu'un pouce et demi d'épaisseur. Après plusieurs accidens, dont quelques-uns ont suspendu pendant plus ou moins long-tems les travaux, les ouvriers ont atteint, en octobre dernier, à la profondeur de 1,578 pieds, et lorsque les plus hardis d'entre eux étaient complétement découragés et avaient perdu toute espérance de rencontrer l'objet de leurs recherches, une riche couche de charbon, que l'on a reconnue être celle qui est appelée dans le pays couche de Bentham, fut découverte. On s'attend même à trouver encore au-dessous une couche plus riche; aussi les travaux de percement continuent-ils avec une grande activité, tout en commençant l'exploitation de la première couche. Une réunion d'hommes instruits est descendue dernièrement dans cette mine, et y a fait plusieurs observations barométriques et thermométriques dont les détails sont pleins d'intérêt.

Un baromètre placé au haut du puits (à 87 pieds au-dessus du niveau de la mer) marquait 30° 518′, et un thermomètre, donnant 53° Fah., porté dans les travaux nouvellement ouverts (à 1,584 pieds au-dessous du sol)

marqua 32°,2803′. Quatre autres galeries avaient été creusées dans cette mine; la plus profonde, qui avait vingt-deux verges de longueur sur deux de large, et à l'extrémité de laquelle arrivait le courant d'air destiné à renouveler celui de l'intérieur, fut choisie pour les observations, au moment où les ouvriers venaient de la quitter. La température du courant d'air qui était près de l'entrée du puits de 62° Fah., était de 65° près du fond et dans la galerie, un peu au-dessus du courant, de 68°. On arracha un morceau de charbon, et l'on mit aussitôt dans l'emplacement qu'il occupait deux thermomètres dont les bulbes furent recouvertes de poussier avec soin, ils marquèrent bientôt 65°; à l'extrémité de la galerie il y avait un petit amas d'eau, dont la température était à onze heures de 70°; trois heures après de 69° et demi. Un thermomètre à registre fut enfoui à 18 pouces au-dessous du sol et à environ dix verges de l'entrée de la galerie; au bout de quarante minutes il marquait 67°; un autre thermomètre, placé de la même manière et sur l'extrémité de la galerie, marquait après le même intervalle 70° Fah.; enfin on en plaça un troisième dans un trou encore plus profond. Examiné après un espace de tems suffisant, il marquait 71° et demi. Deux thermomètres d'une grande sensibilité, plongés dans l'eau que fournissait le courant des gaz, indiquèrent une température qui varia constamment de 71°,5 à 72°,6. En dernière analyse, un thermomètre placé au fond d'un trou creusé à deux pieds et demi dans une autre galerie et que l'on avait bouché hermétiquement avec de l'argile afin d'empêcher l'accès de l'air atmosphérique, marquait, au bout de 48 heures, 71°,2 Fahrenheit.

Littérature.

Poètes anglo-américains. — Nous n'avons jamais perdu de vue les progrès et le développement de l'intelligence dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale. Nos lecteurs se rappellent sans doute que plusieurs articles fort étendus ont été consacrés par nous à la littérature américaine. Nous avons essayé surtout de faire comprendre quel rapport se trouve entre les vieilles traditions qui dominent en dépit d'elle-même l'Amérique nouvelle et les essais poétiques qu'elle a vus naître, preuve frappante, témoignage irrécusable de l'immense influence exercée par la pensée. Ici, la nature était vierge, tous les spectacles qu'elle offrait étincelaient d'originalité. Quelle inspiration sauvage, nouvelle, imprévue, devait jaillir des aspects et des souvenirs du Nouveau-Monde! eh bien! le pays le plus extraordinaire n'a pas trouvé de poète qui lui appartînt en propre. Les hommes qui habitaient l'Amérique venaient de la vieille Europe, ils lui appartenaient; toute l'éducation de leur esprit s'était faite en Angleterre. Leurs souvenirs dominaient leur présent. Ils étaient moins influencés par l'aspect des choses réelles que par l'héritage que leurs pères leur avaient transmis, ce legs de pensées et de traditions qui semble plus impérissable que les faits, plus puissant que les circonstances matérielles; la nature était primitive, mais la civilisation était empruntée : la civilisation a triomphé de la nature.

Les travaux des nouveaux poètes ou ceux des poètes anciens, dont nous avons déjà parlé et qui ont voulu étayer ou continuer leur gloire acquise, ne s'éloignent pas du caractère que nous leur avons déjà assigné.

A la tête des poètes américains il faut placer Dana, Percival et Bryant. Il y a surtout chez Dana du goût, de la grâce, de l'élégance et une grande aptitude à éclairer, pour ainsi dire, les sujets qu'il traite par des comparaisons agréables ou mélancoliques. C'est un homme de quarante ans, qui a commencé par être avocat, puis journaliste. Ces deux métiers, tout en l'ennuyant, n'ont pas flétri son imagination, et il est aujourd'hui en Italie, pays chéri des poètes, où il retrempe sa pensée aux sources pures de la classique antiquité.

Il est très-rare en Amérique d'avoir un grand'père : en général, l'Américain ne remonte guère plus haut que son propre père, la généalogie n'est pas longue comme on le voit. Percival a mené une vie triste et pauvre ; on le destinait à l'état de médecin, mais son instinct poétique l'entraîna : il se livra tout entier à la muse qui, dans l'état de la société américaine, n'accorde à ses favoris qu'une bien faible récompense et une existence bien mesquine. Après avoir été chirurgien militaire et professeur de chimie, Percival, que ce genre d'occupation ennuyait, consacra son tems à la correction des épreuves du grand Dictionnaire de Webster : à peine y gagna-t-il de quoi vivre. Modeste et pauvre, c'est de tous les écrivains d'Amérique celui dont la verve poétique est la plus naturelle et la plus ardente. Il corrige peu ; son talent ressemble à de l'improvisation : c'est là son malheur. Les incorrections, les longueurs déparent presque toutes les poésies de Percival ; mais on y sent quelque chose d'énergique et d'éloquent, une sève naturelle et puissante qui, si les circonstances avaient favorisé le poète, et si tout ce qui l'entourait n'eût refroidi sa pensée, se serait élevé jusqu'aux plus hautes inspirations.

Fitz-Green-Halleck mérite d'être cité après Percival.

C'est un banquier qui est né dans le Connecticut. Il a fait fortune, et l'industrieuse persévérance, la sagacité commerciale qu'il a su joindre aux habitudes sévères et économiques de sa province, ne l'ont pas empêché de publier un assez grand nombre de poésies, entre autres *Fanny*, roman comique en vers, plusieurs satires et *le Château d'Alnwick*. On retrouve dans ces productions une veine humoristique, une finesse caustique dont le bon sens est la base, mais qui se pare souvent des couleurs de la poésie. Le docteur Drake (Rodman) mérite aussi quelques critiques et une mention brillante dans ce catalogue. En effet, il y a de la grâce et de la légèreté dans les fragmens que plusieurs journaux ont extraits de son poème manuscrit intitulé *la Fée Coupable*. Ce genre de mérite nous semble digne de remarque au milieu des intérêts positifs par lesquels l'Amérique septentrionale est envahie.

Chez tous les poètes, et même chez Percival, la passion se montre moins intense et moins vive que chez les grands poètes anglais. Dana lui-même, que plusieurs critiques regardent comme le premier des poètes américains, est plutôt une imagination rêveuse, un philosophe méditatif qu'une ame très-passionnée. Son principal poème a pour titre *le Boucanier*; l'essor du poète pour peindre des scènes de piraterie, de brigandage et de meurtre ne satisfait pas toujours le lecteur. Homme studieux, ami de la retraite, paisible et modeste dans ses goûts, comment aurait-il sympathisé avec les sanglans orages qu'il voulait reproduire? Nous trouvons son talent beaucoup plus naturel et plus vrai, lorsqu'il marche sur les traces de Wordsworth, lorsque son essor est triste, mélancolique et doux comme le vol de la colombe dans le nuage; comme son prototype, il a su intéresser le lecteur

à des sujets simples et vulgaires. *Le Vieux Corbeau mourant* est un chef-d'œuvre dans son genre.

Mistress Lydia, Henriette Sigourney, connue auparavant sous le nom de miss Huntley, est la seule femme qui ait embrassé le difficile métier de poète en Amérique. Un mariage riche a été la récompense de ses efforts ; il est vrai qu'elle doit moins ce résultat à la force de son génie qu'à la parfaite moralité de ses compositions. Nommons encore M. Pierpont, prosateur habile, fidèle comme poète à la vieille école de Pope et de Rogers. C'est un homme dont la versification est pure et l'invention assez stérile. Sprague, né à Boston, passe auprès de beaucoup de ses compatriotes pour avoir un génie plus élevé ; il occupe l'emploi de caissier dans une maison de banque de Boston. La perfection singulière de sa poésie le place parmi les imitateurs, peut-être parmi les rivaux de Campbell, son compatriote.

N.-P. Willis, aujourd'hui attaché à la légation américaine à Paris, a commencé par publier des poésies sacrées dont la vogue a été grande. Il s'est ensuite chargé de la direction d'une *Revue* qui a eu du succès. Son poème intitulé *l'Alchimiste mourant* est un chef-d'œuvre. Il ne faut pas oublier W. Longfellow, auteur d'une très-belle pièce, intitulée *l'Esprit de la poésie* ; ni Georges Washington Doane, qui a écrit *les Chants du Chemin*, poésies d'une simplicité presque enfantine, et cependant touchante. Brainard, qui, avec une sensibilité assez vive et une heureuse facilité de versification, n'a guère écrit que pour remplir les colonnes de son journal, aurait pu s'élever beaucoup plus haut sans cette malheureuse nécessité. Les noms d'Édouard Pinckney, officier de marine, de P.-M. Wetmore, négociant de New-York, poète et Mécène de ses confrères ; de Samuel Woodworth,

dont les chansons populaires sont répétées dans toute l'Amérique; de John Neal, auteur de *la Naissance du Poète,* ne doivent pas manquer à ce catalogue, que nous terminerons par celui de James Nack, sourd-muet de naissance, et qui, à peine adolescent, a publié *la Légende des Rocs,* poème.

Nous sommes loin d'avoir signalé tous les poètes américains : on en compte jusqu'à deux cents dans le Spécimen de Kettell. En général, la moralité de ces poésies est digne d'admiration, mais les deux mots *poésie* et *moralité* ne sont malheureusement pas synonymes. Il n'est que trop vrai que l'excitation violente des passions est un stimulant pour le génie. Les Américains ont, d'une part, des modèles désespérans à imiter; de l'autre, de sévères entraves imposées par le rigorisme de leur pays. Un Byron américain est impossible; il faudra peut-être bien du tems, bien des fautes, bien des douleurs, pour que la grande fédération républicaine arrive à ce point de perfection corrompue et de civilisation dépravée qui donne de la poésie.

Philosophie.

Du mouvement actuel de la pensée. — Avec quelle rapidité circulent et s'échangent aujourd'hui les idées : ce n'est pas seulement de peuple à peuple que ce commerce intellectuel s'établit, mais des deux pôles à l'équateur, d'un bout du monde à l'autre. L'Amérique emprunte à l'Europe; l'Europe puise des inspirations nouvelles dans la littérature de Brahma ou de Confucius, et les chefs-d'œuvre de la pensée applaudis sur les rives de la Seine ou de la Tamise, reçoivent bientôt après la même ovation à New-York, à Rio-Janeiro, à Hobart-Town ou

à Calcutta. Cette circulation est si active, si rapide, si continue, qu'elle passe pour ainsi dire inaperçue, et pas une seule feuille destinée à enregistrer ces mouvemens si curieux, comme s'ils avaient moins d'importance pour la civilisation que la hausse ou la baisse des fonds publics, que la cote des marchandises. Aujourd'hui, tous ces faits restent épars, personne ne les recueille; de tems à autre seulement les journaux politiques les intercalent négligemment dans leurs colonnes au milieu des événemens de la place publique et des petites anecdotes du coin du feu, Le *Lanceston Independant* (journal de la Nouvelle-Galles du Sud), en nous envoyant le prix courant des laines australiennes, nous annonçait que les dames Remans et Rhudeloff, artistes de je ne sais quel théâtre d'Europe, venaient d'être engagées au théâtre d'Hobart-Town, et que leurs débuts avaient été très-brillans; il ajoutait que plusieurs pièces nouvelles d'origine australienne étaient en répétition, et que l'on fondait un grand succès sur le *Bandit du Rhin*. Personne n'a fait remarquer les fruits précoces de cette société de *convicts!* Les Chinois vont avoir une traduction et une reproduction du *Penny-Magazine,* avec ses planches et ses vignettes; les Indiens Cherokees inventent des signes graphiques et reproduisent dans leur langue primitive nos œuvres de littérature classique; la *Chronique de Singapour,* au milieu des prix courans de ses indigos et de ses cotons *longue soie,* nous mandait naguère qu'un brahme s'occupait de la traduction des poèmes du Dante, tandis que les journaux de Paris, tout retentissans de fêtes et de plaisirs, annonçaient avec autant de laisser-aller les travaux de M. Pautlhier sur Confucius. A peu près à la même époque la *Gazette d'Augsbourg,* parmi ses articles de politique nuageuse, nous apprenait que le corps des Ulémas à

Constantinople faisait reproduire en langue turque quelques-uns des livres scientifiques de l'Europe occidentale, tandis que le *Journal de Francfort* annonçait la traduction par von Hammer de l'un des chefs-d'œuvre de Fazli (poète turk), *la Rose et le Rossignol.* Voici M. Semelet qui reproduit en français le *Gulistan* de Sadi, et M. Tassy, les chefs-d'œuvre du poète hindou Vali, tandis que l'hetman des cosaques, le prince Protojon, traduit en langue kalmouque les poëmes de Parny.

Eh bien! tous ces jalons précieux, et mille autres encore qui tracent d'une manière si positive la marche de la pensée, qui indiquent comment les idées d'un peuple pénètrent chez un autre peuple, sont négligés, et, après quelques années d'indifférence, on se demande comment s'opèrent toutes ces transfusions, comment la civilisation européenne, après s'être emparée de toutes les idées étrangères, après les avoir fécondées, réagit à son tour sur la civilisation des peuples les plus éloignés, les plus étrangers à ses mœurs et à ses habitudes. Vous négligez les détails, comment voulez-vous saisir et comprendre l'ensemble?

Voyages.

Fêtes de Hurdwar et de Juggurnaut, dans l'Inde. — Comme toutes les autres religions du monde, la religion hindoue place les pélerinages au nombre de ses pratiques les plus méritoires. Il est surtout deux endroits consacrés qu'un adorateur de Brama ne peut se dispenser de visiter une fois dans sa vie : la ville d'Hurdwar et le temple de Juggurnaut. Hurdwar est placée au pied des montagnes qui servent de contreforts aux pics du Thibet, à l'endroit où le fleuve sacré pénètre dans les plaines de l'Hindoustan. Les beautés pittoresques de ce lieu célèbre

y attirent chaque année une foule de voyageurs européens. La ville, qui consiste en une longue file de maisons d'assez belle apparence, occupe une vaste esplanade sur les bords du Gange. Une sombre forêt l'environne et la domine. A chaque extrémité des faubourgs, des arbres séculaires projettent leur ombre sur les eaux du fleuve, et leurs dômes verdoyans se marient aux colonnades de l'architecture orientale. Le fond du tableau est formé par des montagnes couvertes de neiges éternelles.

Prenons Hurdwar dans l'un de ces instans où la crédulité y attire les dévots de toutes les parties de l'Hindoustan. L'eau du Gange reçoit tous les douze ans, dit-on, une vertu nouvelle; c'est alors que chacun s'empresse de venir s'y purifier. Toutes les routes sont couvertes de pélerins : hommes, femmes, enfans, vieillards, riches et pauvres, tous s'acheminent pêle-mêle vers le lieu révéré. L'air retentit de leurs cris de joie, lorsque arrivés sur les collines d'où l'on découvre Hurdwar, ils aperçoivent le fleuve sacré sortant de son berceau des montagnes. La ville d'Hurdwar n'est pas assez grande pour loger la dixième partie de la population qui s'y rend à cette époque; mais, pour les Asiatiques, un logement est la chose du monde la moins importante. La plupart portent leurs tentes, et les pauvres s'abritent à l'ombre des arbres. Tous les alentours ne forment plus qu'un vaste camp où Arabes, Cingalais, Persans, Tâtares se mêlent aux Seiks, aux habitans de Cutch, de Guzurate, du Népaul et des différentes provinces de l'Inde. A une certaine distance de cette nouvelle Babel on voit les tentes des voyageurs européens : là reposent des femmes délicates qui, pour contempler ces scènes animées, n'ont pas craint de braver des nuages de poussière et des myriades d'insectes.

Ce sont les astrologues qui règlent le moment précis où

l'immersion doit avoir lieu pour produire toute son efficacité. Cette ablution est la seule cérémonie observée par les baigneurs. Elle consiste en une simple immersion dans le Gange, et dans le paiement d'un tribut que les bramines ont soin de recueillir. Ces religieux forment un des traits principaux du tableau. Ils se rendent en grand nombre à Hurdwar; on les voit sur les *verandahs*, sur les galeries ou sur les toits des principaux édifices. Ils se font même construire dans le fleuve des théâtres du haut desquels ils président aux ablutions des baigneurs. Il est inutile d'ajouter que, pendant toute la cérémonie, on entend ce brouhaha continu qui accompagne toujours les cérémonies indiennes. Jadis dans ces réunions tumultueuses le danger d'être assourdi n'était pas le seul qu'on courût, la sûreté des baigneurs était compromise par une foule d'accidens. Au moment de l'immersion tout le monde se précipitait à la fois. Il se formait alors une espèce de mêlée dans laquelle beaucoup de personnes perdaient la vie. Le gouvernement anglais a remédié à cet inconvénient en rendant les abords du fleuve plus faciles. Le nouveau port n'a pas moins de cent pieds de largeur, et se compose d'une soixantaine de degrés. A toute heure du jour il est couvert d'une multitude de pélerins qui montent ou qui descendent. Aussi, pour prix de tant de sollicitude, les baigneurs ne manquent pas d'exprimer leur reconnaissance par les cris mille fois répétés de *wah! wah!*

La réunion de tant de peuples divers sur un seul point a donné naissance à des transactions commerciales que l'usage a consacrées. La foire d'Hurdwar est célèbre dans tout l'Orient, et attire autant de spéculateurs intéressés que la sainteté des eaux du fleuve attire de dévots de bonne foi. Ainsi que toutes les autres foires de l'Inde,

elle diffère des foires européennes ; on y voit bien des jongleurs et des saltimbanques, mais elle n'offre aucun de ces spectacles qui chez nous attirent la curiosité publique. L'attention s'y porte surtout sur le marché aux animaux, l'un des plus considérables de l'Inde. Les bords de la mer Rouge y envoient une race de coursiers à belle encolure et légers comme le vent. Ces nobles animaux contrastent par leur élégance avec une autre race plus modeste, mais non moins utile, celle des petits chevaux de Cachemire et du Caboul. L'éléphant déploie ses formes gigantesques dans un lieu reculé de la place ; mais il cède la prééminence au chameau, surtout à cette race connue sous le nom de *kircarrah*, qui maintient son pas pendant une centaine de milles, sans prendre un instant de repos. A côté de ces géans actuels de la création, on voit des bœufs, des vaches, des moutons, ainsi que des chiens et des chats ; ces derniers appartiennent à la belle race de Perse. Plus loin, dans des cages, mugissent les lions, les léopards et d'autres animaux féroces.

Les principaux articles de commerce mis en vente à la foire d'Hurdwar consistent en pierres précieuses que les lapidaires y apportent de toutes les parties de l'Asie. Les tissus de Cachemire y brillent en profusion à côté des étoffes de fabrique anglaise ; il n'y a pas jusqu'à la parfumerie et à la bijouterie de Paris qui ne trouvent un débouché dans ce coin reculé de l'Asie. Les marchands indiens ne connaissent ni l'usage de ces objets, ni leur valeur réelle, et la plupart des personnes qui les achètent sont dans la même ignorance. Hurdwar n'offre de la religion hindoue que ses symboles les plus doux et les plus naturels ; Juggurnaut en rappelle les superstitions et les cruautés. C'est à Juggurnaut que s'élève le temple de cette divinité sanguinaire qui jadis broyait sous les roues

de son char les corps de ses fanatiques adorateurs.

Ce temple fameux s'élève sur la côte d'Orissa, la première terre de l'Inde qu'on aperçoive en arrivant d'Europe. Il serait difficile de donner une idée exacte de ce monument. Sa forme est celle d'une pyramide de deux cents pieds de hauteur, les ornemens de l'architecture hindoue y sont prodigués. On arrive à la porte principale du temple par de larges degrés; quant à l'intérieur, nul Européen ne peut se vanter d'y avoir porté ses regards. Le grand temple de Juggurnaut a été construit dans le douzième siècle, sous les auspices du premier ministre du rajah de ce district. Les idoles n'ont, dit-on, de remarquable que leur élévation et leur difformité. Les trois principales sont celles de la Trinité indienne; mais toutes les divinités inférieures révérées sur les bords du Gange ont leur autel dans le temple de Juggurnaut, qui possède ainsi le privilége de réunir à ses fêtes les Indiens de toutes les croyances et de toutes les castes.

La principale de ces fêtes se nomme *Rath-Jatra*, et a lieu tous les ans. Le concours des pélerins y est immense. Ceux qui ont de grands péchés à expier y viennent en mesurant le chemin avec leur corps, et mettent quelquefois cinq ans à accomplir cette pénitence. Le jour du *Rath-Jatra* arrivé, on tire l'idole principale de l'intérieur du temple pour la montrer sur un char gigantesque. La procession commence alors. Pour mettre en mouvement les roues énormes du char, il faut les efforts réunis de quinze cents hommes. La monstrueuse machine fait le tour de l'enceinte consacrée, au milieu des cris frénétiques de la multitude, excitée par le zèle des *jogies*, des *gosseins* et autres religieux mendians qui, dans l'accès de leur joie fanatique, ressemblent à des démons incarnés.

On n'a plus comme autrefois à déplorer la mort d'une foule de malheureux qui se précipitaient sous les roues du char. Les efforts du gouvernement ont réussi à faire disparaître presque entièrement cet affreux usage; mais le pélerinage de Juggurnaut est encore accompagné de circonstances déplorables. Une grande partie des pélerins qui y affluent, ne revoient pas toujours le lieu de leur naissance. La fatigue, le manque de nourriture, l'obligation où ils sont de rester exposés à l'action pestilentielle des pluies, font un ravage effroyable dans leurs rangs; et souvent, à la fin des fêtes, le terrain sacré est couvert des cadavres de milliers de victimes que les oiseaux de proie viennent se disputer en poussant des cris funèbres.

Géographie.

Communication de l'Inde avec l'Angleterre par le golfe Persique et l'Euphrate. — Nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'entretenir nos lecteurs des efforts qui ont été faits, à peu près sans succès jusqu'à présent, pour établir entre l'Inde anglaise et la métropole une correspondance plus rapide que celle employée jusqu'ici en doublant le cap de Bonne-Espérance. Nous avons fait connaître les différentes expéditions du navire à vapeur *le Hugh Lindsay*, destiné à porter de Bombay à Suez les dépêches de l'Inde. Les dépenses énormes de chaque voyage, et surtout les difficultés de la navigation de la Mer-Rouge pendant un tiers au moins de l'année, faisaient désirer que l'on pût trouver une autre route qui fût à la fois aussi courte, moins coûteuse et praticable dans toutes les saisons. La seule qui réunit ces avantages est celle qui, de Bombey, va chercher par mer le

golfe Persique et l'embouchure de l'Euphrate, navigable dans toute son étendue jusqu'à *Bir*. L'idée de tenter cette nouvelle voie ayant été émise lors d'une enquête faite, l'année dernière, sur les meilleurs moyens d'établir une communication plus prompte entre l'Angleterre et ses possessions de l'Inde, a bientôt été adoptée, et des préparatifs ont été faits pour la réaliser. Déjà un vaisseau, *le George Canning*, ayant à bord un certain nombre d'ingénieurs et d'officiers, ainsi que deux bateaux à vapeur en fer, parfaitement organisés, et du port de 300 tonneaux, sont partis de Liverpool pour se rendre de la Méditerranée à la côte de Syrie, où les attend l'officier qui doit commander en second cette expédition. Le colonel Chaunpy a la direction de l'entreprise.

Il s'agit maintenant de savoir si l'Euphrate est navigable dans tout son cours pour des bateaux à vapeur d'un fort tonnage. C'est un fait qui ne peut être raisonnablement contesté. Hérodote rapporte que le port des bateaux chargés pour Alexandrie des produits de l'Arménie était équivalent au poids de 5,000 talens, ce qui répond à 128 tonneaux. Ces bateaux, aussi grands que les barques qui font le service de la Tamise, étaient vendus après qu'on en avait retiré le chargement, et dépecés, parce qu'on ne pouvait les remonter; la force du courant étant trop grande pour être surmontée.

Pline décrit le cours du fleuve au-dessus de Babylone, et parle vaguement de ce qu'il devient plus bas. Enfin, Strabon assure qu'il est navigable depuis le golfe Persique jusqu'à Babylone, et nous ne doutons pas qu'on n'y naviguât de son tems, et qu'on ne le fasse encore aujourd'hui, quoique nous sachions qu'il y a des personnes qui soutiennent qu'il se perd dans des marais impraticables, parce que Pline a avancé vaguement que son cours se

terminait de cette manière, et cela, malgré le témoignage unanime des personnes qui, après avoir résidé dans le pays, s'accordent à dire que la navigation de ce fleuve a constamment lieu et n'est nulle part interrompue. A ceux qui conserveraient des doutes à cet égard, nous nous contenterons de citer l'exploration faite, en 1830, avec le plus grand soin, par le capitaine Chesney, au moment des basses eaux, dans une étendue de 900 milles, depuis la tour d'El Kaïm jusqu'à Bassora. La commission d'enquête basant son opinion sur les réponses faites devant elle par cet officier, établit dans son rapport que « la navigation à la vapeur n'a jamais été tentée sur l'Euphrate; mais que, depuis le golfe Persique jusqu'à Bir, elle ne rencontrerait aucun obstacle pendant huit mois de l'année au moins, et que, quant aux quatre autres mois, de novembre à février inclusivement, elle pourrait peut-être aussi avoir lieu; mais, que pour asseoir à cet égard un jugement, il faudrait pouvoir le fonder sur des expériences qui n'ont pas encore été pratiquées. »

Le commerce qui se fait entre l'Inde et le golfe Persique est plus important que celui qui a lieu avec la mer Rouge. Les marchandises que l'Inde y porte ont une valeur de plus de 600,000 liv. st., et celles qu'elle en tire en ont une de plus de 400,000 liv. (15,000,000 et 10,000,000 fr.). Ce commerce est susceptible de beaucoup d'extension, car il s'en faut que les ressources des pays qui bordent l'Euphrate aient reçu le développement dont elles sont susceptibles. Les gouvernemens dont ils dépendent sont trop peu avancés pour cela; mais il est plus que probable qu'une navigation régulière, établie par nous sur ce fleuve, contribuerait à introduire de nouvelles habitudes parmi ces populations qui ne tarderaient pas à sentir combien elles trouveraient d'avantages dans leurs

relations avec nous, et à concevoir que pour les conserver elles auraient le plus grand intérêt à ne rien faire qui pût les troubler.

De toutes les routes projetées entre Bombay et l'Europe, celle par le golfe Persique est la seule qui ne présente pas de difficultés graves à surmonter. « Mais avant de songer à convertir nos roupies en vapeur, songeons à convertir la vapeur en roupies, » disait un négociant anglais de Calcutta. Il serait en effet extravagant de vouloir recourir à de nouveaux moyens de communication, si l'on ne devait pas en tirer un profit capable de compenser les dépenses qu'on aurait faites.

Commerce.-Industrie.

Origine et progrès du commerce et des manufactures de coton en Angleterre. — Depuis que le coton est devenu la base de nos principales fabrications d'étoffes, plusieurs économistes se sont occupés à esquisser l'histoire de cette branche importante de notre industrie. Voici MM. Aikin et Baines qui, à ce que nous connaissions déjà, viennent ajouter le résultat de leurs laborieuses recherches. Nous allons extraire de leurs ouvrages les passages qui nous ont paru les plus intéressans.

D'après M. Aikin, ce furent les Vénitiens et les Génois qui dans le commencement du quatorzième siècle importèrent les premières balles de coton en Angleterre. Mais à cette époque le coton ne servait exclusivement qu'à faire des mèches de chandelle. En 1430, quelques tisserands des comtés de Chester et de Lancastre s'avisèrent de le faire servir à la fabrication d'étoffes grossières, à l'instar des futaines flamandes. Ce coup d'essai, qui réussit

à merveille, décida quelques armateurs de Bristol et de Londres à diriger leurs navires vers le Levant pour y prendre des chargemens de coton. Henri VIII et Édouard VI favorisèrent cette branche d'industrie; et déjà, en 1652, les métiers à tisser et à filer le coton étaient très-répandus dans les petites paroisses et occupaient un grand nombre d'agriculteurs, pendant que les travaux de la campagne étaient interrompus. Sous le règne de Georges III, cette industrie occupait 40,000 personnes environ, et la valeur de ses produits s'élevait à 600,000 l. st. (15,000,000 fr.) En 1739, nos mauufactures de coton fournissaient non seulement à notre consommation intérieure, mais encore à celle de toutes nos colonies et de la plupart des peuples de l'Europe. Cependant ce n'est que vers le milieu du dix-huitième siècle que la fabrication des étoffes de coton a pris en Angleterre un développement remarquable. Ce sont les travaux et les découvertes de Hargreaves, de Peel, d'Arkwright, de Wyatt, de Crompton, etc., qui de progrès en progrès nous ont placés si fort au-dessus de toutes les nations industrielles de l'Europe.

Esquissons en peu de mots les résultats de cette marche progressive.

En 1701, l'Angleterre n'importa que 1,986,000 liv. de coton en rame; en 1764, ce chiffre s'éleva à 3,870,000, et en 1833, il s'est élevé à 303,726,000 livres. En 1701, la valeur des marchandises de coton qu'exporta la Grande-Bretagne était de 23,350 liv. sterl. (583,750 f.) En 1764, ce chiffre s'éleva à 200,350 liv. st. (5,008,750 fr.), et en 1833, la valeur des exportations de cet article s'est élevée à 18,486,400 liv. sterl. (462,160,000 fr.) Ce prodigieux accroissement des manufactures de coton paraît encore bien plus considérable lorsqu'on le compare avec celui des manufactures de laine. La valeur des produits

exportés de cette branche d'industrie s'élevait dans la première période du dix-huitième siècle à 2,000,000 de liv. sterl. (50,000,000 fr.), et en 1833, elle ne s'est élevée qu'à 6,500,000 liv. sterl. (162,500,000 fr.); ainsi, tandis que les exportations des produits des manufactures de laine n'ont fait que tripler, celles des manufactures de coton centuplaient; aujourd'hui, les manufactures anglaises consomment, à elles seules, plus de la moitié du coton qui se produit dans le monde entier.

Tableau de la production et de la consommation du coton dans les différentes contrées du globe.

LIEUX DE PRODUCTION.	Kilog.	LIEUX DE CONSOMMATION.	Kilog.
États-Unis	175,000,000	Grande-Bretagne. .	150,000,000
Inde............	30,000,000	France..........	40,000,000
Brésil...........	12.000,000	États-Unis.......	18,000,000
Antilles et Bourbon	3,000,000	Chine...........	15,000,000
Égypte et Levant. .	10,000,000	Suisse, Saxe, Prusse et Belgique	17,000,000
Total.......	230,000,000	Total.......	240,000,000

En 1832, la Grande-Bretagne a filé 247,000,000 de livres de coton, dont 72,000,000 ont été exportées en bobines et en écheveaux, et 61,000,000 en tissus. Le reste a été absorbé par la consommation locale ou s'est transformé en étoffes diverses. On a calculé que le coton filé annuellement en Angleterre ferait 203,775 fois le tour du globe. Aujourd'hui, d'après les supputations de Mac-Culloch, la valeur totale des produits des diverses manufactures de coton est de 34,000,000 l. st. (850,000,000 f.), desquelles, si l'on déduit 7,000,000 liv. st. pour l'achat des cotons bruts et 21,000,000 liv. st. pour les salaires

des 900,000 personnes qu'emploie cette industrie, il reste pour les frais d'administration, d'entretien des machines, de réparation des bâtimens et pour les profits des entrepreneurs, 6,000,000 de liv. st. (150,000,000 fr.). Plusieurs personnes ont pensé que le travail des manufactures de coton était nuisible à la santé des ouvriers. Voici les résultats d'une enquète récente qui a été faite à Stockport et à Manchester : 837 filateurs qui étaient employés à ce genre de travail, depuis vingt-deux ans et demi, en moyenne, furent examinés et interrogés; 74 sur 100 furent reconnus bien portans, 20 et demi dans une assez bonne santé, et 5 et demi légèrement indisposés.

Économie Rurale.

Manière de faire le fromage en Écosse. — Les fromages de Dunlap jouissent depuis long-tems d'une grande réputation. Ils ont pris le nom de leur inventeur, modeste marchand de fromages dans la paroisse de Stewartors. Voici de quelle manière on les confectionne dans les comtés d'Ayr, de Renfrew, de Lanark et de Galloway.

On passe d'abord le lait pour en ôter toutes les impuretés; on le verse dans un vase bien propre. On y mèle la présure, puis on couvre le vase jusqu'à ce que le lait se coagule, ce qui a lieu en dix ou douze minutes, pourvu qu'on ait soin d'y jeter de l'eau chaude en quantité suffisante. Cette précaution est bonne surtout dans les tems froids.

Lorsque le lait est coagulé, on exprime doucement le petit-lait. Dès que le caillé a acquis à peu près la consistance du beurre, on le place dans un égouttoir, et on le coupe en morceaux carrés de deux pouces. On place sur

ces morceaux une planche chargée d'un poids de 40 ou 50 livres, pour en exprimer le reste du petit-lait. Comme le caillé s'est consolidé par cette pression, on le retourne et on le coupe de nouveau jusqu'à ce qu'il soit bien égoutté. On le réduit alors en tout petits morceaux et on le sale. Ainsi préparé, on le met dans des paniers destinés à cet usage, après l'avoir enveloppé dans un linge fin, et on le presse de nouveau. Le caillé est alors devenu du fromage. Lorsqu'il a été soumis à la pression pendant trois heures, on le retourne, on l'enveloppe d'un morceau de drap, et on le remet sous presse. On renouvelle cette opération de douze en douze heures, jusqu'à ce que le fromage soit complétement formé. En général quarante-huit heures suffisent pour cela.

Le fromage de Dunlap n'a pas l'àcreté des fromages anglais, ni la dureté et la sécheresse des fromages hollandais. Sa forme en diffère aussi. Il est plat et arrondi sur les bords. On le fait ordinairement du poids de 15 à 50 livres.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TREIZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

